AMÉDÉE GUIARD

# LA FONCTION DU POÈTE

ÉTUDE SUR VICTOR HUGO

BLOUD ET Cie

PQ
2301
.G78
1910
SMRS

# LA FONCTION DU POÈTE

ÉTUDE SUR

# VICTOR HUGO

Réduction en format in-12
de la thèse de Doctorat
parue la même année en in-8°
(m pagination - m typographie)

LA

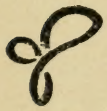
# FONCTION DU POÈTE

ÉTUDE SUR

# VICTOR HUGO

PAR

AMÉDÉE GUIARD

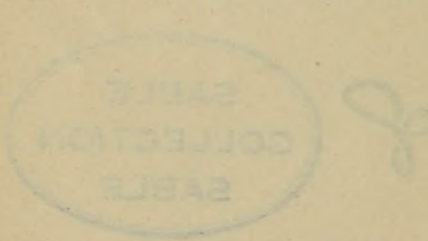


PARIS
BLOUD ET Cie, ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

—

1910

*Traduction et reproduction interdites.*



*A Marc SANGNIER*

*SON CAMARADE*

Amédée GUIARD.

# INTRODUCTION

*Malherbe ne croyait pas le poète plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles, Victor Hugo le sacre conducteur des peuples : entre ces deux conceptions de sa valeur, il y a un abîme. Pour l'un la poésie est un jeu, pour l'autre une force. Le premier estime qu'il peut faire des couronnes éternelles, le second qu'il peut montrer à l'humanité la voie du salut. Boileau à son tour se contente de subordonner son activité à Phébus et de reconnaître l'influence secrète du ciel dans sa vocation ; Victor Hugo relève d'une façon plus précise de Dieu. Il se sent responsable devant lui des dons sacrés et de leur emploi, il a une fonction spéciale, supérieure à toutes les fonctions. Aussi est-il intéressant d'étudier comment il en a pris conscience, quelles preuves il a successivement apportées à l'appui de ses hautes prétentions, et ce qui reste debout de ses théories après les nombreuses campagnes d'une longue et laborieuse carrière.*

*S'il déclare, et c'est parfaitement raisonnable, ne s'occuper que des poètes de génie, il lui arrive fréquemment de négliger la nature du poète, pour ne considérer que la valeur du génie et d'étudier ainsi la fonction de tous les grands hommes, écrivains en vers ou en prose, législateurs ou savants : Dante, Tacite, Moïse ou Képler. Cette indifférence à la diversité des domaines intellectuels complique un problème littéraire de questions historiques et philosophiques. Mais en examinant de près la difficulté, on s'aperçoit bien vite que Victor Hugo veut simplement montrer combien le poète l'emporte sur les autres génies et qu'il possède leurs qualités les plus précieuses et les plus spéciales. Aussi*

*lorsqu'il parle de leur mission en général, n'est-il nullement téméraire de croire qu'il ne songe qu'à celle du poète.*

*On peut même ajouter qu'il songe uniquement à lui-même. En dépit du caractère impersonnel de certaines pages, des formules de modestie dont il parsème ses préfaces, en dépit même de l'apparence objective de certaines études sur d'autres écrivains, la fonction du poète, la mission du génie qu'il définit et veut faire accepter, c'est la sienne. Dans la vie, l'œuvre, l'influence de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, il découvrira des titres à la puissance souveraine qu'il revendique, des arguments en faveur de sa prééminence qu'il proclame. Ainsi rechercher quelle idée Victor Hugo se fit de la fonction du poète revient à se demander ce qu'il voulut être, quelle nature il s'attribua, quels droits il s'arrogea et quels devoirs il se reconnut.*

*S'il fut vraiment un des plus grands poètes, ce qui n'est plus contesté, le problème ne perd rien de son intérêt pour se réduire à l'examen d'un seul esprit, presque à une monographie. C'était une étrange entreprise que de vouloir établir la suprématie du génie poétique. Sous quelles influences et par quelles méditations Victor Hugo se forgea cet idéal et se crut capable d'y atteindre ; par quelle suite d'efforts et d'œuvres il essaya de convertir à sa foi une société incrédule et d'asseoir fermement son autorité ; comment au cours de ses luttes l'idée première se transforma, s'élargit, se précisa ; quels obstacles il rencontra en dehors de lui et surtout en lui-même ; d'où vient que les conditions varièrent sans que le but changeât : tels sont les points qu'il faudrait élucider. En suivant Victor Hugo de période en période, on retrouvera les raisons qui justifient ou condamnent sa théorie, mieux peut-être qu'en discutant ses idées indépendamment de sa vie, car la critique abstraite risquerait d'aboutir à des formules inintelligibles sinon contradictoires.*

---

# LA FONCTION DU POÈTE

## ÉTUDE SUR

# VICTOR HUGO

---

## CHAPITRE PREMIER

## ORPHÉE

SOMMAIRE : *Les maîtres de Victor Hugo : Virgile, Voltaire, Chateaubriand. — Victor Hugo définit le génie et en détermine les fonctions. — Comment il revendique ce rôle. — Lamennais. — Le Poète dans les Révolutions : élection divine, mission de consolateur et de protecteur, don de prophétie, rôle expiatoire.*

Elève de la pension Decotte et Cordier, Victor Hugo, qui a trouvé pas à pas et comme d'instinct les lois de la prosodie, s'essaie à rimer sous l'œil bienveillant du maître d'études, son initiateur et ami, Biscarrat. « Comme on peut le forcer à éteindre sa chandelle le soir et à se coucher, mais non à dormir (1) », il emploie une partie de sa nuit à traduire en vers les églogues de Virgile et les odes d'Horace qu'il vient d'apprendre. Virgile est son auteur de prédilection. L'enfant tour à tour s'attaque à Tityre, à Pollion, aux *Géorgiques* et à l'*Enéide*, passant du Vieillard de Tarente à Cacus, d'Aristée à Achéménide, du Règne de Jupiter à l'Antre des Cyclopes ou à Nisus et Euryale (2). Ce ne sont que des exercices

(1) *Victor Hugo raconté* (1802-1817), p. 169 (Sauf indication contraire les notes renvoient à l'édit. définitive Hetzel-Quantin in-18).

(2) *Victor Hugo* (1802-1817), p. 181 et sq. — Cf. GUSTAVE SIMON. *L'Enfance de Victor Hugo.*

de versification et il serait téméraire d'y chercher la complexité et la souplesse de l'art à la fois naturel et savant du Romain, mais, presque à son insu, le jeune disciple s'imprègne de la même admiration des grands poètes, du même amour de la nature, du même patriotisme religieux et dominateur ; s'il n'apprécie peut-être pas l'érudition profonde et variée de son maître, il développe dans ce commerce son imagination, son goût du beau et son habitude de l'alexandrin. Emule de Delille, il lutte avec avantage et maintes fois surpasse son rival dans le maniement du mètre, se prouve à lui-même dès ses premiers essais son étonnante facilité, et dès lors peut concevoir les plus grandes espérances de gloire. Si cet amour n'est pas exclusif, et si les cahiers de l'adolescent contiennent également des traductions d'Horace, de Lucain, de Martial, d'Ausone, Virgile garde le premier rang et c'est avec raison qu'en 1837 Victor Hugo pourra s'écrier après Dante :

O Virgile ! ô poète ! ô mon maître divin (1) !

Il honore Voltaire comme le second dieu de son Parnasse. Pendant les loisirs que lui crée un accident, il dévore son théâtre et, la fièvre de l'ambition l'exaltant, compose une tragédie en cinq actes, *Irtamène* (2). Plus tard, à l'exemple de cet initiateur, il voudra donner au théâtre « une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine », en 1817 c'est surtout le tour politique qu'il imite et sa tragédie plaide pour la royauté. En Voltaire il admire encore l'apôtre de la tolérance, l'adversaire des bourreaux, le vengeur des innocents, le défenseur des droits de la raison. Concourant en 1819 pour le prix de poésie française de l'Académie sur ce sujet

(1) *Les Voix intérieures* VII, A Virgile.

(2) *Victor Hugo raconté* (1802-1817), p. 174. — GUSTAVE SIMON. *L'Enfance de Victor Hugo.*

« l'Institution du Jury », il descend d'une façon assez inopportune aux Champs-Elysées, y fait discourir le philosophe de Ferney avec son ami Malesherbes sur les condamnations de la Cour romaine et de la Sorbonne, sur le pouvoir monacal

Que Fénelon craignait et dont riait Pascal (1).

et profite de cette occasion pour purifier sa mémoire des crimes révolutionnaires. Que l'enfance du jeune poète ait été catholique, il ne le semble guère, et c'est même un problème de savoir s'il fut baptisé. A quinze ans ce n'est pas l'idéal chrétien qui l'enflamme, c'est l'idéal stoïcien. Il s'excite à suivre les pas de Socrate et de Platon, ne songe guère au Christ, et s'écrie :

.... S'il te faut mourir, mon fils songe à Caton (2).

On voit se former en lui ce sage « du temps d'Aurèle et d'Adrien », comme il s'appellera plus tard. Voltaire frondait les hommes de la Régence; « jeune et brûlant d'un courroux qui l'honore », Victor Hugo flagelle les hommes de l'Empire et les libéraux, avec la même verve sarcastique, sinon avec la même spirituelle finesse, dans ses satires du *Télégraphe*, de *l'Enrôleur politique*, de l'*Epitre à Aristide Brutus*.

Toutefois son patron, son parrain littéraire, celui qu'il suit des yeux dès sa première enfance et qu'il saluera de l'épée en entrant dans la lice, c'est Chateaubriand. « Je veux être Chateaubriand ou rien », écrivait-il le 10 juillet 1816 (3), fasciné par ce grand nom qui à cette époque éclipse celui de Voltaire. La France à la suite des encyclopédistes et des révolutionnaires se perdait dans l'irré-

(1) *Victor Hugo raconté* (1818-1821), p. 154.

(2) Bonheur que peut procurer l'étude. — *Victor Hugo raconté* (1818-1821), p. 122.

(3) *Victor Hugo raconté* (1818-1821), p. 109.

ligion méprisante et le raisonnement aride, Chateaubriand l'a délivrée du dénigrement, il l'a ramenée à l'admiration des beautés du christianisme, à l'amour de ses antiques traditions et a aiguisé son goût de l'exotique et du pittoresque. Elle s'était donnée à un soldat de génie, au lendemain de Waterloo il lui a fait accepter la pâle royauté de Louis XVIII. Par sa gloire, son autorité, sa situation, il a démontré de superbe façon la puissance de l'écrivain. A Victor Hugo, comme à toute la jeune génération, il apparaît avec la double auréole du restaurateur de la religion et du restaurateur de la royauté, prodiguant aux deux pouvoirs les bienfaits d'un protecteur plus que le dévouement d'un fidèle et les dominant de toute la fierté de son génie indépendant et ennuyé.

Ces trois cultes se développent simultanément dans l'âme lyrique de l'écolier. Loin d'y être en lutte, ils s'y fondent et s'y complètent. D'instinct l'enfant de génie sent que le poète doit être la grande voix réparatrice et organisatrice. Ce n'est pas trop pour remplir ce rôle que d'être un chevalier de la monarchie et de la religion contre l'athéisme et l'anarchie, comme Chateaubriand, un promoteur de liberté et de progrès dans tous les domaines, surtout au théâtre, comme Voltaire, et un poète souverain par le privilège intangible d'une langue harmonieuse et d'une âme créatrice, comme Virgile.

Qu'est-ce donc qu'un poète ? qu'est-ce que la poésie ? qu'est-ce que le génie ? L'idée qu'il en conçoit permettra de découvrir aisément le but qu'il se propose, la fonction qu'il revendique. Dès la première livraison du *Conservateur littéraire* il répond : « Un homme qui sent fortement, exprimant ses sensations dans une langue expressive (1) » voilà le poète. « La poésie ce n'est presque que sentiment,»

(1) *Le Conservateur littéraire*. Etude sur Chénier, I liv., Déc. 1819.

ajoute-t-il avec Voltaire, et il signale dans les vers d'André Chénier « l'empreinte de cette sensibilité profonde sans laquelle il n'est point de génie et qui est peut-être le génie elle-même ». Tout le passage est un commentaire anticipé du cri de Musset :

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.

S'il reproche à André Chénier l'incorrection, l'incohérence, l'effervescence d'imagination, la bizarrerie des coupes, il admire avant tout « cette fierté d'idées d'un homme qui pense par lui-même ». Sensibilité profonde, fierté d'idées, langue expressive, tels sont les traits caractéristiques du génie. Peu importent les défauts et les excès ; « ils sont peut-être le germe d'un perfectionnement de la poésie. » « Dans ses écrits, dit-il à propos de Corneille, le génie peut être monstrueux et ridicule, mais non médiocre (1) ».

Chénier n'avouerait pas cette doctrine, lui qui exigeait en même temps que la puissance créatrice et la force d'expression, l'intelligence divinatrice et le goût inné de l'harmonie, lui qui trouvait le génie simplement dans la spontanéité d'un langage neuf en accord avec la pensée (2). Il confondait l'œuvre et le créateur, car cette force n'est-elle pas indépendante de la perfection de ses ouvrages ? Même tumultueuse, incorrecte, barbare, elle peut se faire reconnaître ; La Bruyère le déclarait : « Talent, goût, génie, choses différentes, non incompatibles. »

En janvier 1820 Victor Hugo revient au problème de la nature du génie. Il a médité son sujet, l'a approfondi, et le

(1) *Le Conservateur littéraire.* L'Esprit du Grand Corneille, 3e liv. Janvier 1820.

(2) H. DE LATOUCHE. — *Œuvres complètes d'A. Chénier.* — L'Invention *et* 1er Chap. d'un ouvrage sur les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres.

résultat est une analyse qui prétend à la rigueur dialectique (1).

Pour imprimer du mouvement il faut en posséder soi-même, dit-il, donc si vous voulez émouvoir soyez ému. Le génie est une force qui émeut, qui a pour conditions mêmes les émotions multipliées, les profondes souffrances, les grandes passions. De là l'apparition des grands hommes au milieu des grandes fermentations populaires, de là leur vie agitée et misérable. Mais qu'entend-il par *passions ?* Ce sont nos désirs « qui ne sont eux-mêmes que des volontés plus ou moins prononcées, jusqu'à cette volonté ferme et constante par laquelle on désire une chose toute sa vie, tout ou rien, comme César, levier terrible par lequel l'homme se brise lui-même ». C'est la volonté, non la sensibilité qui est maîtresse d'une telle âme, qui est le génie. On s'en étonne. A propos de l'éloquence de Cicéron arrachant à César la grâce de Ligarius, il venait de dire: « Si Cicéron eût été le père de Ligarius, qu'en eût-on dit ? Il n'y avait rien là que de simple. » Le génie de l'orateur romain consiste donc précisément à ressentir et à exprimer les angoisses paternelles sans être le père de Ligarius, à trouver spontanément, et non par l'effet « d'une volonté ferme et constante », cette éloquence des larmes, cette voix du cœur qui seule au cœur arrive.

Victor Hugo nie tout ce qu'il y a de primordial, d'inné dans le génie, tout ce qu'il y a de prédisposé, d'involontaire dans la passion. Son premier type, le modèle de ces hommes supérieurs ne sera ni Homère, ni Pindare, ni Eschyle, mais César, et à une époque où sa ferveur royaliste et son horreur de l'ogre de Corse ne permet pas de croire à l'influence immédiate du conquérant qui vient de tomber.

(1) *Le Conservateur littéraire.* — Du Génie, 4e liv. Janvier 1820. — Litt, et phil. mêlées, p. 113.

S'il confond la volonté et la passion, il confond également la volonté et son but. Plus l'objet sera noble, affirme-t-il, plus tenace sera le désir. Il ne semble pas croire que les forces d'une âme puissent avoir pour fin une ambition égoïste, et fait dépendre la passion de la loi morale. « S'il existe une chose *capable* d'exciter une volonté pareille (qui désire une chose toute sa vie) dans une âme noble et ferme, ce doit être sans contredit ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes. » La puissance de la volonté identique à la passion, identique au génie est donc en raison directe de la hauteur du but. Il ne lui reste plus qu'à tirer la conclusion : « Et nous voici, jeunes gens, arrivés en peu de paroles à cette vérité ravissante, devant laquelle toute la philosophie antique et le grand Platon lui-même avait reculé. *Que le génie, c'est la vertu !* »

Sous l'influence de Rousseau, Mme de Staël avait déjà tenté de rapprocher le génie de la vertu. Il ne devait servir qu'à manifester la bonté suprême de l'âme (1), elle le définissait une disposition intérieure de la même nature que celle qui rend capable d'un généreux sacrifice, car les belles actions comme les touchantes paroles partent toutes de la conscience du beau (2). Mais malgré son enthousiasme pour les religieux génies de l'Allemagne, pour Schiller « dont la conscience était la muse », elle n'osait aller jusqu'à cette définition qui fait du beau « la splendeur du bien »; elle renonçait à analyser le génie « qui se sent comme l'amour, par la profondeur même de l'émotion, dont il pénètre celui qui en est doué », et se contentait, à l'exemple des classiques, de montrer combien la vertu est favorable à son développement (3).

(1) *De l'Allemagne*, 4e partie, De la douleur. p. 588 (Edit. Charpentier).

(2) *De l'Allemagne*, 2e partie, chap. X, De la poésie, p. 162.

(3) *De l'Allemagne*, 2e partie, chap. X, De la poésie, p. 165.

On eût fort étonné Victor Hugo en lui opposant soit la distinction des trois ordres de Pascal, soit l'oraison funèbre de Condé dans laquelle Bossuet établit victorieusement la supériorité de la vertu sur le génie. Ce n'est pas en effet une question générale qu'il traite ; il ne s'inquiète pas de tous les hommes, mais seulement des âmes nobles et fermes. Pour celles-ci sa remarque est juste, les passions ne seront pas des mouvements déréglés destructeurs de toute beauté morale, de toute harmonie intime, de toute vraie grandeur, mais l'application de toutes les énergies, lumière de l'intelligence, enthousiasme du cœur, persévérance de la volonté, à la réalisation de l'idéal le plus élevé. Dès lors rien de plus logique que de faire le génie synonyme du héros, mieux encore du saint. Sa fonction c'est d'exprimer la vertu, mais il ne peut l'exprimer sans la vivre.

Que sera au juste cette vertu ? Le poète la définit le modèle idéal que tous les hommes portent gravé dans leur conscience ; elle exige la lutte contre les mauvais instincts et commence dès la première enfance : « Pour être un Hercule, il faut avoir étouffé les serpents dès le berceau ». Le génie a le même devoir que le commun des mortels, c'est à savoir de refouler les passions basses de toute l'énergie des nobles, d'être supérieur à son destin, à ses souffrances, de fixer l'instabilité de son caractère, de dominer son activité et sa propre imagination. Nulle part Victor Hugo n'indique une foi religieuse, un idéal catholique; cette vérité ravissante « ignorée, dit-il, de l'antiquité » rappelle cependant la philosophie de Zénon plutôt que les enseignements du Christ.

A dix-sept ans Victor Hugo entre dans la vie comme un jeune César stoïcien. On sent que cette méditation est le résultat de sa pensée appliquée à se définir son objet, à affermir sa volonté, à se proposer un but de toute la vie. Etre un homme de génie, voilà son ambition : son

plan de conquête est établi et, méprisant les victoires faciles de ses contemporains, il leur crie : « Veillez jeunes gens. Recueillez vos forces, vous en aurez besoin, le jour de la bataille. Les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait, les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes (1). » Il a chanté dans une pièce des *Quatre Vents de l'Esprit* cette heure inoubliable du départ. L'âpre Muse lui demande inquiète

Quelle armure vas-tu choisir ou revêtir ?
Quels glaives va-t-on voir luire à ton bras robuste ?
— J'ai la haine du mal et j'ai l'amour du juste,
Muse ; et je suis armé mieux que le paladin.

On peut craindre que le dernier vers ne soit aussi exact.

— Et tes deux boucliers ? — J'ai mépris et dédain (2). »

Tout d'un coup s'enlève dans le ciel de la poésie un aigle ou plutôt un cygne, Lamartine. Au mois d'avril 1820 Victor Hugo le salue dans le *Conservateur littéraire* (3). Le début de son article déconcerte. « Il n'est peut-être pas un de vous, dit-il à ses contemporains, qui comprenne ce que c'est qu'un poète. Et d'abord pour ce qui regarde *l'âme* du poète, la première condition n'est-elle pas, comme l'a dit une bouche éloquente, de n'avoir jamais calculé le prix d'une bassesse ou le salaire d'un mensonge ? Poètes de mon siècle, cet homme-là se voit-il parmi vous ? » On reconnaît son sentiment profond de la vertu nécessaire au poète ! « Est-il dans vos rangs, l'homme qui possède l'*os magna sonaturum*, la bouche capable de dire de grandes choses, la *ferrea vox*, la voix de fer ? l'homme qui ne fléchira pas devant les caprices d'un tyran ou les fureurs d'une faction ? N'avez-vous pas été tous, au

(1) *Le Conservateur littéraire.* — Marie Stuart, 9e liv. Mars 1820.
(2) *Les Quatre Vents de l'Esprit.* — *Le Livre satirique*, II.
(3) *Le Conservateur littéraire.* — Les Méditations poétiques, 10e liv. Avril 1820.

contraire, semblables aux cordes de la lyre, dont le son varie quand le temps change ? » Il continue avec un superbe mépris : « Que nous font vos vers, vos chants, vos hymnes ? Sont-ce là des titres ? N'avez-vous pas renié le Dieu et brûlé aux pieds de l'idole un encens impur comme elle ? » Si cette virulente satire étonne par ce qu'elle a d'obscur et d'inattendu, il évoquera Balthasar qui n'avait pas besoin que Daniel lui expliquât les mots réprobateurs. Affranchis, transfuges, courtisans doivent se connaître. Le génie ne peut être où n'est pas la vertu, il se hâte d'en renouveler l'affirmation : « Pour ceux qui ne prostituent pas les titres, sans un esprit droit, sans un cœur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poète. »

Dans Lamartine il ne retrouve pas son idéal. Il déclare ses élégies supérieures à celles d'André Chénier, sa passion terrestre étant presque toujours épurée par l'amour divin, tandis que le sentiment de l'amour chez son prédécesseur est toujours profane. Il laisse de côté les méditations mélancoliques, voluptueuses, découragées : *l'Isolement*, *le Lac*, *le Golfe de Baya*, *le Vallon*, il préfère citer les poèmes qui disent de grandes choses : *la Semaine Sainte*, *l'Invocation*, *la Poésie sacrée*, *le Temple*, *l'Homme*, poèmes « riches d'idées, et cette richesse là n'est pas d'emprunt ». Mais il n'entend pas résonner en eux la « ferrea vox » ; ce n'est pas encore le poète qu'il cherche, et il conclut : « Il s'est formé dans mon imagination un modèle idéal que je voudrais dépeindre, et, comme Milton aveugle, je suis tenté quelquefois de chanter ce soleil que je ne vois pas. » Ce soleil resplendit en lui, il le sait bien, mais il n'ose l'avouer au public. L'auteur du *Télégraphe*, de *l'Epitre à Brutus*, des *Vierges de Verdun*, des *Destins de la Vendée*, de *l'Enrôleur politique*, n'a pas encore assez de titres pour revendiquer le grand rôle de justicier, il en pressent la grandeur et s'y prépare. Voilà la véritable fonction du

poète. Fort de sa vertu exemplaire, ce stoïcien dominera son siècle et le fera trembler des éclats de sa voix de fer.

Chateaubriand ne lui montre-t-il pas la force de ces hommes « qui sont des puissances contre les révolutions et dont le génie peut suffire quelquefois pour arrêter la décomposition des empires (1).»Victor Hugo a déjà traduit en vers une page de sa brochure sur la Vendée : il lui adresse une ode vibrante qu'il intitule le *Génie* et dont il faut d'abord noter soigneusement l'épigraphe empruntée à La Mennais : « Les circonstances ne forment pas les hommes ; elles les montrent ; elles dévoilent, pour ainsi dire, la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement (2). » C'est la fameuse théorie des chefs de l'humanité qu'il reprendra et développera dans *les Mages* et dans *William Shakespeare ;* leur origine mystérieuse, leur rôle dominateur, leur prédestination, leur influence sur la civilisation : tout est indiqué dans cette phrase superbe. Pour compléter ce programme, V. Hugo exalte le noble pair non seulement comme défenseur des rois, mais comme champion de la Liberté, honoré du double martyre du Génie et de la Vertu et le compare à l'oiseau du Cap des Tempêtes qui, dominant les flots et les nuages, solitaire s'endort dans les cieux (3).

Le disciple porte lui aussi en son âme « un rayon de l'esprit divin » ; parmi ces rois spirituels il accepterait « avec joie, le génie au prix du malheur ». Jusqu'ici il se

(1) *Le Conservateur littéraire*, 14e liv. Juin 1820.
(2) *Odes*, liv. IV, ode VI.
(3) *Odes*, liv. IV, ode VI.

dérobait derrière ses grands aînés, mais sa confiance grandit et, sous le patronage d'André Chénier, justicier « des bourreaux barbouilleurs de lois », il révèle sa noble ambition. Il sera « le Poète dans les Révolutions » (1). Une voix amie lui fait craindre la fureur des coupables démasqués, l'invite à ne chanter que ses propres douleurs, mais il refuse, il ne sera pas sourd aux cris de ses frères ; Faut-il ne souffrir jamais que pour soi ? Non, le poète ici-bas est un *exilé volontaire*, un esprit pur, dirait Vigny, un génie qui s'est incarné pour consoler les hommes esclaves et apaiser leur délire, comme Orphée domptait les enfers. L'ami conseille à l'apôtre de la pitié et de l'harmonie de laisser vieillir son innocence « avant de croire à sa vertu » ; en dépit de l'ironie le poète suivra son étoile sans orgueil, rassuré par le Dieu qui le pousse à protester devant le crime triomphant. Il n'est qu'une voile, qu'importe que l'orage la déchire, le rôle de la voile est de sauver le nocher. La voix sceptique lui prédit qu'il se perdra avec les hommes qu'il veut sauver ; qu'il songe plutôt à sa famille, à sa mère et à ses amours. A ce moment en effet sa mère et sa fiancée sont ses deux seules amours, son père a abandonné le foyer, ses frères ne répondent pas à son affection dévouée. Mais il a une trop grande idée de son rôle pour frémir devant les dangers et les séparations dont on le menace : il se promet le ciel et c'est dans l'amour même qu'il puise la force du sacrifice.

> L'amour chaste agrandit les âmes
> Et qui sait aimer sait mourir.

Le poète doit être capable d'imiter les héros qu'il célèbre. Ce grand rôle, brutalement on le lui dénie : il n'y a plus d'Orphée, ni d'Isaïe, les poètes partagent l'ignorance universelle. Comment relever cette objection sans outre-

(1) *Odes et Ballades*, liv. I, ode I.

cuidance ? L'avenir ! l'avenir ! mystère ? — Oui, mais il sent intérieurement que Dieu l'anime et n'est-ce pas déjà pour lui une preuve de sa vocation ? D'accord avec Joseph de Maistre, il reconnaît, puisque les hommes sont solidaires, que la souffrance de l'innocent doit compenser le bonheur du crime. Le poète vertueux est promis au martyre. Mais sa foi n'aurait pas de sens, sa vie serait inintelligible, si au moment du sacrifice suprême une lumière supérieure ne lui laissait entrevoir les triomphes futurs auxquels il a travaillé jusqu'à l'effusion de son sang. Repoussant les vains regrets des voluptés orientales, il célèbre la gloire, ce but où il aspire comme un nouveau Polyeucte, ou, plus exactement comme Vauvenargues qui reprochait aux hommes de se trouver ridicules de l'aimer, par manque de vertu. Il laisse à l'alcyon craintif son nid flottant et, reprenant pour lui-même l'image dont il saluait son maître, à travers les nuages, audacieux aiglon, il s'élance vers le soleil.

Au contact des Chateaubriand, des Chénier, des Lamartine, il a dégagé son idéal. Il ne semble pas s'annoncer comme un poète dont la fonction sera de traîner tous les cœurs après soi, mais comme un martyr dont la gloire grandira seulement dans la mort et qui, fléau de ses criminels contemporains, n'excitera de son vivant que leurs haines par ses adjurations. Il se pose en s'opposant violemment à son siècle et sa grande fonction sera d'être exemplaire. Dans cette première ode personnelle, il affirme son élection divine, sa mission de défenseur social et de consolateur, son rôle de victime expiatoire, sa vocation prophétique. C'est un jeune Isaïe, un jeune Orphée plutôt dont l'âme s'est fortifiée par l'admiration des stoïciens et s'est adoucie un peu dans l'atmosphère de christianisme dont dix-huit siècles ont imprégné la société.

---

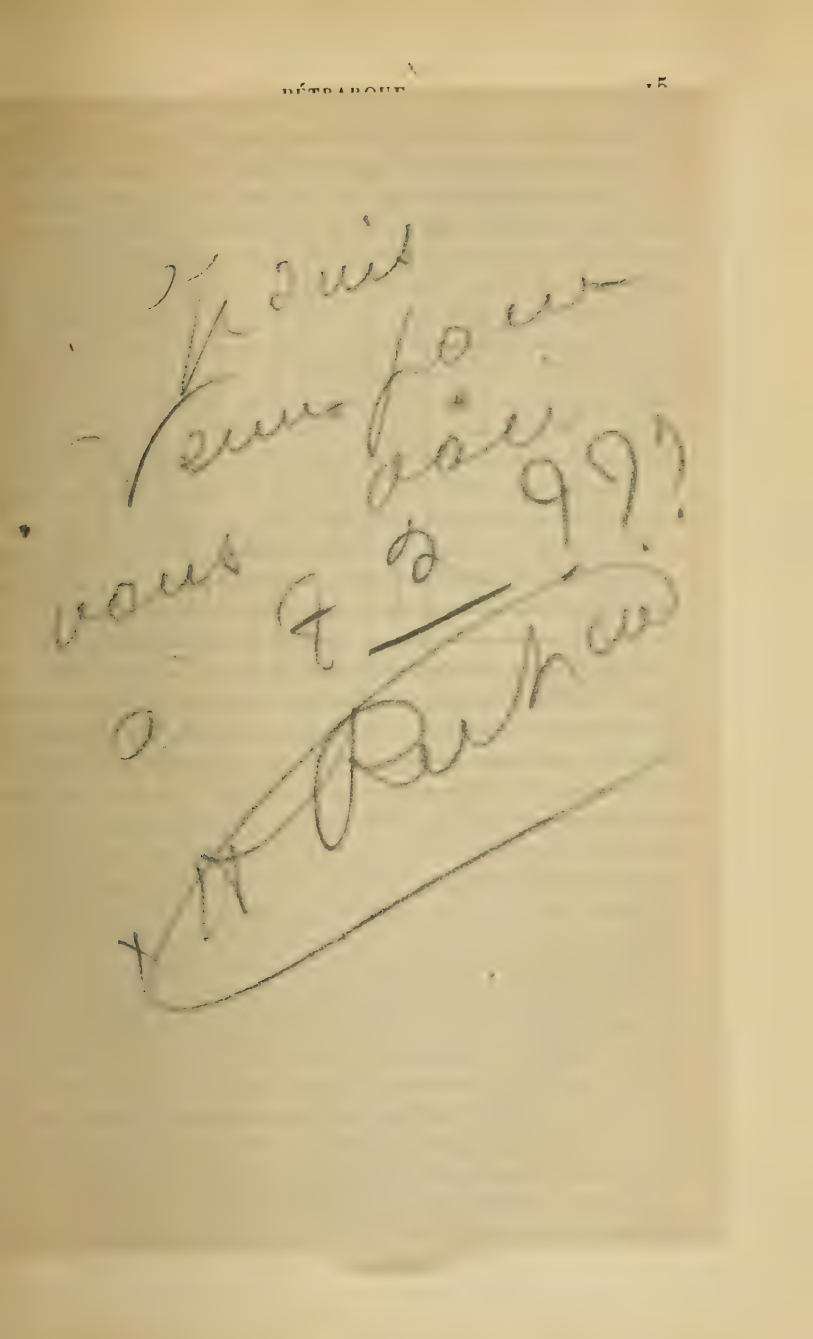
# CHAPITRE II

## PÉTRARQUE

SOMMAIRE : *Victor Hugo s'efforce de réaliser sa fonction de poète : I. La fiancée. — L'amour épreuve de sa sincérité. — Victoire de la vocation du poète sur l'amour. — L'amour lui offre un premier champ à conquérir. — Échec du poète. — II. Le public. — La première bataille : Les Odes et Poésies diverses — L'apostolat religieux et politique. — Victoire du poète.*

N'y a-t-il pas dans ces premières odes un enthousiasme un peu factice, un écho de quelque admiration éphémère ? La croyance du poète en l'identité du génie et de la vertu, en sa prédestination purificatrice subit à cette même époque (1819-1822) une épreuve qui en montrera la sincérité et la profondeur. Le 26 avril 1819 Victor Hugo et Adèle Foucher son amie d'enfance s'avouent leur mutuel amour. Une correspondance secrète commence ; un an après, jour pour jour, elle est interrompue brusquement par la décision de Mme Hugo : « Moi vivante, ce mariage ne se fera pas. » Reprise en février 1821 elle est encore arrêtée à la fin d'avril par la maladie et la mort de la mère du poète. Elle se renoue après le fameux voyage de Dreux, qui vaut à l'orphelin sa Béatrice et dure jusqu'à ce qu'il obtienne le consentement de son père et une pension longtemps retardée. Le 12 octobre 1822 le mariage est célébré après une épreuve de trois ans et demi.

Tout d'abord ces lettres apportent une cruelle désillusion. Le jeune poète possédé de cet amour semble avoir tout oublié pour son Adèle. Il lui rend un culte d'adoration dont l'expression ne laisse pas d'inquiéter, tant il ébranle le fondement même de la moralité. Elle peut user



de lui comme d'une chose et non comme d'une personne; c'est un amour d'esclave (1) qui veut arriver à la perfection de l'anéantissement, qui divinise l'être aimé, qui renonce avec joie à toutes les espérances d'une vie meilleure et immortelle pour passer aux pieds de l'idole cette existence sombre et bornée (2). « Je t'aime comme on aime Dieu (3) », lui répète-t-il. Eût-il vendu son avenir, son sang, sa vie, son âme, pour lui donner un instant de joie, elle ne lui devrait rien, pas une larme, pas un soupir, pas un regret. Il aurait accompli sa destinée, voilà tout. C'est l'amour de Gilbert pour Jane, de Ruy-Blas pour la reine. Il multiplie en effet les plus grands sacrifices, les plus durs renoncements. « Que demain on me donne mon Adèle *avec la condition de ne plus faire un vers de ma vie*, pourvu que j'aie un autre moyen d'assurer ton existence, je le dis comme je le dirais à Dieu, je ne m'apercevrai pas que le bonheur de te posséder m'ait rien coûté (4). » C'est l'apostasie. C'est aussi l'abaissement moral, il le reconnaît. « Je suis fier et timide et je sollicite : je voudrais ennoblir les lettres et je travaille pour gagner de l'argent ; j'aime et je respecte la mémoire de ma mère, et je l'oublie cette mère en écrivant à mon père (5). » Il va même jusqu'au désespoir suicide. « Si tous mes rêves s'évanouissent, écrit-il après la demande du consentement paternel, je n'aurai plus qu'à les suivre. L'heure est peut-être bien voisine où je confirmerai par les actions ce que tu n'as peut-être jusqu'ici considéré que comme des mots (6). »

Qu'a-t-il fait de cet idéal du poète envoyé par Dieu pour consoler et racheter ses frères, de cette soif du martyre, de cet amour de la gloire qui ne se trouve pas dans

(1) *Lettres à la Fiancée*, 18 avril 1820, p. 24 et passim.
(2) *Lettres à la Fiancée*, 13 janvier 1822, p. 139.
(3) *Lettres à la Fiancée*, 20 janvier 1822, p. 146.
(4) *Lettres à la Fiancée*, 8 janvier 1822, p. 132.
(5) *Lettres à la Fiancée*, 2 mars 1822, p. 183.
(6) *Lettres à la Fiancée*, 8 mars 1822, p. 190.

le bonheur ? Si on regarde de plus près, on découvre qu'il aime moins Adèle elle-même que la parfaite Beauté rêvée ; moins la fiancée réelle, que la Dame de ses pensées. Elle le tient élevé au-dessus des vulgarités, au-dessus des passions mauvaises, et, sentant que d'elle émane cette douce influence, il l'en remercie par une tendresse profonde et chevaleresque : il est son défenseur, son protecteur, son esclave ; le jour où il perdrait cette conviction, « il est certain que son existence se dissoudrait d'elle-même, parce qu'il n'y aurait plus de base à sa vie (1). » Il l'a mise au-dessus de l'humanité : « Est-il une femme au monde vers laquelle puisse descendre celui vers lequel tu as bien voulu descendre ? » (2)

Loin donc d'affaiblir sa volonté cet amour l'a sublimée. Par nature et par éducation, il était déjà un de ces hommes énergiques qui rompent tout obstacle : « J'ai appris d'une mère forte, dit-il à M. Foucher, qu'on peut maîtriser les événements. Bien des hommes marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme ; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant (3) ». Sûr de l'amour de son Adèle, il est prêt à crier comme Charles VII : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas (4). » Cette fierté et cette fermeté sentent plus le Romain de Corneille que le chrétien : c'est un jeune chevalier stoïcien, et lorsque la fiancée s'étonne de cette orgueilleuse confiance, il lui répond : « Autant on doit mépriser les avantages périssables, comme la beauté, le rang, la fortune, etc. autant on doit respecter en soi-même les dons impérissables de l'âme. Ils sont si rares ! Autant la vanité est nuisible et injuste, autant cet orgueil-là est juste et

(1) *Lettres à la Fiancée*, 5 juin 1822, p. 241.
(2) *Lettre à la Fiancée*, 13 août 1822, p. 262.
(3) *Lettres à la Fiancée*, 3 août 1821. A M. Foucher, p. 64.
(4) *Lettres à la Fiancée*, 28 février 1820, p. 17.

utile (1) ». A son avis, c'est la première qualité de tout homme qui se sent quelque dignité dans l'âme. S'il n'a pas une très profonde estime pour le commun des hommes, sa conscience « ne lui dit point qu'il est plus qu'eux, mais qu'il n'est pas comme eux ». Et il donne la règle de sa conduite, son principe, *principium et fons* : « Je ne compte que sur moi, car je ne suis sûr que de moi. » Méprisant les flatteries auprès des grands et les intrigues auprès des femmes, il lui reste le sentiment de sa force et l'estime de soi-même « pour frayer sa carrière noblement et franchement, y marcher aussi vite qu'il le peut, sans froisser ni renverser personne, se reposant du reste sur la justice de Dieu. »

Son renoncement à la poésie est sans valeur. Soyons certains qu'il ne trouvera pas d'autre moyen d'assurer son existence. L'hypothèse est irréalisable. Chateaubriand veut l'emmener en Angleterre, il sait se dégager malgré l'insistance de son père (2). On lui objecte l'incertitude de son avenir littéraire, il répond en montrant son avance sur sa génération et son influence que déjà l'on cherche à confisquer.

En même temps que la beauté, la fiancée est la Vertu : donc elle comprend le génie, suivant la théorie de Victor Hugo. Il se voit obligé, hélas ! de détruire en elle des idées « étrangères, dit-il, à cette heureuse nature ». En vain elle se déclare incapable de juger le talent poétique, le poète lui répond que la poésie c'est l'expression de la vertu, qu'une belle âme et un beau talent poétique sont *presque* toujours inséparables (3) ». Et malgré la réserve qui ébranle un peu le principe, il conclut en se rangeant à l'avis de Mme de Staël : « Tu vois donc que tu dois comprendre la poésie ; elle ne vient que de l'âme et peut

(1) *Lettres à la Fiancée*, 26 octobre 1821, p. 78.
(2) *Lettres à la Fiancée*, 25 janvier 1822, p. 154.
(3) *Lettres à la Fiancée*, 13 novembre 1821, p. 87.

se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers. » La fiancée n'est pas persuadée ; elle objecte son ignorance, elle prévoit la future désillusion du poète. Il insiste presque irrité : « Dire qu'on n'entend pas la poésie, c'est comme si l'on disait qu'on ne comprend pas la vertu. La poésie, c'est l'âme, le génie c'est l'âme, ce qu'on appelle mon talent n'est autre chose que mon âme (1). » Point n'est besoin de la science qu'il dédaigne, qu'il rabaisse déjà comme plus tard dans *William Shakespeare*. « L'être le plus ignorant peut sentir la poésie, cette poésie rêveuse et pure, à laquelle les connaissances positives n'ajoutent rien, qui revêt toutes les pensées fantastiques d'images vivantes, qui se nourrit d'amour, de dévouement, d'enthousiasme et révèle aux êtres généreux les mystères les plus secrets de leurs âmes... Que sont auprès de ces divines inspirations, de ces illuminations idéales, les sciences laborieuses, incertaines et souvent fausses des hommes ? » (2) Hélas! nulle part, il n'exprime sa reconnaissance, sa joie d'avoir été compris. Au contraire il lui a déplu en prenant la défense de Chateaubriand, « du seul homme en France qui mérite l'enthousiasme »; il lui soumet ses travaux, car il ne veut pour juge qu'une femme telle que son Adèle ou cet homme de génie et il doit avouer : « Tu aurais découragé l'auteur des *Martyrs* (3). »

Ni le catholicisme de sa fiancée, ni celui de Lamennais lui-même ne semblent avoir amolli tout d'abord cette âme de fer qui « fait peu de cas de l'esprit de convention, des croyances communes, des convictions traditionnelles » (4). Chose curieuse ! c'est « l'austérité sublime » de l'apologiste qui l'intimide et ce directeur spirituel, qui l'a déjà prémuni contre la soif de la gloire, est obligé de

(1) *Lettres à la Fiancée*, 15 décembre 1821, p. 105.
(2) *Lettres à la Fiancée*, 15 décembre 1821, p. 105.
(3) *Lettres à la Fiancée*, 21, février 1822, p. 175.
(4) *Lettres à la Fiancée*, 14 décembre, 1821 p. 104.

lui rappeler que la joie des fiancés est légitime : « Elle est dans l'ordre de Dieu, si vous la lui rapportez. » Mais son influence pour le convertir au catholicisme est faible ; et au moment de son mariage Victor Hugo se fait délivrer par son père une attestation de baptême, qui a tout l'air d'un certificat de complaisance.

Pendant ces années laborieuses et décisives il compose les *Odes et Poésies diverses*, les nombreux articles du *Conservateur littéraire*, le premier *Bug Jargal*, *Han d'Islande*, *Amy Robsart* et les *Lettres à la Fiancée*, véritable œuvre d'art, comme il le reconnaît lui-même, et non babil d'amoureux. Du même coup cet amour a donné un objet à son généreux idéalisme, surexcité sa volonté, affermi son caractère, éprouvé et rudement sa théorie de la vertu identique au génie.

Déjà grâce aux rencontres de la vie, aux concours poétiques, aux lectures dans des sociétés littéraires, à la publicité de sa revue, il a conquis tout un monde d'âmes sur lesquelles il exerce une action diversement profonde. Il y a le groupe des amis intimes, poètes comme lui, ou esprits capables de le comprendre, de sa génération à quelque dix ans près : Ramon duc de Benavente, Saint-Valry, Vigny, Lamartine ; le groupe académique : Chateaubriand, Neufchâteau, Raynouard, Roger et aussi Lamennais et Soumet ; puis ceux qui de loin, de Toulouse, admirent son génie naissant comme le bon M. Pinaud de l'Académie des Jeux Floraux ; il y a enfin le groupe royaliste de la Société royale des Bonnes Lettres où la politique se mêle intimement à la littérature. A tous il fait l'impression d'un caractère énergique et passionné, « d'une énigme dont les Muses ont le secret », d'un prodige qu'il faut saluer, d'un « *enfant sublime* » comme aime à l'appeler Chateaubriand dans sa prédilection paternelle d'après le témoignage de Tissot en 1824 (1).

(1) *Le Mercure de France*, t. V, p. 291. — Cf. L. Séché. — Le Cénacle de la Muse Romantique, p. 308.

Ainsi s'explique le ton doctrinal de la préface des *Odes et Poésies diverses*, son premier appel au grand public. Il définit la poésie : « C'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout ». Mais le plus réellement intime, c'est la loi organisatrice, c'est l'idée, dirait Platon. Hugo le proclame comme une découverte personnelle : « Les beaux ouvrages ont révélé cette vérité à peine soupçonnée auparavant que la poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes (1) ». A propos de Chénier il avait déjà déclaré qu'il était un bon auteur parce qu'il avait les idées, « le reste est d'habitude ». Dans Lamartine, c'est également la richesse des idées qu'il avait admirée. Quelle sera la loi qui harmonisera les idées dans une unité suprême, quelle sera l'idée des idées, sinon l'idée d'ordre ? Or prendre l'ordre comme point de départ, c'est reconnaître comme fondement essentiel de la conscience du poète, de son rôle propre, de ses rapports avec la nature et la société, un principe moral.

Pour la première fois il se heurte à l'objection de fait qu'il retrouvera toute sa vie. L'histoire de l'humanité offre une race de poètes indifférents au bien et au mal, à l'ordre et au désordre moral, qui trouvent dans les joies et les déceptions de leur sensibilité une matière poétique suffisante à leur génie, qui répéteraient volontiers avec Béranger : « Faute d'idée, il allait faire une ode ». D'Anacréon à Parny leur chanson voluptueuse redit le conseil de jouir en hâte des années rapides : ils ont choisi pour but d'embellir la vie, de prolonger le charme des plaisirs et pour ainsi dire de les affiner par des rappels harmonieux. C'est le thème de la lyre païenne : elle s'en glorifie. Victor Hugo la dédaigne pour la harpe du psalmiste. Le christianisme a donné un nouveau sens à la vie. Le poète n'a plus le droit de se confiner dans un bonheur égoïste : il doit être utile à tous, par sa

(1) *Odes et Ballades*, préface de 1822.

charité, sa foi, sa vie exemplaire, ses vertueuses indignations, son enthousiasme religieux, son espoir de l'éternité. Sa fonction c'est de soutenir son frère, de pleurer avec lui, de veiller sur lui, de prier pour lui, de l'exciter à la vertu par la pensée de la mort (1). Mais n'est-ce pas le retour à la fonction primitive du poète chez les Grecs comme chez les Hébreux. Il le reconnaît, et, dans la préface d'une nouvelle édition (décembre 1822), déclare que s'il adopte la forme de l'ode, c'est qu'elle est la forme primitive de cet apostolat, la plus naturelle et par conséquent la plus réelle manière de remplir la vraie mission du poète, d'atteindre le but propre à la poésie. « C'était sous cette forme que les inspirations des premiers poètes apparaissaient jadis aux premiers peuples. »

Si idéaliste que soit le poète, la nature ne va-t-elle pas séduire son imagination par ses brillantes et vaines métamorphoses et troubler sa conscience ? Non, car il s'est aperçu que « sous le monde réel, il existe un monde idéal qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses (2). » Ainsi la nature ne sera pas un magasin d'accessoires, d'images, de couleurs, de métaphores bonnes à enrichir son style, mais une apparence à travers laquelle il entrevoit la réalité vivante, réalité qui fortifiera ses espérances humaines ou ultra terrestres en reliant son âme à Dieu.

La société à son tour ne sera que l'organisation qui rend visible cet ordre. Elle reposera sur deux idées, la religion, la monarchie. Dès la première phrase de sa première préface il l'affirme : « Il y a deux intentions dans la publication de ce livre : l'intention littéraire et l'intention politique; mais, dans la pensée de l'auteur, la dernière est la conséquence de la première, car l'histoire

(1) *Odes et Ballades.* — La Lyre et la Harpe, liv. IV, Ode II.
(2) *Odes et Ballades*, préface de 1822.

des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses (1). » C'est la première phrase mais ce n'est que la conséquence de sa définition de la poésie qui est l'intime de tout, qui est l'ordre : car l'athéisme et l'anarchie nient l'ordre et ne peuvent donc être sources de poésie. Il l'a démontré dans le *Conservateur littéraire* en critiquant les théories historiques de Dufau et de Voltaire, comme en appréciant les poésies dénuées d'espérances divines de Mme Desbordes Valmore.

C'est Chateaubriand qui dans le *Génie du Christianisme* avait habitué les âmes à fondre ensemble leurs jugements esthétiques et leurs sentiments religieux. Dans l'*Examen des Martyrs* il rappelait la parole de Rollin : « Le véritable usage de la poésie appartient à la religion qui seule rappelle à l'homme son véritable bien et qui ne le lui montre que dans Dieu. Aussi n'était-elle chez le peuple saint consacrée qu'à la religion. C'est ce qui a fait même chez les anciens peuples, la première matière de leurs vers (2). » Rollin ne faisait que reprendre l'idée de Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie* et Fénelon lui-même s'appuyait surtout sur le témoignage d'Horace :

Silvestres homines sacer interpresque deorum, etc...

Sous l'influence de Lamennais Victor Hugo ne se contente pas de cette fonction religieuse, il revendique aussi une fonction civique, ou plutôt il ne veut pas distinguer le domaine religieux du domaine politique : il mêle intimement foi catholique et foi monarchique et même, s'il est défenseur de l'autel, c'est qu'il est déjà défenseur du trône. L'utilité inspire sa poésie : « Tout écrivain dans quelque sphère que s'exerce son esprit doit avoir pour objet principal d'être utile et c'est pourquoi il a solennisé

(1) *Odes et Ballades*, préface de 1822.

(2) CHATEAUBRIAND, *Examen des Martyrs*. — ROLLIN. *Traité des Etudes*. (Œuvres complètes, t. I.) p. 433.

quelques événements de son époque qui peuvent être des leçons pour les sociétés futures (1). » C'est pourquoi il veut non seulement transformer et animer l'ode par le développement d'une idée fondamentale en accord avec le développement de l'événement raconté, mais l'enrichir des couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne, non seulement lui donner quelque chose de l'intérêt du drame, mais encore « lui faire parler ce langage austère, consolant et religieux dont a besoin une vieille société qui sort encore toute chancelante des saturnales de l'athéisme (2) ». Le néant d'une poésie sans catholicisme et sans royalisme tient à la nécessité d'une loi organique et la formule : amour de l'ordre et haine de l'anarchie, n'est que la première conséquence d'un parti pris moral. Avant tout le poète doit avoir le goût du bien et l'horreur du mal.

Enseignement social et religieux, telle est sa haute mission ; il doit rechercher dans ses odes le sens des événements et joindre l'intérêt dramatique à la vérité des couleurs. Certes, ni *Bonaparte* ni le *Baptême du duc de Bordeaux* ne réalisent ce programme. C'est déjà beaucoup que ce jeune homme de vingt ans, après quelques essais, soit capable de déterminer exactement à quelles conditions le poète lyrique remontera au rang des chanteurs primitifs et qu'il ait la noble ambition du rôle si étrange de l'Orphée interprète des dieux et fondateur de ville, ou d'Enos dont la Genèse ne dit que cette phrase étrange : « Iste coepit invocare nomen Domini ».

Le *Journal des Débats*, à propos de son *Ode sur le Génie* à M. de Chateaubriand, le félicitait de se tenir souvent à la double hauteur du sujet ; il se modère tout à coup et inaugure cette critique limitative dont Victor Hugo sera harcelé toute sa vie. Il trouve ce poète trop poète, il lui reproche une *pléthore de talent*, il considère « J.-B. Rous-

(1) *Odes et Ballades*, préface de 1822.
(2) *Odes et Ballades*, préface de 1822.

seau comme un assez bon guide, pour qu'on ne doive pas chercher à s'élever au-dessus de la sphère où il occupe une si belle place (1) ». *Le Miroir* l'engage de même « à voir les choses telles qu'elles sont, » à mettre dans ses poésies mêlées un peu de la grâce et de l'esprit de Voltaire, dans ses odes quelques étincelles du génie pindarique de J.-B. Rousseau : il pourra alors tenir un rang honorable parmi les versificateurs (2). Cela n'empêche pas Victor Hugo de voir sa renommée grandir. En six mois ses poésies ont deux éditions. Au témoignage de Stendhal qui ne l'aime guère son parti lui procure un fort grand succès (3). Le *Défenseur* n'avait pas attendu son premier livre pour le mettre dans l'élite des écrivains royalistes et se plaindre qu'on ne lui rendit pas justice (4). Mais surtout il entend à ses côtés, un ami, un poète plus âgé, comme un précurseur célébrer dans son poème de Moïse un de ces Rois sans ancêtres et sans postérité, un de ces élus de Dieu appelés à guider les peuples :

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger ; »
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme (5).

Et il dut tressaillir de joie car ces vers qui disaient si bien non son regret mais son espoir, c'était à lui qu'Alfred de Vigny les dédiait, à lui qui avait mis en tête de son premier volume la parole de La Mennais : « Quelque chose me presse d'élever la voix, et d'appeler mon siècle en jugement. »

(1) *Journal des Débats*, 17 novembre 1822.
(2) *Le Miroir*, 15 septembre 1822.
(3) *Correspondance inédite de Stendhal*, t. I, p. 221.
(4) *Le Défenseur*, 5 mai et 21 juin 1821, t. II, p. 117, III, p. 40 et 337.
(5) ALFRED DE VIGNY. — *Poésies complètes*. Moïse. (Edit. Calmann-Lévy.)

# CHAPITRE III

## MOÏSE

SOMMAIRE : *Victor Hugo approfondit les devoirs du poète envers lui-même et envers l'humanité. — Il défend la place du poète à venir, lutte contre le romantisme et le libéralisme révolutionnaire. — Il étudie la nature du génie, détermine sa valeur et son mode d'action. — Essai de réalisation. — Équilibre de forces en 1825.*

Sainte-Beuve écrivait sur Hugo, dans la Biographie de Rabbe : « Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer; tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu vulcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux où la lave bouillonne sous le granit. (1) » C'est de 1823 à 1827 que s'apaise peu à peu ce bouillonnement et que se solidifient les assises qui seront capables de porter la forêt luxuriante des œuvres. Le poète a renoncé au travail accablant du *Conservateur littéraire*, mais non à la critique. En appréciant dans la *Muse Française*, fondée en juin 1823, Walter Scott, Lamennais, Voltaire, Vigny et Byron, il approfondit les devoirs du génie, étend son rôle, découvre les dangers qui le menacent, définit les rapports qu'il soutient avec sa génération, ses prédécesseurs et la postérité. Il se prépare ainsi à conquérir les hautes fonctions du poète primitif par l'intelligence de la société et des écrivains qui l'entourent.

(1) *Biographie des Contemporains*, par MM. Rabbe et Vieilh de Boisjoslin, supplément, t. IV. 2e partie, p. 332.

Il juge que Walter Scott a compris sa mission de poète mieux que Napoléon, qu'il appelle le géant aveugle, n'a compris celle de fondateur. Pourquoi ? parce que Walter Scott a rempli ses devoirs de romancier relativement à son art et à son siècle. Il déclare que « ce serait une erreur presque coupable dans l'homme de lettres de se croire au dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, d'exempter son esprit de toute action sur les contemporains, et d'isoler sa vie de la grande vie du corps social (1) », et laissant de côté le romancier, il s'écrie dans son enthousiasme : « Et qui donc se dévouera, si ce n'est le poète ? Quelle voix s'élèvera dans l'orage, si ce n'est celle de la lyre qui peut le calmer ? Et qui bravera les haines de l'anarchie et les dédains du despotisme, sinon celui auquel la sagesse antique attribuait le pouvoir de réconcilier les peuples et les rois, et auquel la sagesse moderne a donné celui de les diviser ? » Cette réconciliation, cette œuvre commencée par Chateaubriand est la plus belle mission du poète et il espère bien la continuer et l'agrandir.

Le second volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* lui sert de façon assez inattendue à développer ces mêmes idées. Le succès du *Génie du Christianisme* et de l'*Essai* prouve qu'il y a encore une âme dans la société. La génération nouvelle sérieuse et douce renonce à l'athéisme et à l'anarchie « et revient à la religion parce que la jeunesse ne renonce pas facilement à la vie. C'est pourquoi elle exige du poète plus que les générations antiques n'en ont reçu. *Il ne donnait au peuple que des lois, elle lui demande des croyances* (2) ». Est-ce que Victor Hugo se pose en révélateur, en initiateur d'une nouvelle religion ? Non, il s'élève contre la religion individuelle la *multiplex religio*, contre ces « étranges individus

(1) *La Muse française*, — Quentin Durward. Mai 1823.
(2) *La Muse française*.— Essai sur l'Indifférence. Juillet 1823.

qui auraient chacun un créateur de leur Création, » il se rallie au catholicisme, à la religion traditionnelle, mais avec une éducation vraiment insuffisante. Le *Génie du Christianisme* a démontré qu'elle embellit l'existence, corrige les passions, jette de l'intérêt dans les œuvres littéraires, que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature, qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie. Il a cherché à la faire aimer, à en prouver l'utilité, non à l'établir solidement. L'*Essai sur l'Indifférence* n'a pas non plus pour objet d'en prouver la vérité, mais d'obliger à en faire une étude sérieuse. Victor Hugo fera-t-il cette étude, en acceptera-t-il les conséquences ? Il supplie Lamennais, de ne pas désespérer de ceux auxquels il apprend à espérer ; il lui déclare peu chrétiennement que la gloire est pour lui une mission. Et aussitôt, élargissant l'éloge au point de pouvoir le revendiquer, il s'écrie : « Ceux qui apportent aux nations enivrées par tant de poison, la véritable nourriture de vie et d'intelligence doivent se confier en la sainteté de leur entreprise. Tôt ou tard, les peuples désabusés se pressent autour d'eux, et leur disent comme Jean à Jésus (c'est Pierre à Jésus qu'il eut fallu dire) : *Ad quem ibimus? verba vitae aeternae habes.* « A qui irons-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Quel jugement portera-t-il sur son premier maître, sur Voltaire (1), maintenant qu'il est dégoûté profondément de tout ce qu'ont écrit de dérisoire et d'ironique les chefs de la secte incrédule ? Si le génie c'est la vertu, si sa double mission est la réconciliation des rois et des peuples et la restauration dans les âmes des croyances religieuses, que deviendra l'admiration d'antan pour « sa grande âme, pour son vaste génie ? » Accordera-t-il un pardon aussi facile à ses fautes, et refusera-t-il, en dépit de

(1) *La Muse française.* — Sur Voltaire. Novembre 1823.

Joseph de Maistre et de tant d'écrivains catholiques, de faire peser sur sa mémoire les attentats des sophistes et les forfaits des démagogues ? Quels enseignements tirera-t-il de l'examen d'une existence si pleine, si complète, mais si indifférente à son idéal de poète.

Son appréciation est sévère. L'œuvre de Voltaire est un bazar, un temple monstrueux où il y a des témoignages pour tout ce qui n'est pas la vérité, un culte pour tout ce qui n'est pas Dieu. Il plaindrait une littérature qui, pour courir sur sa trace, déserterait le sentier de Corneille et de Bossuet. Son importance et ses proportions lui semblent « bien mesquines entre la grande image de Louis XIV et la gigantesque figure de Napoléon ». Il reconnait cependant le génie de cet homme extraordinaire, mais justement parce que ce génie était peut-être un des plus beaux qui aient jamais été donnés à aucun écrivain, il en déplore le frivole et funeste emploi. Ainsi le génie n'est plus identique à la vertu, il peut être une puissance tournée contre le ciel et Victor Hugo gémit sur Voltaire « qui n'a point compris sa sublime mission, sur cet ingrat qui a profané la chasteté de la Muse et la sainteté de la patrie, sur ce transfuge qui ne s'est pas souvenu que le trépied du poète a sa place près de l'autel ». En un mot l'homme de génie possède une force merveilleuse, distincte de ses forces morales; il doit, et c'est en cela que consiste sa vertu, l'employer à la glorification du devoir.

S'il abuse de son génie, s'il détourne ses facultés de leur véritable fonction en résultera-t-il un dommage pour le coupable ? Dans son œuvre aussi bien que dans sa conscience n'y aura-t-il rien qui l'avertisse de cette déviation ? La faute, répond Hugo, renferme le châtiment. Ce châtiment c'est « la dispersion dans une multiplicité d'œuvres et de genres. Voltaire a défriché tous les champs, on ne peut dire qu'il en ait cultivé un seul ». Châtiment contestable, car c'est une gloire peu commune que celle

de génie novateur, de pionnier de la littérature, d'investigateur dans tous les domaines. Victor Hugo insiste et complète. Voltaire a commis une double faute. Il eut la coupable ambition de la suprématie littéraire absolue, il fut indifférent à la nature des semences qu'il jetait. S'il eut réuni toutes les forces colossales de sa pensée vers un même but (un même genre plutôt), la tragédie, il aurait surpassé Racine et peut-être égalé Corneille ; s'il eut compris la véritable grandeur il eut placé sa gloire dans l'unité plutôt que dans l'universalité. « La force ne se révèle point par un déplacement perpétuel, par des métamorphoses indéfinies, mais bien par une majestueuse immobilité ». En un mot le premier devoir du génie est de porter au maximum la valeur de son œuvre en la faisant une et en concentrant sur elle toutes ses puissances. La seconde faute de Voltaire, c'est d'avoir semé également « dans tous les sentiers, où l'activité littéraire se précipita à sa suite, les germes nourriciers et les germes vénéneux, et pour sa honte éternelle ce sont les poisons qui ont le plus fructifié ». Ni dispersion intellectuelle, ni dispersion morale, mais concentration et intégrité, voilà le devoir, et voilà en même temps la condition nécessaire de la création littéraire.

Pour se maintenir contre les entraînements, le génie puisera sa force dans la préoccupation, non de son siècle, mais de la postérité, image austère qui doit dominer toutes ses méditations. C'est la pensée des génies de l'antiquité païenne, d'Eschyle dédiant ses tragédies au Temps, de Thucydide, de Virgile et d'Horace. « Exegi monumentum aere perennius » ; c'est aussi la pensée du psalmiste : « Scribantur haec in generatione altera ». Mais le but du poète hébreu est noblement désintéressé : « Et populus qui creabitur laudabit Dominum » ; celui des Grecs et des Romains est plus égoïste : c'est la satisfaction d'une gloire immortelle assurée à leur nom. Lequel

de ces deux sentiments fait la force et la joie de Victor Hugo ? Il ne nous le dit pas : il montre que Voltaire, trop fort pour obéir à son siècle fut aussi trop faible pour lui résister ; de cette égalité d'influence entre son temps et lui résulta un continuel flux et reflux de nouveautés, « qui entraînait toujours quelque vieux pilier de l'édifice social. » Il indique au moins par là le sentiment qui doit élever le poète. C'est le désir non de dominer son temps, mais de raffermir les principes qui soutiennent la société, sans quoi tout le génie et tout l'esprit d'un Voltaire ne font que « mettre la fange en ébullition » et ne créent que « le plus dangereux des sophistes ».

Alexandre Soumet en annonçant les *Nouvelles Odes* de son ami se chargeait de découvrir au public la valeur de son génie. Sous l'impression d'étonnement que lui causait ce poète de vingt-deux ans, il rappelait que ce n'était pas la première fois que le génie du mal avait été forcé de reculer devant les accents du poète. Et l'auteur de *Saül* ajoutait : « La lyre d'Orphée apprivoisait les monstres des forêts, la harpe de David chassait l'ange des ténèbres. Qu'il rouvre les voiles du temple, et que, soutenu du redoutable esprit qui l'anime, sa muse combatte encore longtemps les penchants égoïstes et les révoltes intérieures de l'homme demeuré seul avec ses passions (1). »

Ces louanges classaient Victor Hugo parmi les hommes supérieurs en communion directe avec Dieu. La *Pandore* raillait ces prédicateurs mélancoliques, demandaient si les temps prédits par Jérémie étaient accomplis ; elle reconnaissait cependant que Victor Hugo était « le plus intelligible, le moins obscur et sans contredit le plus distingué de ces congréganistes pleureurs, » regrettait que quelques beaux vers, quelques grandes pensées de ses premiers chants eussent été effacés par l'expression

(1) *La Muse française*. — Nouvelles Odes par *Victor Hugo*, par A. Soumet, (mars 1824)

amère d'une politique haineuse si étrangère aux sentiments généreux d'un homme qui, dès son entrée dans la carrière faisait preuve d'un véritable talent. « Tous les chants de M. Hugo méritent d'être lus, et plusieurs d'être appris par cœur. » Analysant l'ode intitulée « Mon enfance » elle concluait : « Elle est parfaite à deux ou trois taches près. Les souvenirs de notre gloire de trente ans ont noblement inspiré le poète, (à qui elle attribue vingt-sept ans) et j'avoue que dans un temps d'impudeur comme celui où nous vivons, quand j'entends chaque jour des enfants indignes de leur mère flétrir la gloire de la France en lui opposant les gloires ennemies, je suis content d'entendre un jeune homme qui, désertant les rangs de ces contempteurs de notre honneur national fait de tels aveux où la vanité n'est pour rien (1). » Le *Drapeau blanc* n'hésitait pas à déclarer que nos plus grands poètes auraient signé l'ode sur la mort du duc de Berry, reconnaissait qu'il avait ce qui ne peut s'acquérir, le génie et l'inspiration et que nul ne pouvait lui contester la gloire d'être, à vingt-trois ans, le premier poète lyrique de l'époque (2). Le *Constitutionnel* lui-même applaudissait à son talent en ajoutant toutefois : « Il n'y a pas d'avenir pour la servilité (3).

Sans nous apprendre s'il accepte ou non ces louanges, avec une fougue toute française Victor Hugo se jette dans la lutte qui met aux prises classiques et romantiques (4). Son roman de *Han d'Islande* l'a fait considérer à tort comme le chef de la nouvelle école. Le terrain est vivement déblayé ; le poète n'admet que le bon et le mauvais, le beau et le faux, compte autant de littératures que de sociétés et insiste surtout et pour cause, sur cette idée que

(1) *La Pandore*, 26 novembre 1824.
(2) *Le Drapeau blanc*, 25 mai 1824.
(3) *Le Constitutionnel*, 15 mars 1824.
(4) *Odes et Ballades*. Préface de 1824.

chaque grand poète est le représentant d'une poésie et d'une nation. Aussi refuse-t-il d'envelopper dans le terme vague et collectif de *classique* des créations dissemblables et souvent contraires dans leurs formes, leurs éléments et leurs natures, bien qu'il leur reconnaisse ce caractère distinctif d'avoir toutes une même âme, la vérité. Enfin aux partisans de la nouvelle théorie il reproche de « faire à une littérature, *expression imparfaite encore d'une époque incomplète*, l'honneur d'une qualification qui la sépare des littératures antérieures. »

Le rapport d'une œuvre à son époque est un critère de sa valeur, son degré de vérité en est un autre bien différent. Les deux peuvent s'opposer, et même se contredire. Pourtant on entrevoit la double pensée du critique. Il n'admet pas les groupes d'écrivains, les écoles, les pléiades, mais les individus : chaque société a *son poète*. Comme on le reconnaît à ce qu'il crée « pour sa sphère sociale, un monde d'idées et de sentiments appropriés au mouvement et à l'étendue de cette sphère », il ne veut pas que cet homme représentatif soit déjà proclamé. Chateaubriand serait le rival sérieux ; mais on n'est qu'au début du siècle, attendons. Chateaubriand s'exclura lui-même en écrivant : « Le poète, quoi qu'on en dise, est toujours *l'homme par excellence* et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine (1). » C'est bien l'opinion de Victor Hugo.

On pose au critique une grave question : « Comment poète monarchique et catholique pourrez-vous représenter une société travaillée par des courants démocratiques et irréligieux issus de la révolution ? » Il nie cette opposition. « La littérature actuelle peut être en partie le résultat de la révolution sans en être l'expression. » Elle en acceptera, purifiera, vivifiera les forces

(1) *Atala*, préface, p. 3. — *Œuvres complètes*, X (1839).

généreuses, en rejetera les scories, les éléments mauvais et destructeurs. Qu'est-ce à dire sinon que la fonction du poète est de dégager l'ordre, l'âme de vérité, de l'amas confus des idées et des institutions. « L'ordre renaît dans les institutions, il renaît également dans les lettres. La religion consacre la liberté, nous avons des citoyens. La foi épure l'imagination, nous avons des poètes. » L'ordre par la religion fondant la liberté et la poésie, voilà le principe; il ne saurait que mettre plus de vérité dans les lettres. « La littérature nouvelle est vraie..... Ce n'est pas un besoin de nouveauté qui tourmente les esprits, c'est un besoin de vérité et il est immense. » Avec quelle vigueur il reproche aux grands classiques d'avoir accepté les fausses couleurs de la mythologie, au lieu de chanter, comme les poètes primitifs, les grandes choses de leur religion et de leur patrie. Le goût national qu'ils dédaignèrent eut répudié les doctrines sophistiques et soutenu la cause de Dieu défendue en vain par la vertu, si leur génie l'eut plaidé.

L'étude de l'histoire, comme l'examen de la société, confirmera le poète dans le sentiment de son rôle sublime. C'est toujours au lendemain des grandes révolutions que naissent les grands poètes : « L'esprit des peuples, en un religieux silence, entend longtemps retentir de catastrophe en catastrophe la parole mystérieuse qui témoigne dans les ténèbres.... Quelques âmes choisies recueillent cette parole et s'en fortifient. Quand elle a cessé de tonner dans les événements, elles la font éclater dans leurs inspirations, et c'est ainsi que les enseignements célestes se continuent par des chants. Telle est la mission du génie ». Certes il est difficile de croire qu'il parle ici de Chateaubriand et qu'il ne voie pas dans sa propre naissance au lendemain d'événements qui frappent profondément la pensée la preuve de sa prédestination. Comme Homère, Virgile, Dante, Milton, il sera une de ces « sentinelles

laissées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem, et qui ne se tairont ni jour, ni nuit». En renouant la tradition il réparera le mal fait par les sophistes. Il marchera comme une lumière devant les peuples et leur montrera le chemin. Il les ramènera « à tous les grands principes d'ordre, de morale et d'honneur, et pour que sa puissance leur soit douce, toutes les fibres du cœur humain vibreront sous ses doigts comme les cordes d'une lyre. » En1822 il se plaignait déjà que des hommes voulussent placer leurs petits intérêts et leurs mesquines ambitions dans son avenir; aujourd'hui, fidèle à son principe, il se dégage des querelles de partis comme des querelles d'école, et déclare fièrement qu' « il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu. »

C'était une noble profession de foi et l'on s'explique que des adversaires un peu sensibles à la générosité d'une âme poétique aient été si bienveillants pour lui. Dans le *Mercure du XIX*e *siècle*, Tissot lui consacre deux longs articles. S'inspirant de la poétique de Vida il s'efforce de lui donner des conseils imprégnés de l'amour du beau et du vrai, de le mettre en garde contre les déclamations de son parti, de l'éclairer. Le poète n'est plus dans les révolutions, il n'a pas à craindre un pouvoir entouré de licteurs prêts à le frapper. Le critique s'étonne de lui entendre dire que la patrie était exilée au milieu des Vendéens et marchait avec eux : ce n'était pas le glaive des Bretons que Louis XVIII avait mis dans la balance des destinées, mais celui des vainqueurs de l'Europe. Par suite, il conçoit plus difficilement encore que, l'oubliant, le poète donne aux Vendéens le nom de derniers Français. Surtout il ne peut contenir son indignation en lisant les strophes sur *Quiberon.* « Un tartare revenu d'Austerlitz; un soldat de Frédéric II échappé au désastre d'Iéna ; un Allemand battu à Rivoli, à Castiglione, à Marengo ou dans les champs de Wagram; un élève du vieux Chatham ou de

quelqu'un de ces Bretons orgueilleux et jaloux nourris d'une haine héréditaire contre nous ont-ils écrit ces vers dans un transport de colère ? Non, le coupable est un jeune Français ! c'est lui qui se rend l'accusateur de sa nation et de son siècle ! Il jette, par derrière lui, toute l'histoire pour accabler le peuple français et en faire ainsi comme un peuple maudit... Insulter la patrie, c'est insulter sa mère. » Mais il fait la part de la jeunesse et de l'ardeur. « Ecrivez un peu, lui dit-il, mais méditez avant d'écrire ; accusez, ne calomniez pas vos semblables, armez-vous, si vous le voulez, du glaive de Lucile ou de Juvénal, mais ne frappez que des coups justes ». Il le met en garde contre la satire et la glorification des guerriers : « La Lyre est faite surtout pour célébrer ceux qui épargnent le sang des hommes et leur font tomber les armes des mains... Monsieur Hugo ! vous êtes jeune, vous avez devant vous une longue carrière d'honneur et de gloire. Si vous voulez la parcourir avec succès, rappelez-vous que le poète doit toujours avoir la vérité dans ses mains et que la plus belle poésie ne servirait qu'à diffamer le talent qui voudrait colorer des mensonges. » Il justifie sa sévérité par le devoir de veiller sur les grandes espérances que fait concevoir le poète et sur sa fonction même, « car le poète est aussi un prêtre de la morale et de la vérité; » mais, faisant allusion à l'ode sur le XVIIIe siècle, il l'adjure de ne pas damner, oracle sans mission, le genre humain, car on n'imite pas la sublime tristesse d'un prophète inspiré pour prédire la ruine de Ninive ou de Jérusalem. Enfin il lui rappelle qu'il est l'heure de substituer des pensées d'homme à des fictions de poète : « le temps présent et surtout celui qui va le suivre imposent de si grandes obligations aux écrivains qu'il n'y a aucune renommée durable à espérer pour ceux qui ne se trouvent pas d'accord avec la raison générale. Des vérités revêtues d'une expression sublime voilà ce

qu'on attend désormais du poète. » Avait-il tort de finir son premier article par cet avertissement : « Je me ferai un devoir religieux de lui faire entendre ces vérités parce que son talent est d'une portée remarquable, qu'il peut s'élever bien haut, mais aussi faire une chute terrible et adopter des erreurs incorrigibles comme les vices d'un grand caractère ? » (1)

On n'est donc pas étonné de retrouver dans les Nouvelles Odes la confiance de V. Hugo dans le pouvoir du poète, la croyance en son élection, le sentiment de ses devoirs, le religieux respect pour le don sublime du génie qu'il sent en lui, et parfois aussi le découragement qui accable les âmes les plus fortes devant les vulgarités qui les entourent et l'insuccès apparent de leurs nobles efforts. Il faut combattre ; c'est un sceptre que la lyre,

> Dieu, dont nos âmes sont l'empire,
> A mis un pouvoir dans les chants (2).

Le poète inspiré semblable aux grands monts reçoit le premier et le dernier rayon du soleil, *prophète* il peut dire à la muse :

> Muse, il n'est point de temps que tes regards n'embrassent.
> Tu suis dans l'avenir leur cercle solennel (3) ;

*justicier*, il peut marquer les bourreaux et fonder un temple où manquait un tombeau ; prédestiné et oint par le Seigneur au milieu de ses frères, de son œil visionnaire il entrevoit dans la solitude plus de mystères

> Que les morts effrayés n'en lisent dans les ombres
> Sous la pierre de leur tombeau (4).

Car son âme « étincelle de Dieu » était présente à la créa-

(1) *Mercure du XIX^e siècle.* — Mai 1824, t. V. p. 61-73.
(2) *Odes et Ballades.* — A mes odes, liv. II, ode I.
(3) *Odes et Ballades.* — L'Histoire, liv. II, ode II.
(4) *Odes et Ballades.* — Le Poète, liv. IV, ode I.

tion. Il est l'élu envoyé au monde pour le sauver en lui rapportant comme Moïse la parole de Dieu. Et dès lors éclate dans ses strophes embrasées, cette vigueur poétique, cette fougue biblique que l'on croit communément la marque spéciale des poèmes de l'exil. « Voilà Moïse lui-même, s'écrie Tissot, et peint d'une manière sublime par un élève de Dante et de Milton! » (1) Victor Hugo accepte la parole de Soumet et le sacre de Vigny :

Un formidable esprit descend dans sa pensée.
Il paraît : et soudain, en éclairs élancée,
Sa parole luit comme un feu :
Les peuples prosternés en foule l'environnent,
Sina mystérieux, les foudres le couronnent,
Et son front porte tout un Dieu (2).

Il a dépassé l'Orphée antique, il se souvient du dithyrambe de Lamartine sur la Poésie sacrée, et l'on n'est plus étonné de l'entendre s'écrier dans ses actions de grâces :

Mon esprit de Pathmos connut le saint délire,
L'extase qui l'amène et l'effroi qui le suit (3).

Il est vrai que cette strophe d'épouvante se mue tout à coup en un chant d'une tristesse douce et profondément humaine qu'oubliera trop le Mage.

Ce n'est pas qu'il faille lui reconnaître à cette époque soit l'âpre renoncement des prophètes inébranlables dans leur foi, soit l'invincible confiance du stoïcien en lui-même. Sans doute il se donne comme la voix inspirée de Dieu, mais après avoir menacé en vain les hommes de la vengeance divine, découragé par leur indifférence, il rapporte à Dieu le rameau d'espérance et s'écrie :

J'ai mal atteint le but où j'étais envoyé (4) ;

(1) *Le Mercure du XIX^e siècle*, t. V, p. 300.
(2) *Odes et Ballades*, liv. IV, ode I. Le poète.
(3) *Nouvelles Odes*, XXIV. Cf. *Odes et Ballades*, liv. V, ode XIV.
(4) *Odes et Ballades*, liv. II, ode X. — Le Dernier Chant.

Il n'a pas toujours l'humilité qu'on attendrait de l'élu instrument de Dieu. L'amour de la gloire déborde de ses chants ; c'est son laborieux et douloureux effort pour enfanter sa renommée qui excite sa tristesse. Il envie le poète qui déjà en espoir voit revenir, du voyage des temps, sa gloire. Penché sur les âges futurs, il écoute « son lointain souvenir »,

> Et son nom, comme un poids jeté dans un abîme,
> Eveille mille échos au fond de l'avenir (1).

C'est là son transport le plus puissant et l'on se demande s'il ne prend pas cet amour de la gloire pour l'impulsion de la volonté divine. Aussi ce n'est pas sans raison que dans son second article Tissot, après avoir relevé son audace peu commune, lui reprochait d'avoir pris comme type de poète M. Hugo lui-même. « Pour composer son ode il fallait commencer par s'oublier. Homère, le Dante, le Tasse, Milton, Corneille, Moïse, David et Jérémie, voilà les modèles qu'on devait interroger. M. Hugo a prêté à son poète chrétien ou plutôt à son prophète les plaintes amères de l'amour propre d'un auteur mécontent, comme si celui dont l'âme est en commerce avec Dieu et reçoit des visions célestes pouvait se laisser émouvoir par des intérêts de vanité. » Et il lui posait ce dilemme : « Choisissez : votre poète est, ou un homme de talent qui demande son salaire au monde et qui se plaint amèrement de ne l'avoir point obtenu, ou bien c'est un génie qui habite déjà dans le ciel et vit tout entier dans l'avenir » (2).

Quelle est donc la nature de ce don spécial qui élève Victor Hugo à la hauteur des prophètes ? Se confond-il avec le don de prophétie ? Est-ce la chaleur de l'esprit en travail ? Un écrivain qui longtemps s'applique à réflé-

(1) *Odes et Ballades*, liv. II, ode x. — Le Dernier Chant.
(2) *Le Mercure du XIX^e siècle*, t. V, p. 298, 299, 300.

chir sur un sujet sent, comme le dirait Buffon, le moment précis où il doit prendre la plume, tant ses idées lui apparaissent claires et bien enchaînées. Est-ce ce sentiment ? Hugo étudie cette question dans un article sur l'*Eloa* de Vigny. « La composition poétique résulte, selon lui, de deux phénomènes intellectuels, la méditation et l'inspiration. La méditation est une *faculté*, l'inspiration un *don*. Dans la méditation l'esprit agit, dans l'inspiration il obéit. Le poète appelle l'inspiration par la méditation comme les prophètes s'élevaient à l'extase par la prière (1) ».

En 1824 il n'établit pas identité mais seulement parallélisme entre l'extase prophétique et l'essor poétique, car les conditions sont les mêmes : il faut l'*isolement de la vie extérieure* « pour jouir avec plénitude de cette vie intérieure, qui développe dans le poète *comme un être nouveau*, et ce n'est que lorsque le monde physique a tout à fait disparu de ses yeux, que le monde idéal peut lui être manifesté ». La distinction entre l'inspiration, plénitude de vie intérieure, regard de la conscience sur le monde de ses pensées et l'extase, absorption de l'âme dans la contemplation de l'Etre divin, est suffisamment nette : la première crée une conscience nouvelle dans la conscience, la seconde fait disparaître la conscience même.

L'inspiration ne serait donc plus un don mystérieux. mais l'état de l'esprit qui, après le travail de l'attention, de l'incubation, élabore sans avoir à faire d'effort et assiste pour ainsi dire à ses créations intérieures et aux réactions spontanées de sa sensibilité. Victor Hugo ne pense pas que ce soit un phénomène psychologique aussi simple : « Il semble, dit-il, que l'exaltation poétique ait quelque chose de trop sublime pour la nature commune

(1) *La Muse Française*, (Mai 1824). — Littérature : Eloa ou la sœur des Anges.

de l'homme ». Tandis que les hommes se sentent libres de rompre la trame du travail de l'imagination ou de la raison, le génie inspiré n'a plus ce pouvoir directeur ou plutôt discrétionnaire. Le véritable poète, est sans doute maître du choix de ses méditations, mais nullement de la nature de ses inspirations. « Son génie qu'il a reçu et qu'il n'a point acquis le domine le plus souvent et il serait singulier et peut-être vrai de dire que l'on est parfois étranger comme homme à ce que l'on écrit comme poète. »

Une pareille théorie s'oppose formellement à celle du génie-vertu. Au moment du *Conservateur littéraire*, Victor Hugo avait foi dans la force de la volonté éprise d'un noble but : aujourd'hui il accepte une sorte de dédoublement de sa personne. Mais si le génie domine la volonté du poète, si le poète est un étranger vivant dans un homme, à qui incombera la responsabilité de son œuvre ? Et comment pourra-t-on parler de la fonction du poète ? S'il n'est pas libre d'accepter ou de rejeter les inspirations suivant leur nature, il n'est plus qu'une force qui va, et Lamartine a raison, méditant sur la destinée des Bonapartes, de s'écrier : « Qui sait si le génie n'est pas une de vos vertus ? »

Toutefois on risque fort de tirer des conséquences illogiques si l'on ne remarque avec quel soin Victor Hugo maintient la liberté dans le choix des méditations. Il constate par conséquent un certain rapport entre l'inspiration et la méditation, rapport qu'il n'analyse, ni ne définit. Tout entier sous le rayon de la grâce poétique, il se contente à cette heure d'en chanter la plénitude : « Heureux celui qui sent dans sa pensée cette double puissance de méditation et d'inspiration qui est le génie ! Quel que soit son pays, fut-il né au sein des calamités domestiques, fut-il jeté dans un temps de révolutions ou, ce qui est plus déplorable encore, dans une époque d'indifférence, qu'il se confie à l'avenir, car si le présent appartient aux autres

hommes, l'avenir est à lui. Il est du petit nombre de ces êtres choisis qui doivent venir à un jour marqué. » Pour s'exciter lui-même autant que pour encourager Vigny, il devance en esprit le jour où il répétera le cri sublime :

Voici mon Orient ; peuples, levez les yeux.

Il a donc la foi profonde en son avènement. Jean-Baptiste Rousseau montrait le dieu versant des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs; Fontanes au contraire, plaignait les hommes de génie condamnés à une vie obscure et misérable ; entre ces deux théories, on le sent, Victor Hugo n'hésite pas. L'épreuve doit s'achever en triomphe du vivant même du poète.

Et cependant voici qu'après une existence agitée, Lord Byron meurt à Missolonghi. Quel poète pourrait donner un plus éclatant démenti à la thèse de la vertu-génie ? Hugo célèbre la puissance de ce génie très haut, mais il avoue le caractère satanique de son œuvre, son profond mépris de Dieu et de l'humanité, l'irrégularité de sa conduite (1). Naguère, Lamartine tentait de prouver au poète anglais que l'irréligion le faisait déchoir et que l'acceptation amoureuse de la souffrance le grandirait et le remettrait à son rang

Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer (2).

Selon Hugo, Byron représente le côté sombre de la littérature dont Chateaubriand représente le côté consolant. Ce sont titres de même nature, sinon de même valeur. Il accorde cependant la supériorité à l'écrivain français « autant pour sa propre élévation que pour la

(1) *La Muse Française*. — Sur Lord Byron à propos de sa mort. Juin 1824.

(2) LAMARTINE, — *Méditations poétiques*, II.

hauteur de sa morale. » Mais Byron, « sujet quelquefois comme tous les penseurs profonds au vague et à l'obscurité, a des paroles qui sondent toute une âme, des soupirs qui racontent toute une existence. » Et c'est ce qui fait le génie. Les douleurs, les joies, les passions n'ont pas de mystères pour lui; s'il ne fait voir les objets réels qu'à travers un voile, il montre à nu les régions idéales. Hugo ne permet pas qu'on l'enveloppe dans l'école de Voltaire, il le revendique fièrement, malgré les ouvrages où il a paru descendre de la double hauteur de son caractère et de son talent. « Il est mort si noblement ! il est si bien tombé ! Généreux auxiliaire de la gloire, de la religion et de la liberté, il avait apporté son épée et sa lyre aux descendants des premiers guerriers et des premiers poètes ».

Son génie se sent des affinités secrètes avec celui du poète anglais. D'aigle à aigle on se reconnaît. Leur vie n'est pas celle du commun des mortels. « L'homme qui a dévoué ses jours au culte des Muses sent le cercle de sa vie physique se resserrer autour de lui, en même temps que la sphère de son existence intellectuelle s'agrandit. Un petit nombre d'êtres chers occupent les tendresses de son cœur, tandis que tous les poètes morts et contemporains, étrangers et compatriotes s'emparent des affections de son âme... La nature lui avait donné une famille, la poésie lui en crée une seconde... Une douce communauté de pensées l'attache comme un lien invincible et indissoluble à ces êtres d'élite isolés dans leur monde, ainsi qu'il l'est dans le sien ; de sorte que, lorsque par hasard il vient à rencontrer l'un d'entre eux, un regard leur suffit pour se révéler l'un à l'autre ». On remarquera désormais dans les défenses du génie par Victor Hugo, cet accent intime, familial. Il absout Byron dans un grand cri d'admiration : « Il est si bien tombé ! » et immédiatement l'élève dans un monde supérieur où ne doit pas pénétrer le jugement des autres hommes.

Ce détachement de la vie commune, des affections naturelles et des préoccupations actuelles aura pour conséquence de séparer le génie de ses contemporains et de l'isoler dans une région sereine où il n'aura de rapports qu'avec ses égaux. Que devient la fonction du poète perdu dans ce dilettantisme ? Que fait-il du devoir suprême de se dévouer à ses frères ? Victor Hugo essaie de concilier l'isolement et l'action sociale. Il exprime l'idée que chantera Lamartine :

> Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
> Et s'y confondre pour agir (1).

Parfois les génies quitteront les régions supérieures afin d'exercer leur domination sur les événements, de juger et d'apaiser les conflits, puis ils rentreront dans le sénat de leurs pairs. C'est ainsi que lui apparaît Chateaubriand disgracié, « qu'ont tour à tour trouvé fidèle en leur temps la religion, la monarchie et la liberté, les trois grandes nécessités d'un grand peuple (2) ». Il l'appelle un de ces phares qui n'obtiennent un regard reconnaissant du pilote que dans la tempête. Déjà « il fait son métier de flambeau ».

Déjà il s'efforce de réaliser cette fonction qu'il vient de définir et de célébrer à propos des Voltaire, des Lamennais, des Vigny, des Byron et des Chateaubriand. Invité au sacre de Charles X, il ne se contente pas de chanter les pompes de cette antique liturgie; poète juge, il scelle dans ses strophes le serment fait par le roi à ses sujets d'aimer, «dans les bons comme dans les mauvais jours, la charte de leur liberté »; il confie cette parole solennelle à la garde des preux et des gloires de la France et dans une émouvante prière demande à Dieu de

(1) *Recueillements poétiques.* — Utopie.

(2) Lettre à Hoffman. — *Journal des Débats*, 26 juillet 1824.

mettre aux côtés du monarque deux anges qui la lui rappellent (1).

Un voyage aux Alpes clôt cette époque. Le poète admire non seulement les grandioses aspects de la nature, mais surtout la puissance de l'Eglise réglant à la fois la vie des cathédrales et des plus humbles chapelles : « Quelle intelligence, s'écrie-t-il, que celle qui peut au même instant donner la même pensée à tout un monde ! (2) »

C'est le plus beau moment de la jeunesse catholique et royaliste de Victor Hugo. Toutes les cordes de sa lyre sont montées et rendent des sons purs, des accords nouveaux. L'Humanité par son histoire, confirme sa foi profonde dans la royauté pour allier l'ordre à la liberté, la tradition au progrès ; elle excite sa défiance des conquérants, des Bonaparte, en dépit de l'admiration que lui inspire leur superbe épopée; la Nature lui offre à quelques pas de Paris les paysages doux et légers de Gentilly ou de Chérizy et se laisse pénétrer de ses joies pures, de ses tristesses ou de ses rêveries, sans lui poser encore les énigmes troublantes de son indifférence au mal : la Pensée s'élève d'elle-même vers Dieu, son Créateur, par qui elle se sait prédestinée et à travers la théogonie chrétienne s'efforce de ressaisir les preuves de sa vocation ; l'Art, dès l'origine l'a enthousiasmé comme un instrument divin dont la puissance peut rendre à la société troublée son équilibre et relever dans les cœurs les grands cultes abandonnés ; le « Moi » s'affirme de plus en plus sympathique, cueillant déjà dans les souvenirs de l'enfance et de la première jeunesse, dans les gloires paternelles, dans les joies de l'amitié et les deuils du foyer, les premières palmes si précieuses à un génie conscient de son avenir, tout vibrant de joie et de gratitude au contact de ses pairs ; l'Amour, depuis le Premier Soupir jusqu'aux

(1) *Odes et Ballades.* — Le Sacre de Charles X, liv. III, ode IV.
(2) *Victor Hugo raconté* (1822-1841), p. 63.

Actions de Grâces, a modulé des chants si simples et si suaves que Sainte-Beuve ose à peine en parler de crainte d'en offenser la pudeur. Parfois la Fantaisie se donne carrière, elle se joue des cauchemars ou rajeunit de capricieuses ballades. Enfin si la Corde d'airain résonne contre la Révolution, la Bande Noire, Bonaparte, elle est toute désintéressée et croit naïvement devancer la postérité dans ses jugements. Ainsi apparaît le poète dans toute la beauté et la grâce de sa forte et crédule jeunesse. On désirerait sans doute que sa foi royaliste fut plus raisonnée que littéraire, on craint que sa religion n'ait d'assises solides, ni profondes, qu'elle soit trop dans la dépendance de son idéal monarchique ; sa croyance en son génie et en sa mission laisse bien quelques inquiétudes et on lui voudrait un enthousiasme de la vérité plus pur, une ardeur moins effrénée de gloire. Mais quoi, Chateaubriand, Lamennais, les jeunes collaborateurs de la Muse Française sont là ; les critiques suffiront certes à ce travail de censeur et n'a-t-il pas à son foyer une compagne dont l'exemple plus que les paroles saura maintenir le poète dans la voie de la vertu où il a cru trouver son génie ?

---

# CHAPITRE IV

## MILTON

SOMMAIRE : *La crise. — Première étape: La lutte sourde. — Cromwell. — Le drame. — Milton et Cromwell. — La préface. — La vie et le plan providentiel. — Droits de l'inspiration et droits de la vérité. — Deuxième étape : La lutte ouverte. — Les affirmations des Orientales. — Sens véritable de l'œuvre. — La défaite de la Liberté du Génie.*

Vers 1824 la bataille littéraire s'engage à fond. Les classiques semblent avoir l'avantage. Les œuvres de la nouvelle école sont flétries en plein Institut. Alexandre Soumet fait amende honorable au bon goût (1), au grand désespoir de son ami Hugo, Lamartine échoue à l'Académie contre Droz, les Jay, les Baour multiplient leurs épîtres et leurs satires, *Cinq-Mars*, le roman de Vigny, est l'objet des critiques les plus acerbes et *Han d'Islande* vaut à Victor Hugo d'être reconnu avec Nodier le chef des romantiques. C'est le moment d'affirmer les principes et de dégager la voie. La campagne est menée de 1826 à 1833 avec une énergie peu commune. Le 17 mai 1825 Artaud écrivait dans *le Globe* : « La littérature est à la veille d'un Dix-huit Brumaire, mais Dieu sait où est Bonaparte. Exoriare aliquis ». Le Bonaparte littéraire ne s'ignore pas lui-même. A travers la préface des *Odes et Ballades*, l'*Ode à la Colonne*, *Cromwell* et les *Orientales* il va s'efforcer de rejoindre son glorieux modèle.

(1) Discours de réception à l'Académie. Novembre 1824.

Dès le mois de novembre 1826 il rejette avec un superbe mépris la distinction des genres et proclame l'identité de l'ordre et de la liberté (1). L'ordre véritable n'est pas la froide régularité, c'est la disposition intelligente des éléments intimes du sujet. Mais la liberté n'est pas l'anarchie, c'est le droit du poète au développement de son originalité en se débarrassant de l'imitation. L'ordre et la liberté se concilient dans un seul et même principe, le respect de la nature, l'amour de la vérité. Son nouveau programme revendique le droit à la croissance. De là dans son ode à Lamartine, son irritation de voir qu'on veut réduire à n'être que de pâles imitateurs des Pindares, des Anacréons et des Horaces, les poètes sacrés qui sentent vivre en eux l'esprit d'Ezéchiel et d'Isaïe (2). De là ce conseil à V. Pavie son jeune admirateur et ami. « Vous avez ce *mens divinior :* obéissez à votre démon... Le chêne est en vous, laissez-le croître. Laissez faire votre pensée... Laissez la nature achever votre éducation (3). »

Pourtant ce nouveau recueil ne le pose pas encore en signe de contradiction. La *Pandore* le loue de sa lutte contre les opinions *fossiles* et est prête à se ranger parmi les *protestants de la littérature* (4). La *Quotidienne* admire la maturité de son talent et l'élévation de ses pensées (5). Le *Figaro* qui vient de naître s'intéresse à sa profession de foi de prophète inspiré s'annonçant à la terre au nom de l'Eternel (6). Le *Globe* qui signalait la gêne de Hugo traitant la question de la liberté et de l'insurrection dans *Bug Jargal* lui offre bientôt en Sainte

(1) *Odes et Ballades*, préface de 1826.

(2) *Odes et Ballades*. — A Alphonse de L., liv. III, ode I.

(3) *Correspondance* 1815-1836. — Lettre à V. Pavie, 3 janvier 1827 (?).

(4) Le *Pandore*, 26 novembre 1826.

(5) La *Quotidienne*, 16 novembre 1826.

(6) Le *Figaro*, 5 décembre 1826.

Beuve un critique intelligent et un ami (1). Le Baron d'Eckstein qui a vu très nettement que le lyrique est « à la fois poète chrétien et stoïcien » lui prêche la défiance de soi-même : « Le livre le plus difficile à lire est celui de la nature ; M. Victor Hugo croit pouvoir l'expliquer par la seule inspiration, mais la science est encore nécessaire pour le déchiffrer. L'âme du philosophe doit s'unir à celle du poète afin de remplir cette tâche. Autrement il est à craindre que l'on ne tombe dans une sorte de naturalisme sauvage et dans une fougue d'imagination qui ne sera ni dominée, ni tempérée par la raison (2). » On ne saurait mieux avertir le futur *Songeur* des abîmes qui l'attireront. Un abonné de la *Gazette de France* réclame un article en sa faveur. Il ne voit que trois poètes originaux : Lamartine, Victor Hugo et Béranger. Chacun d'eux à son système planétaire de talents secondaires. Si Béranger le plus varié est le poète du peuple, si Lamartine le plus harmonieux est le poète de la religion, Victor Hugo le plus original et le plus profond est le poète de l'histoire. La *Gazette de France* à son tour déclare que personne n'était plus fait que lui pour réconcilier le public avec la poésie lyrique « le premier genre de poésie, si elle n'est la poésie même », et pour justifier l'ambition religieuse de Victor Hugo elle rappelle que selon la belle expression de Boileau, « l'ode entretient commerce avec les dieux, » Elle le suivra, dit-elle « dans la route difficile où il doit rencontrer peu de concurents et qui doit le mener si loin » (3). Enfin le *Journal des Débats* imite la sévérité de Tissot ; il pardonne à Hugo d'avoir cédé à l'élan d'une âme ardente et religieuse en se figurant qu'il suffisait de quelques odes pour régénérer le monde

(1) Le *Globe*, 2 mai 1826, 2 et 9 janvier 1827.
(2) Le *Drapeau blanc*, 2 décembre 1826.
(3) La *Gazette de France*, 8 décembre 1826, 1er janvier 1827.

intellectuel et politique. « Mais gardons-nous, ajoute-t-il, de ne pas voir toute la grandeur de la noble mission qu'il s'est donnée à lui-même et l'énergie, la magnificence, le caractère neuf et hardi de quelques-uns de ses essais lyriques, empreints de cette naïveté de conviction que portaient dans leur âme les poètes des premiers siècles, lorsqu'ils étaient à la fois prophètes et législateurs. » Et il conclut en le définissant « une âme portée au sublime » et en reconnaissant que « pour remplir sa destinée il suffit qu'il soit lui-même (1) ».

Si l'année 1827 fut l'année critique, l'époque où Victor Hugo « eut l'âge d'homme », c'est moins certes à cause du bonapartisme de l'*Ode à la Colonne* que du développement inattendu de son génie dans *Cromwell* et sa fameuse préface. Il semble bien qu'il ait puisé l'idée de son drame dans les *Quatre Stuarts* de Chateaubriand. « Cromwell, disait le noble pair, eut quelque chose de Hildebrand, de Louis XI et de Bonaparte : il eut du prêtre, du tyran et du grand homme : son génie remplaça pour son pays la liberté (2) ». Cromwell se croyant obligé de refuser la couronne que Bonaparte n'hésita pas à prendre : tel est le sujet. Mais dans ce drame touffu aux actes de quinze cents vers, Victor Hugo s'est surtout complu à étudier et à développer sa théorie du génie à travers les personnages de Cromwell et de Milton. D'instinct il admire la grande figure du Protecteur, un de ces génies solitaires en qui, suivant le mot de Chateaubriand, commence un autre ordre de choses, soit en bien, soit en mal, qui ne se perpétuent que par leurs œuvres, jamais par leurs races (3) ». Hugo en fit une sorte d'archange élu qui remplit une mission terrible, inquiet, interrogeant lui aussi la nature, enviant la science du juif Manassé qui est capable de déchiffrer dans

(1) *Journal des Débats*, 8 janvier 1827. G. V.
(2) CHATEAUBRIAND. — III, *Mélanges historiques*, p.447.
(3) CHATEAUBRIAND. — III, *Mélanges historiques*, p. 447.

les étoiles chaque vie et chaque caractère. Est-il possible, se demande le Puritain révolutionnaire, que l'homme puisse voir d'un monde dans un autre, ouvrir du ciel les pages flamboyantes, savoir ce que Dieu met dans l'âme en la créant, dans son sens symbolique interpréter le monde, sentir ces divins rayons qui prêtent aux yeux un éclair prophétique ? Mais est-ce bien Cromwell que possède cet ardent désir ? est-ce bien le juif Manassé qui s'exprime dans ces beaux vers :

> Les morts m'ont révélé le problème des mondes,
> Et j'ai presque entrevu l'être aux splendeurs profondes,
> Qui sur l'orbe du ciel, comme aux plis du linceul,
> Inscrit son nom fatal et connu de lui seul (1) :

ou plutôt n'est-ce pas le poète lui-même, le poète religieux qui cherchera ce nom fatal et inconnu dans son épopée de *Dieu* et qui naguère déclarait avoir pénétré plus de secrets que les morts n'en lisent sur la pierre de leur tombeau.

Milton, le grand poète, ravalé au-dessous des Vithers et des Donne, dédaigné des Davenant, raillé des Rochester, mais qui se sent justiciable de l'avenir seul, fait pâlir Cromwell lui-même malgré tout son éclat, rien qu'en affirmant superbement sa fonction créatrice;

> Car un génie ardent travaille dans mon sein,
> J'habite en ma pensée, et Milton s'y console.
> Oui, je veux à mon tour créer par la parole,
> Du créateur suprême émule audacieux,
> Un monde entre l'enfer et la terre et les cieux (2).

Une telle ambition devrait, semble-t-il, absorber toute l'attention et toute la vie du poète anglais. Victor Hugo ne le veut pas. Il n'accepte pas pour lui cet apanage

(1) *Cromwell.* Acte III, scène XVII, p. 251.
(2) *Cromwell.* Acte III, scène II, p. 188.

glorieux mais limité, cette destinée compensée par les humiliations et les railleries : sous son nom il revendique pour lui-même un rôle civique et politique ; il prépare sa pairie. Tandis que le Conseil privé discute l'élection de Cromwell à la royauté, Milton ne peut qu'écouter en qualité de secrétaire interprète ; mais quand le Protecteur renverra les Conseillers, lui demeurera et en face de Cromwell lui-même prendra ce droit de peser à son tour les destinées de son pays.

On a Milton : qu'en faire ? Un muet ; c'est son rôle.
Ainsi moi, dont le monde entendra la parole,
Au conseil de Cromwell, seul, je n'ai pas de voix (1) !

Quelle plainte ironique et fière ! A ce scrutateur d'âmes de démêler l'ambition du tyran sous sa modestie feinte et son vain patriotisme; à lui de parler le langage de la vraie conscience, de rappeler au puritain son passé si glorieux prêt à s'effacer ; à lui de montrer la splendeur de la mission qu'il veut trahir ; au génie de relever le génie :

Juge, législateur, apôtre, conquérant,
Sois plus que roi. Remonte à ta hauteur première,
Il n'a fallu qu'un mot pour créer la lumière,
Toi, redeviens Cromwell à la voix de Milton.

C'est bien Victor Hugo qui se donne à lui-même ce spectacle de son avenir, de son génie remplissant tout son rôle. Il a comme le pressentiment de la grande lutte de 1851. Car cette scène était sa scène préférée, il n'en faut pour preuve que l'empressement avec lequel il l'aurait récitée à Talma, malgré ses justes critiques des tirades.

Mais pourquoi ce drame ? Victor Hugo a blâmé Voltaire de disperser son génie dans tous les genres, il a déclaré que l'Ode est la forme naturelle et primitive de la poésie, celle qui s'impose au poète désireux de

(1) *Cromwell.* Acte III, scène IV, p. 203.

remplir la vraie fonction du poète et voilà qu'il dépense son imagination à colorier plus de soixante personnages, à brosser plus de cinquante tableaux. L'instinct dramatique qui, dès la pension Decotte, lui faisait créer *Irtamène*, *Athélie*, *Inès de Castro* et qui vient de s'exercer discrètement avec *Amy Robsart* est une première explication : mais la préface répond plus amplement à qui l'accuserait de renier l'idéal primitif. Le drame, en effet, c'est la poésie complète, où se meut le lyrisme et se dissout l'épopée. Par sa forme il caractérise la troisième époque de la poésie, celle qui commence avec notre ère et réalise en combinant le sublime et le grotesque, la représentation vraie de la nature humaine, cette union de la bête et de l'âme, qu'a révélée le christianisme.

Nature, religion, vérité, poésie sont des termes qui mériteraient des définitions précises et que le poète enchaîne, délie, confond tour à tour, insistant parfois sur leur identité. Religion et poésie ne sont que l'expression de notre vraie nature : d'où l'absurdité des règles. Le poète ne doit prendre conseil que de la nature et de la vérité, mais Hugo ajoute : « et de l'inspiration qui est aussi une vérité et une nature (1) ». Ainsi le poète dramatique se trouve investi d'une haute fonction mystique ; guidé par l'inspiration il doit retrouver le plan divin : «*rétablir le jeu des fils de la Providence* (2) ». Si religieux que soit le poète il n'admet aucune limite, aucune subordination, et revendique au contraire la liberté la plus absolue de l'inspiration, qui, nous le savons, est hors du pouvoir de la volonté. Il ne peut donc aboutir qu'au fatalisme et en effet il déclare : « Le poète est un arbre qui peut être battu de tous les vents et abreuvé de toutes les rosées, qui porte ses ouvrages comme l'arbre porte

(1) *Cromwell*, préface p. 27.

(2) *Cromwell*, préface p. 29. — Cf. A. Nettement. — Histoire de la Littérature Française sous la Restauration, t. II, p. 438.

ses fruits, comme le fablier portait ses fables (1). »

On sait combien est faux ce dernier exemple. Il est à craindre que Victor Hugo n'ait accepté si facilement cette théorie que pour s'exempter du travail des retouches et du polissage dont il se déclarait excédé, dès son premier livre d'Odes ; elle lui permet de suivre la méthode plus facile de corriger un ouvrage par la composition d'un autre ouvrage. De même Lamartine écrivait à Virieu : « Créer est beau, mais corriger, changer, gâter est pauvre et plat ; c'est ennuyeux, c'est l'œuvre des maçons et non pas des artistes. » « Au reste, ajoutait-il, je me moque de l'art et des arts. Je pense que les beaux ouvrages sont en puissance dans l'âme et que peu importe qu'ils en sortent ou n'en sortent pas (2) ». Créer ce n'est pas simplement concevoir. Si un père se sent irresponsable des infirmités congénitales de ses enfants, l'artiste ne peut rejeter les fautes de ses œuvres sur la nature, puisque leur perfection dépend de son travail.

Le plus grave est que cette fameuse liberté de l'inspiration annihile les devoirs moraux du poète. Shakespeare, le type exemplaire, ne cherche pas à suivre les fils de la trame providentielle. Il ne se propose pas « de marcher devant les peuples comme une lumière, de les ramener à tous les grands principes d'ordre, de morale et d'honneur, de célébrer sans cesse les gloires et les infortunes de son pays, les austérités et les ravissements de son culte (3) », il lui suffit de montrer aux hommes d'autres hommes aussi vrais, aussi vivants qu'eux, engagés dans des luttes de passions et d'intérêts. Mais Victor Hugo ne doit pas seulement remarquer que le théâtre grec, « asservi à un but national et religieux, était bien autrement libre que le nôtre » ; pourquoi ajoute-t-il que le seul objet du

(1) *Cromwell*, préface p. 27.
(2) Lamartine. — *Correspondance*, 13 novembre 1818.
(3) *Odes et Ballades*, préface de 1824.

nôtre est le plaisir, et, *si l'on veut*, l'enseignement du spectateur » (1) ? Est-ce simplement l'opinion de ses contemporains qu'il enregistre ? Alors, quelle est la sienne ? quel but s'est-il proposé ? Qu'est-il advenu de la double intention politique et littéraire qui animait les odes ? N'exercera-t-il pas une fonction morale d'enseignement ? En composant *Cromwell* s'est-il livré simplement à la joie de créer ?

Il n'a fait qu'œuvre d'artiste, déclare-t-il. « En tournant autour de la haute figure de Cromwell, il fut pris d'une ardente tentation de peindre ce géant sous toutes ses faces, sous tous ses aspects... Il a cédé au désir de *peindre* tous ces fanatismes, toutes ces superstitions, maladies des religions à certaines époques, à l'envie de *jouer* de tous ces hommes. Il a été séduit par cette vaste scène de l'histoire. De cette scène, il a fait ce drame. Il l'a jeté en vers *parce que cela lui a plu ainsi* (2) ». Fantaisie, caprice, enthousiasme pour un sujet : telle serait la raison de cette vaste composition.

Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Un doute est cependant permis. Les contemporains et M. E. Biré à leur suite observent que les remords du Protecteur régicide, leur fréquence et leur force dévoilent une intention d'apologie royaliste. Mais d'autre part, la grandeur de Cromwell, son caractère de génie élu que glorifie Milton, que développe l'orateur du parlement, marquent une prédilection du poète pour les chefs de peuple, une croyance en leur avènement et en leur nature providentiels. Une lutte entre la royauté héréditaire et la royauté d'élection divine se noue donc obscurément dans l'esprit de Victor Hugo. N'y a-t-il pas autant de poésie dans l'âme des républicains Milton

(1) *Cromwell*, préface, p. 21.
(2) *Cromwell*, préface, p. 38.

et Jenkins ou du despote Cromwell que dans celle des royalistes Rochester ou Ormond ? Ses Odes catholiques ont-elles plus de lyrisme que les tirades du farouche Carr ou les méditations superstitieuses du Protecteur. Si l'on cherche la haute leçon morale de ce drame « le plus haut que l'histoire ait donné », est-ce l'impossibilité pour le criminel de profiter de son crime et la rage de voir son ambitieuse destinée « rater » ? Est-ce l'impuissance des factions à supprimer Celui que Dieu a envoyé? Ou n'est-ce pas plutôt que ni la force des partis, ni la force des génies suprèmes ne peuvent empêcher l'ascension lente, mais continue des hommes vers la liberté ? « Tout Cromwell est en jeu dans cette comédie qui se joue entre l'Angleterre et lui », dit le poète; malgré le pessimisme découragé du colonel Overton devant l'insuccès des conspirateurs et la popularité rajeunie du Protecteur, c'est l'Angleterre qui gagne la partie et Cromwell rêveur se demande : « Quand donc serai-je roi ? » Ainsi par sa nature même le drame pousse le poète à s'inquiéter des questions politiques et sociales, et des plus hauts problèmes de la philosophie de l'histoire.

Cette crise est encore latente : la renommée du poète, le choc des événements, vont la faire éclater. Une nouvelle influence assombrit son optimisme royaliste, l'oblige à serrer la réalité de plus près, à voir plus exactement les difficultés de l'heure présente et les graves conséquences de son attitude vis-à-vis du siècle. Sainte-Beuve pénètre dans l'intimité du poète entre la composition du drame et celle de la fameuse préface. Mais déjà ses articles sur les *Odes et Ballades* ont révélé la contradiction intime des poètes du Cénacle : « Champions du vieux temps et remplis d'affections modernes, ils étaient novateurs même en évoquant le passé ». Ils se proclamaient la poésie du siècle et se refusaient de comprendre la société qu'ils accablaient d'anathèmes. Ils ne voyaient pas que ce siècle

de plus en plus ennemi de tout mysticisme, ne quitterait Delavigne et Béranger que si ces jeunes talents désabusés de leur vaine tentative se sentaient la force d'entrer dans de meilleures voies (celles du siècle évidemment), et de faire de la poésie avec leur âme (éprise de liberté et de progrès, cela va sans dire) (1). » Comment Victor Hugo n'aurait-il pas été séduit par le libéralisme du *Globe* où Rémusat écrivait le 25 août 1827 : « Le grand poète que le temps nous réserve créera lui-même son propre instrument... Il trouvera en lui-même sa propre loi ? » et, pour comble de correspondance intime, déclarait qu'il serait dramatique. Ce critique montrait finement comment le mouvement de liberté avait monté jusqu'au dramaturge : « Et tel est le lien qui unit toutes les vérités qu'en s'initiant aux nouvelles doctrines littéraires, il a modifié, sans le savoir peut-être l'ensemble de ses opinions philosophiques... Certes M. Hugo n'a point prétendu changer de parti et sans doute il n'en a point changé ; mais par instinct de poète, par intention dramatique, il a été conduit à considérer sous un jour nouveau l'histoire des hommes ; et je ne serais pas surpris que depuis qu'il a fait son Cromwell, il ne jugeât autrement que jadis l'histoire contemporaine, son parti, le nôtre, la révolution (2). »

La disgrâce de Chateaubriand en se prolongeant, le rétablissement de la censure au mois de juin 1827 n'encouragent guère l'espoir d'une union possible de l'ordre monarchique et de la liberté. Hugo se met donc au pas de sa génération. Sur lui se resserre la lutte littéraire. La *Pandore* trouve sa préface admirable, raille « les greffiers assermentés de la prévôté d'Aristote », appelle le poète, un *fascinateur puissant* n'ayant pas démenti le nom d'enfant sublime qui lui fut donné par M. de

(1) *Globe*, 2 janvier 1827.
(2) *Globe*, 25 août 1827, 2 février 1828.

Chateaubriand (1). Le *Constitutionnel* se tait, le *Courrier Français* se tait, le *Drapeau blanc* est mort, le *Journal des Débats* accable la préface, le drame et le style de trois articles qui lui attirent une forte riposte de Sainte-Beuve (2). La *Gazette de France* rature ses récents éloges, reproche son ton autoritaire à « un jeune écrivain dont la réputation n'a point dépassé l'enceinte de quelques cercles amis », lui préfère d'Arlincourt, l'accuse d'avoir copié le dénouement du Sylla de Jouy et avant de railler son modèle qui fait voyager, dit-elle, Roméo du Danemarck (?) à Vérone, murmure plaintivement : « Il fut un temps où il se contentait de faire des odes comme tout le monde (3) ». Au *Mercure du XIX^e^ siècle* devenu le *Mercure de France au XIX^e^ siècle*, c'est un assaut en règle. Cette revue qui arbore la devise « *Vérité-Liberté* », qui, dans ce débat reconnaît la querelle de l'Autorité et du Libre Examen et s'occupe « à redonner à chacun des deux partis la doctrine littéraire en harmonie avec ses penchants politiques », n'en attaque pas moins Victor Hugo avec vigueur et, oubliant qu'elle veut « détruire les douanes académiques, » critique sans pitié le drame de Cromwell, jusqu'au jour où Emile Deschamps intervient et la convertit aux idées romantiques (4). Après le triomphe éclatant de *Cromwell* et de sa préface, discutés, admirés ou raillés avec fureur, Victor Hugo est placé au-dessus de tous ses rivaux, rapproché de Byron, de Walter Scott et de Gœthe. « L'heure du grand renom, l'heure populaire a sonné (5) », et l'on se plaint déjà qu'il se considère comme un être à part.

(1) La *Pandore*, 21 décembre 1827.

(2) *Journal des Débats*, 3 janvier, 29 janvier, 6 août et 13 août 1828.

(3) *Gazette de France*, 12 et 30 juin 1828.

(4) *Mercure de France au XIX^e^ siècle*, t. XIX, p. 6, et 545, t. XX, p. 33.

(5) E. Dupuy. — *La Jeunesse des Romantiques*, p. 76 et sq.

Dans la pièce qu'il intitule *Fin* et qui clôt ses trois livres d'odes réparties en trois périodes, on découvre ce qu'il s'est proposé en feuilletant la série des Annales, ou plutôt en remuant les souvenirs de la révolution d'Angleterre. L'histoire n'est plus un vaste spectacle dont l'unité tienne dans l'idée monarchie religieuse, c'est un sphinx qui, sur le front des empires, écrit le mot de son énigme en lettres de feu et de sang. Est-ce pour déchiffrer ce mot qu'il a rouvert le gouffre immonde des révolutions ? *Cromwell* est-il une première page de la *Légende des Siècles ?* Le poète affirme qu'il faut un chaos à qui veut faire un monde, que sa pensée demande tout un grand peuple à remuer : il songe à mener la foule au but, sans nous dire quel est ce but, à l'éclairer, en comparant aux événements actuels les événements passés, à tirer de ces révolutions un enseignement applicable à la génération contemporaine. Fougueusement il s'écrie :

> Le Génie a besoin d'un peuple que sa flamme
> Anime, éclaire, échauffe, embrase, comme une âme.
> Il lui faut tout un monde à régir en tyran (1).

Il se compare à l'ouragan, géant capricieux, qui ne peut bondir et tournoyer à l'aise, que sur l'Océan. Au moment où l'on s'attendait à le voir proclamer de grandes leçons de tradition ou de progrès, il se dérobe et revendique simplement le droit aux caprices. Il est une force déchaînée, sans but, qui ne cherche qu'à se déployer librement et à prouver sa toute puissance, fut-ce par des naufrages.

Ce n'est là qu'un de ces symboles de sa nature qu'il multipliera jusqu'à la confusion, jusqu'à la contradiction. Dans les strophes « dictées en présence du glacier du Rhône, » (2)

(1) *Odes et Ballades*, liv. III, ode VIII. Fin.

(2) *Feuilles d'Automne*, VII. — Dicté en présence du glacier du Rhône.

il se définit lui-même « un esprit riche en métamorphoses, qui flotte sur l'Océan des choses et, sous l'influence du soleil divin, tour à tour rosée, nuage, glacier, torrent, retombe à la mer pour recommencer son cycle merveilleux de transformations. Cette allégorie commente, si l'on veut, la préface de 1824 : « Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu » ; mais en cette année 1828, où il rime les dernières ballades d'un moyen âge pittoresqne et sans âme, déploie les *Orientales*, rêve aux *Feuilles d'automne*, vit le *Dernier jour d'un Condamné*, songe aux drames de *Marion de Lorme*, d'*Hernani*, et au roman de *Notre-Dame*, qui ne regretterait cette absence de but social, de principe politique et de religion définie chez un poète entré dans la lutte plein de foi en la sublimité de sa mission ?

La nouvelle préface des *Odes et Ballades* constate de 1822 à 1828 « une progression de liberté qui n'est ni sans signification, ni sans enseignement (1) ». Victor Hugo espère que le XIXe siècle pourra se résumer d'un mot : « La liberté dans l'ordre, la liberté dans l'art. » S'aperçoit-il que la liberté dans l'art se définit par l'autonomie du poète et que par suite la liberté dans l'ordre se définira par l'autonomie du citoyen ? En tête des *Orientales*, il proclamera nettement l'indépendance du génie, et déjà sa sympathie politique s'adresse plus aux colosses de l'histoire qu'aux modestes rois qui ont rempli leur fonction dans l'amour de la paix et de la justice. Dans son ode au statuaire David il regrette de ne pas être un de ces mortels à haute tête,

> D'un monde à la fois base et faîte
> Que leur temps ne peut contenir (2).

Les seuls hommes qu'il nomme expressément c'est Bona-

(1) *Odes et Ballades*, Préface de 1828.
(2) *Feuilles d'Automne*, VIII. — A M. David, statuaire.

parte, Cromwell, Charles-Quint, Charlemagne, César et Alexandre, tous des hommes de guerre, des volontés dominatrices.

La liberté, telle est sa bannière. « Que le poète aille où il veut en faisant ce qui lui plaît, c'est la loi (1) ». Il rompt toute relation avec les critiques, toute correspondance avec la société. Le critique est d'abord un lecteur qui comme tel peut apprécier l'œuvre et le poète, le bon ou le mauvais emploi du talent ou du génie : Victor Hugo lui dénie le droit de juger même le choix du sujet. Les lecteurs font partie d'une société qui a ses mœurs, ses lois, ses croyances, il n'en a cure : « Qu'il croie en Dieu ou aux Dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane ou *à rien*. Le poète est libre. Mettons-nous à son point de vue ». Voilà le droit à l'Athéisme reconnu par le poète qui naguère ne voyait pas de poésie en dehors des croyances religieuses. Mais alors quelle mission aura le génie ? Comment cet élu, ce prédestiné peut-il se détacher de son Dieu et même s'en moquer ? En effet il lui est loisible non seulement de choisir sa croyance, mais de passer de l'une à l'autre, de se montrer tour à tour chrétien et musulman, de bâtir la cathédrale, puis la mosquée. C'est le scepticisme. Les sentiments, les idées, les formes qu'a revêtues la foi, les merveilles qu'elle a créées, les hommes qu'elle a inspirés ne sont plus pour le poète qu'une riche matière qu'il organise à sa fantaisie, un trésor de symboles, un registre d'expressions, un bazar, un vestiaire où il trouve de quoi habiller ses caprices. Mais n'est-ce pas la fonction propre du génie de s'exprimer lui-même dans ses créations et pourquoi faire un grief à Victor Hugo de cette liberté qu'on ne reproche pas à l'auteur d'*Atala*, de *René* et du *Dernier des Abencérages ?* C'est que Chateaubriand peut se transporter successivement au sein des forêts américaines, sur les rivages de la Bretagne, à

(1) *Les Orientales*, préface (1829).

l'Alhambra ou au Colisée, il ne s'abandonne pas à une fantaisie qui l'amuse simplement, il ne s'agit pas pour lui de broyer des couleurs nouvelles, de cueillir à des arbres étrangers ou de puiser à des sources ignorées, mais de faire resplendir, à travers les sentiments et les imaginations de son âme inquiète, son idéal toujours le même, catholique, monarchique et chevaleresque. Dans la préface des *Orientales* au contraire, le poète n'accorde plus aucune importance à sa foi première, il ne sent plus cet instinct qui sans cesse le ramenait au combat pour jeter un dernier anathème à l'impie et chanter encore un hymne à la vertu ; il n'a pas davantage de foi nouvelle; il laisse les couleurs orientales venir comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries, il se laisse faire « à cette poésie *bonne ou mauvaise* qui lui vient ».

Est-ce qu'il renonce à la fonction sociale du poète pour devenir un simple peintre, un architecte littéraire? Des cordes de la lyre ne conserve-t-il plus que celle de la fantaisie et de l'art ? On le croirait : il ne serait même pas difficile de suivre à travers ses premiers recueils le développement de cette fantaisie meurtrière à toute conviction. Il a fait lui-même ce départ entre les *Odes* et les *Ballades*, et a parfois laissé dans les premières bien des jeux d'imagination plus dignes de figurer parmi les caprices et les tours de force rhythmiques des secondes. Quoi d'étonnant qu'après s'être complu aux évocations d'un moyen âge prestigieux, il livre tout un recueil de poésies inspirées par des couchers de soleil ?

Mais ce n'est qu'une apparence. Puisque la poésie se meurt anémiée et chlorotique, il est nécessaire de lui infuser un sang riche et nouveau ; puisqu'elle s'est affadie dans des exercices routiniers, de l'obliger à se créer des rhythmes imprévus. D'ailleurs tous les regards ne sont-ils pas tournés vers l'Asie et n'est-on pas orientaliste au XIXe siècle comme au XVIIe on était helléniste ? D'accord avec

les hommes politiques et avec les savants, Victor Hugo agrandit le domaine de la poésie de toutes les découvertes et de toutes les préoccupations contemporaines. A quoi riment ces *Orientales ?* dira-t-on. — Mais à la guerre de l'indépendance grecque : Les Têtes du Sérail, Enthousiasme, Navarin, sont-ce des fantaisies, ou des hymnes funèbres, des appels aux armes, des chants de triomphe ? Son but, le poète l'indique lui-même :

> En vain pour te sauver, patrie illustre et chère,
> Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire,
> En vain nous mendions une armée à nos rois (1).

Et il se plaint que les rois restent sourds, il insinue que la croix romaine se désintéresse de la croix grecque :

> C'est un peuple qu'on crucifie,
> Qu'importe, hélas ! sur quelle croix.

S'il est vrai de dire qu'il en a fini avec l'ode officielle, qu'il se retire peu à peu d'une royauté qui ne réalise pas ses rêves de chevalerie, d'une religion qui, croit-il, n'est plus capable d'appeler aux grandes croisades et dont la force s'emploie en France à comprimer les instincts de liberté, il est faux de prétendre qu'il s'isole du monde et de ses passions dans sa prédilection trop amoureuse de la forme. Au milieu de strophes « toutes ruisselantes de pierreries », les *Fantômes*, la *Captive*, les *Adieux de l'Hôtesse arabe*, les *Tronçons du serpent* rappellent le poète intime du V^e^ Livre des Odes ; bien plus, l'élu affirme derechef son sacerdoce et sa royauté. « Muse, contemple ta victime », disait-il naguère en empruntant une épigraphe à Lamartine; la victime c'est le poète. Nouveau Mazeppa, lié au génie, ce cheval fougueux qui brise les portes du monde réel, il voit tout, emporté malgré lui, épouvanté, épuisé par cette course. Sous ce

(1) *Les Orientales*, V. — Navarin.

vol vertigineux, à chaque instant se déplace l'horizon idéal d'un monde sans bornes, chaque pas semble creuser sa tombe,

> Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe
> Et se relève roi (1) !

Cette royauté du génie est donc imposée à sa vie, comme une épreuve, ce n'est qu'après une longue chevauchée de souffrance qu'elle sera bien établie et reconnue. Le génie perd son caractère d'onction divine, il devient une force dominatrice qui emporte le poète dans des régions inconnues et non plus une force religieuse qu'il doit employer à une œuvre définie. Où donc est la progression dans la liberté? Il faut craindre plutôt un abaissement de dignité, car la conscience de sa fin relève l'homme à ses propres yeux, le fatalisme d'une destinée obscure l'accable et l'avilit. Nulle part toutefois, le poète ne déclare en avoir fini avec une mission sociale, pour se confiner dans le monde des formes et des couleurs. Seulement il a senti l'horizon idéal se déplacer. A mesure qu'il avance le groupe des rois diminue, tandis que grandit au loin la haute statue de Napoléon. De ses invectives au lendemain de Waterloo contre la gloire odieuse de l'homme du destin jusqu'aux strophes ardentes de l'*Ode à la Colonne* où il lui apparaît l'égal de Charlemagne, quel chemin ! Victor Hugo constate le travail de purification ; le colosse a cessé d'être le fléau de Dieu, l'assassin d'Enghien, il est temps maintenant de ne plus mêler ses victoires aux gloires de la royauté, de lui rendre l'isolement auquel il a droit. Bonaparte s'est imposé à l'admiration du poète par la grandeur même de son génie, il l'a emporté comme le cheval emportait Mazeppa dompté, lié, incapable de résister, de se délivrer. Rémusat disait dans son second article sur Cromwell : « Ce n'est

(1) *Les Orientales* XXXIV. — Mazeppa.

pas le moindre privilège du génie que celui de rendre la multitude complice de son égoïsme par l'enthousiasme et la sympathie. Légitime ou funeste, cet ascendant des grandes facultés gouverne le monde et captive même la postérité. Le philosophe peut s'élever contre cette usurpation, mais la poésie doit la reproduire. Les grands hommes doivent dominer dans le drame comme dans leur siècle... La morale et la raison n'en conservent pas moins leurs droits... Elles restent indépendantes de l'imagination, de l'entraînement, de l'admiration et protestent, au nom du devoir et de la vérité, contre les séductions de la fortune, de la gloire et du génie (1) ».

Certes quelques années auparavant le poète eut protesté lui-même contre cette thèse, et en la lisant il dut s'irriter de ce ton dédaigneux de philosophe. Il le mérite s'il rend un culte nouveau au conquérant qui sans cesse « ébranle sa pensée », « verse à son esprit le souffle créateur », à ce soleil dont il se déclare le Memnon, à cet aigle qui dans son vol l'emporte haletant et dont la puissance finit par justifier tous les actes :

Tu domines notre âge : *ange ou démon, qu'importe* (2).

Royauté du génie, culte de Napoléon, ce sont les deux idées fondamentales de ce livre des *Orienlales ;* toutes les deux dérobent le grand homme au jugement moral des autres hommes, lui attribuent une nature spéciale, un rôle fatal qui le libère des devoirs communs, développe sa complaisance en lui-même, son goût de la tyrannie, son mépris du reste de l'humanité.

Mais cette conception de l'indépendance du génie ne peut s'accorder avec la doctrine catholique. Aussi bien Victor Hugo en 1829 se détache à la fois du catholicisme et de la monarchie. Il publie au mois de juin, dans la

(1) *Le Globe*, 2 février 1828.
(2) *Les Orientales*, liv. XL.

*Revue de Paris*, un fragment sur la Civilisation dont il semble difficile de faire remonter la composition à 1827. La société européenne, la troisième des grandes théocraties de l'humanité touche à sa fin. Plus d'unité religieuse, ni politique. Rome n'est plus le centre. L'opinion a remplacé la foi. « La Révolution française a consommé l'œuvre de la Réforme ; elle a décapité le catholicisme comme la monarchie, elle a ôté la vie à Rome (1) ». Il nie la puissance d'unité du catholicisme exaltée naguère dans le *Voyage aux Alpes*. La civilisation sera développée désormais par l'Amérique. Celle-ci tient en réserve un principe nouveau, loi future de l'humanité, « le principe d'émancipation, de progrès et de liberté » ; nouveau, quoiqu'il jaillisse aussi, lui, « de cet évangile qui a deux mille ans, si toutefois l'évangile a un âge ». Négation de la suprématie spirituelle indéfectible de Rome, négation implicite de la médiation du Christ, réduction du catholicisme à une morale évolutive : qu'est devenu le catholicisme, « cette religion complète parce qu'elle est vraie, qui, entre son dogme et son culte scelle profondément la morale (2) » ?

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 214.
(2) *Préface de Cromwell.*

---

# CHAPITRE V

## SHAKESPEARE

SOMMAIRE : I. *La rupture. — Avec la monarchie . Charles X, Louis Philippe ; les monarchies européennes. — Avec les religions : catholicisme, saint-simonisme.* — II. *La reconstruction. — Le travail intérieur. — La religion des génies. — L'affirmation de la fonction du génie. — Victor Hugo et Sainte-Beuve. — Victor Hugo et Alfred de Vigny. — Victor Hugo et Pierre Leroux.* — III. *Triomphe de la fonction shakespearienne dans Lucrèce Borgia.*

Quelle majesté dans cette belle strophe d'un nocturne des *Feuilles d'Automne !*

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme,
Dans ce monde endormi, n'échauffaient que mon âme,
Qu'à les comprendre *seul* j'étais prédestiné :
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne :
Que le ciel *pour moi seul* s'était illuminé ! (1)

On a peine à croire qu'une telle sérénité inspirée par le panthéisme de Marc-Aurèle ait pu régner dans l'âme du poète, à l'heure même où il luttait contre l'hostilité de la censure indiscrète et des journaux, à l'heure où il recrutait, pour les mener à l'assaut du Théâtre Français, des bandes de peintres, de musiciens, d'architectes et de rimeurs.

Conscient de sa royauté spirituelle, il ira trouver le vieux roi de France : il plaidera pour maintenir le droit de l'artiste sur l'histoire, pour faire lever l'interdit qui pèse sur *Marion de Lorme*. En dépit de ses

(1) *Feuilles d'Automne*, XXI. — Parfois lorsque tout dort.

protestations de fidélité, il rompt par le refus de l'indemnité ses vieilles attaches à la monarchie et profite de toute occasion pour proclamer son libéralisme et relier son œuvre d'affranchissement de l'art à ce qu'il appelle « notre grand mouvement social de 1789 (1) ». Il veut trouver dans sa fantaisie une logique et déclare que le principe de liberté désormais gouverne et régit tout d'en haut, même le génie. La définition réelle du romantisme c'est « le libéralisme en littérature (2) ». Il faut une littérature propre et personnelle et nationale; la France saura bien l'avoir, elle à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance (3). L'absurde Pétition des sept Académiciens à Charles X lui démontre sa force. En effet la soirée tumultueuse du 25 février 1830, la victoire d'*Hernani*, prouve que le poète a du moins comme le capitaine cette rapidité « qui d'abord accablait ses ennemis surpris ».

> Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
> Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune (4).

Victor Hugo a cette âme; Sainte-Beuve le montre « calme, l'œil sur l'avenir, cherchant jour dans son temps pour faire une autre pièce, véritable César ou Napoléon : *Nil actum reputans* (5) ». En ces luttes, le nouveau conquérant trace nettement son programme de poésie intime, de poésie sociale, de glorification nationale et de religion nouvelle :

> Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie;
> La lyre à réveiller, la scène à rajeunir;

(1) *Littérature et Philosophie mêlées.*— Sur M. Dovalle, p. 220.
(2) *Littérature et Philosophie mêlées.*— Sur M. Dovalle, p. 223.
(3) *Littérature et Philosophie mêlées.*— Sur M. Dovalle, p. 224.
(4) *Hernani.* Acte IV, sc. II. Monologue de Don Carlos, p. 118.
(5) Lettre de Sainte-Beuve à A. de Saint-Valry. 8 mars 1830, d'après E. Biré. — *Victor Hugo avant* 1830, p. 505.

Napoléon, ce Dieu dont tu seras le prêtre ;
Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
Religion de l'avenir (1) !

de même qu'il exalte son génie, dans cette pièce dédiée à Lord Byron :

Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi...
Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
A la fois tous vos fronts.

Il reprend avec vigueur le rôle des Samuels vis-à-vis des Saüls et fait entendre au roi sourd et endurci les paroles prophétiques : « Praebete aures, vos qui continetis multitudines, quoniam non custodistis legem justitiae, neque secundum voluntatem Dei ambulastis ». Ne faites point « cabrer la liberté qui vous porte avec elle »,

Et tachez d'être grands car le peuple grandit (2).

Aussi lorsqu'éclate la Révolution de juillet, elle ne le surprend pas : « A moins d'être inconséquent il devait accepter en politique ce qu'il voulait en littérature (3) ; » et il célèbre les trois journées, le triomphe de cette jeune France qui institue la liberté dans la vie de la pensée, de la nation et de l'humanité, de cette nouvelle génération dont il sera le chef. Est-ce que dès maintenaut toutes les ambitions ne sont pas permises à celui qui dans *Hernani* déclarait superbement

Crois-tu donc que les rois à moi me soient sacrés ?

et montrait l'Idée s'imposant, si elle vient en son temps, même au roi qui la foule aux pieds ou lui met un bâillon.

La monarchie de Louis-Philippe n'est qu'une étape

(1) *Feuilles d'Automne*, XI. — Dédain. — A Lord Byron.

(2) *Feuilles d'Automne*, III. — Rêverie d'un passant à propos d'un roi.

(3) *Victor Hugo raconté* (1822-1841), p. 140.

nécessaire avant la République, société souveraine de la société, qui sera établie « quand on aura multiplié les chemins qui mènent à l'intelligence, à la science, à l'aptitude ». « La Chambre, *j'ai presque dit le trône*, est le dernier échelon d'une échelle dont le premier échelon est une école (1) ». Il faut donc travailler dans ce sens, devenir ou plutôt continuer d'être un apôtre social, et préparer le régime de liberté. Nullement inféodé au roi nouveau, il est prêt à accepter le duc de Reichstadt, Napoléon II, comme un homme marqué par la Providence, à condition qu'il donne toutes les garanties nécessaires aux idées d'émancipation, de progrès et de liberté et qu'il s'appuie, non sur les anciens hommes de l'empire, mais sur la jeunesse qui fait tout à cette heure, qui est l'avenir et qui le sait (2). Il est prêt surtout à surgir au milieu de l'Europe comme un nouveau Juvénal, comme un juge des rois meurtriers, à qui il voue une haine profonde, car la Muse se doit aux peuples sans défense ; prêt à vibrer de cette indignation d'André Chénier qu'il a jadis célébrée, parce qu'elle n'est que l'indignation de la vertu ; aussi met-il en épigraphe à la dernière pièce des *Feuilles d'Automne* son vers déjà cité : « Toi, vertu, pleure si je meurs (3) ».

Le rôle politique du poète s'affirme donc et il ne craindra pas de composer *Le Roi s'amuse* pour briser ouvertement avec la nouvelle dynastie et se réserver à la démocratie dont il pressent toute la vigueur neuve et bouillonnante. « La République, écrit-il, sera la couronne de nos cheveux blancs (4) ».

Il brise de même avec la religion catholique en publiant

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 148.

(2) *Correspondance* (1815-1836). — Lettre au roi Joseph, 6 septembre 1831.

(3) *Feuilles d'Automne*. — XL, Ami un dernier mot.

(4) *Correspondance* (1815-1836). — Lettre à Sainte-Beuve. 12 juin 1832.

*Notre-Dame de Paris.* Il fallait toute la générosité d'un Montalembert, tout l'aveuglement d'un Lamennais pour ne pas sentir ce qu'il y avait de profondément anti-catholique dans la donnée du roman, dans cette opposition de la science et de la foi, « dans cette Fatalité dont il inscrit le vieil asile providentiel par excellence de l'âme humaine. » Semblable à Quasimodo, l'écrivain s'enivre du mouvement des cloches, sans en entendre l'harmonie, sans en comprendre les appels; il défend la cathédrale contre les assauts des truands de la Bande noire, mais il reste sur la plate-forme et dans les tours; il n'entre pas dans la nef pour y prier avec la foule, pour vivre avec elle la vie de foi et d'espoir en Celle qui est la Porte du ciel. Notre-Dame est absente de sa cathédrale. Lorsque Victor Hugo rencontre son image, au coin de la rue Mauconseil, c'est pour la railler par un conte saugrenu. Dès que Lamennais sera condamné, le romancier n'aura plus rien à ménager, il imprimera les trois chapitres supprimés ou égarés lors de la première édition (1), et prononcera l'arrêt de mort de l'insigne basilique : *Ceci tuera cela.*

Comme il le dit, « son ancienne conviction royaliste-catholique de 1820 s'est écroulée. » Il en reste pourtant quelque chose dans son esprit : « une religieuse et poétique ruine. Il la considère avec respect, mais il n'y vient plus prier (2) ». Attitude difficile à garder ! Comment concilier le respect avec les attaques ? Après les splendeurs de l'art gothique, il raconte les prétendus effrois du sacerdoce devant l'imprimerie, il pousse le cri du prophète qui entend « l'humanité émancipée fourmiller ». Il s'efforce de montrer l'intelligence sapant la foi, la presse tuant l'édifice ; il affirme : « Toute civilisation commence par une théocratie pour finir par une démocratie. La presse,

(1) Cf. Ch. Marechal. — *Lamennais et Victor Hugo*, 3e partie, chapitre IV.

(2) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 133.

qui a tout détruit au XVIII^e siècle, va tout reconstruire au XIX^e ;... le grand poème... de l'humanité s'imprimera (1) ».

On ne détruit que ce que l'on peut remplacer, a dit Joseph de Maistre; qu'y a-t-il dans l'âme de Hugo qui puisse remplacer son catholicisme et devenir la raison profonde de son action, justifier sa fonction de poète ? Au mois de mai 1830 il flotte désemparé.

Que faire et que penser ? Nier, douter ou croire ?
Carrefour ténébreux ! triple route ! nuit noire !
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : « J'irai, Seigneur, où tu m'envoies. »
Il espère ; et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain (2) !

Qu'espère-t-il ? Est-ce de cette contemplation du genre humain que sortira pour son âme une lumière ? Hélas ! il a beau sonder la Babel du monde, creuser l'espace et le temps, il ne rapporte soudain qu'un cri d'épouvante :

Car il avait au fond trouvé l'éternité (3).

Va-t-il se jeter dans le saint-simonisme ? Il y trouverait une doctrine conforme à sa pensée intime sur la suprématie du génie. La révélation, pour les nouveaux rédacteurs du *Globe*, c'est l'inspiration puisée par notre force sympathique au sein de l'immensité des êtres qui nous entourent et qui révèlent eux-mêmes l'être infini tout amour, toute intelligence, toute beauté. C'est *Dieu* lui-même qui, dans ce monde se révèle perpétuellement à l'homme ; c'est par ce monde qu'il l'inspire et qu'il communique incessamment avec lui. Le *Globe* distingue les *génies savants* à qui se découvre une loi particulière des

(1) *Notre-Dame-de-Paris*, t.1. — Ceci tuera cela, p. 215.
(2) *Feuilles d'Automne*, XXVII. — A mes amis L. B. et S. B.
(3) *Feuilles d'Automne*, XXIX. — La Pente de la Rêverie.

*révélateurs* proprement dits qui ont connu la loi générale du monde entier. : *Orphée*, Moïse, Jésus, Saint-Simon (1). Pourquoi Victor Hugo n'en serait-il pas un ? Barraut reconnaît en lui « un artiste du culte » et le place entre Lamartine et Byron (2).

« L'artiste a perdu le sentiment de sa mission, de l'importance de son action dans la société ; aussi a-t-il perdu toute puissance d'inspiration, toute influence légitime et populaire. Qu'est-ce qu'un artiste, si ce n'est l'homme qui transporte sa vie au milieu des faits les plus palpitants, qui cherche avec amour les destinées de l'humanité, qui sent retentir dans tout son être les douleurs de tous, qui manifeste sous toutes les formes des beaux arts les besoins de son époque ? La politique, les intérêts sociaux, voilà seulement la source des inspirations de l'artiste. » C'est pour n'avoir pas su comprendre ainsi leur mission que les artistes se trouvent engloutis au milieu du mouvement général de la société, étouffés par la politique, condamnés à n'avoir qu'une action très restreinte, à n'obtenir qu'une vogue de quinze jours. « Il faut qu'ils puisent leurs inspirations au sein des masses, de leurs besoins et de leurs douleurs, qu'ils cherchent à connaître les destinées de la société pour les faire aimer. Ils pourront ainsi exercer une action utile et bienfaisante, posséder une autorité reconnue de tous.. une popularité plus belle, plus excitante que des applaudissements de salons (3) ».

Après avoir « débusqué les artistes de leurs châteaux gothiques » les saints-simoniens crient aux poètes « Terre ! » La poésie n'est pas la sœur de la religion comme on l'a dit, elle en est la fille, elle en est le parfum, une suave émanation, elle en est le sens exquis : « Toute religion a sa poésie bien tranchée, bien originale, bien

(1) *Globe*, 3 mars 1831, p. 248.
(2) *Globe*, 2 mai 1831, p. 492.
(3) *Globe*, 30 août 1831, p. 967.

à elle. Le paganisme et le christianisme ont eu leur poésie particulière ; plus grand que ces deux religions, puisqu'il les résume en lui, le saint-simonisme aura la sienne aussi, plus grande et plus large (1) ». Mais Victor Hugo répond : « On ne fonde pas une religion avec la seule morale. Il faut le dogme, il faut le culte. Pour asseoir le culte et le dogme, il faut les mystères. Pour faire croire aux mystères, il faut des miracles. Faites donc des miracles... soyez prophètes, soyez dieux d'abord, si vous pouvez, et puis après prêtres, si vous voulez (2) ».

A y regarder de près, on se demande pourquoi il n'a pas profité de la lumière que jetait tout à coup la Révolution de 1830 sur la distinction essentielle de la Religion et de la Royauté ; comment, après avoir déclaré que de ce monarchisme il résultait une sorte de mysticisme politique, de fétichisme royaliste, des fictions : droit divin, légitimité, grâce de Dieu, « lesquelles sont au rebours du véritable droit divin qui est la justice, de la véritable légitimité qui est l'intelligence, de la véritable grâce de Dieu qui est la raison (3) », comment, après avoir écrit : « Toute charte doit être une version de l'Evangile »(4), il a pu abandonner en bloc royauté et catholicisme, celui-ci à cause de celle-là, et subir, en même temps qu'un ébranlement dans ses convictions politiques, ce qu'on peut bien appeler avec lui un ébranlement dans l'absolu (5). « L'Eglise affirme, la raison nie. Entre le *oui* du prêtre et le *non* de l'homme, il n'y a plus que Dieu qui puisse placer son mot (6) ». Mais qu'est-ce qui est affirmé par l'Eglise contre la raison ? il ne l'indique pas dans ces pensées

(1) *Globe*, 3 janvier, 1832, p. 12.
(2) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 140.
(3) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 133.
(4) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 142.
(5) Titre d'un chapitre des *Misérables*.
(6) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 140.

composées sous le coup des événements de juillet et qu'il intitula quelques années plus tard : *Journal d'un révolutionnaire de* 1830. « L'esprit de Dieu, comme le soleil, donne toujours à la fois toute sa lumière. L'esprit de l'homme ressemble à cette pâle lune qui a ses phases, ses absences et ses retours... qui emprunte toute sa lumière des rayons du soleil, et qui pourtant ose les intercepter quelquefois (1) ». Sans doute, mais à qui l'esprit de Dieu donne-t-il toute sa lumière : si c'est à chacun de nous, voici le poète arrivé à la « multiplex religio » dont il avait horreur : si c'est à une société, il faut savoir laquelle, et le voici ramené à l'*Essai sur l'Indifférence* de Lamennais.

Il n'y revient pas ; il s'obstine à regarder le catholicisme comme une forme passagère du christianisme éternel, à lier le sort de cette religion, à celui de la royauté, en dépit de la belle leçon d'histoire que lui fait Montalembert (2). « Cette forme, pense-t-il, a fait son temps et doit être remplacée par une nouvelle révélation divine. Une révolution n'est pas seulement une larve de civilisation : il y a en elle l'inconnu, le mystérieux, le divin. Quid divinum (3) ». Que dira-t-il de plus dans son roman de *Quatre-vingt-treize ?* « Le principe de liberté remplace le principe d'autorité ; pour être plus humain il n'en est pas moins divin ». En même temps il développe le culte des hommes supérieurs, des hommes représentatifs, écrirait Emerson. Benjamin Constant devient un de ces hommes qui « fourbissent, polissent et aiguisent les idées générales de leur temps ». Apprenant en même temps que sa mort, celle de Pie VIII et celle de Gœthe, il écrit : « Trois papes de morts (4) ». Dogme du Progrès et de la Liberté, révéla-

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 140.

(2) LECANUET. — Montalembert, t. I. — Lettre à Montalembert du 18 janvier 1831.

(3) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 129.

(4) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 145.

tion divine par les révolutions, miracle des grands hommes, papauté des génies : voilà le germe de sa nouvelle religion, religion révolutionnaire qui déterminera sa fonction.

Tandis que Sainte-Beuve se lamente sur la diminution de l'enthousiasme, Victor Hugo au contraire glorifie l'intelligence d'un public harcelé par tant d'intérêts matériels et malgré tout accourant en foule aux premières manifestations de l'art qui se renouvelle. Il est plein de confiance dans l'avenir de l'art « car les révolutions comme les loups ne se mangent pas (1) » et la révolution littéraire marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Sa mission lui apparaît plus claire. Au lendemain de *Marion de Lorme* enfin représentée, il écrit : « Ce serait l'heure pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie de créer tout un théâtre, vaste et simple... national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel par la passion. Le théâtre maintenant peut ébranler les multitudes et les remuer dans leurs dernières profondeurs (2) ». Voilà l'auditoire, voilà le champ de bataille, voilà les moyens de conquête, mais ce génie puissant, ce conquérant où le trouverons-nous ? — « Tout est toujours possible », répond-il ; quant à lui, il espère même un grand poète. « Que ce génie caché encore, s'il existe, ne se laisse pas décourager par ceux qui crient à l'aridité, à la sécheresse, au prosaïsme du temps. Une époque trop avancée ? pas de génie primitif possible ? Laissez-les parler, jeune homme ! Si quelqu'un eut dit à la fin du XVIIIe siècle, après le Régent, après Voltaire, après Beaumarchais, après Cagliostro, après Marat, que les Charlemagnes, les Charlemagnes grandioses, poétiques et presque fabuleux étaient encore possibles, tous les sceptiques d'alors, c'est-à-dire la société tout entière, eussent haussé les épaules et ri. Eh bien ! au commence-

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 145.
(2) *Marion Delorme*, préface, p. 4.

ment du XIXe siècle, on a eu l'empire et l'empereur ! *Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne* (1) ? »

Son ambition, car il est inutile de chercher le jeune poète auquel il s'adresse, est donc d'être un Shakespeare, un *poète primitif* et nous savons que les poètes primitifs étaient à la fois éducateurs, législateurs et interprètes des dieux « *sacer interpresque deorum* ». Sans doute Victor Hugo n'explique pas encore tout ce que contient ce titre mystérieux : mais il a déjà prouvé sa force ; il est bien comme l'écrit J. Janin, l'homme puissant qui s'est trompé de siècle, qui s'est fait poète dramatique quand il n'y avait plus ni poésie, ni drame, le hardi novateur qui, avant d'atteindre le but qu'il se propose, a tout à faire : son théâtre, ses acteurs, son public, et jusqu'à la critique appelée à le juger (2). La préface et quelques pièces des *Feuilles d'Automne* vont développer le sens de cette fonction de poète primitif et deux drames joués coup sur coup, en essayer la conquête.

Le moment politique est grave et il fait le bilan de l'Europe au mois de novembre 1831. Dans le concile tumultueux des croyances et des erreurs occupées à discuter la formule de l'humanité au XIXe siècle, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés. Folie ! Pourquoi ? L'art a sa loi qu'il suit, comme le reste a la sienne. Il montre que le XVIe siècle, immense époque pour la société humaine bouleversée et renouvelée est une immense époque pour l'art et remarque en passant que Luther, l'homme de la politique et de la religion, est dans les vieilleries et que Michel-Ange, l'homme de la Sixtine n'y est pas (3). Cet exemple l'encourage ; mais une raison plus profonde explique l'immortalité de l'art.

(1) *Marion Delorme*, préface, p. 5.
(2) *Journal des Débats*, 15 août 1831.
(3) *Les Feuilles d'Automne*, Préface.

La poésie s'adresse, non au sujet, au sénateur, au citoyen, au natif de telle nation, mais à l'homme tout entier. Il y a donc toujours place pour elle. Devra-t-elle ne s'occuper que de l'homme en général, indifférente aux débats contemporains ? Non. Mais la place du poète est-elle au forum comme le déclarera le *Globe* (1) ? Victor Hugo avait d'abord discuté cette objection. « Allons, artiste, quittez votre œuvre d'art et venez travailler à la besogne publique. — En vérité ! Mais l'art lui-même n'est-il pas une besogne publique ? Et puis, quels grands hommes avez-vous donc pour remplir ainsi la scène à vous tout seuls ? » Puis il laissait transparaître toute son ambition à travers le symbole de Lord Byron inconnu en 1811, à qui les hommes de sens et de poids pouvaient dire : « Que faites-vous là ? A quoi bon l'art ? — Est-ce que vous ne voyez pas Napoléon ? Quoi ! vous prétendez intéresser l'Europe à des héros imaginaires, Conrad, Lara, un Corsaire, que sais-je ? lorsque voilà un héros réel et vivant qui la broie sous ses talons ! à des fantaisies de poète, quand elle subit des fantaisies de conquérant ! Poète, vous êtes un nain, voilà le géant ! vous êtes un fou, voilà le grand homme ! La force aujourd'hui est dans le bras, non dans l'esprit... Il n'y a que les affaires politiques maintenant qui aient vie et qui la donnent ». Il montrait ces gens l'adjurant de prendre place au Parlement : « Pair d'Angleterre, vous serez grand sur votre fauteuil ; poète, vous êtes ridicule sur votre trépied ». Et il concluait : « Aujourd'hui de cette époque il ne reste plus entières, saillantes et grandissantes de la petitesse des autres, que deux figures, le conquérant et le poète : Napoléon Bonaparte et Noël Byron, les deux N. B. (2) ». Craignit-il la trop claire transparence de ce symbole ? N'osa-t-il maintenir à Byron cette gloire ? Voulut-il se réserver ce fau-

(1) *Globe*, 13 février 1832, p. 176.
(2) *Les Feuilles d'Automne*, p. 130. (Edit. Imp. Nat.).

teuil de pair, ambition de sa jeunesse? Il n'imprima pas cette page, mais il n'en a pas moins exprimé dans sa préface sa pensée sur la poésie : « Pour ceux qui la sentent d'une certaine façon, dit-il, *elle est plus belle et plus forte, risquée au milieu des orages politiques.* On l'aime mieux aigle qu'hirondelle. » Il déclare : « L'artiste, qui prouve la vitalité de l'art au milieu d'une révolution, le poète qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un génie, un œil, ὀφθαλμός, comme dit admirablement la métaphore grecque », et il ajoute avec la modestie de l'homme qui craint de passer pour extravagant en dévoilant sa secrète ambition : « L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres *au-dessus desquels il n'y a rien* ».

Il n'y a rien au-dessus de ce titre de poète parce que V. Hugo en comprend la valeur plus profondément que ses contemporains. Déjà nous l'avons vu s'enthousiasmer du spectacle de la nature avec l'esprit d'un Marc-Aurèle déclarant que tout ce qui était en harmonie avec le monde s'harmonisait avec son âme (1), son âme de cristal qui vibre à tout souffle, à tout rayon. Tout le monde connaît ces vers ; on a voulu en déduire l'inconsistance, l'impersonnalité du poète et son indifférence morale ; on ne l'a pas assez remarqué, Victor Hugo affirme surtout dans ce passage que non seulement Dieu, le Dieu qu'il adore, lui a donné son âme aux mille voix, mais *qu'il l'a placée au centre de tout*, et c'est autant de cette place privilégiée que de cette sensibilité extrême qu'il tient sa foi en son génie, et qu'il se glorifie.

Sainte-Beuve, quelques mois après la Révolution, examine l'avenir du jeune mouvement littéraire et poétique. L'art va-t-il se diviser et s'amaigrir en une multitude de canaux dès qu'il pénètrera la société industrielle et démocratique, ou bien s'isoler, s'amonceler en

(1) *Feuilles d'Automne*, XXI. — Parfois lorsque tout dort.

lacs obscurs ou nul n'ira s'abreuver, ou bien enfin, mêlé à tout sans s'y confondre, deviendra-t-il un fleuve plus profond, plus large que jamais surtout moins inaccessible ? Il célèbre l'art, marchant côte à côte avec l'infatigable humanité, sûr de lui-même, intelligent du passé, armé et muni pour son lointain pèlerinage. « Les destinées presque infinies de la société régénérée, le tourment religieux et obscur qui l'agite, l'émancipation absolue à laquelle elle aspire, tout invite l'art à s'unir étroitement à elle, à la charmer durant le voyage, à la soutenir contre l'ennui en se faisant l'écho harmonieux, l'organe prophétique de ses sombres et douteuses pensées. La mission, l'œuvre de l'art aujourd'hui, c'est vraiment l'épopée humaine, c'est de traduire sous mille formes... le sentiment de l'humanité progressive..., de l'encadrer avec ses passions dans une nature harmonique et animée, de lui donner pour dôme un ciel souverain, vaste, intelligent, où la lumière s'aperçoive toujours dans les intervalles des ombres (1) ».

Victor Hugo sans doute se chargera de remplir ce magnifique programme, mais il n'admet pas que l'art n'ait qu'à charmer l'humanité dans son voyage, à la soutenir contre l'ennui, à n'être que son écho harmonieux. Le poète est tout esprit, tout lumière, tout œil, dit-il, rappelant un mot de Clément d'Alexandrie qu'il citera encore dans la préface des *Feuilles d'Automne* : la poésie n'est donc pas la louange banale de l'ode officielle, l'amusement de la foule ou des salons oisifs, l'habileté dans la versification ; non, c'est le concert de l'harmonieuse nature entendu et traduit, c'est Dieu même retrouvé dans sa création, c'est tout un monde intérieur de pensées et de sentiments qui s'exprime en s'échangeant avec les symboles et les images de l'univers visible. Ainsi le poète sera vraiment le *poète primitif ;* hardiment Hugo revendique

(1) Sainte-Beuve. — *Premiers Lundis*, I, p. 395.

la fonction des Orphée et des Musée, il supprime des milliers d'années de développement religieux et se présente aux hommes pour leur révéler le Dieu de la Nature, le Dieu Pan, car il n'est plus question ni du Dieu des prophètes hébreux, ni du Dieu de l'Evangile sacrant ses martyrs ; il leur chantera l'harmonie qui s'exhale de l'immense clavier et, grâce à sa communion constante avec la création, il trouvera un langage plus profond pour leur dire les mystères de l'âme : il est le médiateur entre l'humanité et Dieu (1).

Un pareil rôle non seulement isole le poète de la foule, mais le rend inaccessible. A cette époque Alfred de Vigny compose sur la Fonction du Poète, le livre de *Stello*. Lui aussi a une haute idée de sa supériorité, lui aussi s'examinant pour savoir s'il est véritablement poète, professe un fier *credo* : « Je crois en moi parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable, qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes mes compagnons en misère et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour... Lorsque l'Amour circule en moi... je crois comprendre tout à la fois l'Eternité, l'Espace, la Création, les Créatures et la Destinée. — Mais je crois que, lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie ; car, s'il n'est bon à tous,

(1) *Feuilles d'Automne*. XXXVIII Pan.

il n'est plus bon au monde. — Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle contre la vie extérieure qui tarit et repousse. » (1)

Vigny célèbre en même temps que le sacre du poète, ses hauts devoirs de perfectionnement moral individuel, et de préoccupation sociale. Un tel poète peut-il avoir sa place dans la société ? Le gouvernement monarchique craint sa puissance et le laisse mourir de faim : exemple, Gilbert; la monarchie constitutionnelle le dédaigne comme inutile et lord Beckford se charge d'expliquer à Chatterton que pour être poète à la façon lyrique, il faudrait vivre sous le ciel de la Grèce, marcher avec des sandales, une chlamyde et les jambes nues et faire danser les pierres; « mais, qu'avec des bottes crottées, un habit et une veste, il ne faut guère espérer se faire suivre dans les rues par le moindre caillou et exercer le plus petit pontificat ou la plus légère direction morale sur ses concitoyens ». Quant aux Républiques elles haïssent les poètes et les nivellent comme supériorités aristocratiques qui refusent d'entrer dans le jeu mécanique de leurs constitutions, elles les haïssent parce qu'elles sont la multitude et que la multitude égalitaire est l'ennemie-née des noms.

Mais alors, quelle est la vie du génie ? Le poète n'est qu'un ilote ; au nom de la philosophie antique, Platon chasse Homère comme inutile et corrupteur, en réalité par envie. « Leur sentiment est l'envie, leur idée (prétexte indestructible) est l'inutilité des arts à l'état social... Mais tous sentent au fond du cœur quelque chose comme la présence d'un Dieu supérieur ». Platon, dans cette vieille querelle, représente les esprits raisonneurs qui croient à l'excellence du jugement, par suite à la frivolité de l'imagination, et se réservent la puissance des législateurs et des hommes d'Etat. Mais à son ironie, du péristyle de

(1) Alfred de Vigny. — *Stello.* (Edit. Michel Lévy), p. 17.

son temple, Homère répond : « Le don du ciel le plus précieux, c'est le plus rare. — Or un siècle fait naître trois poètes pour une foule de logiciens... L'Imagination contient en elle-même le Jugement et la Mémoire sans lesquels elle ne serait pas. Qui entraîne les hommes, si ce n'est l'émotion ? qui enfante l'émotion, si ce n'est l'art ? et qui enseigne l'art, si ce n'est Dieu lui-même ?... Vous me demandez quelles institutions, quelles lois, quelles doctrines j'ai données aux villes ? Aucune aux nations, mais une éternelle au monde. — Je ne suis d'aucune ville mais de l'univers ». En effet les lois tombent et les œuvres de l'art céleste continuent à porter les malheureux mortels à la loi impérissable de l'amour et de la pitié (1).

Inspirées par Dieu, les œuvres ne dépendent que de cette inspiration : le poète ne doit écrire que lorsqu'il entend la voix secrète, ne pas craindre l'inutilité de son œuvre. Si elle est belle, elle sera utile par cela seul, puisqu'elle aura uni les hommes dans un sentiment commun d'adoration et de contemplation pour elle et la pensée qu'elle représente. Elle sera utile parce que la beauté dérive de la vérité la plus intime, de cette vérité, éternelle crainte de l'homme d'Etat. Au lieu de la lutte, de la conquête du pouvoir, Alfred de Vigny prêche l'abstention et le dédain à l'homme de l'art ; qu'il laisse donc les gouvernements et sépare la vie poétique de la vie politique : rendez à César ce qui est à César et veillez, « heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure. » Créateurs de pensées, n'appliquez pas vos idées aux choses, c'est une perte de temps. N'entrez pas dans les plus belles associations, mais accomplissez votre œuvre dans la solitude et la liberté, évitant le rêve maladif et inconstant et détournant la vue des entreprises trop faciles de la vie active.

(1) Alfred de Vigny. — *Stello*, Chapitre XXXVIII. — Le Ciel d'Homère.

Contentez-vous de dire suivant la conscience que vous avez de l'avenir, le mot qui presse ou arrête l'esprit des nations, inspire les actions publiques ou proteste contre elles et rappelez-vous que votre royaume n'est pas de ce monde actuel, mais de l'avenir, que vous avez, poètes, une malédiction sur votre vie, et une bénédiction sur votre nom : songez à la postérité (1).

Si noble que soit cette doctrine, ce n'est pas celle de Victor Hugo. Il répudiera à la fois le mépris de l'action facile, comme l'appelle Vigny et le simple rôle de charmeur que lui attribue Sainte-Beuve. Il écoute plus qu'on ne le croit la voix des Saints-Simoniens, surtout celle de Pierre Leroux qui, dans quatre articles, du mois d'août 1831 au mois de janvier 1832, étudie les rapports de l'art et des poètes avec la société nouvelle. On est arrivé à une de ces époques de renouvellement où, après la destruction d'un ordre social tout entier, un nouvel ordre commence « parce que l'homme, dit-il, conçoit de nouveaux rapports avec Dieu et avec les autres hommes ». La Révolution française n'a pas été seulement une révolution dans l'ordre matériel, mais dans l'ordre moral ; elle a mis en poussière la société qui ne sera pas réorganisée « tant qu'une foi commune, un soleil moral unique n'éclairera pas les intelligences, ne remplira pas les cœurs ». L'ordre ne sera rétabli que lorsque le fait, qui est en opposition avec le droit, marchera d'accord avec lui ou s'acheminera pour le rejoindre. Et il s'écrie : « Mais savez-vous que c'est une horrible chose d'avoir conservé le bourreau après avoir ôté le confesseur ! » L'homme ne sait plus dire un seul mot sur le berceau ni sur la tombe. Les philosophes ont engendré le doute ; les poètes ont senti l'amertume fermenter dans leur cœur et chantent le désespoir. Ou bien ils essaient vainement de se rejeter en

(1) Alfred de Vigny. — *Stello*, Chapitre XL. — Ordonnance du Docteur Noir.

arrière et de se rattacher aux solutions du christianisme : ou bien ils prodiguent leurs forces à peindre l'aspect matériel de l'univers. L'état de crise des éléments de la pensée humaine dissociés durera jusqu'à ce qu'une parole nouvelle, messie impatiemment attendu, leur ordonne de s'harmoniser. Cette parole de désir et d'espérance, initiation à une nouvelle vie, programme d'une marche nouvelle, signal de départ à la recherche d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, sortira du sein de l'humanité souffrante par la voix d'un homme et cet homme initial s'est toujours appelé un révélateur.

Pierre Leroux reconnaissait dans les poètes, les annonciateurs de la religion nouvelle : « Tout en vous enchaînant à ce deuil du passé, vous semez abondamment des germes de renaissance, chants de mort de l'ancien ordre social et en même temps fanfares éclatantes qui appelez la vie nouvelle et préludez, sans en voir vous-même l'aurore, aux destinées promises à l'humanité (1) ». La poésie fait connaître l'essence même d'une époque, sa vie intellectuelle et morale, elle verse dans les âmes, la douleur de ce qui est, mais aussi le désir de ce qui doit être ; *elle a toujours été prophétique.* N'a-t-elle pas un rôle plus précis ? Si l'art est la nature continuée par l'homme sous un de ses aspects ; si, tandis que l'industrie est l'action sur la vie qui est en dehors de nous, elle est l'expression de la vie qui est en nous, mieux encore la vie d'un homme se réalisant, se communiquant aux autres hommes et faisant effort pour s'éterniser, que valent les deux théories de l'art utile et de l'art indépendant ? « L'artiste est libre, répond P. Leroux, mais non point indépendant, au point que quelques-uns l'imaginent. Qu'il exprime la vie qui est en lui, mais si au lieu de s'inspirer de son époque il se fait le représentant d'un autre âge ou fait de l'art uniquement

(1) *Revue Encyclopédique.* Août 1831, p. 500, 501, 506, 507, 509, 513 à 516.

pour l'art, il n'est pas le prophète, le *vates* que l'humanité a toujours cherché dans ses poètes. Ce rôle est réservé à l'heure actuelle, à ceux « qui auront porté avec douleur les graves pensées de notre âge, auront senti l'impulsion des philosophes du XVIIIe siècle leurs prédécesseurs, montreront leur ligne de parenté avec Rousseau, Diderot et Voltaire, la Révolution française et Napoléon, soit qu'ils se soient mis en lutte ouverte ou qu'ils vivent en harmonie avec tous ou quelques-uns de ces grands colosses qui avaient dernièrement en eux la vie du monde et qui, glacés dans leur tombeau tiennent encore en mains le sceptre de l'avenir ». Qu'ils n'imitent donc pas le goût de l'antiquité de Gœthe, mais l'enthousiasme pour son temps de Byron « toujours actif, toujours en tête de son siècle, mais toujours malheureux, agité comme d'une tempête perpétuelle, en sorte qu'en lui l'homme et le poète se confondent, que sa vie intime répond à ses ouvrages ; ce qui fait de lui le type de la poésie de notre âge (1) ».

Enfin il examinait la religion de Lamartine et de Hugo : « L'homme, pour être vraiment religieux, disait-il très justement, doit avoir à la fois le sentiment de sa faiblesse et de sa force, du fini et de l'infini, de Dieu et de l'humanité »; il espérait un temps proche où de toutes les traditions se formerait la tradition universelle, la grande Bible de l'humanité : mais tandis que Lamartine, panthéiste de sentiment plutôt que d'intelligence, voit tous les êtres s'absorber dans l'Etre des êtres et, ne comprenant rien à l'humanité, n'ayant pas la révélation du plan providentiel qui la guide, estime tous les travaux de l'homme aussi futiles que l'ouvrage des fourmis, Victor Hugo s'est rejeté dans le moyen âge ; tous deux affectent de croire, alors que le doute n'a jamais entièrement abandonné

(1) *Revue Encyclopédique*, novembre 1831, p. 400, 403, 405, 407, 410, 413, 414.

leur cœur. « La même inspiration panthéistique, le sentiment le plus exalté et le plus profond de la vie universelle, la foi que dans le monde tout est lié, uni, accordé, qu'un anneau qui s'ébranle ébranle la chaîne, qu'une corde qui vibre fait vibrer toutes les cordes de cette harpe infinie qui est Dieu : voilà la grande pensée lyrique dans laquelle ils sont unis, et j'ose dire que c'est là toute leur religion. » Il reproche à Victor Hugo cette apparence de calme religieux avec une pensée sceptique et incrédule, ce culte idolâtre du passé avec un cœur bouillant d'avenir; il crie malheur ! à cet artiste qui, voyant son époque indécise flotter entre le passé et l'avenir, sans destinée, se déchire ainsi lui-même et finit par n'avoir plus d'autre religion sociale que le culte de l'art, la religion de l'art. « Quand tu parles en ton nom, tu es comme tous les hommes de ton époque, tu ne sais rien dire sur le berceau ni sur la tombe. Voilà ce qui fait que ta poésie est sombre et glaciale. La foi, l'espérance et la charité lui manquent... Poète, d'où vient l'humanité et où va-t-elle ? Voilà ce que tu ne sais pas ; voilà ce que croyaient savoir et ce que savaient en effet sous un voile prophétique tous les grands artistes du moyen âge. Voilà ce que savaient Dante, Raphaël et Michel-Ange (1) ». En janvier 1832 s'il reproche aux poètes et à Hugo en particulier de s'être attardés aux discussions littéraires et de n'avoir pas vu que ces questions contenaient implicitement les plus hautes questions religieuses et sociales, il espère que l'art rajeuni joindra la prophétie de l'avenir au sentiment de la nature et de l'histoire.

Hugo protesterait. « Pauvre, écrivait-il à Carrel (15 mars 1830), j'ai cultivé l'art comme un riche pour l'art, avec plus de souci de l'avenir que du présent. » Mais dans la société nouvelle, selon lui, il y a place pour le poète primitif en communion avec Dieu à travers la nature, en

(1) *Revue Encyclopédique*, décembre 1831, p. 628-644.

communion aussi avec l'humanité *par le travail politique et social.* Double fonction qu'il remplira sans déchoir et sans rien perdre de sa mystérieuse dignité. Il ne sera pas qu'un lyrique, comme le dit dédaigneusement la sœur d'Alexandre Dumas (1) ; il sera un apôtre de la civilisation, il entreprendra une campagne permanente contre l'échafaud, car il ne connaît pas de but plus élevé, plus saint, plus auguste que celui-ci : concourir à la suppression de la peine de mort; et il ne veut pas dans l'avenir d'autre couronne (2) ; voilà pourquoi il compose le *Dernier Jour d'un Condamné.* Il luttera pour la liberté, pour toutes les libertés ; il en sera le défenseur-né. Quand *Le Roi s'amuse* est interdit, s'il intente un procès à la Comédie Française, c'est que, poète-citoyen, il ne peut abandonner son droit propre sans livrer le droit d'autrui, le droit de la liberté de la pensée, et reprenant la péroraison d'un discours de Montalembert : « Il n'y a eu, dit-il à la barre du Tribunal, il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme : Napoléon et qu'une grande chose : la liberté. Nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose (3) ».

La cause de la liberté est sacrée parce qu'elle est la cause du déploiement de toutes les valeurs civiques ; ces valeurs ne peuvent concourir à un progrès social que par l'accroissement des forces morales. En défendant la liberté du théâtre, Victor Hugo défend donc le droit d'élever les cœurs. *Cromwell, Marion de Lorme, Hernani* n'étaient pas que des tentatives littéraires : le poète avait déjà parlé des hautes leçons de l'histoire qu'il faut en dégager ; *Le Roi s'amuse* et *Lucrèce Borgia* continuent cette œuvre de purification et d'élévation.

La préface de *Lucrèce Borgia* nous déclare plus nettement que le théâtre est devenu une tribune et une chaire.

(1) Victor Pavie. — *Œuvres choisies.*
(2) *Dernier jour d'un condamné.* Préface p. 2.
(3) *Le Roi s'amuse,* p. 174.

Hugo assimile Corneille et Shakespeare à Mirabeau et à Bossuet. « Sans sortir des limites impartiales de l'art, le drame a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine ». Aussi s'interroge-t-il avec recueillement, sur la portée philosophique de son œuvre ; « car il se sent responsable et il ne veut pas que cette foule puisse lui demander compte un jour de ce qu'il lui aura enseigné. Le poète aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde (1) ». Est-ce bien là le but du théâtre et le poète n'a-t-il pas rempli son devoir lorsqu'il a montré aux hommes d'autres hommes vivants comme eux dans la lutte des passions et le choc des événements ? Moins affirmatif que dans la préface de *Cromwell* où il exigeait que le dramaturge retrouvât le plan providentiel parmi les ruines éparses d'une période ou d'une vie historique, le poète se contente de dire : « Sans doute l'art n'exige pas cela, mais il ne suffit pas de remplir les conditions de l'art (2) ». L'homme en effet est un être moral, toutes ses œuvres sont des actions et aucune action n'est en dehors de la morale.

On ne pouvait faire doubler au drame un cap plus dangereux. Eschyle ni Sophocle, Corneille ni Racine n'eussent désapprouvé le poète. Et pourtant le théâtre de Hugo semble une gageure contre la moralité dont il se réclame incessamment. C'est au nom de la morale que *Le Roi s'amuse* est interdit. Il n'est pas une des pièces du poète qui ne révolte par la dérision religieuse, ou par des scènes lubriques ou orgiaques. Cromwell concluant froidement de la religion au crime, Marion dans les bras de Laffemas, Hernani tenant un serment absurde et criminel, François Ier étalant ses mœurs de débauché, Lucrèce Borgia interrompant une orgie par une vengeance

(1) *Lucrèce Borgia*, préface p. 4.
(2) *Lucrèce Borgia*, préface, p. 5.

raffinée : qu'y a-t-il de commun dans tout cela avec la morale ? Victor Hugo répondra qu'il ne faut pas confondre, avec les leçons qu'il prétend donner, le respect des conventions sociales, des bienséances purement mondaines et même de la pudeur des hommes assemblés. Jadis, appréciant l'orgie du Sanglier des Ardennes, de Walter Scott, il écrivait : « Il faut toujours entrer franchement dans une donnée dramatique, et chercher en tout le fond des choses. L'émotion et l'intérêt ne se trouvent que là. Il n'appartient qu'aux esprits timides de capituler avec une conception forte et de reculer dans la voie qu'ils se sont tracée (1) ». Les *Lettres à la Fiancée* nous ont appris son dédain de ces conventions et avec quelle brutalité, il traitait la question de l'adultère devant celle qu'il allait épouser. La vérité et la vie même de l'œuvre exigent de vigoureuses peintures. Celles-ci empêchent-elles la leçon morale ?

Victor Hugo n'a pas été heureux quand il a voulu lui-même définir cet enseignement de ses drames et l'on a facilement triomphé de ses déclarations : pourtant de 1827 à 1833 le progrès est visible. Dans *Cromwell* la leçon de l'ambition punie de ses crimes se dégage d'une façon douteuse, malgré d'invraisemblables remords ; *Marion de Lorme* avait laissé le poète incertain si l'amour se dégradant pour sauver l'être aimé mérite punition de son avilissement ou récompense de son dévouement ; *Hernani* oublie l'honneur familial pour sa Chimène, mais le châtiment révolte tellement par sa froide cruauté qu'il perd toute valeur éducative. Si *Le Roi s'amuse* rappelait que le ciel peut punir directement l'excitation à la débauche et la complicité d'un rapt infâme par le déshonneur et la mort d'une enfant adorée, la situation de Triboulet, sa difformité physique offrent encore des circonstances atténuantes au point que la vengeance divine

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 180.

semble injuste et excite la commisération pour la criminelle victime. Dans *Lucrèce Borgia* la moralité s'affirme d'une façon plus haute. Lucrèce a gardé une étincelle de conscience, elle voit sa monstruosité, elle veut s'en purifier afin d'être avouée de son fils pur et généreux. Cette joie de l'amour maternel retrouvant l'amour filial ne peut être que la récompense d'une conversion : il faut qu'elle accepte des affronts mérités, il faut qu'elle renonce à ses colères et à ses vengeances. Deux fois elle refuse et meurt poignardée par ce fils tant aimé qui l'a en haine et qu'elle vient d'empoisonner. Si les Borgias ne sont pas « les Atrides du moyen âge », Lucrèce rappelle pourtant Clytemnestre, et même exactement la Clytemnestre de Soumet. Ce drame atteint à la grandeur des tragédies antiques. Ses horreurs laissent apercevoir le criminel accablé par les catastrophes qu'il a préparées. Victor Hugo était vraiment dans la voie lumineuse. Le *Moniteur Universel* reconnaissait qu'il s'était montré plus sage, plus dramatiquement inspiré, qu'il avait demandé à son imagination, mais surtout à son âme, le développement, l'expression de l'amour maternel et de l'amour filial, ajoutant à la force de la situation l'énergie de la pensée (1). Le *National* rappelant qu'on reprochait au poète l'absence de vastes et hautes pensées et l'inaptitude à conduire un drame à son dénouement et à sa moralité par ses développements naturels et nécessaires, avouait qu'il avait gagné en logique (2). Et le *Journal des Débats* enregistrait « un des plus éclatants succès de l'histoire du théâtre », l'unanimité des suffrages, la grande et puissante leçon morale, l'effet produit par la scène de l'insulte au premier acte, et au dernier, à l'apparition de Lucrèce, le juste mouvement d'admiration de la salle entière debout (3).

(1) *Moniteur Universel*, 4 février 1883.
(2) *National*, 7 février 1833. (Rolle).
(3) *Journal des Débats*, 4 février 1833. R (Béquet).

Le dramaturge avait compris que la connexion intime du crime et du châtiment devait être l'essence du drame moderne. D'ardents amis admiraient sa force de conviction et le défendaient contre les Scribes. « M. Victor Hugo croit à son œuvre jusqu'à l'entêtement, disait J. Janin. c'est une assez belle chose que la conviction dans l'art pour qu'on y applaudisse. C'est une chose assez rare qu'un hommec convaincu pour qu'on se mette à sa suite, trop heureux de tenir à lui par le bout de son manteau. M. Victor Hugo a foi dans lui-même, a foi en son œuvre, a foi en nous tous ; avec cela c'est un grand poète, cela nous suffit, nous le suivons (1). » Il n'avait donc qu'à persévérer, qu'à proclamer le dogme nouveau, le dogme chrétien : Responsabilité, pour faire œuvre à la fois vivante et sociale, pour remplir sa mission de poète primitif.

Admonet, et magna testatur voce per umbras.

(1) *Journal des Débats*, 25 février 1833.

---

# CHAPITRE VI

## MIRABEAU

SOMMAIRE : *Rôle du Poète en 1830.* — I. *La Chute : Volupté.* — *Adaptation nouvelle de la fonction du poète a sa conduite.* — *Contradictions des œuvres.* — *Ambition.* — *Napoléon et Mirabeau : le binôme du XIXe siècle.* — *Le prédestiné et l'autorité spirituelle.* — II. *Les Rappels.* — *De l'Amitié. Charles Nodier. Sainte Beuve.* — *De la critique : Vinet. Nisard.* — III. *L'Obstination.* 1re phase : *Théorie du dédoublement de l'homme et du poète, de la grâce poétique imperdable, du caractère divin de la passion.* — *Les Réalités : Aveux des Chants du Crépuscule.* — *Objections de Nisard.* — *Foi de Hugo en sa mission.* — 2e phase : *Les Voix intérieures.* — *Revendication d'une supériorité dans l'ordre politique et social.* — *Retour à la monarchie et au catholicisme.* — 3e phase : *Les Rayons et les Ombres.* — *La Fonction du Poète et le Prélude.* — *Action ou recueillement.* — *Poète du peuple et poète de l'amour.* — *Défaite de Hugo : Sagesse.*

« Sauf à se recomposer plus tard, la société est soluble, la famille non. Quand vous décomposez la société ce que vous trouvez pour dernier résidu, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. La famille est le cristal de la société (1) ». Nul n'était plus désigné pour faire cette déclaration que le pur génie dont la vie de famille, de piété filiale, d'affection fraternelle, de fidélité conjugale, d'amour des enfants avait inspiré les plus beaux chants et qui semblait le poète même de tous ces nobles sentiments. Ses odes à la fiancée, devenue l'épouse ravissaient Montalembert, le calme de son intérieur avait étonné les poètes les plus libres de

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 143.

mœurs et excité l'admiration d'Eugène Sue : heureux génie, si le charme de cette intimité n'eut attiré le poète équivoque des *Consolations*. L'année 1830, l'année d'*Hernani*, de la grande bataille littéraire, est l'année de la révélation la plus douloureuse, l'année de la trahison de Sainte-Beuve. La trahison ne ferait que grandir la victime, si, elle aussi ne se laissait entraîner aux flots des mauvaises passions. Il y a dans ses poésies je ne sais quel trouble avant-coureur. S'il s'écrie dans la première *Feuille d'Automne :*

> Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
> Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur ;

en ce mois de juin 1830, il confesse à sa fille qu'il connaît « ces misères du monde, faux plaisirs, remords, soucis, passions,

> Intimes souvenirs de honte et d'amertume
> Qui font monter au front de subites rougeurs !

qu'il perd son âme au jeu du hasard qu'est la poursuite de l'empire, de la fortune, qu'il vieillit abattu sous le vice et l'erreur, comme tous. Il erre, il doute et accepte le fatalisme de la déchéance :

> Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
> Les troupeaux leur toison et *l'homme sa vertu* ! (1)

Il a laissé envahir son foyer par de nouveaux amis qui n'ont pas tous la tenue morale des premiers : Sainte-Beuve, quelle ironie ! fait le tableau de sa vie en proie à tous; loisir perdu, redoublements de haine, vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, sots et fous qui les remplacent. Au front du poète il découvre des rides et des nuages qui ne viennent pas seulement du travail des grandes pensées. Dans le post-scriptum de sa lettre

(1) *Feuilles d'Automne.* — XXXVII. La prière pour tous.

essentielle à l'intelligence de ce moment, il s'indigne de voir le mot dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, la combinaison matérielle l'emportant (1).

En 1827 Victor Hugo promettait de se tenir le plus possible éloigné du théâtre. « Il quittera toujours assez tôt pour les agitations de ce monde nouveau, sa chère et chaste retraite (2) ». Il ne parlait qu'avec défiance, qu'avec dégoût de cette atmosphère variable, brumeuse, orageuse, où la noble candeur du génie est quelquefois si déplacée, de ce théâtre, lieu d'intrigues et de tumultes, si différent, de la solennelle sérénité du théâtre antique. Il connaît maintenant les intrigues de coulisses, les orages des répétitions, le laisser-aller de ce monde insouciant et les influences dissolvantes de cette atmosphère.

Enfin si l'obligation d'un travail acharné pour achever sa *Notre-Dame* l'a soustrait momentanément au spectacle de la démoralisation révolutionnaire, s'il a montré même une confiance étonnante dans le peuple malgré ses excès, et prouvé qu'au fond de son âme vivait la foi démocratique, peu à peu le spectacle de la licence générale agit sur lui. Est-ce que la littérature ne s'affranchissait pas de la morale aux applaudissements de la nation ? Alexandre Dumas triomphe sur la scène, Georges Sand dans le roman ; ils attaquent le mariage et donnent l'exemple d'une vie libre ; les meilleurs sont atteints de la contagion et le sérieux Vigny devient l'esclave amoureux d'une actrice et compose la comédie : *Quitte pour la peur* où l'honneur de la famille n'est plus que le masque du libertinage.

Jamais un plus beau rôle ne s'était encore offert à Victor Hugo. S'il résistait à la surprise des passions du cœur, à l'action déprimante du monde des coulisses, au

(1) G. Simon. — *Le Roman de Sainte-Beuve.* Lettre de Sainte-Beuve à Victor Hugo. Février 1830.

(2) Préface de *Cromwell.*

mœurs de ses nouveaux amis, à l'exemple scandaleux des hommes de lettres, à cette fièvre qu'on a appelé le coup de soleil de Juillet, il prouvait qu'il était assez fort pour dominer son siècle et qu'il avait eu raison jadis de reprocher à Voltaire l'infidélité à sa mission ; il maintenait la beauté morale dans la littérature et prenait sous sa garde ce sanctuaire. Est-ce que les *Feuilles d'Automne* tant louées par Vinet et par Montalembert, et l'austère préface de *Lucrèce Borgia* ne sont pas des gages de cette volonté du poète ? Au mois de juin 1833, dans un article de l'*Europe littéraire*, il répète encore : « Le théâtre est devenu pour les multitudes ce qu'était l'Eglise au moyen âge, le lieu attrayant et central » ; la fonction du dramaturge est « plus qu'une magistrature, presque un sacerdoce ».

Pourquoi, ajoute-t-il hélas ! : « Il pourra faillir comme homme, comme poète il devra être pur, digne et sérieux (1) ». D'où vient cette théorie nouvelle ? Pourquoi ce dédoublement impossible ? C'est qu'il veut justifier un récent scandale, l'entrée de Juliette Drouet dans sa vie ; il se fait tranquillement l'apôtre des deux morales, sans s'avouer que cette pureté apparente, cette dignité extérieure, ce sérieux de façade ne font plus de la fonction du poète qu'un exercice puéril et vain, un métier d'imagination, une stérile gymnastique intellectuelle où la méditation et l'inspiration n'ont plus de raison d'être; qu'il commence une vie sans sincérité, le suicide de son génie.

Dans le même temps il ose écrire : « Désormais l'art doit avoir sans cesse présente la perturbation fatale qu'un pouvoir spirituel mal dirigé pourrait causer au milieu des forces qui élaborent en commun les unes au grand jour, les autres dans l'ombre, notre civilisation future (2). » Ce pouvoir spirituel de l'art doit répudier les vérités

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 17
(2) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 17

d'occasion de la polémique, mettre en valeur toutes les larges et éternelles vérités qui constituent le fond même des sentiments humains, les sept ou huit grandes vérités sociales ou philosophiques, sans lesquelles les masses n'auraient pas l'intelligence de leur temps. » Quelles sont ces vérités ? « Dieu manifesté au peuple, la Providence expliquée à l'homme : voilà le fond un et simple de toute tragédie, depuis Œdipe-roi jusqu'à Macbeth. La Providence est le centre des drames comme des choses. Dieu est le grand milieu. *Deus centrum et locus rerum* (1) ». Ses lettres rendent le même son : « Le théâtre est une sorte d'Eglise, l'humanité une sorte de religion, c'est beaucoup de piété ou d'impiété : moi, je crois accomplir une mission (2)».

Qui donc n'applaudirait un pareil programme ? Et qui ne féliciterait encore le poète de distinguer nettement le populaire du vulgaire, de ne vouloir flatter ni les gouvernements, ni le peuple, de songer à cette popularité qui ne vient ni de la faveur, ni de la foule, mais des siècles ? Qui n'a hâte de le voir à l'œuvre, d'assister à ses nouveaux drames?

*Marie Tudor* nous montre un ouvrier candide et sublime qui à force d'héroïsme amoureux ramène à lui et purifie par le pardon la femme qui l'a trompé, mais une reine qui, pour satisfaire sa passion, devant sa cour, devant l'Europe, piétine toute pudeur, toute dignité féminine. *Angelo, tyran de Padoue* glorifie la courtisane capable du dévouement le plus absolu, supérieure à l'épouse qui n'a que l'adultère et la lâcheté en partage ; c'est le procès de l'épouse par la maîtresse, l'apologie de Juliette, c'est avoué aujourd'hui (3), et par contre coup la condamnation d'Adèle. *Ruy-Blas* veut faire applaudir

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 21.

(2) *Correspondance* (1815-1836). — Lettre à V. Pavie, 25 juillet 1833.

(3) *Marie Tudor*. — *Angelo tyran de Padoue* (Edit. Imp. Nat.), p. 124.

un valet qui accepte de revêtir la personnalité d'un grand d'Espagne disparu, de séduire sur l'ordre de son maître une reine, qu'il aime d'ailleurs, et qui, plutôt que de subir la honte d'être reconnu faussaire, accepte lâchement de devenir l'aveugle instrument d'une vengeance. Faut-il dire qu'il préfère ? Nulle part ce héros ne se pose la question de la légitimité de sa conduite. De drame en drame, malgré les promesses ambitieuses des préfaces, on suit les tristes progrès de la déchéance morale. Où est cette philosophie que le théâtre doit donner à la foule, « cette idée sévère qui doit subsister sous l'enveloppe merveilleuse du style, comme dans la plus belle femme il y a un squelette (1) ? » Est-il possible d'ailleurs, de la dégager alors que le poète prétend non seulement regarder « tout à la fois sous toutes ses faces », ce qui s'expliquerait encore, mais envelopper dans la même formule la Providence et la fatalité (2) ? Comment ne s'est-il pas aperçu jadis que si Macbeth enseigne la loi vengeresse qui pousse le criminel jusqu'à ce que ses derniers excès soulèvent les hommes contre lui, Œdipe-Roi au contraire accable l'âme sous le poids de la plus implacable, de la plus incompréhensible fatalité ? Le génie peut certes assumer la fonction d'éducateur moral du peuple par le théâtre, mais il faut alors qu'il opte entre ces deux idées : Fatalité, Providence. S'il croit que Dieu est le centre de tout, il ne croit pas à l'Ἀνάγκη et son devoir est de le faire sentir. Cette leçon ne ressort pas de n'importe quelle combinaison dramatique, de n'importe quelle fantaisie d'imagination.

Mais une ambition démesurée déborde de l'âme de Hugo : il n'y a pas que la volupté qui ait troublé l'équilibre de ses facultés et diminué la force intime nécessaire au poète dramatique pour remplir sa fonction. Dès les premières poésies, en dépit des critiques, le concert

(1) *Angelo*, préface, p. 3.
(2) *Marie Tudor*, préface, p. 4.

des louanges a été grandissant. Chateaubriand l'a appelé l'enfant sublime. Soumet s'est enthousiasmé de cette énigme dont les Muses avaient le secret. Lamartine l'a traité en égal tout d'abord; la camaraderie louangeuse s'est développée à tel point que Latouche n'a pas eu de peine à en railler les excès; Sainte-Beuve lui-même. Sainte-Beuve surtout, a flatté le poète d'autant plus indignement qu'il connaissait sa secrète pensée. Ce n'était pas le prêtre de Napoléon que voulait être Hugo, mais son égal. « Ce siècle, disait-il dans sa notice sur Ymbert Galloix, ce siècle a fait de grandes choses par l'épée, il fera de grandes choses par la plume. Il lui reste à nous donner un grand homme littéraire de la taille de son grand homme politique... Toute grande ère a deux faces, tout siècle est un binôme $a + b$ : l'homme d'action plus l'homme de pensée, qui se multiplient l'un par l'autre et expriment la valeur de leur temps. L'homme de la civilisation plus l'homme de l'art : Luther plus Shakespeare, Richelieu plus Corneille, Cromwell plus Milton, (ce qui faisait d'ailleurs deux hommes de pensée et deux hommes d'action pour le même siècle), Napoléon plus l'*inconnu* (1) ». La Révolution attendait un homme de l'art pour s'exprimer entièrement et il laissait entrevoir dans l'ombre « ce prédestiné qui devait en se combinant un jour avec Napoléon donner complète à l'avenir la formule générale du XIXe siècle ».

Comment ce grand homme complétera-t-il cette formule, c'est ce qu'explique l'*Etude sur Mirabeau* en 1834 (2). Il faut qu'il soit d'accord avec son temps, qu'il en soit le plus complet symbole; homme de l'idée neuve, de la proposition risquée, n'obéissant qu'à lui-même, il aimera mieux être applaudi par ses passions dans son cœur que par le peuple dans les tribunes. N'y a-t-il pas contradiction dans les termes ? Etre le symbole de son temps, n'est-ce pas refuser

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 270.
(2) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 273.

d'être le précurseur des temps futurs et n'obéir qu'à ses passions n'est-ce pas s'empêcher sûrement d'être le symbole de son temps, n'est-ce pas être soi-même de la façon la plus égoïste au lieu d'être les autres dans ce qu'ils ont de plus noble ?

Victor Hugo résout ces oppositions par un acte de foi dans la puissance du grand homme et par l'affirmation du caractère nécessaire et même providentiel de ses fautes. « Mirabeau qui dispose à son gré de toutes les âmes ouvertes vers l'avenir est *pape* en ce sens qu'il mène les esprits, *Dieu* en ce sens qu'il mène les événements ». Que parle-t-on de sa vie privée ? « Elle est résorbée par sa vie publique » ; des erreurs de son cœur ? « Elles ont en elles quelque chose de fatal et de nécessaire. Mirabeau ne rencontre dans sa vie que deux choses qui le traitent bien et qui l'aiment, deux choses irrégulières et révoltées contre l'ordre, une maîtresse et une révolution... Devant la postérité tout homme et toute chose s'absout par la grandeur (1) ». Soyez un événement qui parle et la morale n'existe plus pour vous. Victor Hugo a renversé sa formule de jadis. Ce n'est plus la vertu qui est le génie, c'est le génie qui est la vertu ; ou plutôt le génie dépasse la vertu, il domine la morale, il n'a plus de commune mesure avec elle, il n'en est plus justiciable. Le poète a tiré toutes les conséquences des dangereux principes posés naguère dans ses études sur Vigny et Byron. La grandeur, ne fut-elle que l'énormité, a sa raison suffisante en elle-même.

H. Fortoul reprochait à l'art romantique d'être inhabile, après la rénovation politique, à suivre le mouvement de la société, à la défendre, à la glorifier. Le poète ne se condamnera pas « au monachisme de l'art pour l'art » (2). Hardiment il déclare que les hommes de révolution ont

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 296.

(2) H. Fortoul. — *Souvenirs Romantiques*, d'après Cassagne : *La Théorie de l'Art pour l'Art*, p. 48.

fini leur œuvre, que les hommes politiques sont insuffisants, qu'il faut les hommes de progrès, le grand homme social, intelligent (mais non moral), « car il n'y a qu'une souveraineté véritable, c'est celle de l'intelligence et le peuple sera souverain le jour seulement où il sera intelligent. »

A travers ce dédale de pensées fausses, de déductions illogiques, de rapprochements sans valeur, de généralisations sans fondement, il est difficile de faire la part des remarques justes ou des intuitions admirables ; Victor Hugo lui-même ne désire aboutir qu'à une conclusion confuse. Plus exactement un sentiment assez vague d'une marche en avant, d'un progrès providentiel lui suffit : « Sous ce violent tourbillon d'hommes, de choses et d'idées, quelque chose de grand s'accomplit. Dieu reste calme et fait son œuvre (1). »

A la même époque il rassemble ses articles épars dans le *Conservateur littéraire*, la *Muse française*, l'*Europe littéraire ;* il en fait un choix, les corrige et les publie sous le titre : *Littérature et Philosophie mêlées*. Son but est de montrer par quels rapports mystérieux et intimes les idées divergentes en apparence de sa première jeunesse se rattachent à la pensée unique et centrale qui s'en est peu à peu dégagée et qui a fini par les résorber toutes (2). Cette idée centrale, cet élément qu'on sent poindre et se mouvoir, qui s'assimilera un jour tous les autres, quoi qu'il en pense, ce n'est pas l'esprit de liberté appliqué d'abord instinctivement à l'art, puis par un irrésistible entraînement de logique, à la société, c'est le sentiment de la royauté du génie. Le Jacobite de 1820 comme le Révolutionnaire de 1830 a cherché le terrain le plus favorable à son épanouissement. Il néglige parfois le précepte qu'il enseignait aux poètes : « Poètes, ayez toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux. N'oubliez jamais

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 313.
(2) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 3.

SABLE
COLLECTION

que par hasard des enfants peuvent vous lire. Ayez pitié des têtes blondes (1) ». Mais il se souvient toujours que la poésie est une grande synthèse « comme la religion », Il sonne prématurément le glas du catholicisme « Jérusalem et Salomon, choses mortes, Rome et Grégoire VII choses mortes. Il y a Paris et Voltaire ». Son livre est un panégyrique de l'art, qui n'est pas perfectible, des Phidias et des Raphaël qu'on ne peut dépasser, mais égaler; c'est surtout un parallélisme perpétuel et en quelque sorte fatal de la littérature et de la société. De nouveau il s'écrie: « Est-ce que le siècle qui a été assez grand pour avoir son Charlemagne serait trop petit pour avoir son Shakespeare ? » Afin de grandir ce prédestiné, Walter Scott descend de son faîte d'honneur : on peut faire mieux que *Quentin Durward*, on peut faire le roman à la fois drame et épopée ; Lamennais s'atténue : la gloire n'est plus pour lui une mission; et Chateaubriand, qui a eu le tort de rompre le silence après 1830, disparaît de l'article sur Byron avec son cortège de louanges.

Ne s'est-il donc trouvé personne pour signaler au poète le danger de se placer ainsi par le mépris de la morale commune et par l'ambition la plus effrénée au-dessus et presque en dehors de l'humanité ? Au mois de décembre 1833, Charles Nodier vantait au poète en pleine Académie (2) son innocence première : « Les talents vrais peuvent s'égarer, mais ils ne peuvent pas se perdre, parce qu'il n'y a point de talent vrai hors d'une bonne conscience. Et comment ne serait-il pas juste et vertueux le poète qui comprend sa mission, qui se reconnaît assez de forces pour l'accomplir ? Comment pourrait-il oublier qu'aux jours malheureux où nous sommes et quand les croyances ébranlées par l'ignorante malignité des sophistes

(1) *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 116.

(2) Institut de France. — Discours de réception de CHARLES NODIER, décembre 1833.

ont perdu leur autorité salutaire sur la multitude, c'est dans ses nobles mains que la Providence des sociétés a placé le sacerdoce ? Hélas ! il ne renoncerait pas à la plus vulgaire des qualités de son âme sans abdiquer une des parties essentielles de son génie. » Il insistait avec un accent de douleur et même de colère qu'on s'étonne de trouver chez cette âme bonne et facile : « Je le répète ! hors de la ligne des devoirs moraux de l'homme, il ne faut plus chercher le talent. Il n'y est pas ! et s'il pouvait s'y trouver une fois par un déplorable hasard, il vaudrait mieux qu'il n'eût jamais existé ! La littérature est l'interprète des nobles sentiments. Elle est faite pour diriger les nations dans leur marche et non pour les suivre dans leurs égarements ! Elle porte un flambeau qui éclaire et non une torche qui dévore. *Le génie et la vertu c'est peut-être la même chose.* »

Il n'était pas possible de rappeler plus directement au poète la première idée de sa fonction et les conditions nullement mystérieuses qui lui traçaient son itinéraire.

Naguère Sainte-Beuve tout en s'efforçant de l'avertir, de le contenir, flattait son ambition. Il lui écrivait : « Les esprits comme le vôtre sont inébranlables, doivent l'être, car ils ont leur vocation marquée. Napoléon devait venir au temps de Mahomet et vous deviez venir au temps de Dante. Entre des facultés aussi gigantesques et un temps comme le nôtre, il n'y a pas harmonie (1). » Au lendemain de l'*Etude sur Mirabeau*, il tient à dégager sa responsabilité et attaque vigoureusement les adorateurs et les émules des grands conquérants : « Ce ne sont que demi-dieux toujours absous quoi qu'ils fassent et toujours écrasants. Bonaparte a gâté le jugement public par son exemple. » Il montrait qu'au XVII^e siècle la supériorité admise et admirée des écrivains ne leur conférait nulle-

(1) G. SIMON, *Le Roman de Sainte-Beuve*. — Lettre de février 1830.

ment le titre de guides reconnus de la société ; qu'au XVIIIe siècle, tout en aspirant à régner, les chefs de l'esprit humain maintenaient toujours présent le but moral bien que souvent poursuivi à faux. Bonaparte était le génie qui avait le plus démoralisé d'hommes en se montrant l'homme de bronze. Son idée obsédante avait substitué la *force* à l'*idée morale* comme ingrédient d'admiration dans les jugements, comme signe du beau dans les œuvres. Tout ce qui avait paru fort et puissant était justifié et déifié indépendamment du bien et du mal moral. Il attaquait le Saint-Simonisme pour être allé encore plus loin dans le droit divin des révélateurs. « Qu'on ait marqué d'abord, qu'on ait été puissant et glorieux... et l'on n'aura en aucun temps été plus absous, on vous trouvera à défaut de vertu personnelle, une vertu plus haute, une utilité et moralité providentielle qui est l'ovation suprême aujourd'hui. » Et pour ramener Victor Hugo à des sentiments plus humains, il finissait son article sur le ton mélancolique de Gray visitant un cimetière : « Tous les grands hommes qui arrivent sont prédestinés, sans doute, mais tous les grands hommes n'arrivent pas. Il y a dans cette pensée de quoi tempérer humainement l'apothéose des génies (1) »

La publication de l'*Etude sur Mirabeau* souleva une tempête de protestations. Le *Courrier français*, après la *Revue de Paris*, et d'autres journaux démontre l'identité voulue de Mirabeau et de Hugo, dénonce le fanatisme de l'infaillibilité que le poète affectait à l'exemple du Constituant. « Son talent, ajoute-t-il, est dans un de ces sérieux moments de crise qui décident à tout jamais de l'avenir (2) ». Le *Constitutionnel* raille également Mirabeau-Hugo, s'efforce de lui faire comprendre qu'il n'y a pas de génie là où il n'y a pas de simplicité et montre la

(1) SAINTE-BEUVE. *Premiers Lundis. — Mémoires de Mirabeau.* t. I. — *Revue des Deux-Mondes.* 1er février 1834.

(2) *Courrier Français*, 13 février 1834.

réaction contre le drame commencée par les revues anglaises : la *Revue d'Edimbourg*, la *Revue Trimestrielle*, le *Magasin Théâtral*, et par la *Revue Britannique*, se continuant dans les journaux libéraux français, car « un instinct secret apprend à tous les hommes qui veulent sincèrement la liberté, qu'une littérature abjecte et corruptrice ne saurait jamais en affermir, en développer les principes dans les cœurs et que le plus sûr moyen d'asservir les peuples, c'est de les démoraliser (1) ». A la *Revue des Deux Mondes*, G. Planche proteste contre les Royautés littéraires inviolables, irresponsables et défend l'étude et la réflexion (2), et Nisard, à la *Revue de Paris*, qui traitait le Cromwell et le Bonaparte du Romantisme français de Pindare-Turlupin, lance son fameux manifeste contre la littérature facile où il regrettait la « lutte impie d'un homme supérieur contre sa vocation, d'un poète contre sa muse » et lui montrait qu'il fallait savoir choisir entre les besoins éternels de vérité, de raison, de moralité, de progrès d'une époque et les besoins du jour, de l'heure, qui sont la vaine curiosité et la charge des licences contre les mœurs (3).

Le grave Vinet à son tour s'étonne non des troubles de Victor Hugo qu'il ne soupçonne pas, ni de son ambition qui s'estompait à distance, mais de la disparition subite de ses croyances religieuses. « Le jacobite était chrétien, le révolutionnaire ne l'est plus.. Encore s'il reniait ses opinions, s'il les rétractait expressément, s'il se réfutait lui-même. Mais qu'est-ce que cette religion qui tombe sans mot dire et s'esquive furtivement avec le système politique auquel elle faisait compagnie ? En était-elle une dépendance ? Etait-ce affaire de costume (4). »

(1) *Constitutionnel*, 24 et 30 janvier, 6 juin 1834.

(2) *Revue de Paris*, 1er mars 1834.

(3) *Revue des Deux Mondes*, décembre 1833, février 1834.

(4) VINET. — *Etudes sur la Littérature française au XIXe siècle*, t. II, (1848.) Litt, et phil. mêlées. p. 314.

L'article de Sainte-Beuve blessa le poète. N'avait-il pas émis sur *Notre-Dame* un jugement cru qui permettait au romancier de se dire jugé sans bienveillance. Le critique se défendit de son mieux, sans rétracter, en étendant sa condamnation aux Lerminier, aux Michelet, « à presque tout le monde (1) ». Il avait raison. En vingt ans le génie surhumain et providentiel avait été revendiqué par une multitude d'esprits.

Victor Cousin dès 1828 avait exposé la théorie de l'homme providentiel, du grand homme, merveilleuse synthèse de généralité et d'individualité en qui se reconnaît tout un peuple, toute une époque. Le philosophe de l'éclectisme définissait le génie par un certain nombre de conditions nullement morales : représenter une idée spéciale, avoir la puissance de la faire accepter, réussir sans contestation possible. Ainsi le succès, la gloire tant honnis par Sainte-Beuve, étaient son vrai signe, l'infaillible, le seul criterium. Il est vrai qu'il ajoutait : « Il (le Génie) n'est pas seulement un individu mais il se rapporte à une idée générale, qui lui communique une puissance supérieure, en même temps qu'il lui donne la forme déterminée, et réelle de l'individualité... L'esprit de son peuple et de son temps, voilà l'étoffe d'un grand homme : c'est du haut de l'esprit commun à tous qu'il est grand et commande à tous ». Mais il osait écrire : « Ou nul guerrier ne doit être appelé grand homme, ou s'il est grand il faut l'absoudre et absoudre en masse tout ce qu'il a fait ». Inutile de dire que pour ce philosophe les deux genres les plus favorables à l'éclosion des grands hommes étaient la guerre et la philosophie, Aristote ou Alexandre, Colomb et Vasco de Gama ou Bacon et Aristote, Napoléon ou Victor Cousin (2). Saint-Simon, en dépit de son goût

(1) Gustave Simon. — *Le Roman de Sainte-Beuve.* — Lettre de Sainte-Beuve, 6 février 1834.

(2) V. Cousin. — *Œuvres.* T. I. — Introduction à l'histoire de la philosophie, 10e leçon, p. 74, 82.

pour les industriels rendait aux génies des hommages aussi royaux. Ses plans de société renouvelée proclamaient la nécessité d'un pouvoir spirituel, qu'à maintes reprises il confiait aux artistes, aux savants, aux penseurs. Son disciple Auguste Comte allait reprendre ces idées, les mettre en forme, leur donner une apparence de rigueur scientifique (1). Mais pour tous que ce fut Victor Cousin, Saint-Simon ou Auguste Comte, le grand homme n'a qu'un devoir, c'est de remplir sa mission historique de représentant de l'humanité, d'aider à l'évolution : sa valeur morale devient tout à fait secondaire. C'est la valeur sociale, l'aide apportée au mouvement progressif de l'humanité, qui domine toutes les autres considérations de vertu et de justice.

Plus que les théories philosophiques, la Révolution de 1830, en donnant une part de gouvernement à des hommes qui, la veille, n'avaient qu'une situation d'écrivain, avait démoralisé la génération littéraire. Des journalistes libéraux devenaient ministres, pourquoi des poètes ne deviendraient-ils pas eux aussi des puissances ? Balzac écrivait sur le fourreau d'une épée de Napoléon : « Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume ». Seul l'insouciant Musset pouvait siffler les écrivains « amoureux de la place publique », déclarer qu'il n'entrait pas dans ses prétentions,

D'être l'homme du siècle et de ses passions(2)

et railler les poètes qui se mettaient à chanter la liberté,

Comme ils chantaient les rois ou l'homme de Brumaire. (3)

Comment Victor Hugo allait-il répondre aux Nodier,

(1) Cf. Em. Faguet.— Politiques et Moralistes (2e série.— Saint-Simon, Fourier, Ballanche, E. Quinet, V. Cousin, Aug. Comte).

(2) Alfred de Musset. — *La Coupe et les Lèvres.* — Dédicace.

(3) Thureau Dangin. — *Histoire de la Monarchie de juillet*, t. I, liv. I, chapitre X.

aux Sainte-Beuve, aux Vinet et même aux Musset, qui l'accusaient de renier la beauté et la mission morales du génie pour suivre les instincts dépravés de la foule, ses mœurs irréligieuses, ses engouements politiques ? Au mois d'octobre 1835 le poète publie les *Chants du Crépuscule*. Dans le poème de la *Cloche* il développe sa théorie de la prédestination du génie qui ne peut rien perdre d'essentiel à sa mission, même par ses fautes. La vocation est inévitable, la grâce est inamissible. Sans doute la cloche est rayée en tous sens par les couteaux des passants, et le nom du Seigneur y devient illisible, mais, qu'importe! que l'Esprit-Saint la touche et lui dise ainsi qu'au poète: « Chantez, » aussitôt jaillira d'eux une harmonie immense, hymne à la nature, hymne de douleur, d'innocence, de foi et d'amour (1). Le génie ne peut pas être infidèle à sa mission, car elle s'accomplit en lui, même indépendamment de lui. C'est la conclusion jadis entrevue lorsqu'il déclarait, à propos de l'*Eloa* de Vigny, qu'en un sens, l'inspiration créait dans le poète comme un être nouveau et qu'il était peut-être vrai de dire « que l'on est parfois étranger comme homme à ce que l'on écrit comme poète ». C'est l'affirmation renouvelée que l'artiste peut faillir comme homme et rester pur comme poète. Le grand homme vaincu perdra sa gloire, son empire, sa couronne, son prestige, « il garde toujours son génie; » ainsi lorsque, dans la bataille, la pourpre du drapeau s'est envolée,

> Au plus haut de la hampe, orgueil des bataillons,
> L'aigle de bronze reste seule (2).

Cette distinction se transforme en antithèse. Les poètes profonds « qu'aucun souffle n'éteint » peuvent avoir dans le cœur les feux dévorants des passions et produire cepen-

(1) *Chants du Crépuscule*, XXXII. A Louis B.
(2) *Chants du Crépuscule*, XVI.

dant les poèmes utiles, le pain des esprits que demandent les hommes,

> Comme le haut Etna, flamboyant et fécond,
> Ils ont la lave au cœur et l'épi sur le front (1).

Il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver. Le chantre des *Feuilles d'Automne* annonçait qu'il tenait en réserve un recueil de poésies politiques qu'il voulait d'ailleurs qu'on appelât historiques. Il en donnait les prémices et comme l'ouverture symphonique dans la pièce irritée, dantesque et juvénalienne qui terminait cette œuvre. Tient-il sa promesse dans les *Chants du Crépuscule ?* Voici en effet l'Ode à la Jeunesse des Ecoles, l'Ode à la Colonne, l'Hymne officiel aux morts de Juillet, l'Oraison funèbre de Napoléon II, l'Appel en faveur de la Pologne, l'Exécution du traître Deutz : puis laissant l'histoire et la politique il médite sur les questions sociales, sur les événements du jour, suicide des hommes de joie, ignorance de l'enfant, misère ouvrière, prostitution, devoir de l'aumône et soudain se met à dérouler toute une guirlande de chants amoureux entremêlés de deux ou trois poèmes du foyer domestique. Trop justement il peut avouer à Canaris :

> Nous avons tout rayé pour écrire autre chose.

Les *Feuilles d'Automne* exaltaient la fonction religieuse du poète. C'était lui qui à travers la nature sentirait Dieu et l'exprimerait aux hommes. Les *Chants du Crépuscule* ne gardent pas cette belle foi. Il croit encore aux hommes doués d'un front vaste, qui en marge du livre de l'univers écrivent : « Nous sommes venus », et en découvrent le sens, qu'ils épellent comme Pythagore ou lisent comme Moïse. Mais s'il confesse que le mot, c'est Amour, il se

(1) *Chants du Crépuscule*, XII, A Canaris.

sent ravagé par la désolation et le doute, blessé par la création.

Le jour est dur, l'aube est meilleure ;

il rappelle ces temps d'ivresse, de foi en son étoile, en sa mission, où la nature lui parlait cette langue de l'ombre et du mystère,

Qui, par moments presque étouffée,
Chante des notes pour Orphée,
Prononce des mots pour Platon,

et il frémit tout entier à ce souvenir :

La terre me disait : « Poète ! »
Le ciel me répondait : « Prophète ! »
Marche ! Parle ! Enseigne ! Bénis !

Maintenant il reconnaît qu'il a sous son toit un mauvais hôte, l'ombre est dans son cœur, la douleur dans sa maison, un ver ronge sa grappe mûre et le chant désolé se poursuit de strophe en strophe pour finir par cet aveu découragé :

Aussi que de cordes brisées
Pendent à ma lyre déjà ! (1)

Bien que le remords semble avoir effleuré son âme, bien qu'il admire celle qui a su se faire en la nuit qui redouble

Une sérénité qui traverse sans trouble
L'orage extérieur (2) ;

bien qu'il s'épouvante de voir la foi décroître et qu'il salue la lampe de Jésus seule capable d'éclairer les recoins obscurs de l'âme, il ne remonte pas vers le christianisme ; il se résigne à ce doute, dont il ne sait s'il est un vice ou un malheur, qu'il croit inné au cœur de tout homme,

(1) *Chants du Crépuscule*, XXVI, A Mlle J.
(2) *Chants du Crépuscule*, XXXVII, A. Mlle, Louise B.

ainsi que la foi d'ailleurs, ce qui est singulier. Il se résigne ou plutôt croit pouvoir remplacer cette foi qui exige la vertu, la vigilance, le sacrifice, cette foi morte aujourd'hui par l'amour ou plutôt par un amour qui l'entraîne, sans demander un effort, à la dérive.

Aimer c'est la moitié de croire (1).

Cependant il n'ose publier dans les *Chants du Crépuscule* son *credo* nouveau, la pièce à Olympio qui justifie ses égarements et va jusqu'à leur donner un caractère divin. D'après ce poème, au fond de ses fautes il y a l'innocence, il y a surtout la possibilité de nouvelles transformations. C'est la main du Seigneur qui laboure son génie avec la charrue de la passion. Ainsi parle l'ami et Olympio lui répond « qu'il domine le monde et la nature comme un mage mystérieux, qu'il a fait sans doute des songes en son avril, mais quelle folie que de rêver l'éternité des roses. Nul mortel ne peut briser avec la passion, cette loi nommée expiation par les uns, destinée par les autres, cette loi fatale dont Dieu est l'axe et qui roule sur l'homme (2). Certes on entrevoit déjà une nouvelle théorie de la fonction du poète. Le poète a une destinée préfixe dans laquelle la passion mauvaise n'est plus le fruit amer d'une première faute, mais un élément. *La Cloche* cherchait à prouver qu'en dépit de ses fautes, il conservait son génie, l'ode à Olympio affirme que c'est par elles que son génie se développe et rend le son qu'il doit rendre : ce n'est même plus la théorie de l'art indifférent à l'immoralité de l'artiste : l'immoralité est nécessaire à l'art.

Victor Hugo a distrait ce poème de son recueil. Avant de le fermer, il s'interroge et il interroge autour

(1) *Chants du Crépuscule*, XXXVIII. — Que nous avons le doute en nous.

(2) *Les Voix intérieures*. A. Olympio, XXX.

de lui. L'heure est trouble : est-ce la fin ou le commencement, la nuit ou l'aurore ? Il se tourne vers l'Orient douteux, recueille tous les bruits; dans ses chants où l'amertume abonde, il reflète tout ce que l'âme rêve, tout ce que le monde chante, bégaye ou dit dans l'ombre, en attendant ; et à sa gerbe de poésies il donne pour titre : *Les Chants du Crépuscule.*

Le poète qui, à vingt ans, déclarait fièrement que la vision de l'avenir lui apparaîtrait sûrement dans les souffrances du sacrifice suprême, n'est plus maintenant que le sombre reflet des incertitudes de son époque. Troublé par les fautes qui troublent les autres, arrêté par les problèmes qui les arrêtent, ne croyant plus puisqu'ils ne croient plus, il avoue qu'il n'accepte pas de solution extrême, « ni oui, ni non ; il est de ceux qui espèrent (1) ». De tels aveux après les revendications hautaines des préfaces et des études précédentes sont une abdication. Ce n'est pas sans raison que Nisard constate alors le peu d'influence sérieuse du poète sur son époque et sa complète impuissance à prendre un rôle malgré de très visibles prétentions à les remplir tous (2). Il en révèle la cause, lui montrant la nécessité d'avoir un caractère déterminé, une physionomie distincte qui vous élève au-dessus de tous, si l'on veut exercer une action décidée sur son temps et sur son pays. Il lui donne, lui aussi, Byron en exemple ou même Béranger. « On sait ce qu'ils sont venus faire. On sait ce qu'ils représentent. On voit ce qu'ils veulent et ne veulent pas : on a confiance en eux, on personnifie en eux telle ou telle opinion, telle ou telle croyance. Ou bien ils sont en avant de leur époque, ils prophétisent l'avenir, ils réchauffent les âmes par de sublimes espérances ou bien ils se tiennent à côté et au-dessus,

(1) *Chants du Crépuscule*, Préface.

(2) *Revue de Paris*. M. Victor Hugo en 1836 par NISARD. (Janvier 1836).

toujours en avant, jamais à la suite ; toujours dominant, jamais dominés, toujours supérieurs à leur gloire et à leurs échecs ; car soit qu'ils pensent comme leur époque, soit qu'ils voient au delà, ils sont toujours trop en avant d'elle pour que la mesure de leurs triomphes et de leurs défaites soient la mesure exacte de ce qu'ils valent. »

C'est exactement ce qu'il eut dû penser du poète dont les dernières défaites sont loin évidemment de mesurer exactement la valeur, de Victor Hugo à trente-trois ans : en lui s'écroule tout ce qui malheureusement a été construit à la hâte, sans fondement sérieux. Mais dans la crise elle-même on constate une puissance supérieure, une volonté de domination persistant malgré tout, un besoin d'harmonie intime, une espérance invincible et une foi profonde en sa vocation. Ce n'est pas sous la forme de la prière que s'exprime le moins fortement cette pensée :

Nous attendons toujours ! Seigneur, prenez pitié
Des peuples, qui, toujours satisfaits à moitié,
Vont d'espérance en espérance,
*Et montrez-nous enfin l'homme de votre choix*,
Parmi tous ces tribuns et parmi tous ces rois
Que vous essayez à la France (1).

Va-t-il se reconstruire lui-même pierre à pierre dans le silence ? va-t-il sortir de ses doutes par l'action ? Double danger : la solitude favorable au travail de la pensée peut aigrir son égoïsme méprisant et l'action prématurée sans principes sûrs peut aussi le disperser, le monnayer, l'épuiser.

Il ne renonce pas à son rôle de poète justicier, mais sent qu'il doit attendre l'heure où toute cette force intime et bouillonnante se répandra. « O muse, contiens-toi, dit-il,

(1) *Chants du Crépuscule*, XV. — Conseil.

Muse de la loi juste et du droit souverain....
Jusqu'au jour d'éclater, plus proche qu'on ne croit,
Ne te dépense pas. Qui se contient s'accroît (1).

Il ne s'est pas laissé décourager par les attaques et les trahisons, du moins il s'est ressaisi et, après quelques mois de silence, il accepte la vie comme une descente dans l'enfer où il est soutenu par le génie au front calme, aux yeux pleins de rayons,

Le Virgile serein qui dit : Continuons (2).

Deux ans après les *Chants du Crépuscule* il publie les *Voix Intérieures* (1837). La préface revient sur la nature de la poésie et la fonction du poète : La poésie ! c'est cette musique que tout homme a en soi, l'écho de ce chant qui répond en nous au chant que nous entendons hors de nous. Le poète a donc pour mission de fondre la voix de l'homme, celle de la nature et celle des événements, chant du foyer, de la campagne et de la rue, en un même groupe. Victor Hugo renonce à la division qui avait présidé à la formation des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du Crépuscule*, en vers de la famille et en poèmes historiques. S'il mêle toutes les sources d'inspiration, le recueil aura-t-il une unité véritable ? Il ne s'en préoccupe guère à ce moment ; avant tout il établit la valeur même du poète, supérieur au sujet qu'il traite, son rôle qui consiste à élever, quand ils le méritent, les événements politiques à la dignité d'événements historiques ; il affirme son aptitude à remplir une sorte de magistrature spéciale, qui le mette au-dessus des hommes et des événements, qui lui donne le droit non seulement de les juger, mais de les récompenser ou de les punir par ses louanges ou ses invectives. Aussi insiste-t-il sur les qualités qui lui sont nécessaires pour ne pas être

(1) *Voix intérieures*, XXXII. O muse, contiens-toi !
(2) *Voix intérieures*, XXVII. — Après une lecture de Dante.

indigne de cette haute mission : intelligence des événements, intégrité de la conscience, impartialité, sympathie, désintéressement, indépendance. Et il fait rentrer toutes ces conditions dans cette formule : « Etre de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais ». (1) Eclectisme illogique et d'ailleurs impossible, mais c'est une conduite qui permet tout au moins au poète de se réserver et, sans être royaliste, ni bonapartiste, de chanter dans le même ouvrage, Charles X et l'Arc de Triomphe ; c'est en même temps une méthode qui lui donne l'occasion de reprendre avec plus de vérité des thèmes déjà traités. Il n'est guère possible d'être « tout à la fois irrité comme homme et calme comme poète », mais il est bon que le poète revienne avec calme à ce qui l'a jadis irrité. « Le résultat de l'art ainsi compris, c'est l'adoucissement des esprits et des mœurs, c'est la civilisation même ».

On regrette qu'il n'ait pas publié dans les *Chants du Crépuscule* les strophes à Olympio et la méditation *Pensar, Dudar ;* on verrait alors dans ce nouveau recueil des *Voix Intérieures* un retour à la poésie du foyer, un sentiment de la nature plus profond et plus consolant en même temps qu'une plus grande sympathie pour la religion catholique qu'il a quittée, tout au moins pour son fondateur qu'il comprend mieux. Aussi sa confiance renaît. La pièce intitulée *Prélude* est plus exactement le finale de l'œuvre, les dates en font foi ; il y célèbre son siècle, la noblesse de l'instinct qui le mène, la marche de l'Idée en mission, c'est-à-dire l'adoucissement des lois, l'apaisement du peuple, le respect du devoir, fils du droit; dans cet hymne à la civilisation il ne confond pas le progrès social avec le progrès économique, il sent la nécessité d'une force morale et la seule chose qui l'épouvante, c'est l'écho de la voix de Jésus qui va s'affaiblissant.

(1) *Voix intérieures*, Préface.

Comment ne pas espérer dès lors que le poète écoutera cette voix avec plus d'attention et d'humilité, qu'il s'imprègnera volontiers de cette doctrine jugée nécessaire et qu'il s'en fera l'écho fidèle dans cette société à qui elle manque si visiblement ? N'est-il pas ramené par le sentiment même de sa fonction de poète civilisateur à la religion qu'il avait rejetée dans la panique d'une révolution politique ?

Lamartine fut tellement enthousiasmé qu'il écrivit à Hugo : « En vous lisant je me sens fortement tenté de ne plus écrire de vers ; car il y a là des pages que l'on ne peut qu'admirer sans songer à les égaler,. » Mais d'autres furent scandalisés, surtout de la pièce à Olympio. Longtemps après A. Nettement dénonçait dans ce recueil le dernier terme de l'idolâtrie rationaliste, le culte de la suprématie, c'est-à-dire de la supériorité du génie de Napoléon, de la force populaire, du siècle actuel sur ses devanciers, surtout du poète sur ceux qui l'entourent (1). Qu'eût-il dit s'il eut connu le projet de Victor Hugo qui voulut tout d'abord publier un recueil intitulé les *Contemplations d'Olympio* avec cette préface : « Il vient une certaine heure dans la vie où l'horizon s'agrandissant sans cesse, un homme se sent trop petit pour continuer de parler en son nom. Il crée alors, poète, philosophe ou penseur, une figure dans laquelle il se personnifie et s'incarne. C'est encore l'homme, mais ce n'est plus le moi (2) », et s'il avait pu lire cette déclaration : « Quand la foi manque aux peuples, il leur faut l'art. A défaut du prophète, le poète ».

Le recueil suivant (1840) s'intitule *Les Rayons et les Ombres*. Ce titre ne permet guère d'espérer que le poète éclairera les autres du flambeau religieux enfin reconquis et jusqu'ici il a été fidèle à ses titres. La préface traite encore

(1) Alf. Nettement. — *Histoire de la Littérature Française sous la Gouvernement de Juillet.* — T. II. p. 116-130.

(2) *Les Feuilles d'Automne*, p. 496 et 500 (Edit. de l'Imp. Nat.).

la question du génie et de sa mission. Le poète a deux yeux, l'un pour l'humanité, c'est l'observation, l'autre pour la nature, c'est l'imagination. « De ce double regard toujours fixé sur son objet, naît au fond de son cerveau cette inspiration une et multiple, simple et complexe qu'on nomme le génie. » Jadis elle avait quelque chose de divin, elle naissait de la méditation et emportait par son élan le poète hors des bornes du monde réel ; il semble qu'elle s'humanise, elle n'est plus que le fruit de l'observation. L'observation s'applique aussi bien à la nature qu'à l'humanité, et Victor Hugo ne chasse pas l'imagination de ses études sur la société ; mais il est vrai que le spectacle de la nature développe plutôt sa rêverie, lui fournit la matière souple, colorée, infiniment variée de ses sensations et que l'étude des hommes devrait plutôt exciter dans son âme le désir de connaître les motifs et les mobiles les plus déliés de notre conduite, le jeu complexe de nos passions bonnes et mauvaises et les rapports entre nos sentiments et les siens sur les questions humaines.

Il le comprend : l'œuvre la plus belle qu'il puisse réaliser c'est le poème de l'Homme « dont Milton a écrit le prologue et Byron l'épilogue », non de l'homme céleste, ni de l'homme maudit, mais de l'homme civilisateur, poète harmonieux et philosophe, contenant, indépendamment des pensées qui lui viennent de son organisation propre et de la vérité éternelle, la somme des idées de son temps. » Préservé par le hasard ou sa volonté, de tout contact immédiat avec les gouvernements et les partis, il aurait une mission privilégiée ; il pourrait barrer le chemin à tous les mensonges, s'atteler aux principes embourbés dans les intérêts, se mêler à la vie de son temps et en exprimer la haute signification, relever la dignité de la créature humaine, en faisant voir qu'au fond de tout homme, si désespéré et si perdu soit-il, Dieu a

mis une étincelle qu'un souffle d'en haut peut toujours raviver, que la cendre ne cache point, que la fange même n'éteint pas — l'âme. Cette partie de la préface prépare le roman des *Misérables* auquel il songe ; la suite annonce le poète des *Châtiments*, de *Dieu* et des *Contemplations*, ou plutôt elle annonce un poète épique décidé à fondre en une seule et même œuvre toutes les richesses si variées de son génie. « Superposant constamment son esprit à l'univers, il laisserait rayonner, à travers toutes ses créations, la splendeur de la création de Dieu, il aurait le culte de la conscience comme Juvénal, de la pensée comme Dante, de la nature comme saint Augustin. Et ce qu'il ferait ainsi par cette profonde peinture du Moi ce serait la grande épopée mystérieuse dont nous avons tous chacun un chant en nous-mêmes (1). Il serait l'homme de tous les temps et l'homme de son temps. »

Chacun de nous n'a qu'un chant de cette épopée mystérieuse parce que, comme le dit Vinet, « en général notre vie à presque tous est une abstraction : pour mieux être l'homme d'une certaine position ou d'un certain rôle, chacun de nous cesse d'être un homme, l'espèce l'emporte sur le genre ; l'artiste est artiste, le théologien est théologien, le politique est politique. Il faudrait que dans une certaine mesure, chaque homme fût tous les hommes à la fois. La vie humaine n'a de vérité qu'à ce prix. » Et il avait raison d'ajouter en parlant du poète : « Le talent de quelques autres consiste à imaginer ; son talent à lui c'est de vivre (2) ». Mais vivre ne suffit pas, il faut bien vivre et pour remplir sa fonction complètement, vivre la vie la plus intense ; le poète demande une place supérieure et une liberté illimitée : il faut qu'il soit accepté de tous, qu'il ait partout ses entrées : « qu'il puisse aller voir en

(1) *Les Rayons et les Ombres*, Préface.

(2) VINET. — *Poésie Lyrique. — Etudes sur la Littérature française au XIX^e siècle*. t. II.

ami, à son heure, le printemps dans la prairie, le prince dans son Louvre, le proscrit dans sa prison, suivant son inspiration, sans autre but que de penser et de faire penser ». Certes on ne lui reconnaîtra ces droits, cette indépendance, cette autorité, que s'il les mérite par son respect religieux et son désintéressement continu : « Pietate gravem ac meritis si forte virum quem Conspexere, silent » dit Virgile.

Une pareille préface est un engagement. Le recueil s'inscrit entre une proclamation qui renouvelle l'affirmation de la *Fonction du poète* et un poème philosophique, *Sagesse* qui contiendra vraisemblablement le *Credo* du génie. A ceux qui lui conseillent de fuir dans la solitude harmonieuse la foule et les luttes politiques, il répond : « Oui j'aime la nature, mais chacun se doit à tous, toute pensée est une force, malheur à qui abandonne la mêlée,

Honte au penseur qui se mutile,
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité (1).

C'est au poète de préparer les hommes meilleurs, de faire flamboyer l'avenir, de semer dans des âmes élues la foi en l'idée auguste d'où sortira la société renouvelée. Sans doute il y a des rhéteurs ambitieux, des scribes corrompus, des philosophes vendus, des tribuns débauchés ou flatteurs ; s'il n'y avait qu'eux le devoir serait de les flageller et de crier : « Malheur », mais, Dieu laisse toujours parmi les hommes quelques fronts sublimes où ils peuvent voir luire la vérité ; ce front illuminé, c'est le poète.

Peuples, écoutez le poète,
Ecoutez le rêveur sacré,
Dans votre nuit, *sans lui complète*,
Lui seul a le front éclairé.

(1) *Les Rayons et les Ombres*, I. — Fonction du Poète.

Il affirme de nouveau la grande mission qu'annonçait au début des *Odes et Ballades* « Le Poète dans les Révolutions », mais avec quelle force et quelle virilité ! Il redevient le prophète distinguant dans les ombres des temps futurs « le germe qui n'est pas éclos » :

Dieu parle à voix basse à son âme.

C'est lui qui ramasse la tradition féconde, car il connaît la puissance de la continuité et s'il est l'homme de l'utopie, il sait que toute idée, qui prend le passé pour racine,

A pour feuillage l'avenir ;

il possède même un pouvoir qui ne laisse pas que d'étonner : « Il éclaire la vérité ». Comprenons simplement qu'il la dégage des voiles ténébreux, qu'il la fait resplendir aux yeux de l'âme, qu'il y conduit les hommes,

Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs.

Cette fonction sublime, cette fonction de lumière, Hugo la remplissait jadis en avertissant Charles X de l'indignation du peuple, contre-coup de l'indignation de l'artiste, mais le roi s'est contenté de répondre : « O Poète ». Et la Révolution de 1830 lui semble un peu naïvement une conséquence de l'interdiction de *Marion de Lorme*. Aujourd'hui il conseille la jeune fille dans sa mansarde et son esprit perce le crâne austère du peuple, comme la racine du chêne entr'ouvre le granit ; il intercède pour Barbès auprès du roi, il rappelle à l'honneur le conseil municipal qui refusait un tombeau à la duchesse d'Abrantès, et stigmatise le peuple qui d'opprimé devient oppresseur et, comme les rois, a la brutalité pour dernière raison. La nature, qu'il apprit à aimer aux Feuillantines, sous l'œil indulgent de sa mère, parmi les leçons d'un vieux prêtre, est un commentaire vivant de l'Evangile

et un spectacle souriant qui rassure l'âme sur le grand secret. Pour compléter cette vie nouvelle, il encourage le statuaire David à montrer au peuple les grands hommes,

Fronts où se résuma toute l'humanité (1).

initiateurs, inventeurs, artistes, savants, bons rois, bons prêtres, poètes, l'apôtre et le soldat, et à donner à la ville ce grand exemple :

Les fureurs du tribun et leur songe abhorré
N'entrent pas dans le cœur de l'artiste sacré.

Travailler pour le peuple, mais sans se mêler à la foule, écraser les vices, vivre parmi les grands esprits qu'il glorifiera et soi-même par degrés s'éblouir de son œuvre : tel est le programme qu'il propose au sculpteur, et qu'il se propose à lui-même, en partie. Malgré les apparences il n'y a pas contradiction entre cette pièce et l'ode sur la fonction du poète, car pour être utile à la foule, pour collaborer au progrès humain, au développement de la cité, le poète peut s'isoler dans la méditation, comme l'artiste dans son atelier ; il suffit que son œuvre travaille, qu'elle soit utile il peut rester dans son ciel comme l'étoile, pourvu que sa marche et sa lumière guident les hommes : c'est pourquoi il dit encore :

Ami, cache ta vie et répands ton esprit (2),

laisse aller ta poésie loin de ton vallon, à travers les âmes fécondées, jusqu'à Dieu. Elle recueillera toute eau qui sort de terre ou qui descend du ciel, désaltérera à la fois dans son courant un voyageur malade et tout un peuple.

Sois petit comme source et sois grand comme fleuve !

Soudain au verso de la page, on se trouve en face d'un autre poète. Plus d'optimisme ; il s'étonne du noir mys-

(1) *Les Rayons et les Ombres*, XX. — Au statuaire David.
(2) *Les Rayons et les Ombres*, XXI. — A un poète.

tère de l'homme, de l'amour, de l'arbre et de l'oiseau ; perdu en d'affreux labyrinthes, il s'épouvante d'entendre tomber dans un gouffre inconnu le flot des jours, de voir le sort se rire de nous et Louis XVI heureux sur la place même où germe son échafaud. Plus de fonction sublime : il renonce à la gloire ; sa pensée qui pouvait emplir un monde ne veut plus emplir qu'un cœur. Que lui importe le peuple, la volupté lui suffit :

Chante ! en moi l'extase coule ;
Ris-moi ! c'est mon seul besoin (1).

En vain voit-il passer les poètes lumineux dans ses songes :

Je veux, quoi qu'ils me conseillent,
Préférer jusqu'à la mort,
Aux fanfares qui m'éveillent
Ta chanson qui me rendort.

C'est l'oubli d'une heure peut-être, l'ivresse d'un instant, le poète n'est pas impeccable ; que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ? — Il ne s'agit pas de l'accabler sous le poids de ses propres aveux ; il y a là plus qu'une faiblesse ; ce poème écrit dans une heure de défaillance, il le conserve, le relit, l'insère dans son recueil. Au moment de se donner au public comme une source de lumière, il ne craint pas d'y mêler cette ombre, il ne comprend pas qu'il doit purifier cette eau même ; il renonce à son principe : « Il pourra faillir comme homme, comme poète il sera pur, grave, sérieux. » Répondra-t-on qu'il a mieux fait d'agir ainsi, d'abandonner cette maxime d'hypocrisie qui corromprait toute la sincérité de l'œuvre. Soit, mais l'âme ne peut accepter ces attitudes contradictoires. Victor Hugo l'a déclaré lui-même à David, c'est le devoir du génie d'écarter de

(1) *Les Rayons et les Ombres*, XXIV. — Quand tu me parles de gloire.

lui les pensées basses ; notre œuvre est solidaire de notre vie :

> Ce que nous avons fait tôt ou tard nous raconte...
> Les actions qu'on fait ont des lèvres d'airain.

Et le danger n'est-il pas que le poète, par suite de ce besoin intime d'unité, n'abaisse son idéal, n'obscurcisse ses principes les plus clairs, ne supprime la base morale et religieuse dont il a senti pourtant la nécessité. Quand on ne veut plus mettre sa conduite d'accord avec ses principes, on met ses principes d'accord avec sa conduite. Tout homme, dit-il, porte en son âme un mot suprême écrit par le Seigneur : Gloire, Bonheur, Vertu, Patrie, qui ne sont au fond qu'un même mot « Foi dans la langue du ciel, amour dans la langue des hommes (1) ». Il est déjà bizarre de voir la gloire, le bonheur et même la patrie synonymes de vertu, mais cet amour lui-même est susceptible de bien des sens, ainsi qu'il appert du Banquet de Platon ; c'est le sens vulgaire de la sensualité qui prédominera chez le poète. Est-ce donc la peine d'évoquer le Dieu saignant au Calvaire pour conclure : « Aimons, soyons deux (2) ! » de sonder la mer azurée et le ciel splendide pour en rapporter cette perle ou cette étoile :

> Aimez donc ! car tout le proclame,
> Car l'esprit seul éclaire peu,
> Et souvent le cœur d'une femme
> Est l'explication de Dieu (3) !

Au moment de clore ce recueil décisif, il reproche à l'homme, enfoui sous les besoins du corps, de ne rechercher que la jouissance, la vanité, l'or :

(1) *Les Rayons et les Ombres*, XXVI. — Mille chemins, un seul but.

(2) *Les Rayons et les Ombres*, XXX.— A cette terre où l'on ploie.

(3) *Les Rayons et les Ombres*, XL. — Caeruleum mare.

Et tu ne comprends pas que ton destin, à toi,
C'est de penser ! c'est d'être un mage et d'être un roi ? (1)

c'est d'extraire Dieu de la nature et du monde en les faisant passer par le creuset de l'âme ? Comment Victor Hugo, pendant cette phase si troublée, pourra-t-il conduire à bien cette mystérieuse expérience ? Quelle religion a-t-il élaborée ? quel Dieu a-t-il trouvé ?

Le mois même où il publiait les *Rayons et les Ombres* le philosophe anglais Carlyle faisait sa première conférence sur les Héros (mai 1840) : « La chose qu'un homme prend réellement et pratiquement à cœur et tient pour certaine, en ce qui concerne ses relations vitales avec ce mystérieux Univers et son devoir et sa destinée, là, telle est dans tous les cas la chose première pour lui, et celle qui crée et détermine tout le reste. C'est là sa religion... Pour un homme ou pour une nation nous demandons avant tout : Quelle était leur religion ? Etait-ce Paganisme, — pure représentation sensuelle de ce Mystère de Vie ? Etait-ce Christianisme : foi dans un Invisible comme seule réalité ? Etait-ce Scepticisme, incertitude et enquête pour savoir s'il y avait un Monde invisible, quelque Mystère de vie — doute quant à tout cela, ou peut-être, incrédulité et nette négation ? Répondre à cette question c'est nous donner l'âme de l'histoire de l'homme ou de la nation. Les pensées qu'ils avaient étaient les mères des actions qu'ils faisaient ; leurs sentiments étaient les pères de leurs pensées : c'étaient l'invisible et le spirituel en eux qui déterminaient l'extérieur et l'effectif (2). » Victor Hugo va donc nous révéler son âme dans ce poème de *Sagesse*. Chaque être, dit-il, suit sa loi, l'homme seul a dévié, il ignore et nie et végète, tandis que la chose pense et vit. — Pourtant il a reconnu lui-même que

(1) *Les Rayons et les Ombres*, XLIV. — Sagesse.

(2) Th. Carlyle. — *Les Héros* — Odin. (Traduction Izoulet-Loubatières), p. 5 et 6.

l'homme progresse; la souffrance enseigne la sagesse et il écoute trois grandes voix dans sa raison qui tremble. La première excite en lui le courroux des prophètes contre le siècle impie et sans foi, l'esprit vengeur d'Amos et de Jérémie effrayant les hommes mauvais au nom de Jéhovah ; la seconde conseille le pardon, l'espoir en un Dieu indulgent à l'homme, vivant dans chaque atome, principe, but et milieu de toute chose ; la troisième conclut à l'impassibilité devant le mal et le bien, choses indifférentes à un Dieu qui les domine et les ignore. Pan n'a pas besoin qu'on le prie ou qu'on l'aime; que font au Très-Haut les hommes insensés ?

Fantômes dont jamais ses yeux ne se souviennent.

De ces trois théories les deux premières contiennent un problème dont le mystère fatigue vainement la pensée: Comment la Justice de Dieu se concilie-t-elle avec sa Miséricorde ? Comment la Toute Bonté est-elle en même temps la Parfaite Equité ? Mais ces deux conceptions sont inconciliables avec la dernière. Si l'homme a des devoirs vis-à-vis de Dieu et Dieu de l'amour à l'égard de l'homme il ne peut être question d'indifférence, il est impossible de dire : « Aimer ? haïr ? qu'importe ! » Les premières voix affirment, la dernière nie. Que fera le poète ? Est-ce que toute sa conscience ne va pas protester contre la théorie de l'inutilité de l'effort devant Dieu ? n'est-il pas le rêveur sacré, l'étoile, la lumière qui éclaire ? Dieu qui jamais ne se retire n'a-t-il pas laissé quelques rayons de son soleil luire sur son front ? En 1830 au début de la crise il voyait s'ouvrir devant lui les trois routes du carrefour ténébreux : « Nier, douter ou croire, » et il disait tout bas : « J'irai, Seigneur, où tu m'envoies ! » Dix ans après on peut lui demander dans quel chemin il s'est engagé.

Victor Hugo n'admet même plus le problème. « Mille chemins, un seul but », répond-il. De ces trois conseils sort

pour son cœur une bienveillance universelle et douce qui attendrit son vers à moitié fait qu'achèvera l'influence de la nature. Bien loin de se disperser, affirme-t-il, toutes les routes convergent. Il ne se rappelle plus ses angoisses dans l'incertitude de sa voie, les tâtonnements de la société au lendemain d'une révolution, les démentis donnés par l'expérience à son optimisme naïf de royaliste. Il se garde bien d'ailleurs d'indiquer même vaguement comment peuvent s'unir dans son âme ces conseils opposés, sans la détruire, et se détruire eux-mêmes. Il n'a pas avancé d'un pas, il est toujours à ce carrefour des trois routes. Seulement en 1830, il sentait l'angoisse d'un choix nécessaire et d'une erreur possible. En 1837 il semblait hésiter entre le christianisme et la doctrine de Pierre Leroux :

> Sous l'être universel, vois l'éternel symbole,

et révélait les transformations qui se faisaient en lui :

> Il en vint par degrés à ce qu'en sa pensée
> Tout vécut. — Saint travail que les poètes font ! (1)

En 1840 il est dans la joie, il croit à une synthèse des contradictoires. « Tout jeune homme qui n'a pas reçu une éducation forte et sainte, dit Hello, éprouve, pendant un temps plus ou moins long, des aspirations sans objet. Toute la littérature a été ce jeune homme et voilà le romantisme. Le romantisme c'est l'état de l'âme rappelée au sérieux par le malheur et complètement ignorante de son but et de sa route. Alors elle constate ses maux sans en chercher le remède, et la parole humaine n'est plus qu'une plainte... On se lamente et on appelle de ses cris la chose sans nom qui ne répond pas. Aussi le désir romantique renonce-t-il à toute satisfaction présente et

(1) *Les Voix Intérieures*, LXI. — Que la musique date du XVIe siècle.

même future : il est l'acceptation musicale du désespoir organisé... Le romantisme est le désir de l'Infini destitué de celui qui est Infini (1) ». Et pourtant on l'admire d'avoir vivifié par le rhythme « les grands instincts du siècle, la sourde reconstruction des croyances religieuses, les terreurs muettes qui l'assiègent devant la terrible énigme de la destinée; enfin... l'inutile et majestueux effort de l'âme palpitante et blessée qui soulève son aile vers la voûte d'où elle est tombée. » On lui fait un mérite de ne pas débattre des doctrines, « car sa mission est de chanter des pressentiments et des sentiments. La poésie chez les vrais élus de Dieu est l'incarnation, est la voix frémissante de toute la vie qui circule autour d'eux. » Le poète est un fleuve « Plus donc il reproduit de sentiments et de faits... plus il est grand, car dès ce moment, il n'est plus un homme, il est une multitude. Le vrai poète c'est tout un monde qui chante sur une seule lèvre. (2) » D'autres le comparent à un soleil s'absorbant en Dieu :

> Soleil de la pensée, astre immense, prophète
> Sur la création roulant son âme en feu,
> Ainsi, quand vient le soir, ainsi, sa course faite,
> Le poète est repris par l'océan de Dieu. (3)

Le poète s'est engagé dans une impasse qu'il prend pour une route nouvelle. Mais tant qu'il n'aura pas réalisé en lui-même cette synthèse il ne peut conduire l'humanité, ni remplir sa fonction (4). Aussi sa lyre intime va se taire maintenant pendant plus de dix ans ; elle ne se réveillera pour le monde que sur la Grève de Jersey.

(1) E. Hello. — *Les Plateaux de la Balance*. p. 34.

(2) La *Presse*. — L'Inconnu (Eug. Pelletan). 28 juin 1840.

(3) Alph. Esquiros (Avril 1840). — *La Couronne poétique de Victor Hugo*, p. 63.

(4) Cf. H. Pellier. — *La Philosophie de Victor Hugo*. — (Rudeval, p. 22.)

# CHAPITRE VII

## ESCHYLE

SOMMAIRE : *Le silence de la Lyre. — Causes : Dessèchement des sources anciennes. — Obstacles aux thèmes nouveaux. — Désir d'une action politique. — La nouvelle fonction : Victor Hugo, Ruy Blas et Chatterton. — Le parti de la civilisation.* — I. L'Académie : *Rôle du poète, rôle de l'Académie. — Concentration des forces littéraires pour la mission de la France. — Nécessité de la foi.* — II. Le Théâtre : *Les Jumeaux. — Les Burgraves. — Eschyle.* — III. La Chambre des Pairs : *Le Rhin. — Le clergé littéraire et la papauté du génie. — La mort du duc d'Orléans et l'adresse à Louis Philippe. — Le dédoublement impossible. — L'apostolat de Paris. — Attitude des contemporains : Sainte Beuve, Saint Marc Girardin, Alphonse Karr, Saint-René Taillandier. — Légitimité du nouveau rôle du poète et devoirs qu'il impose.*

Le poète continue d'affirmer sa mission ; rien ne se dégage ; les critiques redoublent, il attend. « Qui se contient n'accroît. » Mais ce silence n'est pas l'inaction. Laborieusement il cherche à élargir sa zone d'influence, à fortifier les positions conquises, à gagner de là des points plus élevés, plus importants encore, d'où il dominera et regardera au loin. C'est la scène à conquérir définitivement, l'Académie dont il faut forcer les portes, la Chambre des pairs où dès sa jeunesse il a marqué sa place : théâtres divers, mais qui n'ont d'importance qu'en raison de la mission du poète. C'est aussi la nature à pénétrer et à transformer en pensée vivante et moderne. Deuils et déceptions, événements de famille et événements politiques troubleront tour à tour profondément son âme ; le

mouvement des esprits fera pression sur elle, mais au cours de la vie sa foi intime en lui-même s'affermira, se précisera, s'enrichira, sa fonction lui apparaîtra encore plus haute et plus belle. Saura-t-il en être digne et, pour la remplir, accepter tous les sacrifices qu'elle exige ?

S'il est un rôle auquel il ne se résignait pas, c'était celui de Chatterton. Sans doute il avait ses crises de doute. Au lendemain du triomphe de Lamartine à l'Académie, comparant la gloire de son ami à ses propres efforts si vains et si obscurs, il lui envoyait une ode désespérée. « Si mon navire, lui disait-il, se brise à la terre que cherchaient mes yeux obstinés,

> Pleure, ami, mon ombre jalouse,
> Colomb doit plaindre Lapeyrouse,
> Tous deux étaient prédestinés (1).

Mais ce sont plutôt des accès de découragement que d'irritation contre la société : il n'attend pas qu'on lui fasse sa place, il espère bien la conquérir, et si la tristesse lui inspire de beaux vers sur le néant des gloires humaines, fût-ce celle d'un Napoléon ou d'un Dante, bientôt il reprend la lutte. Son poète à lui peut être forcé de se faire valet, soyez sûr que ce valet de génie aura son lendemain et deviendra chef de peuple.

N'est-ce pas en effet Victor Hugo lui-même qu'on entrevoit sous la livrée de Ruy Blas ?

> Je me perdais, marchant pieds nus dans les chemins,
> En méditations sur le sort des humains.
> J'avais bâti des plans sur tout, — une montagne
> De projets ? (2)

N'est-ce pas lui que la reine d'Espagne admire, resté seul debout, parlant comme devraient parler les rois, terrible

(1) *Feuilles d'Automne*, IX. — A M. de Lamartine.
(2) *Ruy-Blas*. Acte I, scène III, p. 30.

et grand comme eût été Dieu même ? N'est-ce pas au poète qu'elle dit :

> O César ! un esprit sublime est dans ta tête ;
> Sois fier, car le génie est ta couronne à toi ? (1)

Cette reine n'est peut-être que l'épouse du duc d'Orléans, Hélène de Mecklembourg, admiratrice du poète qui eut pour elle, jusque dans l'exil, un culte respectueux (2). En 1839, V. Hugo confiant dans la génération nouvelle, écrit à un de ses représentants : « Le jour où entre le parti de la Restauration et le parti de la Révolution, *le parti de la Civilisation* surgira, ce jour-là sera votre jour. » Il ajoute: « Ce parti-là, ce sera vous (3). » Le poète en sera lui-même le chef, centre et soleil des esprits, comme le fut Louis XIV, pour qui il professe alors une sympathie profonde (4). Bien loin de croire que la rêverie nuit à l'action, que la contemplation de la nature l'écarte de la pratique des affaires, il déclare dans ses lettres du Rhin « que l'esprit qui sait être libre et ailé parmi les oiseaux, haut, serein et paisible parmi les montagnes, sait aussi, quand vient l'heure, *mieux peut-être que personne*, être intelligent et éloquent parmi les hommes ».

Il va bientôt le prouver. Au mois de janvier 1841, après plusieurs assauts, il force la porte de l'Académie, il y pénètre sur la tombe de son farouche adversaire, le peu classique Népomucène Lemercier. Mais la question du romantisme est depuis longtemps réglée et il lui agrée médiocrement de restreindre son rôle quand une tribune pour la première fois fait entendre sa voix au pays tout entier. Ce qu'il célèbre dans Lemercier c'est le citoyen qui sut résister à Napoléon, ce qu'il examine, au seuil

(1) *Ruy-Blas*, Acte III, scène III, p. 101.
(2) C. Pelletan.— *Victor Hugo homme politique*, p. 86, 88 et sq
(3) *Correspondance* 1836-1882. — A Etcheverry, 27 février 1839.
(4) *Le Rhin*, I, p. 129.

de l'Académie, c'est la puissance des écrivains qui ont donné à la France, au-delà de ses frontières visibles, des frontières invisibles se confondant avec les bornes mêmes du monde civilisé. Leur tâche actuelle est de propager la civilisation, surtout à l'heure où, par la mort de Walter Scott et de Lord Byron, il n'y a plus dans l'univers que la littérature française qui reste allumée. Il refuse de ne voir dans l'Académie qu'une compagnie littéraire, un salon d'écrivains. Dieu a fait Rome pour l'homme ancien et Paris pour l'homme nouveau. Qu'on ne s'étonne donc plus de l'entendre affirmer à ses confrères : « Vous avez sur les cœurs et sur les âmes une influence immense. Vous êtes un des principaux centres de ce pouvoir spirituel qui s'est déplacé depuis Luther et qui depuis trois siècles a cessé d'appartenir exclusivement à l'Eglise (1) ». Ce n'est pas un compliment de bienvenue, c'est un programme.

Deux domaines relèvent de ce nouveau concile : le domaine intellectuel et le domaine moral. Lien des esprits spéculatifs et des esprits pratiques, l'Académie peut faire pénétrer la pensée là où ne peut pénétrer le code. Les autres pouvoirs assurent la vie extérieure, à elle de gouverner la vie intérieure. Et dès lors il est assez naturel que parmi ses devanciers Victor Hugo salue celui qu'il considère depuis longtemps comme l'homme complet, celui qu'adolescent il célébrait par deux fois dans ses pièces de concours académiques, Malesherbes, « à la fois grand lettré, grand magistrat, grand ministre et grand citoyen».

Victor Hugo mettait le pied sur la première marche de la Chambre des Pairs, mais il serait injuste de lui reprocher avec V. de Laprade de chercher à « donner pour étui à sa lyre un portefeuille de ministre », et assez ridicule de le renvoyer avec Salvandy à Jean-Baptiste Rousseau et à Clément Marot, en déclarant que la littérature n'a plus à conquérir le monde civilisé et que les nouvelles généra-

(1) Actes et Paroles. — *Avant l'Exil*, I, p. 63.

tions, comme des enfants de famille, n'ont plus qu'à soutenir la fortune paternelle (1). Le poète a une ambition plus haute que la pairie et le ministère et il tient bon : « Tu as raison, écrit-il à Asseline, de voir en moi plus qu'un poète, un homme. Vois-tu la pensée c'est la grande Eglise, c'est la grande patrie (2). » A Charles de Lacretelle il se déclare « avant tout dévoué à la civilisation, à la pensée, à son pays (3) ». A Alphonse Karr, qui le raillait spirituellement de son ambition, il répond : « L'Académie après tout a été une grande chose *et peut et doit le redevenir*, grâce à tous les hommes de pensée et d'avenir. Je suis la brèche vivante par où ces idées entrent aujourd'hui et par où ces hommes entreront demain (4). »

Mêlée à tout, au naturalisme, à l'histoire, à la philosophie, aux hommes et aux événements, l'âme du poète doit toujours être prête à aborder les questions politiques comme les autres, affirme-t-il dans la préface du Rhin au mois de janvier 1842. Il croit suivre la logique de sa vie : « N'avoir pas reculé dès le premier jour devant la laborieuse mission de l'écrivain, c'est s'être imposé la loi de ne reculer jamais. Gouverner les nations c'est assumer une responsabilité, parler aux esprits c'est en assumer une autre. Et l'homme de cœur, si chétif qu'il soit, dès qu'il s'est donné une fonction la prend au sérieux. Il sait que la persévérance est une force (5). » Toute la question était de savoir si ce n'était pas confondre les fonctions et les compromettre l'une par l'autre que de vouloir mêler à ce gouvernement spirituel une part de la direction politique.

Cette puissance sur les affaires était-elle utile à celui qui

(1) Institut de France. — Réponse de M. de Salvandy 1841.

(2) Asseline. — *Victor Hugo intime.* — Lettre de V. Hugo, 9 juin 1841.

(3) *Correspondance* 1836-1882, 10 juin 1841.

(4) *Correspondance* 1836-1882. — Lettre de V. H., 20 juin 1841.

(5) *Le Rhin*, I, préface, p. 2.

ambitionnait la royauté spirituelle, ou, pour lui donner son vrai nom, la papauté des esprits ? Sans doute tout se tient, mais à s'employer aux entreprises les plus différentes, le poète ne risque-t-il pas de s'asservir à des travaux inférieurs, de perdre son temps, sa vie, en des luttes sans profit pour son œuvre ou pour l'humanité ? Que gagne Apollon à bâtir les murs de Troie ? Combien ne faut-il pas remercier la Providence de n'avoir inspiré à Shakespeare que l'amour du théâtre, d'avoir donné à Virgile la timidité et l'amour de la retraite ! Victor Hugo n'a-t-il pas sous les yeux un exemple terrible d'un génie égaré ?

Depuis 1833, depuis qu'il est entré dans le domaine politique, Lamartine méprise de plus en plus le divin don de la poésie, jusqu'à n'y voir qu'un simple passe-temps. « On ne doit donner, dit l'auteur de *Jocelyn*, à ces œuvres de complaisance de l'imagination que les heures laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et du temps ; ce sont les voluptés de la pensée ; il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme. Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient, avec toutes les armes, le grand combat de la patrie et de la civilisation, pendant que tout le monde moral se remuait autour de lui dans le terrible enfantement des idées et des choses ? Ce serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux, et qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'armée. — Il y a, quoiqu'on en dise, une grande impuissance ou un grand égoïsme dans cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de luttes. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme (1). » En 1838 il affirme : « La poésie est ce

(1) LAMARTINE.— *Joceleyn*. Avertissement, p. 6, p. 177 (Hachette 1888.)

qui déborde du calice humain. On ne vit pas d'ivresse et d'extase. » La poésie n'est qu'une consolation rare et accidentelle de sa pensée. Après avoir déclaré que le sujet de son poème était la nature morale comme la nature physique était le sujet du poète Lucrèce, après avoir remarqué que le plus beau thème des chants de la poésie c'est l'âme et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles, il avoue candidement que ses premières éditions sont de véritables improvisations et démoralise ses émules plus fidèles en les considérant comme des êtres privilégiés, des solitaires ascétiques de la pensée qui n'ont pas leur place dans le temps actuel, des égoïstes qui se mettent à l'écart de l'œuvre des siècles, de l'œuvre à laquelle tous doivent leur labeur, fut-elle une Babel ! (1) En 1839 il confesse que sa vie de poète n'était que le douzième de sa vie réelle. Il renie publiquement la Muse qui lui avait donné non seulement la gloire, mais le plus beau rôle qu'un homme pût désirer, celui de relever les âmes de ses contemporains abattues et desséchées par le scepticisme, celui de faire renaître en elles l'espérance avec la vie, de les tourner de nouveau vers les grands problèmes, non plus seulement avec l'analyse, mais avec toutes les puissances de leur être vibrant. Il oublie la beauté souveraine et bienfaisante de la poésie que les politiques avaient reconnue, devant laquelle les savants comme Cuvier s'étaient inclinés avec gratitude. Carlyle était plus profondément dans la vérité lorsqu'il rappelait le mot de Gœthe : « Le Beau est plus haut que le Bien; le Beau enveloppe en lui le Bien »; lorsqu'il posait la grave question aux Anglais : « Voulez-vous abandonner votre Empire Indien, vous Anglais, ou votre Shakespeare (2) ? »

(1) Lamartine. — *La Chute d'un Ange*. Avertissement. p. 2 (A. Lemerre, 1885).

(2) Th. Carlyle. — *Les Héros*. — Shakespeare, p. 177.

Lorsqu'il montrait le grand poète, resté par son œuvre, à travers les siècles, le lien intime de ses compatriotes dispersés, et de même en 1840 Dante principe d'unité de l'Italie plus une que la Russie qui n'avait pas encore de voix articulée.

Hugo n'est pas Lamartine, bien qu'il ait écrit : « Faire des vers, travail qui délasse, » et que ses recueils lyriques n'aient jamais été la réalisation d'un plan préalablement médité. Il ne veut pas dépouiller le poète pour faire triompher l'homme politique, mais le mettre à son rang, c'est-à-dire au premier, alors qu'on s'efforce de le resserrer dans le domaine étroit de l'imagination. La langue est une force sociale, il faut donc ménager ceux qui la possèdent. La pensée du nouvel académicien est que l'heure décisive de la civilisation va sonner. Il s'agit de savoir quelle est la nation qui prendra la tête du genre humain, qui réunira les peuples civilisés dans une même vie. Or le ciment des nations, c'est une pensée commune. Pas de pensée commune sans une même langue qui la fasse circuler dans les mots, qui sont comme la monnaie de l'esprit possédée tour à tour par chacun. Ce qui imprime l'effigie aux mots, crée la pensée commune, c'est avant tout l'art, la poésie, la littérature de la France, de Paris. Les autres capitales ne sont que des villes, Paris est un cerveau. La France mutilée n'a cessé de grandir depuis vingt-cinq ans de la plus réelle des grandeurs, la grandeur intellectuelle ; son esprit se substitue peu à peu à la vieille âme de chaque nation (1). C'est donc elle qui est appelée à guider l'humanité.

Jamais impérialisme intellectuel ne s'est affirmé avec une hauteur plus dédaigneuse de la force matérielle dans une formule plus ample et plus simple : « La résistance de l'Europe fera de la France une Rome de la civilisation future, affaiblie matériellement, mais moralement

(1) *Le Rhin*, III, Conclusion, p. 228.

agrandie, métropole de l'humanité, remplaçant sa vieille prépondérance militaire par un formidable pouvoir spirituel qui fera palpiter le monde, vibrer les fibres de chaque homme et trembler les planches de chaque trône, toujours inviolable par son épée, mais reine désormais par son clergé littéraire, par sa langue universelle au XIXe siècle, comme le latin l'était au XIIe siècle ; par ses journaux, par ses livres, par son initiative centrale, par les sympathies secrètes ou publiques, mais profondes des nations (1). »

C'est bien une Rome nouvelle brillante de clartés avec son esprit, sa constitution, son clergé : mais qui est-ce qui sera au sommet de la hiérarchie sainte ? Victor Hugo le laisse entendre suffisamment en ajoutant : « Ayant ses grands écrivains pour papes, et quel pape qu'un Pascal ! ses grands sophistes pour antéchrists, et quel antéchrist qu'un Voltaire ! tantôt éclairant, tantôt éblouissant, tantôt embrasant le continent avec sa presse, comme le faisait Rome avec sa chaire, comprise parce qu'elle serait écoutée, obéie parce qu'elle serait crue, indestructible parce qu'elle aurait une racine dans le cœur de chacun, déposant les dynasties au nom de la liberté, excommuniant des rois de la grande communion humaine, dictant des chartes évangiles, promulguant des brefs populaires, lançant des idées et fulminant des révolutions (2) ! »

Voilà le programme grandiose : la fonction du poète est d'organiser toutes les énergies intellectuelles de la France, car les nouvelles générations « sont littéraires comme elles étaient militaires sous l'Empire (3) », de les discipliner et de conquérir par elle l'esprit des peuples civilisés, d'effacer par conséquent les différences ethniques et nationales, et de constituer une vaste union euro-

(1) *Le Rhin*, III, Conclusion, p. 229.
(2) *Le Rhin*. III, Conclusion, p. 229.
(3) *Le Rhin*, III, Conclusion, p. 235.

péenne qui soit dans les temps modernes ce qu'avait été la chrétienté au moyen âge. Cette idée plus tard il l'appellera la République des Etats-Unis d'Europe. On comprend que, du haut de ce rêve, il puisse regarder Lamartine comme un émule, mais non comme un modèle.

Pour réussir il faut que toute importance soit donnée aux écrivains ; aussi menace-t-il le gouvernement de Louis-Philippe et lui rappelle-t-il que la lumière qui éclaire peut incendier. Si la mort du duc d'Orléans le frappe si douloureusement, c'est que ce prince s'entourait d'hommes de lettres et d'artistes et que son avènement, pensait le poète, aurait été l'avènement des générations littéraires : car « fils de la Révolution il avait le respect de tout droit et l'amour de toute liberté ». S'il dit au Roi frappé par la mort dans cette chère espérance : « Dieu a besoin de vous, » c'est qu'il sent la stabilité politique nécessaire à la France pour qu'elle réalise des conquêtes civilisatrices marquées par Dieu. C'est pourquoi il s'effraie de voir l'Amérique surgir et la Rome du Seigneur mourir, « la matière prendre le monde à la pensée, » et interpelle Dieu hardiment »

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux (1).

Qu'on relise la préface des *Burgraves* on s'apercevra rapidement que la grandeur du sujet, son caractère épique ont pour origine cette nouvelle conception de la fonction du poète : il veut lier dans l'admiration d'une même œuvre la France et l'Allemagne, et rappelle la lutte des Titans et la Thessalie d'Eschyle, pour affirmer qu'il y a aujourd'hui une nation européenne, comme il y avait au temps du tragique une nationalité grecque. « Toutes les nations policées appartiennent au même centre. » Il entrevoit le jour où sera accompli le magnifique rêve de

(1) *Toute la Lyre*, t. I. I, XXVI. Les Deux côtés de l'horizon. p. 66.. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 déc. 1842.

l'intelligence: «avoir pour patrie le monde et pour nation l'humanité (1) », et après son désastre dramatique, avec une tristesse fière, il consacre, comme Eschyle, son œuvre au temps. Si quelques années auparavant, il attaquait le privilège de Casimir Delavigne, consul à vie du Théâtre Français, au pied de sa tombe il n'a plus que du respect et prononce un discours qui eut honoré la mémoire d'un Lamartine. Ce n'est pas son jugement littéraire qui a varié, mais son appréciation du rôle de l'écrivain. Pour exécuter son plan il glorifie devant le public tous ceux qui ont les instincts du magnifique avenir de travail et de concorde et s'efforce d'augmenter la vénération du peuple pour la haute fonction que la pensée exerce parmi les hommes (2).

En 1845 il aura la lourde tâche de recevoir à l'Académie Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve, deux critiques qui naguère se sont efforcés de rabattre ses prétentions. Dans cette lutte académique le poète est admirable.

Saint-Marc Girardin, en 1843, a publié son *Cours de Littérature dramatique*, critique du théâtre romantique au nom du bon goût et de la morale. Les Grecs, selon lui, s'avançaient peu à peu vers le spiritualisme chrétien: nous semblons redescendre vers le matérialisme. Il voit dans les caractères de pères de Victor Hugo non des métamorphoses du type depuis Corneille, mais des altérations ; à son avis, de la *Phèdre* sort cette leçon austère et dure qu'il ne faut qu'une mauvaise passion pour perdre une âme ; *Lucrèce Borgia* au contraire ne donne qu'une leçon indulgente qui met le cœur de l'homme fort à l'aise (3).

C'est l'heure de montrer au critique son injustice et sa partialité. Victor Hugo lui répond par un tableau

(1) *Les Burgraves*, Préface, p. 9.
(2) *Avant l'exil*, II, p. 185.
(3) *Cours de littérature dramatique*, t. I, III, IV, p. 165 ; XIII, p. 339

élyséen de l'Académie qui domine l'Université comme les *templa serena* de Lucrèce. Reprenant son hymne en l'honneur des lettrés, tête de la nation, chefs visibles d'un pouvoir spirituel redoutable et libre, il éclaire leur responsabilité par l'exemple d'Homère créant Alexandre, de Virgile calmant l'Italie, de Dante l'agitant, de Lucain l'insomnie de Néron, de Tacite faisant de Caprée le pilori de Tibère, et tout ému de la grandeur de la mission des écrivains dont le talent est une magistrature, le génie un sacerdoce, il les adjure de tout rapporter à Dieu, avec un accent de piété et de pleine autorité qui suffirait à révéler le chef suprême de la nouvelle littérature (1).

Sainte-Beuve engage une véritable bataille. L'ancien fidèle est en effet devenu très incroyant à la mission sublime des poètes. Il ne se fait pas faute de lui opposer une conception de leur rôle toute contraire, d'exalter Casimir Delavigne, homme de lettres accompli et qui n'a été que cela, « poète à la fois populaire et modéré..., bon ménager d'un grand renom..., qui eut offert en tout temps une existence littéraire bien distinguée et bien rare, laquelle le devient plus à la considérer aujourd'hui (2) ». Après des allusions à d'autres talents élevés qui poursuivaient et atteignaient ou manquaient la gloire, il en arrive à lancer des vers d'une désolante platitude à cause de l'épigramme qu'ils contiennent.

Que le littérateur se tienne dans sa sphère,

et ce sera avec une ironie voilée qu'il parlera de l'idéal des Lamartine et des Hugo : « Je conçois que le divorce entre les différentes applications de la pensée ait cessé de nos jours, qu'un noble esprit habitué à parcourir la région des idées en tous les sens ne renonce pas à sa part de

(1) *Avant l'Exil*, I, p. 74.

(2) Institut de France. — Discours de SAINTE-BEUVE à l'Académie. 27 février 1845.

citoyen, à faire *peser* ou *briller* sa parole dans les délibérations publiques, à compter dans l'Etat », mais il louera avec conviction Casimir Delavigne d'avoir gardé, gravé au fond du cœur, l'antique programme d'Horace : « Quem tu Melpomene semel... »

Loin de suivre Sainte-Beuve sur ce terrain défavorable, de montrer tout ce que Melpomène interdit à ses nourrissons, de remettre à sa vraie place son rival défunt sans franche audace, Victor Hugo admirera, à travers ce fantôme, le poète lyrique et dramatique éducateur de la conscience humaine et gloire de la France. Il trouve dans les travaux mêmes de Sainte-Beuve l'occasion de proclamer sa foi nouvelle et de chanter la force qui jaillit de toute foi : « Qui que vous soyez, voulez-vous avoir de grandes idées et faire de grandes choses ? Croyez, ayez foi ! ayez une foi religieuse, une foi patriotique, une foi littéraire. Croyez à l'humanité, au génie, à l'avenir, à vous-mêmes... Il ne suffit pas de penser, il faut croire. C'est de foi et de conviction que sont faites en morale les actions saintes et en poésie, les idées sublimes ». Il semble qu'on entende en ces paroles comme un écho de ses premières théories de jeune homme. Sans partager la croyance catholique des Solitaires de Port-Royal, il affirmera que le penseur, au XIXe siècle, peut avoir sa foi sainte, utile, et croire à la patrie, à l'intelligence, à la poésie, à la liberté (1).

C'est déjà remplir sa mission que de la proclamer avec cette force dans les circonstances les plus solennelles ; c'est déjà travailler à la fondation de cette Eglise littéraire de la civilisation que de sonner le ralliement de toutes les bonnes volontés et de leur prêcher la nécessité de la foi. Quelques semaines après cette séance célèbre, une ordonnance royale élève le poète à la dignité de pair de France (13 avril 1845). Si un scandale le réduit quelque

(1) *Avant l'Exil*, t. I, p. 86.

temps au silence, dès qu'il peut monter à cette nouvelle tribune, il reprend son apostolat de la mission humanitaire et morale de la France, qui a, dans les choses de la civilisation, l'autorité que Rome avait et a encore dans les choses de la Religion. Il est vrai que cette distinction disparaît puisqu'il définit la civilisation : *la religion appliquée*. Pourtant ce n'est plus à Rome qu'il reconnaît la suprême domination spirituelle, mais à Paris qui peut jeter un prince en dehors du monde civilisé, comme autrefois la malédiction de l'Eglise pouvait placer un Empire au dehors du monde religieux (1).

Il continue partout sa prédication ; il célèbre, fut-ce sur la tombe d'un Frédéric Soulié, le rôle sublime de la nouvelle génération d'écrivains. Il convoque toutes les probités et toutes les intelligences à une croisade dont il est le Pierre l'Ermite en attendant d'en être le pape, l'Urbain II. Est-ce pour distinguer nettement les deux pouvoirs, les deux royaumes, le spirituel et le temporel, celui du Poète et celui du Roi, qu'il compose *la Source* où un aigle explique son entente cordiale avec le lion ?

> Rois dans les mêmes lieux ;
> Je lui laisse le bois, la montagne et la plaine
> Et je garde les cieux. (2)

Ce serait une explication bien mesquine de cette audacieuse conception que d'y voir simplement de la vanité le dernier terme d'un orgueil s'exaltant de poème en poème, une folie de grandeur luciférienne sur le point d'éclater au milieu de la société indifférente à de si sublimes projets. Bien au contraire, l'idée d'un pouvoir spirituel à fonder ne cesse de hanter les esprits. Edgar Quinet en est possédé comme Auguste Comte, Victor Cousin s'efforce de l'établir par l'Université, et

(1) *Avant l'exil*, t. I, p. 98.
(2) *Contemplations*, t. I. L. III, VI. *La Source*. (Oct. 1846)

Lamennais depuis sa rupture avec Rome tente de l'absorber dans son prophétisme. (1)

Aussi les critiques s'élèvent avec indignation ou douleur contre ces prétentions qui ne peuvent d'après eux que vicier le génie littéraire du XIXe siècle. Saint-René Taillandier déplore la dispersion de l'armée romantique, la rareté des vocations littéraires, la stérilité des résultats, l'infatuation, l'absence d'idées et l'orgueil politique, mais il constate que la puissance des penseurs est une vérité désormais accréditée. (2)

« Ce qui se disait ainsi de quelques époques privilégiées nos poètes et nos romanciers se l'appliquèrent bientôt à eux-mêmes avec une candeur merveilleuse. Comment ne seraient-ils pas à leur tour les guides lumineux des générations nouvelles. Leurs prédécesseurs avaient ignoré les résultats de leur œuvre, eux connaissaient la portée infinie de l'arme ». Il prenait à partie Victor Hugo. « Ce maître de la forme et de la couleur s'est persuadé un jour qu'il remplissait un sacerdoce providentiel et au moment où il éblouissait ses lecteurs par les jeux de sa palette étincelante, il a cru qu'il les nourrissait de sa pensée. On ferait un recueil singulièrement curieux de toutes les strophes sonores, de toutes les interpellations adressées au poète, à cet être supérieur, divin, irresponsable, médiateur entre la Divinité et l'homme, et qui transmet au monde, comme le démiurge des Alexandrins, la lumière qu'il a puisée au ciel. » Le critique ne refusait pas de reconnaître le caractère utile d'une pareille pensée, il niait que le poète eût compris et rempli les devoirs impliqués dans cette fonction. « Il fallait se dire que la puissance est aux idées, aux convictions fortes, aux principes qui animent toute une vie et qu'enfin puisque cette influence des lettres est si grande, elle mérite bien qu'on

(1) Cf. E. Faguet. — *Politiques et Moralistes* (2e série).
(2) *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1847.

l'achète par d'énergiques efforts et de douloureux sacrifices». Il accusait le poète de s'être cru dispensé du travail, « de s'asseoir sur le trépied prophétique et de balbutier des lieux communs ». Le grief était singulièrement injuste qui visait un travailleur aussi acharné que Victor Hugo, un aussi infatigable apôtre de la responsabilité de l'écrivain, du respect de la vie humaine, de la mission morale de la France, du développement de la liberté par l'intelligence des choses et des événements. Lieux communs, soit, mais toutes les grandes idées sont des lieux communs où se rencontrent des âmes non communes. Qu'il y eut des faiblesses dans la vie de Victor Hugo, des alliages fâcheux dans son esprit, c'était évident : son devoir et sa grandeur consistaient à « augmenter et à épurer la quantité de lumière qui était en lui ». (1)

Pour comble d'incompréhension, Saint-René Taillandier lui reprochait de n'être pas guidé par une foi, par un principe qu'il voulut faire triompher. « Une idée, une foi, disait-il, ce n'est pas seulement le but vers lequel on marche, la lumière qui éclaire les mers orageuses, la boussole qui indique le chemin, c'est aussi le lest qui maintient le vaisseau dans sa belle attitude ». Sans doute, et tout l'effort de Victor Hugo depuis 1827 était justement, comme il le disait dans son discours sur la question polonaise, de s'élever au-dessus de la forme gouvernementale, de placer la souveraineté « non dans les dynasties ou les peuples, mais dans toutes les idées d'ordre et de justice, de vérité », avec cette lumière, *la foi au progrès par le travail commun de l'intelligence et de l'amour.*

Comment après les appels nombreux de Victor Hugo à ses émules, incriminer son orgueil personnel, sa prétention d'avoir un rôle tout à soi. (Qu'est-ce donc que mon

(1) *Correspondance* 1836-1882. — Lettre à S. Lapointe, mars 1841.

rôle, s'il n'est pas tout à moi ?) Comment lui reprocher de n'avoir pas d'idéal qui le gouverne, à qui il doive son inspiration, dont il se reconnaisse l'humble interprète. Le critique écrivait encore : « Si une époque obéit à d'énergiques croyances, les plus hautains resteront à leur rang, et nul ne songera à usurper l'influence qui appartient à une société tout entière. Il faut être fier de son temps et modeste pour soi, il faut participer à la vie générale et échapper par là à cette adoration de soi-même qui a perdu tant d'honnêtes gens ». Mais Victor Hugo était en droit de lui répondre que depuis vingt ans il avait vu les croyances de la société s'écrouler et s'émietter ; son œuvre avait été justement de rechercher ce qui vivait encore, ce qui pouvait redonner de l'influence au groupe national dont il faisait partie. Il avait senti la nécessité de participer à la vie générale: aussi, pour cette œuvre de libération et de fraternité entreprise par les écrivains, cherchait-il à fonder une puissance spirituelle forte, indépendante, au-dessus de l'opinion. Il pouvait répondre enfin qu'à cette heure même où il était attaqué si violemment il composait son livre des *Misères*, pour exalter les vertus évangéliques d'un saint évêque et montrer comment, par l'influence de sa charité, une âme pure peut relever une âme tombée qui à son tour en relèvera d'autres.

Quelques mois après, en janvier 1848, il donnait un démenti à cette imputation calomnieuse de se croire le seul appelé à travailler à son idéal, en remerciant du haut de la tribune le nouveau pape, Pie IX, d'avoir fait voir « que l'Evangile contient toutes les chartes, que celui-là qui a dans l'âme la vraie charité divine, la vraie fraternité humaine, a en même temps dans l'intelligence le vrai génie politique (1) ». Non pas qu'il fut redevenu catholique; il parle en allié et non en fils : *Jungamus dexteras* ; mais, s'il se croit le représentant de cette civilisa-

(1) Actes et paroles. *Avant l'Exil*, I, p. 121.

tion dont l'aïeule est la Grèce, la mère l'Italie et la fille aînée la France, il faut avouer que c'est remplir avec grandeur et non avec orgueil, son mandat de génie, que d'exprimer si magnifiquement son admiration pour un pape qui « en communiant publiquement avec les idées des peuples a fait faire en un jour un pas à la civilisation humaine ».

Confiant dans un roi ami, intelligent de la liberté et désireux de maintenir la paix universelle, dans un pape qui répond aux aspirations de son temps, dans une pléiade d'écrivains rayonnant sur le monde civilisé, dans son propre génie tout préoccupé des questions sociales et capable d'en découvrir et d'en glorifier les hautes solutions morales, Victor Hugo travaille dans le recueillement de sa chambre à son roman. « Non je n'ai pas changé, écrit-il à Louis Boulanger,

> Je suis l'homme pensif que j'ai toujours été,
> Contemplant la nature, adorant la beauté,
> Fait d'admiration, d'étude et de prière. »

Créé pour souffrir et vivre par l'amour, il sent en lui deux musiques

> Dans la tête un orchestre et dans l'âme une lyre.

La fantaisie ne lui suffit pas, il a un but social

> Je veux les peuples grands, je veux les hommes libres ;
> Je rêve pour la femme un avenir meilleur....
> Comment guider la foule orageuse et pressée,
> Comment donner au droit plus de base et d'ampleur,
> Comment faire ici-bas décroître la douleur,
> La faim, le dur labeur, le mal et la misère.

Il médite sur les émeutes et sur les formes de gouvernement. Il lui semble que, si la République a pour elle la logique au point de vue de la spéculation pure, en France la monarchie a la raison, une nation devant se tenir à la forme sous laquelle son unité se développe. Il

distingue d'ailleurs de la République, machine politique, la démocratie fait éternel et préfère la monarchie héréditaire pour des raisons qui sont la conséquence directe de son idéal. Il trouve l'hérédité moins blessante pour la dignité humaine que l'élection. « En effet, voyez : l'hérédité fait de cet homme le roi ; pourquoi ? parce qu'il s'appelle Bourbon, Bragance, Brunswick ou Orléans. Rien de plus. Ce n'est que la constatation d'un fait ; cela ne met moralement personne au-dessous du roi, cela le réduit à l'état de principe et maintient à tous les esprits supérieurs au sien, à toutes les vertus plus haute que la sienne, *le droit de pouvoir saisir et gouverner*, lui présent, Dieu aidant. Le chef suprême est un chef nominal. L'hérédité laisse la suprématie réelle au concours, permet aux idées, *aux lettres*, aux conjonctures, de produire le *véritable gouvernant* et par conséquent ne froisse en rien la fierté du citoyen. Au contraire l'élection fait de cet homme le Président de la République, le chef de l'Etat, le chef effectif... Cela veut dire que cet homme est le plus capable, le plus honnête, le plus intelligent, le meilleur... Quelle injure pour tous ceux qui sont vraiment meilleurs que le meilleur officiel, plus grand que le plus grand proclamé ! (1) »

Soudain la monarchie constitutionnelle tombe, une nouvelle révolution confond les plans du pair de France et donne à Lamartine le gouvernail de la société. Ce rêve, naguère, semblait-il, la plus irréalisable utopie du poète des *Rayons et des Ombres*, un autre l'atteint ; ce rôle de pilote qu'il déclarait l'apanage du génie, un autre sous ses yeux le remplit. C'est Lamartine qui peut s'écrier :

Peuples, écoutez le poète.

(1) *Les Misérables*. (Edit. de l'Imp. Nat.) T. II, 4e partie, Reliquats, p. 355, 356, 358, 362.

# CHAPITRE VIII

## VOLTAIRE

SOMMAIRE : *Situation du poète en 1848. — Préoccupations sociales : le Roman des Misères. — La Révolution de 1848. — L'Evènement. — La candidature de Victor Hugo : La politique et la fonction du poète. — Le sénat de la Pensée. — L'attitude de Victor Hugo vis-a-vis de Louis Bonaparte. — La véritable ambition du poète et l'inévitable rupture. — Le coup d'État du 2 décembre 1851.*

De 1848 à 1851, Victor Hugo s'efforça de constituer le parti de la civilisation, le vrai parti de l'avenir qui éviterait les deux écueils de la routine et de l'anarchie, la Restauration et la Révolution. Il est manifeste qu'il se crut appelé à être le chef de ce nouveau parti ; on voit moins clairement dans quelle mesure le génie, pour remplir sa haute mission poétique, avait besoin d'une situation politique aussi éclatante. Ces deux fonctions ne sont-elles pas incompatibles ? En tous cas, jamais il ne renoncera à la première pour atteindre à la seconde. Il reste fidèle non pas à lui-même, mais à cet idéal dont il se croit, si l'on veut, le premier serviteur.

Aussi refuse-t-il les offres de Lamartine ; il ne veut se mêler à la Révolution de Février que pour l'apaiser par son autorité morale (1). Il accepte la République, non celle de la Terreur, mais la République nouvelle de la civilisation, qui sera la communion de tous les Français dans le présent, de tous les peuples un jour dans le principe démocratique ; car « la grande question fondamentale

(1) *Choses vues*. Nouvelle série, p. 174. Les journées de février. (Calmann-Lévy, 1900).

pour lui, n'est pas dans le mot République, elle est dans le fait démocratie ».

Le 11 juillet 1848, paraît l'*Evénement* qui prend pour devise cette parole du maître : « Haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple (1) ». Le journal exprime la pensée du poète, bien que celui-ci ait déclaré aux rédacteurs : « Nous devons nous entr'aider, dans nos périls et nous isoler dans nos consciences ». Quand Louis Bonaparte entre en scène, l'*Evénement* le soutient, mais en espérant que ce grand nom qui appartient à la France se fera pardonner par la seconde république d'avoir tué la première, que cet élu des classes qui souffrent sera aussi l'élu des classes qui pensent et conviera à son œuvre les penseurs restés jusque-là dans leur isolement et dans leur fierté (2). A la veille des élections de mai, Auguste Vacquerie adjure tous les hommes de l'art et de la pensée de donner à Victor Hugo une majorité imposante, de le faire sortir de l'urne un des premiers : « Ajoutons à l'autorité imprescriptible de son génie et de sa parole l'autorité *accessoire* d'une élection universelle (3) ». « Tous ceux qui attachent quelque importance à la grandeur intellectuelle de la France écriront en tête de leur bulletin le nom de celui en qui l'intelligence s'incarne au moment présent de la façon la plus éclatante ». Le poète en effet a dénoncé le mal moral qui travaille la société, l'excès des tendances matérielles, et préconisé comme remède le développement des tendances intellectuelles ; il s'est offert comme médecin et a désigné son poste : « Il faut et c'est là la grande mission, *la mission spéciale du ministère de l'instruction publique*, il faut relever l'esprit de l'homme, le tourner vers Dieu, vers la conscience, vers le beau, le juste, le

(1) *Avant l'exil*, I. Séance des Cinq Associations, p. 137.
(2) *Evénement* 28 octobre 1848.
(3) *Evénement*. 12 mai 1849.

vrai, le désintéressé et le grand ». Ce qui manquait, ce n'étaient pas les intelligences, c'était l'impulsion sympathique, l'encouragement enthousiaste, conseillés en vain aux gouvernements précédents (1).

A l'action du ministère doit s'ajouter celle de l'Institut. Il demande l'achèvement du Louvre pour en faire une sorte d'édifice métropolitain de l'intelligence, le palais du Sénat de la Pensée, de l'Institut des génies qui rayonneront là où rayonnait le trône, remplaçant une puissance par une puissance, siégeant au milieu des galeries d'art, des bibliothèques, des inventions, de l'Industrie, cerveau de ce grand corps. Le Louvre devenait une Mecque de l'intelligence, attirant les visiteurs de toutes les parties du monde (2).

Aussitôt après la réélection de Victor Hugo (13 mai 1849), l'*Evénement* déclare opposer au parti de la résistance quand même, et du mouvement quand même, le parti du Progrès. Très réservé vis-à-vis du Prince-Président, le 13 juin, il ne rompit pas avec lui à propos de l'affaire de Rome, mais dit d'une façon un peu nuageuse : « Ce que la Révolution a fait pour le sol, ce que l'Empereur a fait pour la loi, il reste à le faire pour tout ce qui tient le milieu entre la réalité matérielle et la pure abstraction, pour la vie, pour la société, pour le peuple. *Celui qui fondera cette unité suprême, celui qui dira son* Fiat lux *à la société restera grand dans l'avenir pour avoir ainsi trouvé le troisième et dernier terme de la démocratie* (3). Assez hostile aux socialistes, mais non moins ennemi des conservateurs, le journal n'a plus d'espoir que dans le *parti des Bleus* comme il l'appelle, parti dont Victor Hugo donne encore une fois le programme en ouvrant à Paris

(1) *Avant l'Exil*, t. I. Discours pour l'Encouragement aux lettres, p. 185, 186.

(2) *Avant l'Exil*, I, p. 222.

(3) *Evénement*. 27 juin 1849

le premier congrès de la Paix. Il croit venu le temps « où la Providence va substituer à l'action désordonnée des agitateurs, l'action religieuse et calme des pacificateurs ». Devant le Conseil d'Etat il revendique pour les génies une morale supérieure et splendide qui n'est pas la vulgaire morale de l'autorité, mais la haute morale de l'avenir, « toujours qualifiée d'immoralité par la courte vue des contemporains (1) ». Quant au ministre de l'instruction publique, il lui confie non seulement les théâtres où s'élabore la morale supérieure des Corneille et des Molière, mais l'Imprimerie nationale, les musées, les sociétés savantes, les églises et les grandes constructions nationales. « Le pilote de l'intelligence ne saurait être placé trop haut ». On se doute que ce pilote selon le cœur de Victor Hugo, sortira de l'Institut suprême dont le Louvre est le palais, qu'il sera le chef du tiers-parti de la civilisation, et le représentant de tous les hommes d'art et de pensée.

Le 19 octobre le poète monte à la tribune, proteste contre les Radetzki et les Haynau, « qui font à la civilisation l'abominable injure de la défendre par les moyens de la barbarie (2) ». Il demande à la papauté de comprendre son peuple et son siècle et d'arborer le double drapeau cher à l'Italie : « Sécularisation et nationalité ». Il rompt avec la droite. C'est une équivoque que les événements dissipent et non une palinodie ou une défection. Victor Hugo s'est fait une idée peu catholique du rôle de la papauté. Déjà vers 1840 il avait eu le dessein de montrer dans une vision dantesque que toute la responsabilité des événements européens incombait à Grégoire XVI. En 1857 Pie IX remplacera Grégoire XVI et Louis Bonaparte Metternich ou l'Empereur Ferdinand (3). C'est en 1849

(1) *Avant l'Exil*, I, p. 236.
(2) *Avant l'Exil*, II. L'expédition de Rome, p. 17.
(3) *Légende des Siècles*. Edit. Imp. nationale

que le poète s'aperçoit que ni les principes, ni la conduite de la papauté ne correspondent à son idéal et il le déclare. Mais le *Journal des Débats*, un ami cependant, n'avait-il pas raison de lui rappeler les résultats immédiats de la politique libérale de Pie IX : l'assassinat de son ministre, le meurtre de ses amis, la profanation des temples les plus spécialement confiés à sa garde, la révolte, la trahison de ceux qu'il avait généreusement rendus à leur patrie, et pour sa personne enfin, la nécessité de se soustraire par la fuite aux balles parricides de ceux qu'il avait lui-même armés (1) ? Comment le poète qui oubliait tous ces faits pouvait-il prétendre à la gloire de l'homme d'Etat ?

Vite il se rend compte qu'il n'est pas possible de former le tiers-parti de la civilisation. Le plus court dès lors est d'entraîner le parti du mouvement dans la nouvelle voie. Il refuse de dire sa pensée intime : « Quand la flamme est faible, trop d'huile éteint la lampe. Il y a des réalités futures qui seraient des chimères pour le temps présent. La nudité lumineuse de l'avenir blesserait ses yeux parce qu'il a perdu depuis longtemps et n'a recouvré que peu à peu le sens et le goût de l'idéal (2) ».

S'il eut l'espoir d'entrer au Conseil, le 1er novembre 1849 les dissipa. Il s'en consola en laissant dire que sa place n'était pas dans ce ministère transitoire, formé d'hommes obscurs, sans couleur et sans vitalité. « Son beau talent, disait la *Liberté* approuvée par l'*Evénement*, est réservé pour une combinaison forte qui soit à la hauteur des circonstances ». Le 2 novembre on annonce un Dix-huit Brumaire, le 4 Victor Hugo refuse d'aller à Londres, les débats qui s'engagent pouvant l'appeler à la tribune. Le 11 décembre son journal sonde le président : « S'apercevra-t-il que même dans les conditions d'une

(1) *Journal des Débats*, 20 octobre 1849.

(2) *Correspondance* 1836-1882. Lettre à M. d'Eichthal, 26 oct 1849.

constitution démocratique, il n'y a que deux utiles et glorieux personnages à jouer pour le chef d'un Etat : *celui de l'homme de génie qui prête à tous sa force, ou celui de l'homme habile qui emprunte à tous la leur* : celui de Napoléon ou celui de Louis XIV. Louis Bonaparte ne peut pas être le premier, saura-t-il être le second (1) ? » On devine à qui cet homme habile doit emprunter de la force.

L'Année 1850 est l'année terrible de Victor Hugo. A la tribune il s'efforce de distinguer l'Eglise catholique du parti clérical, rappelle la mission de la France, nation éclairante, réclame l'ordre vivant du progrès par le plein rayonnement de l'intelligence nationale, combat pour l'inviolabilité de la vie humaine,oppose la conscience à la raison d'état, défend la liberté sous toutes ses formes. Mais dans les luttes politiques on ne s'attarde guère à comprendre les principes et le développement moral de ses adversaires. Montalembert l'écrase de son dédain, d'autres lui reprochent ses vers royalistes de 1818. De la presse tombe le même déluge de critiques. Charles de Mazade le range parmi les hardis et malfaisants spéculateurs de l'imagination (2) ; Al. Thomas, dans un article qu'il intitule *La Carmagnole d'Olympio* raille sa croyance au règne des idées et traite la cervelle du tribun « de caverne vide où tourbillonnent seulement de creuses rêveries et de malsaines fumées (3) » ; Cuvillier-Fleury conclut : « On arrive à la violence aussi bien par la méchanceté de l'esprit que par celle du cœur », et l'adjure de ne pas se mettre à la remorque du lourd navire qui part, chargé de l'attirail de la science, à la recherche des vérités sociales, mais de chanter du rivage le départ ou le retour (4).

(1) *Evénement.* 11 décembre 1849.

(2) *Revue des Deux Mondes.* De la Démocratie en littérature. Ch. de Mazade. 1er mars 1850.

(3) *Revue des Deux-Mondes.* Avril-Juin 1850.

(4) *Journal des Débats,* 16 juin 1850.

On conçoit que de telles attaques ne troublent pas Victor Hugo dans sa foi idéaliste à la fonction sociale du poète. Des amis plus intimes déplorent des luttes qui épuisent son temps et son ardeur et l'empêchent de terminer tant de belles œuvres commencées. Quand finira-t-il son roman des *Misères*, qui serait la victorieuse réponse aux Thomas et aux Cuvillier-Fleury ?

L'écrivain répond :

> Pour achever ce vaste manuscrit,
> Il me faut avant tout ma liberté d'esprit.

Et c'est bien ce que prétendent tous les lettrés qui ont déploré son entrée dans la politique.

> Quand un monde se meut dans le cerveau d'un homme,
> Il ne peut pas songer aux Jésuites, à Rome.

Il lui faut l'espace, le ciel, la solitude et la forêt muette :

> Hélas ! on ne peut être en même temps poète
> Qui s'envole et tribun coudoyant Changarnier,
> Aigle dans l'idéal et vautour au charnier (1).

Ainsi il le reconnaît lui-même ; il y a incompatibilité de fonctions : on ne peut être poète-tribun. Comment se fait-il donc que l'aigle dans l'idéal consente à n'être que le vautour au charnier ? Il a subi l'influence de Lamartine. Il pense qu'il est des moments où le poète doit abandonner son rôle, si noble soit-il, pour travailler à la besogne de tous, et surtout prétend dépasser ceux qu'il coudoie et sortir de la lutte, grandi et populaire comme homme de pensée et d'action. Cette période de renouvellement profitera à son génie et à son œuvre, par le contact plus direct qu'ils prendront avec les hommes et les choses.

L'*Evénement* a continué d'avertir le président, il le

(1) *Toute la Lyre*, t. II, v. XII. Post-scriptum, p. 87.

fera jusqu'à ce qu'il soit trop tard. « La forme nécessaire de la démocratie, dit-il, c'est la République ayant à sa tête non un fantôme titré, mais un homme de pensée et de liberté ». Au banquet de la Presse Victor Hugo a glorifié les serviteurs de l'intelligence, « les maîtres de l'avenir ». Le 29 juillet éclate sa déclaration de guerre à Louis Bonaparte. Dans la lutte engagée, son journal soutiendra toujours le pouvoir législatif contre le pouvoir exécutif ; en enregistrant la rupture entre le gouvernement et les artistes, il ajoute : « Pour ceux qui ne voient pas l'*importance de cette rupture de l'art avec le pouvoir, nous ferons remarquer que, depuis vingt ans, il ne semble pas qu'il puisse y avoir de grande opposition sans un grand poète.* Celle de 1830 avait Chateaubriand, celle de 1848 avait Lamartine, celle de la grande date prochaine aura Victor Hugo (1) ». Le poète lui-même annonce, sur la tombe de Balzac « que toutes les fictions se sont évanouies, que les regards se fixent désormais non sur les têtes qui règnent, mais sur les têtes qui pensent ». Il parle des dominateurs par l'esprit succédant aux dominateurs par le glaive et place le puissant romancier napoléonien, qu'il y consente ou non, dans la forte race des écrivains révolutionnaires (2). Le 11 décembre l'*Evénement* défendant la littérature contre ses insulteurs, donne une formule qui dut être pleinement approuvée par le Maître : « Nous reconnaissons la papauté de l'intelligence, ils reconnaissent la papauté d'une tiare. »

Aussi en défendant son fils poursuivi pour manque de respect à la loi, Victor Hugo ne s'abaisse pas à discuter les charges devant la Cour d'Assises. Il se réclame de Servan, de Voltaire, de Chateaubriand, de Royer-Collard qui furent les religieux échos de la loi des lois, de la conscience universelle ; il proteste avec la fermeté d'Antigone

(1) *Evénement.* 8 août 1850.
(2) *Avant l'Exil,* II, p. 192.

rappelant à Créon les lois non écrites. Ce n'est pas un père qui défend son fils, c'est le Génie entré dans le prétoire pour terrasser la loi de sang, suivant l'expression de l'*Evénement* (1).

De la hauteur où il se pose il n'y a plus de combat. Apollon perce ses ennemis de ses flèches d'or. Dans la discussion sur la révision de la Constitution, il lance une philippique indignée, déclare la République de droit naturel, annonce les Etats-Unis d'Europe, célèbre l'éducation des peuples par l'exemple de la France, adjure ses collègues de substituer aux questions politiques les questions sociales, au moment « où les hommes sérieux croient entendre distinctement le bruit monstrueux de la porte des révolutions qui se rouvre dans les ténèbres ». Pourtant ses craintes s'apaisent, l'*Evénement*, supprimé le 16 septembre 1851 a reparu sous le titre : l'*Avènement du Peuple* et Victor Hugo, grâce à l'abrogation de la loi du 31 mai, entrevoit l'arrivée, sans convulsions, ni violences, à un magnifique avenir de concorde et de paix, avenir inévitable. Deux mois après, Louis Bonaparte confisque brutalement cet avenir par le coup d'état du Deux Décembre. La période tribunitienne du poète est close.

On voit nettement ce qu'il a perdu dans cette tentative de conquête politique. Il n'a plus la situation privilégiée dont il parlait dans la préface aux *Rayons et les Ombres*, de l'homme dominant toutes les contingences et les querelles politiques et ne s'occupant que de hautes questions sociales ou de larges et profonds intérêts humains, il est devenu l'homme d'un parti. Sa sérénité, il le reconnaît lui-même, a disparu, il se plaint de ne pouvoir travailler aux *Misérables* et avouera plus tard qu'il avait commencé un recueil d'iambes contre Changarnier et

(1) *Avant l'Exil*, II. Pour Charles Hugo, p. 165.

ses rivaux de la Chambre (1). En même temps que sa situation privilégiée et sa sérénité, il a perdu les loisirs favorables aux longs et lents travaux. De 1843 à 1852 s'il accumule de grands projets, il compose peu de poésies ; car il s'en faut que toutes les pièces des *Contemplations* ou d'autres recueils datées de cette époque soient réellement le fruit de méditations entre deux campagnes politiques.

Qu'a-t-il gagné à cette expérience ? Il convoitait la gloire de chef de mouvement ; il n'en eut ni le caractère, ni le talent, ni la situation. Il n'avait pas dans le tempérament cette finesse qui sait démêler les hommes et les choses, ni cette hauteur de vues qui fait reconnaître une tête, ni cette aisance de manières qui attire la sympathie, la conquiert et la retient, ni cette volonté qui sait inspirer confiance par la netteté, la force et la ténacité de ses résolutions. Son talent tout lyrique pouvait exciter l'admiration, mais ne comportait ni l'éloquence spontanée, ni le mordant des réparties, ni l'éclat des ripostes. Le souci de sa gloire, de sa fonction supérieure faisait qu'il n'improvisait guère et il ne semble pas dans les discours avoir apporté des clartés nouvelles aux problèmes angoissants de cette époque. Enfin sa situation ne fut jamais celle d'un homme politique de grand avenir : il traversa les partis sans s'y rendre nécessaire, il ne sut pas mettre en valeur l'originalité de ses conceptions sociales et s'il ne fut pas un représentant aux évolutions suspectes, il laissa à ses collègues l'impression d'un homme plus facilement enthousisate des grandes questions qui se posent que compétent dans une branche quelconque de la vie nationale.

Pourtant ce ne fut pas une période stérile pour les lettres. Au sein de ces luttes politiques il communia avec toute la France dans les angoisses qu'inspiraient les pro-

(1) *Histoire d'un Crime*, t. II, 2e journée, chap. I.

blèmes économiques et sociaux ; il s'habitua à voir le progrès et la routine sous la forme d'hommes vivants, défenseurs ou adversaires de ses théories ; il se constitua pas à pas un programme précis de réformes humanitaires. « L'orateur, explique un homme éloquent, est un indispensable artisan d'unité morale ? Il ne vient pas distraire ; son but est plus noble : il a le devoir, je ne dirai pas tant d'instruire comme ayant autorité que de permettre à la foule de découvrir elle-même les propres idées qui s'agitent confusément dans son sein, de trouver à celles-ci une forme exacte et précise et d'y ajouter ce que les plus généreuses passsions sont seules capables de fournir : Une force intérieure génératrice d'action (1) ». Victor Hugo n'eut pas toujours la vertu de l'abnégation nécessaire à ceux qui veulent entrer en union avec une foule, une assemblée, et y faire palpiter une âme commune, il en eut l'optimisme généreux. Enfin s'il n'y réussit pas, il tenta du moins de dominer tous les partis moralement et, par son activité politique, il se prépara à un lyrisme plus réel et en même temps plus actuel. Comme il le dit :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour (2).

(1) Marc Sangnier. — Discours, t. II. La mission de l'orateur (Bloud 1910), p. 495.

(2) *Les Châtiments* (Liv. IV. v). IX.

# CHAPITRE IX

## JUVÉNAL

SOMMAIRE : *Le rôle du poète en 1852.* — I. *Réalisation de ce rôle dans ses œuvres : L'Historien. — Le Justicier. — Le Tribun. — Le Prophète. — L'Apôtre. — La foi de Victor Hugo.* — II. *Réalisation de ce rôle dans sa vie : Auprès de ses compagnons. — Devant l'Angleterre. — Devant l'Europe. — Développement de sa foi par la contemplation de la nature et la méditation de ses épreuves.*

Cette catastrophe délivre Victor Hugo. En un instant sa conscience retrouve son centre de gravité, son avenir s'éclaire, un rôle magnifique s'offre à lui. « Quant à moi, pensait-il pendant les journées de lutte, je voyais mon devoir comme un flambeau... Je ne sais pas si nous vaincrons, mais il faut protester. Protester dans le parlement d'abord, le parlement fermé, protester dans la rue, la rue fermée. protester dans l'exil, l'exil accompli, protester dans la tombe (1) ». Il se sentait dans la main de la destinée veillant mystérieusement sur l'historien futur. « Elle le laisse se mêler aux exterminations et aux carnages, mais elle ne permet pas qu'il y meure, voulant qu'il les raconte (2) ». C'est en effet comme le Tacite de Napoléon III qu'il s'apparaît à lui-même. A peine arrivé à Bruxelles, il s'enferme dans ce Crime du Deux décembre. « J'ai un devoir, celui de faire l'histoire immédiate et toute chaude de ce qui vient de se passer. Acteur, témoin et juge, je suis l'historien tout fait ». Et il compose,

(1) *Histoire d'un Crime*, I, p. 203
(2) *Histoire d'un Crime*, II, p. 79.

recueille les dépositions, évoque les scènes auxquelles il vient d'assister, suit les événements de Paris, encore tout ému de la bataille. « Ce qui se passe à Paris me convient. Par l'atroce comme par le grotesque, cela atteint l'idéal des deux côtés. Il y a des êtres comme le Troplong et le Dupin que je ne puis m'empêcher d'admirer. Ils arrivent à la perfection de l'infamie... Je traiterai le Bonaparte comme il convient ; je me charge de l'avenir historique de ce drôle. Je le conduirai par l'oreille à la postérité (1). »

En même temps il sent la supériorité de sa situation et veille à ne pas la compromettre. Avec Kossuth et Mazzini il personnifie en Europe la résistance au despotisme (2), aussi refuse-t-il de collaborer au journal que Louis Blanc veut fonder à Londres, pour ne pas se rattacher au passé d'autrui et compromettre son avenir par des complications étrangères. N'ayant trempé dans rien, ni connu le pouvoir, ni hasardé de théories, ni fait de fautes, mais tenu le drapeau levé et risqué sa tête (3), il espère s'isoler à Jersey, comme un burgrave dans son fort, et de là, foudroyant l'Empire avec une double librairie littéraire et politique, rassembler et dominer l'état-major de la démocratie européenne. Il a manqué la Révolution de 1830 et celle de 1848, mais il a pleinement réussi celle de 1851. Dès les premiers jours de l'exil, il s'identifie à la Liberté, à la France : « Ce n'est pas moi qui suis proscrit, écrit-il, c'est la Liberté, ce n'est pas moi qui suis exilé, c'est la France... Je contemple et j'attends. Je suis vaincu, mais heureux (4). »

(1) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à Mme Victor Hugo, 5 et 11 janvier 1852.

(2) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à Mme Victor Hugo, 30 décembre 1851.

(3) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à Mme Victor Hugo, 5 janvier 1852.

(4) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à M. Van Hasselt, 6 janvier 1852.

Le 5 mai 1852, après un travail de jour et de nuit, il termine son histoire contre Bonaparte par un magnifique défi qui respire à la fois la joie d'être le champion suprême, la certitude de la victoire finale malgré les apparences, la force du justicier qui se sait l'élu de Dieu, la foi du génie en la vérité et la grandeur de son rôle. « Eh bien oui ! je donnerai un coup de pied dans la porte de ce palais et j'y entrerai avec toi, histoire ! Je dresserai un gibet haut de cent coudées, je prendrai des clous et un marteau et je crucifierai ce Beauharnais dit Bonaparte... J'engage donc le combat avec qui ? Avec le dominateur actuel de l'Europe... Louis Napoléon a dix mille canons et cinq cent mille soldats ; l'écrivain a sa plume et son encrier. L'écrivain n'est rien, c'est un grain de poussière, c'est une ombre, c'est un exilé sans asile, c'est un vagabond sans passeport ; mais il a à ses côtés et combattant avec lui deux puissances : le Droit qui est invincible et la Vérité qui est immortelle. Certes pour cette lutte à outrance, pour ce duel redoutable, la Providence aurait pu choisir un champion plus illustre, un plus grand athlète, mais qu'importe les hommes là où c'est l'idée qui combat ! Qu'est-ce que cela en effet ? C'est l'intelligence atome qui résiste à la force colosse. Oui j'attaque Louis Bonaparte, je l'attaque en présence de Dieu et des hommes, je l'attaque résolument, éperdûment, pour l'amour du peuple et de la France ! Il va être empereur, soit. Que du moins il y ait un front qui résiste ; que Louis Bonaparte sache qu'on prend un empire, mais qu'on ne prend pas une conscience (1). »

Il ne réussit pas à publier son livre : les éditeurs belges refusent le manuscrit. Sans désemparer, il se remet à sa table d'exilé et en cinq semaines compose un pamphlet alerte, puissant, qui profite de tout son travail historique : *Napoléon le Petit*, « une de ses meilleures choses ». Le

(1) *Histoire d'un Crime*, II, p. 209.

poète n'est plus le vague pape des intelligences se posant lui-même sur le front une tiare douteuse et contestée, mais l'Impératif catégorique fait homme, la Conscience universelle, l'Absolu de Kant venant « se poser sur le succès triomphant d'un parjure et l'écrasant. » Tout l'ouvrage est dominé par cette haute pensée : un faux serment ne peut légitimer un pouvoir, ne peut être un facteur de progrès, ne peut entrer dans la destinée de la France, ne peut avoir l'avenir. Il met en demeure la conscience humaine de se réveiller et de sentir sa responsabilité, réfute et confond les partisans du crime nécessaire, cherche à éclairer paysans et soldats, poltrons ou complices, rappelle la gloire de la tribune française et s'élève contre l'absolution donnée au coup de force. Il retrouve la vigueur de Ruy Gomez ou de Job le Burgrave pour exalter la religion du serment : il affirme sa confiance dans le relèvement de la France, dans la revanche des martyrs du droit et dans le suprême triomphe de la Révolution. On entend à chaque page battre les ailes du poète renouvelé, on s'étonne que les chapitres ne se terminent pas en strophes et que ses malédictions ne se coulent pas dans le moule de l'iambe. Lui-même sent bien qu'il ne fait là qu'une besogne préparatoire, il a hâte « de laver ses ailes dans l'azur de la poésie ».

En quittant Bruxelles il célébrait les Catacombes de la République « qui sont le berceau et non le sépulcre ». Or que faire dans les Catacombes, sinon se préparer par l'étude, la piété, la pureté des mœurs, la fraternité, la patience dans les épreuves, à conquérir le monde divisé, dégradé, égoïste et jouisseur. Ouvrier de la dernière heure, ne s'était-il pas réjoui de ce que cette heure fut celle de la persécution ? Après l'*Histoire d'un Crime* et *Napoléon le Petit*, la tâche qui s'impose au poète est la glorification de cet idéal d'unité et d'amour pour lequel il souffre, l'exaltation de la République incomprise,

outragée et méprisée, le rappel des grands héroïsmes qui l'ont fondée, la reconnaissance aussi des fautes qui l'ont compromise en même temps que le réveil des forces morales qui la rendront au peuple éclairé. Par caractère et par tempérament le poète était également appelé à remplir le rôle de justicier. L'indignation violente qui, dès 1820, l'avait dressé contre les plats courtisans de l'Empire et de la Restauration, qui, en 1829, l'avait enflammé contre les rois et les peuples indifférents aux tortures de la Grèce, qui lui inspirait en 1831 un mépris superbe des zoïles et lui faisait ajouter une corde d'airain à sa lyre, qui se contenait pour s'accroître, mais parfois souffletait quelque tribun hideux ou quelque traître vendant une femme, toute cette colère sainte, longtemps accumulée et longtemps réfrénée demandait à éclater, à se répandre, à brûler. Il fallait choisir : être le poète martyr ou le poète vengeur. Victor Hugo voulut remplir les deux rôles à la fois. D'octobre 1862 à octobre 1863, il se plongea dans ce bain de feu et en sortit avec un poème de fureur et d'amour qu'il intitula les *Châtiments*. Le livre s'ouvre par le tableau du guet-apens nocturne et de l'ignominie des corps constitués, l'anathème au prince assassin de la loi et l'invocation à la Muse de Juvénal ; il se ferme sur une vision lumineuse : la fraternité des peuples et l'épanouissement de l'arbre saint du Progrès. Au justicier, qui dénonçait la nuit complice : *Nox*, succède le civilisateur et le prophète chantant l'aube : *Lux*.

Comment Victor Hugo pût-il croire à l'union dans la même œuvre de ces deux inspirations divergentes ? Poète civique il comprit qu'il devait dégager du passé, les principes, les leçons et les exemples, indiquer à ses compagnons les obligations de l'heure présente, aux hommes de l'Empire les lourdes responsabilités de leur coup de force et en même temps préparer l'avenir en éduquant les

esprits et en faisant resplendir la beauté de l'idéal à réaliser.

Le passé ne l'inspire guère. Harmodius légitime le tyrannicide, mais le poète s'insurge contre le conseil de cette âme barbare (1). L'égoût de Rome lui rappelle les brusques fins des Césars. Les hommes de 92 et les soldats de l'an II enseignent le véritable patriotisme aux prétoriens de l'obéissance passive ; le Dix-huit Brumaire explique les désastres de la retraite de Russie et de Waterloo, l'agonie de Sainte-Hélène et le succès de la parodie du second Empire ; l'indignation du peuple de 1830 fait honte au peuple résigné de 1851. C'est tout et c'est peu. Ni dans les républiques antiques, ni dans les résistances des Anglais, ni dans l'histoire de la jeune république américaine, ni dans les soixante années d'enfantement laborieux de la démocratie française, il ne trouve de leçons plus précises, d'exemples plus fortifiants.

Il se complaît au contraire dans sa colère contre les hommes de l'Empire. Il les accable, les piétine, les traîne dans la boue, ramasse pour les avilir des invectives jusque dans l'obscénité. Napoléon III salirait l'égoût, il insulte à la figure humaine, son nom est le dégoût des lèvres de l'histoire ; Pie IX devient la goule papale ; Veuillot, qui s'était engagé à reproduire la page qui le concernait, dut reculer : le premier vers était une insulte à sa mère. Le président Dupin finit par être « on ne sait quoi... quelque vieille honte dont le nom s'est perdu ». Quant au nom du ministre Baroche il l'enveloppe d'un vers qu'on ne peut reproduire.

Certes il s'en faut qu'on puisse applaudir à cet incendie de fureur et de poésie (2). Il ne s'agit même pas de savoir, quand on admire cette profusion d'invectives, si Victor

(1) *Châtiments*, liv. III, XV et XVI (Le bord de la Mer. — Non).

(2) PAUL STAPFER. — *Victor Hugo et la Grande Poésie satirique en France*, p. 188.

Hugo n'a pas confondu l'incontinence avec la vraie force, l'éclat de la fièvre avec celui de la santé, ou, comme dit Macaulay « l'enflure d'une tumeur avec le renflement d'un muscle » ; mais si, conscient du rôle sublime que la Providence lui donnait et du progrès que la morale a fait depuis l'ère chrétienne, il ne compromettait pas sa fonction dans cette verve fangeuse et ne diminuait pas le respect dû à sa cause en revenant aux injures des héros d'Homère. Il nous est difficile de concevoir la beauté du martyr insultant son bourreau, du juge se colletant avec l'accusé ou du preux crachant à la figure de celui qu'il combat en champ clos.

Que le poète se déclare investi d'une puissance redoutable, qu'il mette les crimes au bagne de l'histoire, qu'il étreigne dans son poignet les malfaiteurs publics et ferme sur eux son livre expiatoire, soit ; qu'il prenne même le fer rouge du bourreau ou les étrivières du tourmenteur. Mais la Calliope qui « tient des registres d'écrou (1) » doit être austère et pensive comme la Melancholia d'Albert Durer, non injurieuse comme les marchandes d'herbes

De la Minerve étrusque échangeant les proverbes ;

le supplice infligé doit laisser sur le corps des plaies et des brûlures, non des traces ordurières.

On souffre d'autant plus qu'on voit l'exilé capable de remplir la haute mission de vengeur du droit, de juge froid ou d'héroïque belluaire, entrant brusquement dans la caverne du ravisseur pour l'écraser.

Secouant mon vers sombre et plein de votre flamme,
J'entrerai là, Seigneur, la justice dans l'âme
Et le fouet à la main (2).

(1) *Châtiments*, liv. I, XI. Oh ! je sais qu'ils feront des mensonges.

(2) *Châtiments*, liv. II, VII. A l'Obéissance passive.

Et l'on regrette qu'il n'ait pas tenu sa promesse de nous montrer la lutte de l'intelligence atome soutenue par le Droit et la Vérité seuls contre la force colosse, ni compris ce combat comme les « magistrats sinistres de l'acier ».

Car le châtiment doit lui-même être correct,

affirmera bientôt avec raison le vieil Eviradnus. Et c'était en effet dans cette maîtrise de soi-même que se seraient révélées la force et la beauté du justicier.

Hugo répondra qu'il est en même temps que le champion du droit, le tribun du peuple ; son autre devoir est de réveiller la France engourdie, les bourgeois qui ne sentent pas « la baisse de l'honneur dans la hausse des rentes », les paysans qu'on mène voter en troupeaux, les vieux faubourgs qui, « tremblants comme des lâches, font semblant de dormir ». A ce Lazare il ne cesse de crier : « Lève-toi ! » et il appelle au secours, comme les aïeux, l'insurrection sainte. Mais sa meilleure réponse, ou plutôt sa vraie compensation c'est l'exemple. Il redit ce qu'il pensait en 1848 : « Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent », ayant au cœur quelque grand amour, ceux qui résistent au maître d'où qu'il vienne, qui affirment :

On s'illustre en bravant un lâche conquérant,
Et le moindre du peuple en devient le plus grand.

Aussi pour que l'exemple soit plus émouvant, il s'engage à rester exilé tant que durera le régime de honte. Tout le monde connaît le fameux serment par lequel il jura de protester jusqu'au bout, dût-il rester seul. On doit se demander s'il n'était pas aussi imprudent que celui d'Hernani et n'écartait pas le devoir de rentrer en France pour faire triompher la cause sacrée de la liberté. En 1852 on ne pouvait qu'admirer l'entier sacrifice du poète martyr. Victor Hugo est pleinement dans ce rôle de héraut du peuple si longtemps et si ardemment désiré.

Le retour de la liberté, qui se confond dans son âme avec le Progrès, excite sa foi d'apôtre, mais les attentats à la Justice l'effraient par leurs conséquences, comme jadis les infidélités du peuple élu terrifiaient les prophètes trop sûrs des vengeances divines. Devant l'irruption du deuil, du massacre, sa confiance n'est pas ébranlée, il maudit ceux qui ont semé cela sur l'avenir, mais il annonce l'inéluctable dénouement ; tandis que festoient les triomphateurs,

Arrive l'avenir, ce gendarme de Dieu (1).

Les lois éternelles rouvriront les portes mal fermées ; Jéricho s'écroulera. S'il appelle au secours la vengeance divine, aimant mieux voir couler son sang que croupir la boue, il clame des vers qui portent « à leur cime une lueur étrange ». Prophète, il annonce les désastres et voit déjà les armées en cendres emportées par la tempête :

L'épouvante se lève : Allons, dit l'Eternel.

Le prophète est aussi un apôtre, ce qu'il veut pour la France, c'est l'amour rayonnant,

La loi sainte du Christ, la fraternité pure.

Il est impossible que pour un misérable le monde recule en son chemin. Dans sa foi profonde Victor Hugo songe au lendemain du triomphe ; pas de représailles sanglantes, pas de nouveau Quatre-vingt-treize ; pas d'échafaud sanglant, même pour l'Empereur parjure. Déjà il célèbre le réveil et entonne l'hymne de joie :

Encore un peu de temps et ceci tombera,
Dieu vengera sa cause.

Bientôt ce sera la République universelle, l'humanité prendra conscience de son labeur social et de l'effort individuel.

(1) *Châtiments*, liv. IV, XIII. On loge à la nuit.

Nous vous verrons sortir de ce gouffre où nous sommes,
Mêlant vos deux rayons, fraternité des hommes
Paternité de Dieu! (1)

En 1853 cette confiance semble une amère dérision à ses compagnons, alors que l'Empire s'affermit de jour en jour au milieu de l'indifférence politique et des appétits de jouissances. Victor Hugo répond par un *Credo* dont les principaux articles sont épars dans ce vaste recueil. Il croit en Dieu et oppose l'argument de Job : « Puisque personne ne peut expliquer comment crée l'Eternel, comment ose-t-on lui objecter le chaos présent ? » Il croit au tempérament moral de la France ; si elle s'abaisse, s'avilit, recule, elle rachètera « par cent pas en avant chaque pas en arrière ». Les esprits du mal profitent de son sommeil pour attaquer la caravane, mais en sortant de sa caverne comme le lion, par son seul rugissement, le peuple dissipera ses ennemis et l'on reprendra la marche. Il croit aux génies providentiels accourant à chaque étape de l'humanité pour la guider : Jean Huss, puis Luther, puis Voltaire, puis Mirabeau (2). Est-ce que la nouvelle génération n'aura pas son guide, elle aussi, et le poète lui-même ne se présente-t-il pas pour entraîner tous ses contemporains dans la voie sainte ? car c'est le rôle de la poésie et de l'art, de hâter l'heure où la concorde serrera tous les hommes dans ses bras. Cette foi en la poésie s'unit à une foi non moins vive en la science. Tandis que le poète semble être le don spécial de Dieu aux hommes, le savant est le coopérateur continu à l'œuvre du progrès par la découverte des lois de la nature; car la nature en dépit de la mer qui traîne les pontons et de la nuit, complice des coups d'état, n'est pas indifférente au bien et au mal, elle crie aux hommes :

Chacune de mes lois vous délivre. Cherchez

(1) *Châtiments*. Lux.
(2) *Châtiments*, liv. VII, VIII. La Caravane

La fraternité des peuples s'ébauche déjà grâce au câble électrique. L'amas des faits crée l'idée d'où naît la vie et qui refait les mœurs, les cités, les codes, les religions. Progrès scientifique et progrès historique se tiennent donc et tous deux concourent au progrès humain (1). Serait-ce que Victor Hugo confond le progrès scientifique et le progrès social ? Croit-il à une évolution fatale et indépendante de l'effort moral humain ? La question est importante. On sait que Vigny opposait à l'optimisme l'impassibilité de la nature et entrevoyait la haine séparant jusqu'à extinction de la race les deux sexes irrités. D'autres penseurs se sont demandés si l'humanité finirait comme un juste, comme un criminel ou comme un homme insignifiant et déclarent que le dénouement dépend de l'humanité elle-même. En 1853 Victor Hugo affirme que la victoire du mal et la dégradation morale de la France sont transitoires. Cette affirmation n'est pas irréfléchie, elle se fonde sur la valeur de l'épreuve. Le mal ne triomphe qu'en écrasant les justes, mais les souffrances accumulées des martyrs du droit finiront par constituer une force toute puissante qui l'emportera sur l'apathie générale. Voilà pourquoi il conclut en encourageant ses compagnons, en unissant dans une même affirmation sa foi en Dieu et sa foi dans l'épreuve :

> Dieu nous essaye, amis. Ayons foi, soyons calmes,
> Et marchons (2) ;

les bannis et les martyrs se réveilleront au fond de leurs tombeaux pour baiser la racine de l'arbre saint du Progrès qui, grâce à eux, couvrira l'Europe et l'Amérique.

Ce *Credo* magnifique était digne d'inspirer toutes les pages de cette œuvre, de garder le poète des colères exaspérées, de le faire réfléchir sur sa responsabilité

(1) *Châtiments*, liv. VII, XIII. Force des Choses.
(2) *Châtiments*. Lux.

personnelle dans la catastrophe et surtout sur les conditions nécessaires au relèvement d'un pays las de révolutions. Aède, justicier, tribun, prophète, apôtre, tous ces titres n'étaient-ils pas suffisants ? Pour conserver à ces chants leur austère beauté ne devait-il pas arracher de sa lyre

La corde injurieuse où la haine a vibré ?

Les notes aigres troublent à jamais la plus belle harmonie, et c'est la punition du satirique que ses outrages fassent oublier son idéal et que ses victimes puissent lui renvoyer son propre distique :

Comme s'il s'y lavait, il piaffe en pleine boue,
Et, voyant qu'on se sauve, il dit : Comme ils ont peur (1).

Toutefois ce Juvénal n'insultait pas des morts. La République fraternelle qu'il chantait lui demandait toutes les tristesses de l'exil, et il réalisait la fonction qu'il célébrait, non seulement dans ses œuvres, mais dans sa vie, acceptant vaillamment les conditions de son rôle. Il écrivait à un ami : « Tenons-nous prêts aux évolutions futures des faits et des choses : soyons dès à présent l'homme-peuple et préparons-nous à être un jour l'homme-humanité (2) »; à Villemain : « Si toutes ces choses qu'on est convenu d'appeler le malheur et qui sont sur moi pèsent le poids d'un caillou dans le progrès humain, je bénis la destinée (3) ». Et enfin à David d'Angers ce mot sublime : « Enviez-moi, ma proscription est bonne et j'en remercie la destinée (4) ». On peut lui reprocher de n'avoir pas assez marqué dans les *Châtiments* la force de la tradition,

(1) *Châtiments*, liv. III, VII. Un autre.

(2) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à Alphonse Esquiros, 5 mars 1853.

(3) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à Villemain, 9 mars 1854.

(4) *Correspondance*, 1636-1882. Lettre à David d'Angers, 26 avril 1854.

de n'avoir pas assez insisté sur le travail moral individuel, d'avoir trop simplifié le devoir de l'humanité, d'avoir exagéré le pouvoir civilisateur de la science, de l'art et de la poésie, et de n'avoir pas eu un seul regret de ses imprudentes glorifications de Napoléon. Jusqu'à quel point même n'était-il pas responsable de ce triomphe du coup d'Etat? est-ce que la théorie des hommes providentiels, des guides de l'humanité ne pouvait pas être retournée contre le poète. N'allait-elle pas être revendiquée par l'héritier du conquérant qui disait : « l'Empire c'est la paix ? »

A ces objections, Victor Hugo répondra que son but n'est pas d'établir logiquement des théories, de fonder sur l'histoire des convictions sociales ou politiques, mais de prendre la crise que la France subit comme point de départ d'une ascension nouvelle de l'humanité. Satirique, politique, philosophe, poète, il est surtout prophète et apôtre, plus même que prophète et qu'apôtre, chef spirituel de l'humanité, médiateur entre elle et Dieu, fondateur d'une nouvelle religion. De là l'étrangeté et la beauté de ses attitudes. Grand prêtre, il multiplie ses enseignements, ses rappels et ses consolations. Sur le rebord des fosses ouvertes, il annonce la dissolution des mensonges, la grandeur de la femme future, la résurrection de la République brisant son sépulcre (1). Dans les banquets d'exilés, il célèbre la fraternité européenne, la fin des castes et des haines, il sacre Paris, Ville Eternelle, *Urbs*, décrit la dernière assemblée composée uniquement de créateurs et d'inventeurs, concile de l'intelligence, de l'art et de la science, Institut promulguant des lois découvertes et non plus imaginées (2). Au pied du gibet qui s'élève pour Tapner, devant la cour

(1) *Pendant l'Exil*, t. I. Sur la tombe de Jean Bousquet, de Louise Julien.

(2) *Pendant l'Exil*, t. I. 6e anniversaire de février 48, p. 141.

de justice qui juge l'espion Hubert, il proclame l'inviolabilité humaine et adjure tous ceux qui croient à l'Homme-Dieu et ceux qui croient à l'Homme-Peuple de se joindre à lui (1). Quand ses compagnons sont expulsés de Jersey il s'associe à leur acte et se fait chasser avec eux. Enfin, au milieu des guerres qui éclatent, il ose même prononcer les paroles barbares des sacrificateurs antiques, dévouant les ennemis aux dieux infernaux. « Grâce pour les soldats ; mais quant aux chefs, faites ». Qu'on évalue la pression sur sa conscience de l'idée fixe d'une fonction suprême, de la solitude où il vit, de la persistance de l'exil qu'il a pu croire tout d'abord temporaire, mais qui, après l'année 1855, l'année qui devait être « œuvée » est sans terme définissable, et l'on comprendra qu'il écrive : « J'habite dans cet immense rêve de l'Océan, je deviens peu à peu un somnambule de la mer et devant tous ces prodigieux spectacles... et toute cette énorme pensée vivante où je m'abîme je finis par ne plus être qu'*une espèce de témoin de Dieu* (2) ». Mais le somnambule ne se laisse pas dénouer par cette gigantesque oscillation de l'infini : « Ce qui ne flotte pas, ce qui ne vacille pas, c'est l'âme devant Dieu, c'est la conscience devant la vérité ». Voilà son point d'appui pour soulever le monde. Cette âme de l'Homme-Peuple, elle se fera connaître par les *Contemplations*, *La Fin de Satan*, *Dieu*, *La Légende des Siècles* et *Les Misérables*. Par toutes ses œuvres elle édifiera une vaste construction religieuse, elle tentera une synthèse des religions et s'efforcera à travers le relatif et le progressif d'arriver à l'absolu. Avec *les Châtiments* le poète est sorti des tâtonnements et des agitations du citoyen incertain de ses devoirs, il lui faut sortir également des doutes et des inquiétudes du penseur que tourmentent

(1) *Pendant l'Exil*, I. Aux habitants de Jersey, p. 89.

(2) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à Franz Stevens, 10 avril 1856.

les problèmes de l'homme et de la destinée. Affermi dans son rôle de poète démocrate, il lui reste à établir sa puissance religieuse et, remplissant sa double fonction de tribun de la liberté et de prophète de Dieu, de se faire accepter par sa génération comme le véritable poète de l'humanité nouvelle.

Aussi s'apaise-t-il ; sa vie entre dans l'ombre de la mort : il accepte et admire son destin.

> L'homme juste est plus beau terrassé par le sort,
> Et les soleils couchants sont des apothéoses.

Il laisse le monde ingrat et vain ne craignant que le blâme de la conscience ; il en a fini avec le satire et il s'écrie ayant médité sur Socrate, Brutus, et Jésus-Christ :

> Il faut toujours quelqu'un qui dise : « Je suis prêt. »
> Je m'immole. Sans quoi, ma France bien aimée,
> La conscience au cœur de l'homme se romprait ;
> Peuple ! il ne resterait pas une âme allumée.
>
> Je songe, ô Vérité, de toi seule ébloui !
> Ai-je des ennemis ? J'en ignore le nombre...
>
> Dieu ! si j'ai fait saigner des cœurs dans le passé,
> Que votre grande voix me courbe et m'avertisse !
> Je demande pardon à ceux que j'offensai,
> Voulant traîner ma peine et non mon injustice (1).

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*. t. II. — Le livre lyrique, XXXIII.

# CHAPITRE X

## ÉZÉCHIEL

SOMMAIRE : *La fonction religieuse du poète.* — I. *Foi de Victor Hugo dans les forces humaines.* — *La préface de* Dieu. — *Le problème de l'absolu.* — *Extension de la puissance du poète.* — *La loi du progrès, la lumière de la mort.* — *Pourquoi le poème de* Dieu *est inachevé.* — II. *Comment Victor Hugo prépare l'opinion à l'accepter comme révélateur.* — *Les* Contemplations *et les différentes fonctions du poète sublimées : le révolutionnaire de lettres, le libérateur de l'amour, le chantre de la famille, le songeur, le proscrit exemplaire.* — *La fonction suprême.* — III *Les Mages.* — *Leur nature.* — *Loi de leur apparition.* — *Leurs rapports avec Dieu, avec la nature, avec l'humanité.* — *Ceux que Victor Hugo choisit.* — *Définition dernière des poètes.* — *Valeur de la tentative des* Contemplations. — *Les contradictions du dernier livre.*

Dans les parties de la *Fin de Satan* composées en 1855, on entrevoit déjà l'idée et le plan général de l'œuvre épique humanitaire et religieuse de Victor Hugo. Il veut résoudre le problème du mal et de l'enfer éternel, car ce dogme de la religion catholique irrite profondément sa soif d'harmonie universelle et d'amour. Le mal né de Satan, survivant au déluge fait germer la guerre, la mort juridique, la servitude ; mais la conclusion des trois chants du glaive, du gibet et de la prison sera le triomphe de la Liberté par la prise de la Bastille inaugurant l'ère nouvelle, la fraternité rendue possible par la défaite de la fille du Mal, Lilith Isis et la victoire de l'ange Lumière qui réconcilie Satan et Dieu.

S'il est assez difficile de dire à quel point en était alors

cette épopée, nous savons que le poème de *Dieu* au trois quarts composé, se trouvait à peu près tel qu'il nous est parvenu. Résultat de la foi religieuse de Victor Hugo, il explique son enthousiasme visionnaire : « Ecoutez, je suis Jean. J'ai dit à Dieu : « Jugez où nous en sommes.

Et Dieu m'a répondu : « Certes je vais venir (1) ».

Mais ce serait se faire une idée très fausse de cette poésie que de la considérer comme un torrent dévergondé qui s'échappe d'une imagination puissante, de croire le poète incapable de la diriger emporté qu'il est par le souffle irrésistible de Dieu. Une page de *Toute la Lyre* affirme bien cette possession. Victor Hugo déclare que c'est par devoir qu'il écrit toutes ces choses : il se demande si par hasard ce n'est pas la grande haleine des prophètes qui trouble sa pensée. L'Esprit fait ce qu'il veut, dit-il, je sens le souffle énorme qui souleva Elisée et j'entends quelqu'un qui me dit : Va! «Est-ce que j'obéis ? Est-ce que je commande ? » Mais il avoue ne pas savoir s'il est le cavalier superbe ou ou le cheval farouche, il n'ose décider; ou plus exactement il n'ose nier ni l'influence divine, ni le libre arbitre.

Je suis la volonté, mais je suis le délire (2).

C'est cette volonté énergique qui donne à tous ses poèmes religieux une valeur de raison. Non, il n'est pas une conscience éperdue dans une extase divine, mais une raison qui veut conquérir son propre mystère. Car l'homme a le devoir de ne pas attendre la venue du Seigneur, d'aller à sa rencontre, de monter de toutes ses forces vers lui, réconforté par cette double certitude qu'il peut atteindre les Vérités éternelles et que la puissance même de Dieu le soutient dans ce vol à Dieu.

(1) *Contemplations*, liv. VI, IV.
(2) *Toute la Lyre*, II, p. 82.

Il faut quelqu'un pour annoncer cette loi qu'il croit nouvelle. Qui en promulguera la beauté, sinon le poète du devoir et de la souffrance, l'ange du châtiment, l'âpre athlète, le mage effaré ? N'est-ce pas sa mission essentielle, supérieure. Sûr de sa vocation, sans qu'aucune menace ne l'intimide, il montera jusqu'aux portes visionnaires. A l'heure où il tente l'idéale ascension dans son poème de *Dieu*, il célèbre ce vertige sacré par une ode qu'il intitule *Ibo* (1) et qui est comme l'ouverture de cette symphonie héroïque, le Chant du départ religieux, la Marseillaise de la conscience exaltée. Elle devrait sonner le réveil en tête de sa nouvelle œuvre.

Est-ce bien sur la raison qu'il va s'appuyer pour remplir sa haute fonction de législateur de la conscience moderne ? Dès qu'il veut nommer Dieu, l'Esprit humain, l'Esprit Légion l'arrête et lui oppose la multitude des définitions données par les philosophes et les théologiens. Pourtant une voix reconnaît une force supérieure à la raison, c'est « le pouvoir suave et sinistre des chants ». Trophonius est devin, Amphion bâtit les villes, Linus dompte les tigres, Homère du fond de son tombeau pousse Alexandre, Isaïe appelle Sennachérib, Archiloque force Lycambe à se pendre, Tyrtée entraîne un peuple avec sa lyre. D'où leur vient à tous cette puissance ? De ce qu'ils sont des éléments de la stature du bien et du mal, des contemplateurs capables de pénétrer la destinée des peuples et les lois de la nature, de ce qu'ils cherchent le point fatal caché dans la mort où « tous les secrets se fondent en un seul ». L'homme se dissout ainsi dans le poète qui, par cette intimité avec l'être, devient plus qu'un prêtre, plus qu'un augure, plus qu'un pontife : un esprit. Supérieur aux savants, car non seulement il sait, mais il peut ce qu'il veut, il met sur la science le ciel, arrache le mal de l'âme méchante, glorifie les martyrs, apaise la

(1) *Contemplations*, liv. VI, II. Ibo.

guerre civile, prend les cœurs lointains des peuples et les mêle,

Accouple à la raison la foi sa sœur jumelle (1).

Fort de cette double puissance, le poète s'obstinera malgré la défense de la voix qui lui clame l'impossibilité de nommer Dieu. Il ne lui suffit pas en effet d'être un cœur sentant en soi la nature bruire, il se persuade « que d'une fonction l'ombre l'a revêtu » et qu'il est plus que le fondateur de la cité future, le traducteur sacré de la divinité aux hommes, *sacer interpresque deorum*. Il s'élève donc, laissant tour à tour au-dessous de lui dans le gouffre, les êtres qu'il rencontre. « La Chauve-souris, dit-il lui-même, représente l'athéisme : *Nihil* ; le Hibou, le scepticisme : *Quid ?* le Corbeau, le manichéisme: *Duplex*; le Vautour, le paganisme : *Multiplex* ; l'Aigle, le mosaïsme : *Unus* ; le Griffon, le christianisme : *Triplex* ; l'Ange, le rationalisme: *Homo* ; la Lumière, ce qui n'a pas encore de nom : *Deus* (2). »

Le Vautour dans un mythe qui ravirait Platon, raconte comment Orphée, c'est-à-dire le Poète, a délivré Prométhée. Le Titan est le premier type des grands Initiateurs. Il a voulu faire vivre ceux que le destin fait naître, fonder un temple dans le cœur des hommes pour que la raison l'achevât « et remplacer Atlas par la justice ». Grâce à lui l'homme sait désormais « que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi ». Qu'il retrouve donc la flamme et vive, car il peut, puisque l'idée a lui,

Allumer quelque chose en lui de plus que lui (3).

C'est un des plus beaux moments de l'ascension du poète. Il plane, il renouvelle sa vigueur, son désir, sa foi

(1) *Dieu*, I. Ascension dans les Ténèbres, II. Les Voix.
(2) *Revue Encyclopédique*, 15 juin 1872, p. 870.
(3) *Dieu*, II, IV. Le Vautour.

dans le succès. C'est aussi un moment critique. Comment par la seule raison, l'homme allumera-t-il en lui cette flamme qui n'est pas de lui, qui est plus que lui ? Ni le mosaïsme, ni le catholicisme, on s'y attend, ne satisferont le poète. Le Dieu unique de Moïse, pense-t-il, est un créateur endormi, sabaoth des armées, juge vengeur ; le Dieu du Christianisme, ni vengeur, ni jaloux, ni endormi, crée l'homme immortel.

Il fit l'âme et la mit dans l'homme son autel;

mais c'est le Dieu du pardon. Il s'agit de résoudre par la raison cette antinomie apparente de la justice et de la miséricorde infinies. Le révélateur se débat entre les deux attributs divins sans pénétrer dans le mystère. L'Ange initiateur proclame que Dieu est vérité et ignore la clémence ; tout être est responsable; mais la métempsycose empêche qu'il y ait des déshérités. La liberté étant imperdable,

Le méchant est un mort dont l'harmonie est veuve.
Il peut, quand il lui plaît, renaître après l'épreuve (1) ;

il ne tient qu'à la nuit d'être heureuse et innocente. Ainsi Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont, le parfait est fatal. Toutes les équités forment son âme. Dieu est justice.

Une apparition nouvelle, une Lumière avec deux ailes blanches proteste. « Justice, mot humain ». — Il faut pourtant se servir de mots humains pour parler à l'homme ! — Oui, dit l'apparition, si hors de la terre Dieu est l'innommé,

« Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus ».

Victor Hugo rentre ainsi dans le christianisme, dont d'ailleurs il n'est pas sorti. La justice est l'expression humaine des rapports de l'homme et de Dieu. Mais l'être absolu n'a que faire d'un rapport et les mots ne peuvent

(1) *Dieu*, II, VII. L'Ange.

enfermer l'idée, le profond, le vivant, la plénitude. D'ailleurs rien n'existe que Dieu ; tout vient s'engouffrer dans sa bonté calme, et après avoir réfuté la religion de l'équité de l'ange, la voix nouvelle conclut par cette formule :

Dieu n'a qu'un front : Lumière ! et n'a qu'un nom : Amour.

Mais en résorbant dans l'amour la matière et la liberté, le poète n'a résolu aucun des problèmes posés de l'origine et de la disparition du mal, de la coexistence de la liberté humaine et de la toute Puissance divine, de la responsabilité et du Progrès indéfini, de l'union en Dieu de l'Amour et de la Justice infinies.

Aveugle qui croit lire et fou qui croit savoir ;

disait la Lumière. Tant que le Mage ne lira pas et ne saura pas, il n'aura pas conquis son propre mystère, ni « volé Dieu ». Aussi s'élance-t-il toujours vers un point noir au-dessus de sa tête. Il sait que dans la mort seule il pourra toucher le but, regarder l'invisible « l'innommé, l'idéal, le réel, l'inouï », jusqu'à cette heure il continuera son vol, ajoutant sans cesse à ses révélations et à ses méditations. La solution n'en est pas une, et comme œuvre philosophique, remarque M. Alcide Bonneau, *Dieu* ne fait point avancer d'un pas la question (1).

En 1853, dans la réédition de ses œuvres, Hugo avait indiqué les degrés de l'ascension vers la vérité de sa conscience civique, depuis les odes royalistes de l'enfant jusqu'aux poèmes et aux livres démocratiques de l'homme fait (2). Il voyait dans ce développement le symbole abrégé du progrès humain, qui paie à chaque échelon franchi l'accroissement moral d'un sacrifice matériel. Le poème de *Dieu* devait dégager cette même vérité que l'accroissement religieux est un travail de toute la vie,

(1) *Revue Encyclopédique*, 15 juin 1892, p. 874
(2) *Odes et Ballades*. — Préface de 1853.

que la vérité demande un effort continu et que le poète, nouveau Prométhée, n'est qu'un splendide exemple de cette avidité de lumière jamais satisfaite ici-bas. L'effort civique avait conclu : Victor Hugo pouvait offrir à ses concitoyens un idéal politique et social, la République démocratique ; l'effort religieux n'aboutit qu'à une espérance injustifiée, puisque le poète, par la raison et la puissance poétique, ne force pas les portes du mystère qui de tout temps a inquiété l'humanité.

Il ne se dissimulait pas combien il lui serait difficile d'emporter la foule sur ces sommets où il y avait « peu d'air respirable pour elle (1) ». Si l'entreprise était ardue, il n'était pas homme à y renoncer. Il fallait d'abord, pour préparer ses contemporains à l'accepter dans ce rôle d'initiateur religieux, se rapprocher d'eux, leur montrer que sa vie était leur vie, son humanité leur humanité, son chemin leur chemin ; faire enfin ce poème de l'homme tant de fois promis et les habituer pendant la route à voir l'unité de sa vie, à comprendre le dessein du Dieu qui le dirigeait. Laissant de côté son poème théologique, il publia les *Contemplations*.

Primitivement l'œuvre ne devait comporter que trois thèmes « Dieu, la nature, Léopoldine », et montrer dans Hugo le prêtre, le mage, le père; puis, le poète élargit son plan et résolut de livrer au public tout ce que sa vie lui avait inspiré depuis 1830. « L'auteur, dit-il dans la préface, a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances l'a déposé dans son cœur ». L'étude du manuscrit et la simple lecture des *Quatre Vents de l'Esprit* et de *Toute la Lyre* prouvent que le poète n'a pas classé ses poèmes, comme il le prétend pour en donner la suite « exacte et intégrale (2) ». Fréquentes sont les pièces

(1) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à Enfantin, 7 juin 1856.
(2) *Les Contemplations*. Préface.

antidatées, nombreuses les poésies omises. Une idée commande la composition : Victor Hugo veut magnifier les différentes fonctions, qu'il a remplies jusqu'à ce jour, de révolutionnaire de lettres, de libérateur de l'amour, de chantre de la famille, de contemplateur de la nature, de représentant de la conscience nationale, de révélateur religieux. Il amènera ainsi la foule à travers sa jeunesse, ses illusions, ses combats, son désespoir, jusqu'au bord de l'infini. Sacré par le deuil, par la défaite, par l'exil, il pourra se retourner vers elle du haut de ce Sinaï d'épreuve et promulguer enfin la religion dont, nouveau Moïse, il tient les tables sous sa main puissante.

Dès lors le Romantisme n'est plus un simple mouvement littéraire, il devient l'entrée de la Révolution dans les profondeurs du langage, la Déclaration des droits du mot. Le mot est un être vivant, d'abord essence de l'homme, puis force supérieure, issue de la puissance divine. Il fait chanceler les tyrans, crouler les villes, vivre les peuples ; il existait avant l'âme et même avant la création dont il est l'aîné et finit par s'identifier au Fils de Dieu, au Logos, sans d'ailleurs aucune ironie ou esprit de blasphème. Victor Hugo en effet est profondément troublé par le mystère du langage, par l'union du mot et de l'idée en nous. Dans une pièce de la *Dernière Gerbe* il s'effraie de ne savoir « comment ce bruit se lie à cette flamme, » et, à ceux qui veulent passer outre jusqu'à Dieu, il crie d'une voix terrible :

> Tu ne sais pas ton verbe et veux savoir le sien.

Il constate une action de la pensée sur la langue, mais aussi une réaction de la langue sur la pensée et retrouve ici le problème de l'inspiration et de la liberté déjà tant de fois entrevu. L'œuvre n'est pas indépendante de l'homme ; en elle et en lui il y a le même mystère de vie. Le poète saigne le sang du drame,

Corneille vit vraiment à Rome et c'est dans sa poitrine que saint Jean entend l'Apocalypse horrible agiter son tocsin. Mais l'intelligence qu'il a de sa puissante activité ne suppose-t-elle pas la reconnaissance de lois morales mieux lues par lui que par d'autres et par suite, une plus haute nature et une plus grande responsabilité? — Victor Hugo ne répond pas nettement. Il affirme :

Ce qui fait qu'il est Dieu, c'est plus d'humanité (1).

Cette formule lui permet de considérer sa nature comme exceptionnelle, comme la perfection de l'homme. Modèle des autres, et n'en ayant pas, il ne relève que de lui-même : *Sum non sequor*. Un pas de plus et il sera à lui-même sa propre loi. Ce pas, Victor Hugo le fait. Est-ce que l'épouse ne lui a pas reconnu le droit de rompre le serment du fiancé ? Donc les instincts de sa nature sont supérieurs à toutes les lois sociales. Il célèbre tranquillement toutes sortes de Béatrices, mêle le sentiment de la mort aux voluptés (2), accepte tous les conseils de la nature amoureuse et sensuelle, sans un retour, sans un regret, sans un remords, finit par identifier ses désirs les plus égoïstes, ses joies les plus banales avec les plus nobles aspirations et déifie le couple amoureux dans des vers qu'il faut citer, car toute analyse semblerait une trahison :

Eblouis nous chantions : « C'est nous-mêmes qui sommes
Tout ce qui nous semblait, sur la terre des hommes,
Bon, juste, grand, sublime, ineffable et charmant...
Nous avons l'infini pour sphère et pour milieu,
L'éternité pour âge, et notre amour c'est Dieu (3).

Il remplit ainsi son rôle de libérateur de l'amour, c'est-à-

(1) *Contemplations*, liv. I, IX.
(2) *Contemplations*, liv. II, XXVI. Crépuscule.
(3) *Contemplations*, liv. II, XIV. Billet du matin.

dire au fond de libérateur des instincts. Persuadé qu'il est un prêtre de la joie, il enlève à Béranger la couronne de roses dont il était jaloux. Hélas ! c'est trop justifier la défiance des moralistes, qui jugent la nature foncièrement immorale et corruptrice de ceux qui la prennent pour guide. A cinquante-trois ans il s'écrie :

Amour ! « Loi, » dit Jésus. « Mystère, » dit Platon,

pour nous révéler l'émoi que lui cause une femme passant joyeuse, une fleur au corset (1).

S'il célèbre Vénus « in sylvis », il ne veut pas renoncer à sa gloire de poète du foyer. Un affreux malheur est tombé sur lui. Sa fille Léopoldine à peine mariée s'est noyée à Villequier, le 4 septembre 1843. Elle était l'enfant bien-aimée. Le poète n'a pas fait de retour sur lui-même, il n'a pas cherché le sens de cette épreuve ; il accepte, soumis mais non résigné, ces lois immenses « que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit (2) ». A travers le père, même en ces lugubres moments, on aperçoit le conducteur de peuples qui n'oublie pas son métier de flambeau ; si accablé soit-il il se retrouve toujours prêt à « guider les foules décrépites vers les lueurs de l'horizon ». Ce n'est pas un père, c'est un prophète, c'est le Moïse de Vigny, qui demande à Dieu le repos après sa tâche, ayant dès l'aurore

Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore.

En sculpteur il dresse le monument dû au dévouement de Charles Vacquerie. Les lignes sont nettes, le mausolée imposant ; on ne sent pas que le ciseau ait pu tomber de ses mains émues : « Bis cecidere manus », disait Virgile de Dédale.

(1) *Contemplations*, liv. III, x. Amour.
(2) *Contemplations*, liv. IV, xv. A Villequier.

Nul ne se donne impunément cette fonction d'interpréter la nature et de guider l'humanité. La tâche absorbe trop l'homme pour que la sensibilité n'en soit pas quelque peu desséchée. Il y a longtemps que le poète s'applique à la méditation de l'univers. Déjà dans les *Lettres du Rhin* la création lui apparaît comme un ensemble d'êtres regardant en pitié se mouvoir à tâtons au milieu d'eux l'homme orgueilleux et ignorant de sa destinée (1). Il suit les métamorphoses des êtres et retrouve l'échelle des créatures. Il fait des déclarations parfois inquiétantes sur son libre arbitre, se confessant à la merci d'une machine obscure et divine, créant fatalement alors qu'il croit composer librement : « Faire dérive fatalement et immédiatement d'être. Comme on est, on fait ». Cette méthode a fait de lui le Songeur comme il aime à s'appeler et l'a conduit à mélanger intimement ses contemplations de la nature et ses méditations sur l'humanité. En 1856 les *Luttes et les Rêves* seront pleins de ces songeries qui prépareront la foule aux théories d'une métempsycose rajeunie. Dante déclare avoir été d'abord montagne, puis chêne, puis lion. La planète Saturne devient un vaste bagne où les méchants sont punis par l'aspiration et par le souvenir. Les patriarches, les anachorètes, les prophètes aperçoivent par la même fêlure faite aux réalités, le monde obscur des visions. « Voir la vérité, dit-il, c'est trouver la vertu et bien lire l'univers, c'estbien lire la vie ». *La Chouette*, *Baraques de la Foire*, *Aux arbres*, *J'aime l'araignée*, *La Nature*, sont des exemples de ce genre de lecture. A la fin du Ve livre, où il est plus question de rêves que de luttes, il définit magnifiquement et complètement son type le Songeur dans le poème *Magnitudo parvi* qu'il faudrait appeler l'Ode du Sacre.

Il s'agit de glorifier le poète de la nature, inconnu ou méconnu, élu supérieur aux prêtres, rêveur dépassant

(1) *Le Rhin*, I. Lettre XI, p. 125.

les philosophes, ignorant plus profond que les savants. Victor Hugo en découvre le symbole ou plutôt le type mystérieux dans le pâtre qui, au bord de la mer, près de son feu et de son troupeau, vit au hasard parmi les ruines, craint des hommes, aimé des animaux, pauvre, oublié. C'est « un haillon dans une masure », mais Dieu qui l'a caché au fond des bois l'a sacré, le remplissant du mystère du soir et maintenant c'est un prêtre involontaire, « un esprit dans l'immensité ». Victor Hugo le célèbre comme un saint ; il semble se rappeler les divines béatitudes : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux... Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés... Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ». Ce pâtre demeuré loin des luttes et des désastres, « seul, éveillé, comme un génie à côté d'un peuple endormi », devient l'égal des prophètes de la Judée.

Et ce n'est pas une vaine figure, une louange au hasard. Hugo rappelle que, si des prophètes sont venus les apôtres, des bergers de la Chaldée descendent les devins sages et savants, et il ne sait qui monta le plus haut des Zoroastres ou des Abrahams. Leurs fonctions ne sont pas abolies même après Jésus-Christ et le Calvaire, car l'énigme n'est pas entièrement déchiffrée. Les successeurs des prophètes et des devins dont a besoin le monde seront les hommes qui sous l'influence de la solitude iront plus loin dans l'impénétrable et le démesuré, qui, dans le désert et là seulement, pourront voir hors de la vie, savourer le réel, se pénétrer de toute la grandeur qui les entoure, se faire une âme composée de tous les éblouissements. Même elles sauront par la mémoire de leurs vies antérieures retrouver les formes sous lesquelles elles ont déjà lui. Le pâtre du promontoire d'Ingouville est une de ces âmes, l'exilé du roc de Jersey en est une aussi. Il résout le mystère de l'avant-naissance par un développement

indéfini dans le temps, il s'accroît de même dans l'espace en affirmant que chaque créature est toute la création. Cet homme, qui ne sait pas lire, sent dans son être l'infiltration des soleils, et, grâce à leurs rayons découvre sous les formes l'essence ; il boit avec la coupe d'Orphée à la source où Moïse but. Et, faisant passer le monde par sa pensée, sentant son œil devenir éclatant, il monte toujours, toujours accru et regarde tant la nature qu'elle disparaît. Comment ne pas reconnaître l'idée première de la première préface du poète : « Sous le monde réel, il existe un monde idéal qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses ». Le pâtre dépasse aujourd'hui les philosophes et les savants, il voit l'astre unique : il voit Dieu !

Mais comment a-t-il pu remplir ce désir que le poète philosophe ne pouvait naguère assouvir ?

> Il aime : il est l'âme voyante
> Parmi nos ténébreux esprits.

Quant à cette clarté qui fait du pâtre une âme réverbérant Dieu, quant à cette lumière éblouissante faite de tous les rayons purs et de toutes les harmonies, sœur du flambeau des génies, elle s'appelle

> Innocence avant la tempête,
> Après la tempête, vertu !

Et pour que rien ne manque à cet être symbolique qui, à force d'amour, de simplicité et de vertu, voit Dieu, il lui donne l'ignorance de sa propre beauté et le rayon suprême, l'humilité.

En écoutant cette ode magnifique, on s'étonne de voir un génie que l'on croyait alourdi par la sensualité, égaré par l'ambition, retrouver soudain l'idéal de sa première jeunesse, le développer dans toute sa vérité, reconnaître

si exactement les conditions nécessaires à sa réalisation : pureté, humilité, amour, distinguer si parfaitement le prophète du philosophe et du savant et proclamer non plus comme autrefois : « Le génie c'est la vertu », mais : « Ce que le génie peut entrevoir, la vertu l'atteint tranquillement ». Est-il vrai qu'au sortir des luttes de décembre et des flots du monde il rencontra réellement ce pâtre paisible qui le calma et l'éclaira sans s'en douter lui-même ? Est-ce un simple souvenir développé, ou la reprise de ce type du Mendiant déjà célébré dans les *Feuilles d'Automne*, dans les *Burgraves* et ailleurs, étudié ici et approfondi avec amour ? Qu'importe. Pour la première fois depuis longtemps, le poète définit nettement une de ses fonctions et l'incarne en une figure qu'il pouvait aisément réaliser lui-même. Le sentiment le plus intime de la nature uni à la foi religieuse la plus candide, la poésie se développant dans la sainteté, c'est l'idéal que le moyen âge a vu vivre dans un de ses héros, dans l'âme de saint François d'Assise, et n'est-ce pas une des beautés de l'ode de Hugo qu'elle puisse évoquer cette pure et noble figure ?

Mais depuis l'enfance il admire un autre idéal qu'il juge supérieur à celui du contemplateur solitaire. Au-dessus du génie pasteur de troupeaux, il y a le génie pasteur de peuples. Si l'âme pacifique voit Dieu à travers la nature, l'âme vaillante le sent dans sa conscience au milieu des luttes pour la justice. Le proscrit n'ayant gardé en lui que l'honneur imperdable accepte avec la majesté d'un titan foudroyé et le dévouement des siens et les hommages de ses fidèles, défend sa réputation contre les accusations des royalistes, montre comment il est devenu l'apôtre de la cause humaine, l'adversaire de tous les esclavages, le martyr plein de pitié pour les méchants seuls malheureux, le cœur enthousiaste qui sent Dieu tressaillir en lui au cri de Liberté.

Sa poésie est la Proserpine sinistre qui, prisonnière de l'Averne, rêve accoudée à son trône d'airain ; mais elle n'exercera pas dans cette œuvre son privilège de haute justice, elle ne fera descendre personne dans son horrible royaume, elle exaltera seulement le droit méconnu, la beauté de la souffrance, « le juste méprisé comme un ver qu'on écrase, » d'autant plus grand que son supplice est plus vil (1).

Et maintenant que le poète a subi l'épreuve et l'a acceptée comme un élément de progrès, le voici au bord de l'infini promulguant la nouvelle religion. La *Bouche d'Ombre* reprend les dogmes du poème de *Dieu* : la nature révélatrice de la Divinité, la chute première, la transformation de l'univers en bagne, les ascensions et les déchéances des âmes, la métempsycose expiatrice et l'inévitable pardon final. Les actes religieux sont la prière, l'effort de la volonté conquérante, la contemplation de la nature, église de Dieu, et la consultation des esprits.

Quels seront les initiateurs de cette religion ? Dieu d'abord, car Dieu lui-même officie (2) : puis les êtres qui n'ont d'autre signe « parmi tous les fronts noirs que d'être les fronts blêmes (3) », les songeurs qui espérent, les envoyés de Dieu mêlés à la foule. Mais tout à coup le poète demande impétueusement :

> Pourquoi faites-vous des prêtres
> Quand vous en avez parmi vous ? (4)

Il se décide à revendiquer le privilège de la direction spirituelle pour les génies, poètes, prophètes, apôtres, artistes, savants, inventeurs, sacrés prêtres par Dieu dans le berceau, envoyés par lui dès qu'il faut dompter

(1) *Contemplations*, liv. V, XXVI. Les Malheureux.
(2) *Contemplations*, liv. VI, XX. Religio.
(3) *Contemplations*, liv. VI, XXI. Spes.
(4) *Contemplations*, liv. VI, XXIII. Les Mages.

un fléau, unis les uns aux autres malgré la diversité profonde de leurs esprits par la religion universelle, docteurs de la Bible nouvelle dont chacun écrit un chapitre, apparitions du vrai, du beau et du juste à nos barreaux.

Quelle est la nature de ces mages, leurs rapports avec Dieu, avec l'univers, avec l'humanité ?

Tantôt Dieu leur commande, tantôt il leur obéit, il est tantôt en eux, tantôt en dehors d'eux ; en l'un il trouve un instrument, en l'autre un adversaire. David le voit de près, Herschell l'entrevoit dans les mondes, Archimède rouvrirait malgré lui le puits de l'abîme, Amos le sent surplomber sur son âme et Daniel le fait sortir des lions. Ces acteurs du drame profond ne savent pas toujours ce qu'ils font, ni ce qu'ils sont, ni qui les envoie. Ils étaient penchés dans l'éternel effroi, messies effarés dans les ténèbres, buvant à la coupe de l'ombre, maintenant ils émiettent Dieu aux âmes, puis on les revoit frappant au ciel et demandant : « Es-tu là ? » Voici qu'ils font couler « une sorte de Dieu fluide aux veines du genre humain » ; enfin Victor Hugo déclare qu'un rayon va de leur âme jusqu'à l'œil de Jéhovah. Impossible de deviner si les génies, qui viennent s'habiller de matière et vont vêtus d'humanité, ont conscience ou non de leur rôle et de leur destinée.

Leurs rapports avec la nature sont mieux déterminés. Sous leur crâne Dieu a écrit la bible des arbres, des monts et des eaux ; ils sentent la pierre vivre, ramassent le nombre où tout est contenu, subjuguent la création. Hésiode est le grand prêtre fauve des forêts, Moïse étend ses bras sur la nature, Manès parle au gouffre puni et se fait écouter des astres ; d'autres courbent sous leur sacerdoce effrayant le tigre, l'hyène, l'antre, la montagne. Est-ce donc que le monde n'a pour but que d'offrir ses breuvages à ces altérés d'infini et de leur expliquer ses mystères ? Non, la création n'est pas aussi douce aux

élus de Dieu, qu'on pouvait le supposer. Le poète distingue en elle la nature-esprit et la nature-matière. Celle-ci a pour souffle l'ouragan des ténèbres, brise, bouleverse tout, force aveugle ennemie de la paix et de l'amour, rage et foudre ; elle se nomme « barbarie et crime pour l'homme, nuit pour les cieux, pour Dieu Satan ». Mais l'Esprit ouragan de lumière la poursuit, l'étreint, l'abat, combattant le chaos par les harmonies et par les génies les éléments.

Ainsi les génies deviennent les auxiliaires de l'Esprit. Qu'ils soient les savants et les inventeurs, les Volta, les Franklin, les Fulton ou les adversaires du mal, « Christ en tête, Homère au milieu », tous combattent la barbarie, le crime, la nuit, Satan, sans qu'on puisse savoir si l'Homme-Dieu se détache de toute la chaîne, ou s'il n'est qu'un des guides de la caravane qui passe avec les Colomb, les Rousseau, les Voltaire, sous la lueur de Prométhée, le libérateur enchaîné.

On se demande si, loin de rabaisser le Christ au rang de simple génie, il n'élève pas les génies à la hauteur de l'Homme-Dieu. Ces têtes fécondes, vers qui monte l'Océan confus des idées, qui ont déjà des rapports exceptionnels avec Dieu et l'univers, sont-elles vraiment de l'humanité ? Il semble que peu à peu elles s'en détachent. Amos vit absent de son corps, Rabelais devient un gouffre de l'esprit. Le poète oppose les hommes qui ne vivent qu'une heure à ces fils de la nature qui ne sont peut-être que « les sombres masques de quelque prodige inconnu ». On est surtout douloureusement surpris de voir le poète anéantir, pour ainsi dire, la race humaine, l'accabler de son mépris, et accorder une puissance inattendue et surnaturelle à ces mages, qui font surgir l'ombre ou l'aurore dès qu'ils lèvent la main, et s'envolent loin du troupeau tremblant, dans les symphonies des abîmes étoilés, pour goûter l'évanouissement des cieux. Si dans un tel gran-

dissement le lien qui unit ces vivants sublimes aux autres hommes n'est pas rompu, il faut avouer qu'il est bien ténu.

Aucun des génies nommés, est-il besoin de le dire? ne rentrerait dans la catégorie des Mages ainsi définis. Le poète ne se sert d'eux que pour indiquer les différents départements de sa propre puissance et il ne se fit pas faute de changer arbitrairement leurs noms en corrigeant son manuscrit. Tous ont une grandeur sinistre ou énigmatique qui parfois heurte violemment l'idée que suggèrent leur vie et leur œuvre. Archimède doit d'être chanté à la vis qui porte son nom et qui paraît à Hugo, tenir de l'infini ; Scarron et Esope l'émeuvent par le contraste de leur rire et de leurs douleurs ; Moschus grandit tout à coup dans le flamboiement de l'Etna et Plaute apparaît bucoliquement, on ne sait pourquoi, parmi les chèvres qui lui parlent.

Hugo exprime ainsi les différents aspects de son génie, les multiples fonctions qu'il s'est attribuées. Est-ce que le poète de l'amour libre, de l'âme en fleur peut se renier ? Aussi célèbre-t-il Anacréon, Catulle, Horace, Bion, Moschus, les prêtres de la joie et de l'amour. Dans les brouillards de l'exil de Jersey il est envahi des brumes du sort, plus que les Virgiles et les Isaïes. N'est-il pas encore à la fois le grand prêtre fauve des forêts comme Hésiode, le voyant du gouffre puni comme Manès, l'ébloui de la création comme Orphée, le consolateur des proscrits comme Baruch, le témoin des nations qui naissent au souffle de la liberté comme Ezéchiel. Comme saint Paul n'a-t-il pas appelé le glaive du châtiment, comme Tacite sculpté l'infamie, attiré les chiens de la satire à l'instar de Perse, d'Archiloque et de Jérémie et ainsi que Rousseau, Voltaire, Beccaria combattu en gladiateur de Dieu. Homère lui-même ne sent pas plus que lui monter vers sa tête l'océan des idées : et il n'est pas téméraire de penser qu'en 1856 Jésus-Christ est peut-être

encore le premier, mais n'est plus l'unique ; son auréole divine trouble étrangement le restaurateur de cette religion de la civilisation qui, depuis Prométhée persisterait à travers les âges, de génie en génie, enveloppant le Christ lui-même pour se pencher avec Hugo sur les monstres et sur les êtres qu'on croit inanimés.

Qu'on ne s'étonne donc plus qu'il n'ait cité aucun prince, aucun pontife, aucun général. Les Cromwell, les Napoléon, les Mahomet, les Luther peuvent convenir à un Carlyle qui étudie les héros représentatifs de l'humanité, aussi bien l'écrivain et l'homme d'Etat que le dieu, le prophète ou le prêtre. Les César, les Annibal, les Innocent III, les saint Bernard, les Louis XI doivent exciter l'admiration d'un Auguste Comte acceptant tous ceux qui ont travaillé au labeur social. Mais le poète qui ne célèbre que les grands guides, les êtres vraiment providentiels n'acceptera comme précurseurs de la nouvelle ère de Liberté, de Paix et d'Amour, ni les hommes de violence et de coups d'Etat, ni les fondateurs ou interprètes de religions qu'il estime des déviations de la seule vraie, la sienne. Il s'en faut d'ailleurs qu'on puisse expliquer certains choix, certaines absences ou certaines exclusions. Dans son livre sur William Shakespeare il dénombrera les génies essentiels. Aujourd'hui il ne fait que proclamer le principe de cette religion des grands hommes annoncée jadis dans les *Feuilles d'Automne*. On entrevoit les deux conditions d'admission au Panthéon de Victor Hugo. Il faut que l'âme du postulant ait palpité en Dieu : il est vrai que le poète se contredit en déclarant que les génies ajoutent toute la matière à leurs sens et s'enivrent de l'étendue. C'est au contraire en se dégageant de l'esclavage des sens et de la vaine curiosité, et Victor Hugo le sait bien, que les civilisateurs se sont élevés à la connaissance des lois les plus hautes ou les plus secrètes. Comme seconde condition il faut qu'il ait entraîné les hommes dans la

voie du progrès, c'est-à-dire de la liberté. Force reçue de Dieu, force donnée aux hommes, ces deux termes ne peuvent-ils se combiner dans une formule dernière. Le prêtre catholique n'est pas seulement l'intercesseur des hommes près de Dieu, il distribue aux fidèles Dieu même dans le pain sacré. Victor Hugo s'inspire de ce dogme et définit nettement la fonction du poète par cette belle strophe :

Oui, grâce à ces hommes suprêmes,
Grâce à ces poètes vainqueurs,
Construisant des autels poèmes
Et prenant pour pierres les cœurs,
Comme un fleuve d'âme commune,
Du blanc pylone à l'âpre rune,
Du brahme au flamine romain,
De l'hiérophante au druide,
Une sorte de Dieu fluide
Coule aux veines du genre humain.

C'est le poète qui inspire toutes les religions, qui les rattache l'une à l'autre et en détermine les formes successives. Il est l'aîné de l'humanité, le pontife suprême de l'infini. Victor Hugo, évidemment, ne fait que revendiquer cette puissance spirituelle dont tant d'esprits, vers le milieu du siècle, sentaient la nécessité et il s'apprête à en disputer l'exercice à la papauté. Une telle ambition l'oblige à exposer une pensée puissamment organisée, à découvrir une vie de plus en plus pure. Son dernier livre de *Contemplations*, le livre des conclusions, est loin de donner cette double impression de forte unité et d'accroissement moral. Hugo déclare que la prière peut seule franchir l'abîme qui sépare l'homme de Dieu et tente immédiatement l'orgueilleuse escalade d'un Titan confiant en sa force. Il glorifie la volonté de l'homme et bientôt affirme que tout l'effort humain est vain. Après avoir maudit le doute impie et sacrilège, araignée hor-

rible, il le célèbre comme un signe de grandeur. Dans un poème l'âme abandonne à la mort le corps horrible, dans un autre la matière n'existe plus et n'est que de l'esprit condensé. A peine le poète a-t-il reconnu, que tributaire du mal, il fait rougir les anges passant dans l'azur qu'il se compare à l'Innocent couronné d'épines et affirme hardiment n'avoir rien à la conscience. Enfin dans la dédicace à sa fille qui clôt le recueil, il déclare qu'il a le droit d'être un de ceux qui se font écouter de la tombe et dont la parole émeut « les grains dans les sillons, les ombres dans les bières, » et aussitôt ce mage fier et tout puissant demande où est la science, où est la doctrine ? Quant à lui, il a tout saisi sans rien prendre et il conclut tristement :

J'ai vu beaucoup de nuit et fait beaucoup de cendre.

Comment Victor Hugo en écrivant de pareils vers, peut-il se considérer lui-même comme un guide de l'humanité, comme un génie prédestiné à rallumer la foi religieuse ? C'est qu'en dépit de ses défaillances morales et de ses incertitudes intellectuelles il compte sur le vaste poème de *Dieu* dont l'unité puissante emportera tous les doutes : il lui suffit dans les *Contemplations* de maintenir la sympathie de la France, de pousser sa curiosité vers les grands problèmes et de lui inspirer la confiance dans des solutions pressenties plutôt que découvertes. Si les *Châtiments* ont immédiatement précipité ses principes civiques, les *Contemplations* ne dégagent pas aussi clairement sa doctrine religieuse. Le public admira plus les tableaux du peintre prestigieux et les thrènes du père éprouvé que les révélations de la *Bouche d'Ombre* et la doctrine confuse des Mages. Cependant même des esprits légers n'hésitèrent pas à reconnaitre la beauté et la force du poète. Il n'était pas un enfant de Virgile mais un fils de Lucrèce, affirmait Janin qui rappelait les vers du *de Natura rerum*. « Veux-tu savoir pourquoi vraiment je

m'appelle un poète? — Eh bien ! je m'appelle un poète, parce que je répands des flots de lumière sur des mystères impénétrables avant moi :

> Deinde quod obscura de re tam lucida pango
> Carmina... »

Et plus loin « Il faut, dit-il encore au second chant de la Nature des choses, il faut pour me suivre être un homme hardi, car je me lance au delà des limites du monde, en ces espaces infinis où l'esprit humain, libre enfin des liens terrestres, s'abandonne à la volonté du génie.

> Extra moenia mundi (1).

M. P. Chenay nous a laissé un curieux récit de son pèlerinage nocturne aux dolmens de la Plaine des Druides où Victor Hugo apparaît dans l'exercice de son rôle de Mage inspiré, traversé par les grandes voix de la nature et évoquant les antiques traditions religieuses (2). Ame à la poursuite du vrai, le poète mystique reprend en 1857 l'ascension d'*Ibo* et de *Dieu* et la continue au delà de la mort. En vain l'espace et la tempête le défient de passer où n'ont pu passer Pindare, David, Hésiode, Ezéchiel ; il leur est supérieur. Au sphinx lui-même, il semble un monstre :

> Etre pour deux destins construit,
> Ayant, dans la céleste sphère,
> Trop de l'homme pour la lumière,
> Et trop de l'ange pour la nuit.

A l'ombre sceptique qui lui conseille d'accepter un culte, tout en déclarant que l'Olympien est de la brume, et le Sinaïque de la nuit, il répond sans s'émouvoir

> J'ai la volonté qui persiste ;

(1) *Journal des Débats*, 26 juin 1856.
(2) P. Chenay. — Victor Hugo à Guernesey, p. 59.

il prétend percer le temple et le dogme, découvrir l'azur derrière Jéhovah et rencontrer l'indestructible vérité. Il a confiance dans son audace même qui semble une sorte de parodie de la foi et il s'écrie :

La nuit tâche, en sa noire envie,
D'étouffer le germe de vie,
De toute puissance et de jour,
Mais moi, le croyant de l'aurore,
*Je forcerai bien Dieu d'éclore,*
A force de joie et d'amour ! (1)

(1) *Art d'être Grand'Père*, XVIII, v. L'Ame à la poursuite du vrai.

# CHAPITRE XI

## DANTE

SOMMAIRE : I. *La* Légende des siècles. — *Le plan primitif.* — *Son aboutissement à* Dieu. — *Incertitudes du poète.* — *Le dogme du Progrès.* — II. *L'exécution.* — *L'épopée de l'homme : le méchant, le justicier, le génie.* — *L'*Ane, *la* Révolution, *la* Pitié suprême. — *La* Fin de Satan : *le nouveau peuple de Dieu.* — *La triple tâche du poète.* — III. *Élargissement des* Misérables. — *Caractère social, épique, révolutionnaire et religieux du roman.* — IV. *Les interventions de Hugo : les actes semblables aux paroles.* — *Dispersion dans les travaux, mais unité de fonction.*

Au lendemain des *Contemplations,* Victor Hugo ne publie pas le poème de *Dieu* qui en est la suite logique, il se jette dans la *Légende des Siècles.* Longtemps il hésite sur le sujet précis qu'il doit traiter. En 1856 il composait *la Vision des Montagnes* qui en eut été la brève et magnifique préface et qui faisait apparaître successivement le Caucase, l'Ararat, l'Olympe, le Sinaï et le Calvaire (1). Plus tard il lui préféra la Vision du mur des siècles plus vaste, plus sombre, moins belle. A la fin de 1857 il peut dresser le plan de son œuvre nouvelle (2). On voit émerger quatre ilots : Les Temps antiques avec Caïn, Iblis, Daniel, Jésus-Christ ; — le Moyen âge avec Roland, Aymerillot, le Cid Vieux, les Quatre Romances de Ratbert ; — le XIXe Siècle avec de longs poèmes : Océan, la Révolution, la Pitié suprême, les Pauvres Gens, l'Epopée de l'Ane et une pièce qu'il intitule :

(1) *Toute la Lyre,* t. I, I. La Vision des Montagnes (2 juillet 1856).

(2) *La Légende des Siècles.* Edition de l'Imprimerie nationale. Historique de la Légende, t. I.

Tous les spectres revenus. — Enfin le XXe Siècle avec Léviathan (Pleine mer) et l'Epopée du ver. L'œuvre se terminait par un dialogue intitulé l'Archange et le Poète. C'était peut-être cette partie du poème de *Dieu* qui fut en effet publiée dans la seconde série de la *Légende* sous le titre : Tout le Passé et tout l'Avenir. L'œuvre s'enfermait ainsi entre le symbole du Dieu conscience, de l'œil poursuivant Caïn et les révélations de l'archange Justice. A l'Esprit qui reprochait à l'homme son orgueil, sa cruauté et ses voluptés, le poète répondait : « L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme ». Il osait même déclarer :

Jésus pour nous n'est point le Dieu ; c'est plus, c'est l'homme,

l'homme chargé de porter à Dieu nos douleurs et de lui demander ses comptes de tutelle (1). Il n'a pas osé maintenir cette affirmation. La conclusion était la victoire de l'humanité sur Satan, c'est-à-dire sur la douleur, sur l'erreur, sur la borne, la libération définitive en un clin d'œil par la volonté même de Dieu :

Dieu voudra. Tout à coup on verra les discordes...
Le sang, le cri, la haine, et l'ordure, et la vase,
Se changer en amour et devenir extase
Sous un baiser de l'infini,

c'était l'harmonie universelle déjà chantée dans la pièce finale des *Châtiments :*

L'avenir c'est l'hymen des hommes sur la terre
Et des étoiles dans les cieux (2).

Si ce finale grandiose disparut du plan définitif, l'idée en subsiste partout et illumine toute la préface. L'œuvre

(1) *La Légende des Siècles.* Edition de l'Imprimerie nationale. Reliquats, t. II, p. 432.

(2) *La Légende des Siècles.* Nouvelle série XIX. Tout le Passé et tout l'Avenir.

cyclique du poète exprimera « l'humanité sous tous ses aspects se résumant dans un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière, depuis Eve mère des hommes jusqu'à la Révolution mère des peuples ». Cette série de poèmes chantera « l'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la Liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre ». Le prophète va apparaître dans toute la sublimité de sa fonction : il entonne « un hymne religieux à mille strophes ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière (1). » L'épopée de l'homme tant de fois annoncée et vainement tentée la voici réalisée.

En 1859 la *Légende des Siècles* est en effet composée dans ses grandes lignes et on peut se demander si le poète en remaniant son plan, en différant la publication de certaines parties, en reprenant, en étendant certains poèmes n'a pas compromis le succès de sa croisade et l'unité de son œuvre. La première série, d'après E. Montégut, offrirait deux effigies d'une même médaille. D'un côté le justicier, de l'autre le méchant; la dernière face est la plus remarquable. « On voit, disait-il, que le poète l'a gravée avec une haine amoureuse et une colère complaisante. Le méchant joue le premier rôle dans la *Légende des Siècles*. En vain vous changez d'époque, de civilisation, de climat, vous la rencontrez partout et toujours cette bête fauve à face humaine, sifflant, rampant, hurlant, mentant, les mâchoires ensanglantées, des lambeaux de chair aux griffes (2) ». Si Caïn, Kanut, les rois des Pyrénées, les oncles de Nuno, Ladislas et Sigismond, Zim Zizimi et Mourad, Ratbert et Philippe II apparaissent plus hideux les uns que les autres, pour leur faire contre-

(1) *La Légende des Siècles*. Première série. Préface.

(2) *Revue des Deux-Mondes*. La Légende des Siècles par E. Montegut, 15 octobre 1859.

poids, empêcher l'asservissement général de l'humanité aux tyrans, se dressent les grands justiciers, les Rolands et les Eviradnus. Mais E. Montégut a oublié un troisième type, l'Elu ; c'est-à-dire Daniel, le prophète de la nature que les lions contemplent avec respect, Booz, le grand vieillard vêtu de probité candide et de lin blanc, Mahomet l'apôtre de la métempsycose et Jean de Pathmos le défenseur de l'ordre et des grandes lois contre les thaumaturges. Ces deux sortes de personnages incarnent le poète lui-même à la fois justicier et ennemi des tyrans comme le vieux vaillant maître qui protège Mahaud, mage familier de la nature ainsi que le prophète vénéré des fauves. Certains vers de Booz le font reconnaître à demi, comme s'il s'éloignait dans le crépuscule, et lorsque Mahomet avoue ses fautes, on n'est pas bien sûr de ne pas entendre la confession même du poète. L'âne qui voit Dieu invisible au philosophe a déjà dressé un long réquisitoire contre la science, le lion d'Androclès en qui s'épanouit l'âme humaine pendant la décadence bestiale de Rome est le frère du songeur qui fit, lui aussi, sur le monde horrible et châtié « flamboyer tout à coup l'amour et la pitié ». L'indignation du Momotombo s'est allumée aux discours du poète-représentant. Les sphinx, la lampe et la coupe redisent au despote oriental les sombres méditations du Contemplateur. L'aigle des Alpes rappelle à l'honneur les fils de Guillaume Tell, mercenaires d'un Empereur, avec l'âme du glorificateur des soldats de l'An II. Le Satyre lui-même, l'humble joueur de pipeaux, à qui Mercure prête sa flûte, puis Apollon sa lyre et qui, sans cesse grandissant, absorbe en lui toute la nature et se transfigure en Dieu suprême, jette à la face du sombre Jupiter le *Credo* même du poète : « Plus de fantômes sur l'Etre, plus de dogmes, liberté, vie et foi,

Amour ! tout s'entendra, tout étant l'harmonie. »

Hugo voulait même glorifier plus clairement sa force dans la personne de Thallummore le bon Croate, Hercule, Roland, Samson et en outre poète, intimidant, comme Daniel et Orphée, trois lions échappés :

Quand Thallummore entra les trois chiens se couchèrent. (1)

Est-ce à dire que, dans son désir de remplir la haute fonction de poète de la fraternité, il ait négligé de s'assurer de la vérité et de la solidité des articles de cette foi ? Non ; en 1859 étaient déjà composés les poèmes de *La Révolution*, de *l'Ane* et de *La Pitié suprême* qui devaient primitivement faire partie de l'œuvre. *La Révolution*, c'est l'horrible Légende qui fait de Louis XVI la victime expiatoire des crimes de Louis XV, de Louis XIV, de Louis XIII et d'Henri IV. Les statues triomphales descendues de leurs piédestaux viennent voir leur petit-fils. En apercevant l'horrible guillotine ils demandent à la tête sanglante : « Qui donc l'a construite ? » et la tête répond : « O mes pères, c'est vous ». Sans discuter la valeur de son information historique, il est facile de remarquer que Victor Hugo, bien loin de prouver le progrès et la justice, s'inflige à lui-même un démenti, en montrant l'innocent héritier de la peine due aux coupables. Il le comprit et ajouta en 1871 une protestation qu'il devait probablement intituler *Le verso de la page*. Elle débute par ces vers :

Soit ! Mais quoi que ce soit qui ressemble à la haine
N'est pas le dénouement, et l'aurore est certaine (1).

L'effort humain, la vie, l'espoir sacré, la foi, l'idée ne peuvent dire : « Je me trompais », car le monde et l'humanité deviendraient inintelligibles :

C'est en fraternité que tout doit se dissoudre.

(1) *La Légende des Siècles*. Edit. Imp. Nat., t. II, p. 518.
(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*. — Le livre épique, t. II.

Tel est le postulat moral de la conscience du poète : il ne le prouvera donc pas, mais il n'a pas besoin de le prouver, il lui suffit de constater que l'histoire en dépit des fléaux et des catastrophes chaotiques laisse apercevoir « ce fil qui s'atténue quelquefois au point de devenir invisible, mais qui ne casse jamais, le grand fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès (1) ».

Victor Hugo se penche de nouveau sur ce problème. Les mascarons du Pont-Neuf, se réjouissaient du châtiment des oppresseurs. Il interroge cette haine. Elle répond : « Je souffre, je juge... je suis l'immense épopée écrite au mur du crime, et quant à ma justice,

Je m'appelle Isaïe et je m'appelle Dante (2).

L'auteur des *Châtiments* loue la probité de ces poètes justiciers :

Nul homme n'est plus grand, sous le ciel solitaire,
Que ces archanges froids et tristes de la terre.

Pourtant du fond de l'infini arrive comme le soupir d'une autre conscience. Il existe donc un plus beau rôle. Au-dessus du poète de la justice il y a le poète de la pitié ; à force d'aimer on peut comprendre, à force de comprendre pardonner. Le tyran résulte non seulement de sa naissance et de son enfance hors des conditions communes, mais de son acceptation par le peuple : « Consentir au tyran c'est le faire ». La haine contre cet homme irresponsable est par conséquent absurde. Haïssons et poursuivons les ténèbres, mais non les ténébreux. Dès les *Orientales*, Victor Hugo plaignait Mahmoud, bourreau qui n'était peut-être pas cruel, en des vers qu'un critique estimait ses plus beaux (3). Aujourd'hui il se refuse

(1) *Légende des Siècles*. Préface.

(2) *La Pitié Suprême*.

(3) *Orientales*, III, v. Les Têtes du Sérail. — *Revue Encycl.* 1829, p. 140.

à reconnaître un seul être à qui on puisse imputer son crime, même Satan qui, du fond de son abîme, peut se redresser en criant : « O ciel ! l'amour me hait (1) ». Il retombe ainsi dans un fatalisme destructeur de tout effort volontaire, de toute beauté morale. Il enchasse même dans son poème de la *Pitié suprême* deux thèses contradictoires : tantôt le tyran est féroce, obscène, abominable, *en paix*, tantôt il vit dans l'épouvante, voyant dans ses rêves « Tibère lui sourire, Brutus rôder, Caton saigner, Tacite écrire ». Si l'éducation fait la conscience, d'où vient le vertueux dégoût d'un Louis XVI pour la cour de Louis XV et l'âme monstrueuse d'un Commode fils du sage Marc-Aurèle ? Que de tyrans n'ont pas été élevés sur les marches du trône, mais se sont frayés par le crime un chemin jusqu'à la couronne ? Pas une seule fois Victor Hugo ne songe à cette lumière que tout homme porte en lui en venant au monde et que les ténèbres ne peuvent complètement étouffer. On s'en étonne d'autant plus qu'il traduit en vers magnifiques la loi évangélique :

Homme, on t'a fait le mal, ce qu'il faut que tu rendes
C'est le bien, vis, réponds à la haine en aimant,
Et c'est là tout le ciel et tout le firmament (2) ;

loi qui ne nie nullement la responsabilité des méchants.

Si incomplète que soit l'étude du poète et si peu fondé qu'il soit à déclarer : « J'ai tout pesé, j'ai vu le fond, j'ai fait la somme sans distraire un chiffre,

J'ai du dilemme humain touché l'extrémité (3), »

Il se préparait, par cette méditation, par cet exercice spirituel, à séparer nettement sa Légende, toute de pitié et

(1) *La Fin de Satan*, IV. Satan pardonne, p. 307.
(2) *La Pitié Suprême*, XIV.
(3) *La Pitié Suprême*, XV.

d'amour, des *Châtiments* où s'était répandue sa verve satirique. L'Epopée de l'*Ane* décelait la même préoccupation morale. Il s'efforçait de détruire le préjugé qui considère la science comme ayant en elle-même sa raison d'être. Titan-Ane, comme il l'appelait sur la première page de son manuscrit, représentait le poète lui-même développant un long réquisitoire contre la science, la philosophie et la religion. La fin de la science comme de la religion, c'est de rendre l'homme bon. Mais l'homme déprime l'enfant par le collège, l'abâtardit par une fausse religion ; surtout il refuse de reconnaître les génies ces éclaireurs :

Dès qu'un flambeau paraît l'homme crie ; Au secours ! (1)

il n'apprécie le beau que s'il ajoute à ses satisfactions matérielles. Il ne comprend pas mieux la société que la création. A cet incurable égoïste manque une croyance aux reins. Il faudrait qu'il s'écriât avec le poète : « J'aime, je veux, je crois. » Aussi l'âne aura raison, conclut tristement le philosophe Kant, jusqu'au jour

Où la science aura pour but l'immense amour ;

Ce jour sera celui où les peuples verront les écrivains, les songeurs, les penseurs, les poètes divins,

Tous les saints instructeurs, toutes les fières âmes
Passer devant leurs yeux comme des vols de flammes (2).

Car nul n'a jusqu'à présent compris l'ascension ténébreuse de l'homme « hors Socrate et le Christ ». Quelqu'un surgit qui joindra son nom à ces deux noms, quelqu'un qui l'a comprise, lui aussi, cette ascension, parce qu'il a une foi semblable, révélatrice et organisatrice.

C'est cette foi de Hugo, cette âme universelle qu'il

(1) *L'Ane*, VI. Conduite de l'Homme vis-à-vis des Génies.
(2) *L'Ane*. Tristesse du Philosophe.

faut d'abord admettre, si l'on veut sentir sa poésie. Les images, les métaphores, les antithèses, les sujets, ne sont pas des procédés de rhétorique, mais ses moyens pour exprimer le plus directement possible la vie des êtres ou plutôt pour leur infuser sa propre vie. Le fonds de la *Légende des Siècles*, c'est la vie même du poète, ses passions, ses croyances, ses haines, ses amours, ses espoirs, ses luttes. Rien n'est moins épique, si épique veut dire impersonnel : car c'est bien le dernier degré du lyrisme individualiste (1). Grâce à ces symboles, à ces mythes, à ces personnages, à ce merveilleux réel, sincère, cru, langage secret dont seul il comprend tout le sens, il s'exprimera sans réticences, sans limites, protégé contre les reproches d'outrecuidance et contre les insultes ou les railleries par le rideau vaporeux et brillant de ses inventions et de ses tableaux qui le dérobera toujours au lecteur.

Ce n'est pas lui d'ailleurs qui se contenterait de brosser de vastes fresques sans les animer de son âme. En ces années d'exil, il ne saurait comprendre la pensée sans l'action, la prédication sans l'exemple, il affirme en des vers magnifiques la nécessité pour l'artiste d'être digne de son œuvre.

Honte au vain philosophe, à l'artiste inutile
Qui ne met pas son sang et son cœur dans son style !
Honte au sophiste assis sur le seuil des vertus
Qui commente Platon sans méditer Brutus !....
Honte au rhéteur qui dit : Progrès, Humanité,
Avenir ! sans vouloir le Calvaire à côté ! (2)

Le nouveau Dante va s'efforcer de briser les préjugés, tenter une synthèse de la science, de la religion, de l'histoire, de la foi et de la raison, proclamer ses dogmes de

(1) Cf. E. Rigal. — *Victor Hugo, poète épique*, Introduction. p. xii et sq.

(2) *Toute la Lyre*, t. II, iv, xi. p. 16. (Vers 1858 d'après M. G. Simon).

la pitié suprême et de la suréminente dignité du Génie. La *Fin de Satan* qu'il remet sur le métier en 1859 est elle-même moins un effort de poésie objective comme le poème de Milton, qu'un nouveau livre ajouté à son Pentateuque, un nouvel Evangile qui prétend continuer l'ancien et le compléter. Pour vaincre la mort et racheter l'homme, le Fils de Dieu s'est fait homme; pour délier le citoyen de la servitude et racheter les peuples, la Fille de Satan, l'ange Liberté se fera femme. Le Quatorze Juillet et la Révolution française aboliront la haine de peuple à peuple, comme le Calvaire détruisit la haine d'homme à homme. La troisième partie de ce poème devait montrer en effet Camille Desmoulins poussé par l'ange Liberté s'incarnant dans Lucile Duplessis, la prise de la Bastille et le triomphe de l'Homme-Peuple. La goule Lilith Isis à la mort du Christ s'était écriée joyeuse : « L'enfer prévaut », mais elle trouvait un obstacle inattendu dans un peuple étrange, le peuple français qui est plus qu'un peuple, une âme, l'Homme même :

> Il va, tous les progrès sont faits avec ses pas (1).

La France, dont Paris, la ville univers, est le cerveau, soufflait la vie comme une tempête et triomphait du mal en arrachant de son sein la grande prison. V. Hugo rattachait ainsi cette œuvre à sa mission suprême de prophète de la nouvelle nation élue, du nouveau peuple de Dieu, appelé à vaincre le mal par la Révolution. *Dieu*, *La Légende des Siècles*, *la Fin de Satan* ne forment donc pas une simple trilogie de poèmes unis l'un à l'autre par le lien qui joint Dieu, l'Humanité et le Mal, « l'absolu, le progressif et le relatif, » ce n'est pas « le problème unique de l'Etre envisagé sous sa triple face ». Le poète trouve dans l'étude de Dieu la loi divine de l'humanité, dans l'humanité une nation prédestinée et il s'efforce de faire triom-

(1) *La Fin de Satan*, VI, II. L'Ange Liberté, p. 272.

pher la loi divine en instruisant le peuple élu. Pour mener à bien une telle entreprise, le révélateur doit d'abord se faire accepter par la nation missionnaire, puis l'éduquer et l'enflammer d'enthousiasme pour l'œuvre nouvelle de régénération, enfin lui préparer les voies, habituer le monde à la reconnaître dans sa mission sublime. Cette triple tâche, que le poète assumait déjà sous le règne de Louis-Philippe, il peut s'y consacrer désormais tout entier. L'exil n'est pas une sinécure, il l'a dit, et le recueillement qu'il y goûte n'est-il pas favorable à l'accomplissement de ce grand dessein, déjà conçu par les Ballanche et les Edgar Quinet.

Cependant après le succès inouï de la première série de sa *Légende*, bien qu'il eût annoncé dans la préface que ce n'était là qu'un premier carton de sa grande esquisse et que d'autres suivraient, il délaisse cette tâche, enferme les nombreux poèmes déjà composés et qui auraient aisément rempli une seconde série et reprend un roman jadis promis à l'éditeur Renduel sous le titre *Le Manuscrit de l'Evêque* et dont la Révolution de 1848 avait interrompu la composition. En le relisant après douze ans, vite il se rend compte qu'il faut l'accorder avec ses nouvelles idées, avec sa fonction de Promoteur du Progrès mondial. Il sait bien que le roman mieux que le poème fera pénétrer son nom et son idéal au cœur même du peuple qu'il veut relever. Il n'abandonne pas pour cela son ancien programme, il l'agrandit. « Ma conviction, écrivait-il, est que ce livre sera un des principaux sommets, sinon le principal, de mon œuvre (1). » *Les Misérables* sont non seulement un roman social, mais l'épopée de la conscience humaine, la glorification de la Révolution française, l'exaltation du peuple élu et la promulgation du nouvel évangile qu'il doit prêcher aux nations. Aussi ce livre s'adresse à tous les peuples civilisés.

(1) *Les Misérables.* — Edit- Imp. Nation. — Ve partie, p. 334.

Sa courte préface en fait un réquisitoire contre la damnation sociale résultant du fait des lois et des mœurs, contre la dégradation de l'homme par le prolétariat, de la femme par la faim, de l'enfant par l'ignorance. Mais Victor Hugo ne se contente pas, suivant sa promesse de jadis « de substituer les questions sociales aux questions politiques », il créera une épopée : « Faire le poème de la conscience humaine, dit-il, ne fût-ce qu'à propos du plus infime des hommes, ce serait fondre toutes les épopées dans une épopée supérieure et définitive (1). » Cette histoire de Jean Valjean, de Fantine, de Marius, c'est bien l'épopée de l'âme humaine, se dégageant du mal, montant vers l'idéal, et se transfigurant à travers les sacrifices. Comme il le dit lui-même, c'est « d'un bout à l'autre la marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu. Point de départ la matière. Point d'arrivée l'âme. L'hydre au commencement, l'ange à la fin (2). » Ou comme le résumait parfaitement Nefftzer dans le *Temps* : « C'est le drame de la chute, de l'expiation et de la transformation. »

C'est encore le livre de la Révolution française, le livre de la mission civilisatrice de la France. La Révolution est une œuvre qui se continue ; le poète commence son roman en 1815 pour poser la question : Etait-il possible que Napoléon gagnât la bataille de Waterloo ? Et il répond : Non ; la disparition de Napoléon étant nécessaire au progrès du genre humain. Il flétrit le grand conquérant qui a tourné en dérision l'avenir en donnant à l'idéal le nom étrange d'idéologie.

(1) *Les Misérables*. I. Fantine. — Une tempête sous un crâne.

(2) *Les Misérables*, V. Jean Valjean. — Les Morts ont raison et les Vivants n'ont pas tort, liv. I, xx.

« Les sabreurs ont fini, c'est le tour des penseurs. » La France reprend donc sa fonction : « Elle est faite pour réveiller l'âme des peuples, non pour l'étouffer. Depuis 1792 toutes les Révolutions de l'Europe sont la Révolution française : la liberté rayonne de France. C'est là un fait solaire. » Son rayonnement se constate dans la tendance de son temps à faire des livres européens, et même plus, humains. Elle pénètre dans les zônes les plus étranges. La prière, grâce à elle, se transformera et « d'hostile au progrès social lui deviendra favorable : car la révolution contient toutes les civilisations, le passé et le futur ».

D'où vient à la France cette fonction suprême, ce rôle prépondérant ? De son goût artistique, de son amour de la science, et de son chevaleresque désintéressement. Ce qui fait sa beauté et sa grandeur « c'est qu'elle prend moins de ventre que les autres peuples ». « Elle est chercheuse » : elle est artiste. « Les peuples artistes sont les peuples conséquents, car l'idéal n'est autre chose que le point culminant de la logique, de même que le beau n'est autre chose que la cime du vrai. » Et il répond ainsi à Baudelaire qui déclarait que la France n'était pas artiste, qu'elle n'était pas poète (1). Victor Hugo voit dans la poésie l'élément de son progrès et mesure la quantité de civilisation à la quantité d'imagination. « Seulement un peuple civilisateur doit rester un peuple mâle. Qui s'efféminé s'abâtardit : il ne faut être ni dilettante, ni virtuose, il faut être artiste. En matière de civilisation, il ne faut pas raffiner, mais il faut sublimer.»... Moins dédaigneux pour la science que dans « Magnitudo Parvi » il déclare que « l'idéal moderne a son type dans l'art et son moyen dans la science. C'est par la science qu'on réalisera cette vision auguste des poètes, le beau social. On refera l'Eden par

(1) Ch. Baudelaire. — *L'Art Romantique*, p. 182. (M. Lévy).

A + B. Au point où la civilisation est parvenue, l'exact est un élément nécessaire du splendide et le sentiment artiste est non seulement servi, mais complété par l'organe scientifique : le rêve doit calculer. L'art qui est le conquérant doit avoir pour point d'appui la science qui est le marcheur. » S'il est sur ce point d'accord avec Leconte de Lisle (1) il n'accepte pas ses conclusions. L'art malgré tout conserve sa supériorité sur la science qui n'est qu'un moyen tandis que lui se confond avec l'idéal : mais tous deux ont le même caractère de recherche libre et de désintéressement. Or le désintéressement est le grand facteur de la civilisation et c'est en définitive le vrai signe de la vocation de la France. Si elle est artiste, si elle est savante, si elle est civilisatrice, c'est qu'elle n'est « ni pétrifiée dans le dogme, ni démoralisée par le lucre ». Elle est de la même qualité de peuple que la Grèce et l'Italie : « Elle est athénienne par le beau et romaine par le grand. En outre elle est bonne, elle se donne (2). »

Un roman de l'importance des *Misérables* ne pouvait être à la fois un livre social, une épopée de la conscience, et un poème de la mission de la France, sans être un livre révélateur, un livre religieux. Il ne suffit pas de le définir avec M. J. Claretie « une œuvre évangélique et qui seule pouvait venir d'un génie immense, sanctifié par la souffrance et grandi par le malheur ». Les idées de civilisation, de progrès politique, social et moral, du poète étaient trop unies à sa croyance en un Dieu providentiel pour qu'il ne mit pas dans les entrailles de son roman, comme dans la *Légende*, une foi profonde et sur son sommet une haute prière, pour que ce drame de la vie ne fût pas éclairé par le visage du Créateur. Son œuvre n'est-elle pas « un drame dont le

(1) Leconte de Lisle. — *Poèmes antiques* (1852) p. xv et sq.

(2) *Les Misérables*, V. Jean Valjean. — Les Morts ont raison et les Vivants n'ont pas tort, liv. I, xx.

premier personnage est l'infini, l'homme le second ?... une marche du néant à Dieu ? » Si l'on n'avait pour prouver son caractère religieux que la figure de Monseigneur Bienvenu, la Tempête sous un crâne, Waterloo, le Petit-Picpus et la mort de Jean Valjean, ce serait déjà plus que suffisant ; la publication récente de la grande Préface composée par Victor Hugo en 1860 ne laisse plus l'ombre d'un doute.

« Le livre qu'on va lire, déclarait l'auteur, est un livre religieux (1). » Etranger à toutes les religions *actuellement* régnantes, il se déclarait prêt à les vénérer, s'il arrivait que leur côté divin finît par résorber et détruire leur côté humain. On sait qu'il avait tenté lui-même par son poème de *Dieu* cette résorption, ou plutôt cette sublimation. Il s'efforçait de montrer le mode de formation des religions et exprimait magnifiquement ses croyances spiritualistes. Il donnait nettement au génie sa place et sa fonction : « Remarquez, disait-il, cette échelle de faits : on brise une pierre plus tranquillement qu'on ne coupe un arbre ; on coupe un arbre plus tranquillement qu'on ne tue un animal ; *on tue un homme avec moins de tremblement qu'on ne tue un génie :* témoin le long frémissement, grandissant de siècle en siècle, qui suit la mise à mort de Socrate et le supplice du Christ (2). » Il continuait de glorifier les académies et l'institut, ces conciles de travailleurs, mais en leur refusant le pouvoir de faire dans la science ou dans l'art la besogne du génie, pape de ces conciles évidemment. Après avoir affirmé la décadence du christianisme, il ajoutait : « En attendant qu'il se fasse providentiellement comme cela arrive à toutes les époques climatériques de la civilisation quelque transformation divine de la formule religieuse, aujour-

(1) *Les Misérables*, I. Reliquats. — Edition de l'Imp. Nation.
(2) *Les Misérables*— Edit. Imp. Nation. — Préface philosophique, p. 364.

d'hui étroite et usée, il sied que la sagesse des esprits attentifs avise (1). » Sa solution était que là où le prêtre manque le philosophe devait venir, le philosophe n'étant autre chose que « le prêtre en liberté », Mais la formule nouvelle par qui sera-t-elle donnée sinon par le génie qui a seul l'intuition ? On verra plus tard ce qu'il entend par ce mot : il en donne ici une définition qu'il faut retenir : « L'obéissance aux lueurs intimes, la confiance aux irradiations infinies, la foi à l'intuition, c'est la chose sacrée, c'est la respiration de l'air même, du sanctuaire inexprimable, c'est la communication avec Dieu sans intermédiaire, *c'est la religion* (2) ».

M. Gustave Simon (3) a recherché quelles causes empêchèrent la publication de ce travail capital, de cette préface qui n'était pas disproportionnée au roman et qui répondait d'avance aux accusations de matérialisme prévues par le poète. Quand on songe au rôle qu'ambitionnait Victor Hugo, à cette fonction de guide spirituel de l'humanité, on comprend aisément qu'il n'ait pas osé risquer toute son influence sur un roman, fut-ce un roman social. Peut-être crut-il que le public, de lui-même, sentirait la force religieuse de son œuvre. Il s'adressait surtout au peuple. Le peuple découvrirait-il l'initiateur sous cette épopée populaire et lui ferait-il son triomphe des Rameaux ? Victor Hugo pouvait l'espérer. Il félicitait le critique du *Journal de Gand*, M. P. Voituron, qui avait écrit : « La vraie grandeur pour l'homme est dans l'aspiration vers le bien et partout ou brille un de ces rayons célestes... nous devons nous incliner avec

(1) *Les Misérables*. — Edit. Imp. Nation. — Préface philosophique, p. 396.

(2) *Les Misérables*. — Edit. Imp. Nation. — Préface philosophique, p. 369 à 371.

(3) G. Simon. — *Victor Hugo inédit* (Les Annales politiques et littéraires. 30 août 1908).

respect, que cette âme habite sous les haillons du pauvre, la casaque infamante du forçat ou la robe flétrie de la fille perdue. » : « Vous avez compris ma pensée à ce point, lui disait-il, que vous pénétrez dès à présent le livre entier... Ce livre est un livre de pitié. La pitié vaincra ». Le journaliste rapprocha V. Hugo de Dante et lui donna l'avantage sur le poète théologien du moyen âge parce que sa philosophie était plus pratique et qu'il avait compris la mission de l'humanité au XIXe siècle qui est de commencer la révolution dans l'ordre social. Mais certainement Mario Proth, dans sa brochure *Le Mouvement en faveur des Misérables* répondit mieux encore à l'attente du romancier. « Ce livre, affirme-il, résume les souffrances et les erreurs du présent, il formule aussi les promesses et les inspirations de l'avenir... *Il est histoire, mais il est prophétie...* Sur tous ces problèmes plane le grand axiome, celui que savent les poètes et que les économistes oublient : la loi d'amour ! Elle se détache naïve et lumineuse de cette œuvre et par-dessus les barricades de l'An 1832 on voit se chercher, pour s'étreindre, les frères de l'an deux mille ! Ce livre-là est actuel, *car il est éternel.* »

Comment Victor Hugo aurait-il oublié de marquer dans ce roman le rôle des génies, son rôle personnel ? Pouvait-il parler de l'ascendant d'un saint comme Monseigneur Bienvenu recréant une âme, de la mission humaine de la France, guide des peuples, du progrès moral de l'humanité sans nous faire entrevoir au-dessus de toutes les âmes, ces élus qui ont pour fonction de les diriger ? L'évêque de Digne, en dépit de ses doctrines assez aventureuses, suit encore l'Evangile, « ce sentier qui abrège », mais il lui manque peu de chose pour avoir ce que possède éminemment l'auteur : « une de ces philosophies personnelles propres à son siècle, qui germent quelquefois dans les esprits solitaires et s'y construisent

et y grandissent jusqu'à y remplacer les religions » ; pour être « un de ces contemplateurs contemplés qui aperçoivent distinctement au fond des horizons du rêve les hauteurs de l'absolu, un de ces gigantesques archanges de l'esprit humain, Lucrèce, Manou, saint Paul ou Dante (1). » Le poète sexagénaire n'oublie pas de remarquer que la vieillesse n'a pas de prise sur les génies de l'idéal. « Pour les Dantes et les Michel-Anges, vieillir, c'est croître, pour les Annibals et les Bonapartes est-ce décroître (2) ? » Même il déterminera l'échelle des valeurs des génies ou plutôt des élus. Son criterium c'est le désintéressement : « Au-dessous de Jean Huss, il y a Luther ; au-dessous de Luther, il y a Descartes, au-dessous de Descartes il y a Voltaire, au-dessous de Voltaire il y a Condorcet, au-dessous de Condorcet il y a Robespierre ; au-dessous de Robespierre il y a Marat ; au-dessous de Marat il y a Babeuf. Et cela continue... Une divine chaîne invisible lie entre eux, à leur insu, tous ces pionniers souterrains qui, presque toujours se croient isolés. Les uns sont paradisiaques, les autres tragiques. Tous ces travailleurs ont une similitude et la voici : le désintéressement. Marat s'oublie comme Jésus. Vénérez, quoiqu'il fasse, quiconque a ce signe, la prunelle étoile. La prunelle-ombre est l'autre signe (3) ». On a crié au blasphème et on aurait pu en effet opposer à Victor Hugo la page du révolutionnaire de 1830 qui n'avait pas assez de dégoût de Robespierre et de ceux qui avaient chanté « Divin cœur de Marat » ; mais s'il est possible de garder un peu de sang-froid en ces questions, il faut bien reconnaître à Hugo, héraut de la Révolution Française, le droit de signaler ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cet « ami du Peuple » capable, en

(1) *Les Misérables*, I. Fantine, liv. I, XIV. Ce qu'il pensait.

(2) *Les Misérables*, II. Cosette, liv. I, III. Le 18 juin 1815.

(3) *Les Misérables*, III. Marius, liv. VII, I. Les Mines et les Mineurs.

dépit de tous ses crimes, de défendre l'unité de la République et de se dévouer à l'établissement d'une société plus fraternelle. Il n'est pas dans la grande caverne du mal, car là le désintéressement s'évanouit. « Chacun pour soi ne s'occupe pas du progrès universel ». Si Victor Hugo réclame pour eux la vénération, c'est que le génie, comme l'onction sacerdotale, est inamissible et indélébile, mais il ne fait pas vaciller l'axe de la loi morale, il le laisse au bas de l'échelle. Après cela, il aurait pu lui reprocher d'avoir fait à la civilisation « l'injure de la défendre par les moyens de la barbarie. » Les génies indifférents, les égoïstes de l'infini, les radieux-ténébreux existent pourtant. Ils seront flétris sans ménagement ; car ils méconnaissent leurs devoirs, ils doivent agir et travailler au progrès du genre humain. Ici du moins Victor Hugo est d'accord avec la doctrine initiale de sa vie. Qu'il s'agisse de savants, de pionniers ou de poètes leur génie doit être avant tout désintéressement c'est-à-dire vertu (1).

Comment après la lecture de son roman la France ne croirait-elle pas que les vrais guides sont les poètes ? « Il n'y a pas d'homme plus effrayant dans l'action qu'un songeur ». Le poète s'efforce de le démontrer. Le postulat de son rôle mondial c'est la fraternité de tous les peuples. En 1843 il unissait la France et l'Allemagne dans une communauté d'antiques traditions, mais l'Angleterre était la Carthage ennemie de toute civilisation. En 1855 les *meetings* en sa faveur à la suite de son expulsion de Jersey consacrent, resserrent et cimentent, « non l'alliance pleine de cendre du cabinet anglais et de l'empire bonapartiste, mais l'alliance vraie, nécessaire, éternelle du peuple libre d'Angleterre et du peuple libre de France (2) ». L'année suivante, à la

(1) *Les Misérables*, IV. L'Idylle rue Plumet, liv. II, I. Le Champ de l'Alouette.

(2) *Pendant l'Exil*, 1, p. 167.

demande de Mazzini, il supplie les Italiens de se défier des rois et de ne pas accepter de solution à part. « Tout se fera et tout se fera en un jour, en un seul éclair, en un seul coup de tonnerre (1) ». L'esprit de l'Europe doit remplacer l'antique esprit des nationalités, mais il rappelle à M. Rigopoulos qu'il faut d'abord que les nations s'appartiennent pour crier ensuite « Unité ! Humanité (2) ! » Aussi n'accorde-t-il aucune attention à la chose appelée amnistie, la France ne s'appartient pas, et il renouvelle l'engagement « de partager jusqu'au bout l'exil de la liberté ». Rien n'est plus douloureux pour sa foi que l'exécution de John Brown l'abolitioniste, de ce combattant du Christ, par les Américains; c'est l'assassinat de la Délivrance par la Liberté (3). « Les crimes des rois, passe, mais ce qui est insupportable au penseur ce sont les crimes de peuple (4) ». Plein de confiance dans la grande Europe de l'avenir, il soutient Garibaldi et la cause de l'Unité italienne, proteste et contre les pillages de la guerre de Chine au nom de la civilisation, et en faveur de la Pologne, adjure les soldats russes de redevenir hommes et s'indigne de la guerre du Mexique, outrage au drapeau tricolore.

Ainsi par ses œuvres, par ses interventions, par sa conduite, il s'efforce de conquérir cette situation unique qui lui permettra de diriger l'humanité dans la voie de son Idéal. A mesure qu'on avance, il devient plus difficile de séparer la fonction qu'il attribue au poète, de celle qu'il attribue en général au génie et il devient impossible de ne pas sentir que les différences d'œuvres et de noms craquent de toutes parts, et ne laissent apercevoir qu'une volonté puissante utilisant

(1) *Pendant l'Exil*, I, p. 173.
(2) *Pendant l'Exil*, I, p. 177.
(3) *Pendant l'Exil*, I, p. 186.
(4) *Correspondance* (1836-1882). Lettre à Georges Sand, 20 décembre 1859.

toutes ses facultés et toutes ses énergies pour atteindre son but. Il veut s'imposer à l'attention de la France et de l'Europe par tous les moyens : odes, poèmes, romans, discours, protestations, interventions, comme un de ces êtres d'exception, un de ces hommes providentiels revêtus d'une toute-puissance qui inspirent à la fois l'étonnement et l'admiration.

*Les Misérables* donnèrent à Victor Hugo cette immense renommée. Traduits dans toutes les langues, ils lui valurent une correspondance qui l'effrayait lui-même. A Bruxelles, au glorieux banquet où furent conviés journalistes et littérateurs, sans outrecuidance il put tracer fièrement à la presse ses devoirs. Lacroix, son éditeur, fit de cette fête une fête du génie et de la fraternité littéraire. « Un grand génie, disait-il au poète, est universel, il appartient à toutes les races comme à tous les siècles, et la pensée a pour patrie l'humanité même ». Mieux que Nefftzer, buvant « à l'homme de génie qui n'avait pas isolé son génie de l'humanité, » mieux que Bérardi qui appelait *Les Misérables* un phare apportant la lumière dans les ténèbres, avertissant ceux qui ont charge de nations, Louis Blanc sut lui dire des paroles capables d'éveiller en lui d'intimes et lointains souvenirs. Sa souveraineté il la devait aux inspirations d'une grande âme. « Car il existe entre l'honnêteté et l'intelligence un lien d'origine auguste et d'essence immortelle. Platon a dit : *Le beau est la splendeur du vrai.* Je dirai volontiers : *Le génie n'est que la splendeur de la vertu.* » C'était la formule même de Victor Hugo au temps où adolescent il se définissait dans les premières livraisons du *Conservateur littéraire*. Louis Blanc la commentait hardiment : « Génie, égoïsme sont des termes qui se contredisent. Le génie est un flambeau et un flambeau n'éclaire pas seulement celui qui le porte... La puissance de rayonner à travers les siècles n'appartient, après tout,

qu'à une certaine grande manière de servir la vérité et de proclamer la justice. Oui l'intelligence vraie est inséparable de l'honnêteté, souvent même, c'est l'honnêteté qui la crée, et pour moi, je l'avoue rien ne me touche davantage que la générosité du cœur suffisant à enfanter la force de l'esprit (1). » Nobles et belles paroles dignes de faire réfléchir le poète et de le contenir à une époque où l'ambition, la volupté et le désir d'étonner allaient tour à tour et simultanément disperser ses forces et dilapider son génie. Théodore de Banville lui-même exaltait l'apôtre du progrès et de la pitié, le Verbe nouveau chantant le Chanaan de l'humanité,

« A chaque génération, disait E. Montégut, Dieu envoie cinq ou six hommes auxquels il confère le privilège de l'antique Jupiter et qu'on pourrait nommer comme lui : Assembleurs de nuages. Quoi qu'ils fassent ou qu'ils touchent, ces hommes déchaînent les tempêtes et soulèvent les orages... M. Victor Hugo est peut-être de tous les hommes de notre époque celui qui a reçu le plus pleinement ce privilège glorieux et parfois embarrassant. Personne n'aura fait naître autant de colères, fourni le prétexte d'autant de guerres civiles littéraires, soulevé d'aussi fanatiques enthousiasmes, enfanté des haines aussi intraitables et d'aussi inaltérables dévouements. Il peut dire justement de lui-même : Je ne suis pas venu apporter la paix mais la guerre. (2) » *Les Contemplations*, *La Légende des Siècles*, *Les Misérables* faisaient monter Victor Hugo à l'apogée de sa gloire. Il éclipsait tous les noms. Il recevait l'hommage universel. Le moment était donc venu, pour lui, d'entraîner la foule vers les hauteurs religieuses du poème de *Dieu*.

(1) G. Frédérix. — *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo*, p. 33.

(2) *Revue des Deux-Mondes*. Les Misérables de Victor Hugo, par E. Montegut, 1er mai 1862.

Il ne l'osa pas encore ; il avait reculé devant la publication de la préface des *Misérables*, il lui sembla que son autorité n'était pas encore suffisamment affermie et acceptée, et qu'il gagnerait à dissiper d'abord toutes les équivoques et à instruire ses coutemporains de la nature et des prérogatives du génie, avant d'en exercer la dictature morale. Ce problème dn génie le tourmentait à cette époque plus fièvreusement. Il l'avait étudié dans *Les Misérables* après l'avoir chanté dans *Les Contemplations* et *La Légende*, il le reprit d'une manière suivie dans les études publiées après sa mort sous le titre *Post-Scriptum de ma vie* qui sont de cette période. Le troisième centenaire de la naissance de Shakespeare lui fournit plus qu'une occasion, une véritable raison de définir sa fonction, de montrer comme le disait Georges Sand : « que la poésie est aussi nécessaire que le pain » ; et de prouver que chaque siècle ne relevant que de lui-même et étant fils d'une idée, c'est le devoir des peuples d'écouter et de reconnaître pour chef spirituel celui en qui cette idée s'incarne de la façon la plus haute et la plus vivante.

Le 2 Décembre 1863 il avait terminé les préparatifs de son coup d'état : il avait achevé *William Shakespeare.*

---

# CHAPITRE XII

## PROMÉTHÉE

SOMMAIRE : I. *Étude de la fonction générale du génie. — Sa nature. — Sa mission. — Ses devoirs. — Ses droits.* — II. *Étude de la fonction spéciale de Victor Hugo. — Déblayer les préjugés. — Chanter les précurseurs. — Guider les peuples. — Servir d'exemple. — Beauté de cette conception.* — III. *L'idéal et les œuvres : Fantaisie et roman. — Volupté et martyre.* — IV. *L'idéal et la vie : Isolement religieux. — Isolement civique.*

« Cette idée mère du XIXe siècle qui l'incarnera ? lui disait la *Revue de Paris* (1), qui en sera le clairon ? le porte-drapeau ? Quel génie la résumera ? Ni en Allemagne, ni en Angleterre il n'est apparu puisque vous ne le citez point : il existe pourtant. Son nom ? Le livre de M. Hugo ne le prononce nulle part, il le sous-entend partout : la demande est posée sur mille modes, sur tous les tons. Le maître de la poésie nouvelle, l'initiateur de l'idée future, le Génie enfin, le livre laisse aux thuriféraires le soin de répondre; ce livre pourrait s'intituler : *Moi* (1) ». D'autres lui reprochaient de n'avoir mis sur la couverture de son livre que le titre *William Shakespeare* sans le nom de l'auteur Victor Hugo. Ils le soupçonnaient de vouloir plutôt s'identifier à Shakespeare que s'effacer devant lui (2). Laissons ces accusations d'égoïsme et d'orgueil ; mieux vaut étudier avec le poète le triple problème qu'il traite d'une façon générale et qui éclaire sa fonction :

(1) *Revue de Paris.* — William Shakespeare, par M. VICTOR HUGO. Mai 1864, 2e volume, p. 415.

(2) *Revue Contemporaine*, mai-juin 1864, p. 396.

Qu'est-ce que le génie ? qu'est-ce que le génie doit à l'humanité ? qu'est-ce que l'humanité doit au génie ? Mieux vaut surtout s'efforcer de savoir ce que signifie sa formule : « Le génie est une âme cosmique : il a pour fonction de guider l'humanité, l'humanité a pour devoir de le glorifier ».

Le poète est prêtre, le génie est pontife, nous le savons ; pourquoi ? Parce qu'il manifeste Dieu à travers l'art et la pensée, comme la nature le révèle à travers la vie de l'univers. Le génie est l'homme en qui la pensée humaine atteint sa plus complète intensité. Eliminant les dérivations, les cimes inférieures, les reflets, Hugo détermine ceux qu'en 1836 Chateaubriand nommait les génies-mères « qui semblent avoir enfanté et allaité tous les autres et qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée » ; c'est Homère, Eschyle, Job, Isaïe, Dante et Shakespeare.

Les génies sont caractérisés par le privilège d'avoir en eux de l'infini. Cette quantité d'infini, qui est le beau, divers selon les génies, mais toujours égal à lui-même, (car l'art est la région des égaux), leur donne à tous l'exagération qui n'est plus un défaut, mais la qualité manquant aux autres esprits : ce qu'on nomme en eux exagération, obscurité, monstruosité signifie : imagination, profondeur, grandeur (1). Enfin cette quantité d'infini les rend indépendants de la science, car la science est perfectible, l'art non. On est génie, on égale les génies en refrappant l'art à son image, en étant autre.

Cette définition ne s'applique évidemment qu'aux artistes, mais Victor Hugo ne circonscrit pas son sujet ; il dédaigne de distinguer les génies de la science et les génies de l'art et pose la question fondamentale : « Y a-t-il de grandes âmes ? — Les grandes âmes ne sont pas plus niables que les grands arbres et les grandes mon-

(1) *W. Shakespeare*, p. 74.

tagnes (1) ». Mais il s'agit de savoir en quoi consiste leur grandeur. Ces âmes sont-elles seulement supérieures aux autres ou différentes d'elles ? Les génies sont-ils des hommes plus qu'hommes, des atomes plus divins que les autres, des moteurs divins ayant pour emploi de faire aller et venir un *homme solaire* parmi les hommes terrestres ? Malgré l'étrangeté de la question Victor Hugo ne s'émeut guère. Puisque l'atome floral existe, dit-il, pourquoi l'atome stellaire n'existerait-il pas ? Cet homme solaire ce sera tantôt le savant, tantôt le voyant, tantôt le calculateur, tantôt le thaumaturge, tantôt le navigateur, tantôt l'architecte, tantôt le Mage, tantôt le législateur, tantôt le philosophe, tantôt le prophète, tantôt le héros, tantôt le poète (2) ». Le génie serait donc une âme cosmique « le point d'intersection de toutes les forces », la convergence de toutes les puissances qui se nouent en unité indivisible dans une intelligence souveraine.

Pour mieux le définir, Victor Hugo voudrait pénétrer dans le mystère de son existence antérieure, savoir où ces âmes se forment, quels stages elles font, quels milieux elles traversent avant leur manifestation humaine. L'histoire et la philosophie ne peuvent-elles aider à découvrir la loi de leur apparition, de leur succession, de leur mission ? En définissant leur nature on déterminera leur fonction, mais d'autre part, de l'étude de leur fonction on induirait aussi aisément leur nature. Il y a là deux problèmes interdépendants.

La psychologie des génies ne révèle qu'une chose, c'est leur extrême complexité. Les qualités les plus diverses, les plus opposées en apparence entrent dans leur composition et, bien loin de s'exclure, se complètent. « Tel prophète est scoliaste, tel mage, philologue ; tel esprit,

(1) *W. Shakespeare*, p. 142.
(2) *W. Shakespeare*. p. 143.

visionnaire comme Dante, en même temps précis ; tel esprit précis, comme Newton, Leibniz, en même temps visionnaire. »

L'histoire ne permet aucun système ne laisse saisir aucune loi. Même la loi des affinités apparaît sans doute, mais échappe ; on imagine surprendre le phénomène de la transmission de l'idée : « Il semble qu'on voit distinctement une main prendre le flambeau à celui qui s'en va pour le donner à celui qui arrive, puis le fil casse (1) ». Coïncidences, analogies, concordances de mythes ? Vestiges, escarpements, précipices ! Dans les Mages le poète avait énoncé la loi providentielle d'après laquelle un génie paraît toutes les fois qu'il y a un nouveau fléau à combattre. Qu'il croie encore à cette loi, la suite le montrera, mais il n'essaie pas de l'établir ici historiquement.

A quoi bon cette étude, si elle n'offre aucun élément pour la solution du problème ? Elle est vaine et même dangereuse. « Qui regarde trop longtemps dans cette horreur sacrée sent l'immensité lui monter à la tête ». Oui, répond Victor Hugo, mais on n'a que le choix du noir. Et il explique comment peu à peu son génie est devenu visionnaire. Ce n'est pas, comme on le croit communément, par une sorte d'hypertrophie du moi intellectuel et moral, par le dévergondage d'une imagination sans loi et d'un orgueil sans frein. « L'homme qui ne médite pas vit dans l'aveuglement, l'homme qui médite vit dans l'obscurité. Tout homme a en lui son Pathmos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet effrayant promontoire de la pensée d'où l'on aperçoit les ténèbres, S'il n'y va point il reste dans la vie ordinaire, dans la conscience ordinaire, dans la vertu ordinaire, dans la foi ordinaire ou dans le doute ordinaire et c'est bien ». On peut croire qu'au contraire cet homme médiocre n'aura à proprement parler ni vie intellectuelle, ni vie morale, ni vie religieuse : mais

(1) *William Shakespeare*, p. 138.

il est indéniable que, pour beaucoup trop d'hommes les problèmes de la destinée ne se posent pas de façon à les surexciter, ni à les troubler. « S'il va sur cette cime, il est pris. Les profondes vagues du prodige lui ont apparu... Désormais il sera le penseur dilaté, agrandi, mais flottant, c'est-à-dire le songeur ». Et voilà la définition exacte de ces deux termes de « penseur » et de « songeur » si souvent employés. « Il touchera par un point au poète et par l'autre au prophète... L'illimité entre dans sa vie, dans sa conscience, dans sa vertu, dans sa philosophie. Il devient extraordinaire aux autres hommes ayant une mesure différente de la leur. Il a des devoirs qu'ils n'ont pas. Il vit dans la prière diffuse, se rattachant à une certitude indéterminée qu'il appelle Dieu. Il distingue dans ce crépuscule assez de la vie antérieure et assez de la vie ultérieure pour saisir ces deux bouts du fil sombre et y renouer son âme... Il s'obstine à cet abîme attirant... Il y fait un pas, puis deux et c'est ainsi qu'on pénètre dans l'impénétrable. Qui y descend est Kant ; qui y tombe est Swedenborg. Garder son libre arbitre dans cette dilatation c'est être grand. Mais si grand qu'on soit, on ne résout pas le problème. On presse l'abîme de questions. Rien de plus (1). » Si vous regardez très souvent dans cette obscurité, vous devenez « vates ».

Ainsi pour Victor Hugo il y a trois classes d'hommes : ceux qui s'éloignent des grandes énigmes, ceux qui s'y perdent, ceux qui s'y dirigent ; les indifférents, les rêveurs, les penseurs. Déjà dans *Les Misérables* il avait distingué très nettement la pensée qui est un devoir de la rêverie qui est un danger et dont l'excès fait les Escousse et les Lebras. Une certaine quantité de rêverie lui semblait bonne comme un narcotique à dose discrète, comme une vapeur molle qui corrige les contours trop âpres de la pensée pure. Mais il criait : Malheur au

(1) *W. Shakespeare*, p. 141 et sq.

travailleur par l'esprit qui se laisse tomber de la pensée dans la rêverie, croyant pouvoir remonter aisément. « La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté (1) ». Tout un chapitre du *Post-Scriptum de ma vie* qu'il intitule : « Promontorium somnii » (2) est le développement de cette même idée fondamentale. Le songeur doit être plus fort que le songe, tout rêve étant une lutte et le cerveau pouvant être rongé par le chimérisme. Ce n'est qu'après s'être lesté de réalité qu'il faut se jeter à la mer de l'inspiration. « Etre le visionnaire possible et cependant rester le sage, c'est, dit-il, à cette faculté surhumaine qu'on reconnaît les suprêmes esprits ». Poète volontaire, en dépit de certaines pièces, depuis la *Pente de la Rêverie* des Feuilles d'Automne jusqu'au *Crépuscule* des Contemplations, Victor Hugo conserve très claire dans sa conscience la distinction du travail intellectuel et du laisser-aller de l'imagination ; il comprend l'importance de la possession de soi dans la méditation, la nécessité du maintien énergique de son libre arbitre dans la vision la plus obsédante ou la plus attirante.

Malgré tout, à le voir revenir à ce problème de la nature surhumaine du génie, après avoir déclaré qu'on ne peut s'appuyer ni sur l'histoire, ni sur la psychologie, on craint fort qu'il n'ait plutôt le sort de Swedenborg que celui de Kant. Sur quoi peut-il fonder l'affirmation de grandes âmes, d'atomes doués d'irradiation, en fonction sublime parmi les hommes ? Comment ose-t-il déclarer qu'il peut exister une fonction mystérieuse consistant à compléter un univers par l'autre, accroissant ici la liberté, là la science, à communiquer aux inférieurs des patrons

(1) *Les Misérables*, IV. L'Idylle rue Plumet et l'Epopée rue St-Denis. — Le Champ de l'Alouette (liv. II, 1).

(2) *Post-Scriptum de ma Vie*. L'Esprit. — Promontorium somnii, p. 197, 149.

de la beauté supérieure, à croiser les créations et que cette fonction est remplie par certains prédestinés qui, pendant leur passage humain, s'ignorent en partie eux-mêmes ? Déjà dans l'ode des Mages, il se demandait avec angoisse :

Ils sont ! savent-ils ce qu'ils sont ?

Et le poème de la Révolution, après l'explication la plus effarante des mascarons du Pont-Neuf, posait la même question :

Ce dur Germain Pilon que l'abîme inspirait,
Ce prophète, était-il dans son propre secret ? (1)

Etait-ce possible d'être le précurseur, le Titan, sans s'en douter ? Le génie a-t-il l'intuition totale de lui-même ?

Shakspeare, ô profondeurs ! voyait-il tout Shakspeare ?

Si les génies sont des atomes universels, des atomes liens des mondes, on peut répondre hardiment que l'auteur d'*Hamlet* et de la *Tempête* n'a pas eu la conscience très claire de cette toute-puissance. Mais, si Victor Hugo revient perpétuellement à l'étude de ce problème, ce n'est pas simplement pour se griser d'une vaine ambition. Le chaos est insupportable à sa pensée. L'unité et l'harmonie étant essentielles au monde, sans quoi il serait inintelligible, le poète depuis longtemps, depuis au moins la préface de *Cromwell* sinon depuis la première préface des *Odes*, a fait rentrer toutes ses conceptions dans un système de la nature et de l'humanité. La création est une échelle qui de l'être le plus infime s'élève sans interruption jusqu'à Dieu. Or si nous voyons tous ses degrés depuis la pierre jusqu'à l'homme, comment admettre qu'elle

(1) *Les Quatre vents de l'Esprit*. Livre épique, t. II, II. — Les Cariatides.

s'arrête court à cette créature. Non il faut qu'il y ait d'autres chaînons qui relient l'homme à l'Ame suprême : l'homme de génie est nécessaire. Il l'est d'autant plus que l'harmonie du monde est brisée par la faute, et que, sans cette œuvre d'âmes plus spécialement chargées de rétablir l'ordre et l'équilibre en développant la fraternité, l'univers serait comme un ouvrage dont la langue est perdue et dont les feuillets salis, déchirés ont été transposés.

Après avoir trouvé une raison démonstrative dans les exigences mêmes de son système et le secret de son âme, Hugo n'est pas embarrassé pour citer, en preuve de sa croyance à la préexistence, de hautes âmes encore pleines du songe de ce monde antérieur, hallucinées jusqu'à voir et toucher des êtres imaginaires : Moïse, Socrate, Mahomet, Luther, et d'autres qui, avant de disparaître, se relient elles-mêmes, comme Jean Huss, à des génies futurs qu'elles annoncent. Oubliant qu'il a déclaré ne pouvoir s'appuyer ni sur l'histoire, ni sur l'étude psychologique, il ne craint pas d'invoquer les faits les moins avérés pour donner une apparence de justesse à ses audacieuses prémisses (1).

Pourquoi cette vaine recherche ? George Sand n'est-elle pas plus simplement dans la vérité lorsqu'elle lui répond : « Virtuellement nous sommes tous Homère ou Mozart ou Rubens. Tous les glands de la forêt ne donnent pas de beaux arbres, mais dans tous les glands il y a le germe d'une forêt de chênes. Donc tout homme en qui la sève divine n'a pas été détournée de sa fonction est un homme complet. Les grands poètes sont des hommes réussis, mais ils ne sont rien de plus que des hommes et c'est pour cela que nous les aimons.» (2)

(1) *W. Shakespeare*, 1re partie liv. V, p. 145.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 15 Mai 1864. Lettres d'un Voyageur, p. 278.

Ernest Hello qui a si bien vu que la grandeur de Victor Hugo est d'avoir relevé le coup d'œil de l'homme sur l'art et que pour être poète dans toute sa mesure il aurait dû être simple comme un enfant, Hello rappelait justement que l'homme de génie n'est pas celui qui pense toujours autre chose que les autres hommes, mais qui les pense autrement, qui les pense dans leur réalité intime (1).

Mais ces termes d'atomes universels, d'atomes liens des mondes, d'atomes stellaires ne font que préparer la véritable définition du génie. Si ces âmes sont envoyées, si ces esprits missionnaires s'incarnent pour un apostolat, ils n'ont plus leur liberté. Chacun peut dire comme Hernani : « Je suis une force qui va ». Victor Hugo répond que l'apostolat est un acte de volonté en même temps qu'un acte imposé. Le génie est le volontaire nécessaire. Et il arrive à l'identification déjà osée dans les Mages : « Il est le messie ». Reste à savoir quel sens il donne à ce nom. Car en déclarant que Voltaire continue Jésus, comme dans une lettre à George Sand Jésus semblait continuer Socrate, il complique le problème et on ne sait s'il élève Socrate et Voltaire à la hauteur de l'Homme-Dieu ou s'il abaisse l'Homme-Dieu au rang du philosophe et du polémiste. Répondre à cette question, c'est, en même temps que définir la nature des génies selon Victor Hugo, déterminer leur véritable mission.

L'homme, dit-il dans le *Post-Scriptum*, reçoit le rayon divin comme un prisme le rayon solaire et le décompose en trois notions : le juste, le vrai, le beau. Son travail, c'est de faire chair ces trois notions. Voltaire bâtit le vrai, Shakespeare le beau, Jésus le juste. Jésus n'est donc ici qu'un génie « ayant travaillé à l'un des trois piliers du fronton infini ». Il ajoute : « Celui qui travaille-

(1) E. Hello, *Revue du Monde Catholique*, 10 Juin 1862, — Les Plateaux de la Balance, p. 245.

rait aux trois, approcherait de Dieu (1) ». Poète construire dans l'art, philosophe dans la science, juste dans la vie, c'est le but de la destinée humaine. Mais on voit bien vite que le génie a des facultés qui dépassent de beaucoup celle du philosophe et du simple artiste. En effet si l'observation qui s'applique à l'humanité fait le moraliste, si l'imagination qui enveloppe la nature donne le beau et fait le philosophe ou le mage créateur, l'intuition, qui élargit encore l'horizon, donne le juste et crée une troisième famille, celle des prêtres : prophètes, s'ils sont révélateurs de faits comme Isaïe, apôtres, s'ils sont révélateurs d'idées comme saint Paul (2). Par l'intuition ceux-ci pénètrent dans le domaine du surnaturalisme. L'intuition est définie « l'explication que donne la conscience apostée dans l'obscurité du monde immense, surnaturel en même temps qu'humain, vrai en même temps que divin, que le regard fait apercevoir au dedans de soi sur le sombre miroir de l'âme ». Le génie seul voit ces trois horizons : il est l'esprit cubique. Il sait tout, car ce qu'il ne voit pas, il le devine, l'invente ou le crée viable, d'abord idée, puis type, puis homme et enfin œuvre. Le génie est donc un prêtre de la classe des prophètes ou de celle des apôtres.

Récemment encore les artistes n'étaient que dans la seconde classe, celle des Mages ; mais Victor Hugo n'apporte pas une grande précision dans ses divisions. Il poursuit. L'art émane de l'absolu, il est une déviation à la loi ordinaire terrestre ; il a, comme l'infini, un parce que supérieur à tous les pourquoi, et la création artistique est tout simplement l'action divine faite par l'homme. Qu'on ne s'effraie pas de voir le poète en conclure l'égalité

(1) *Post-Scriptum de ma Vie.* — L'Ame. Rêveries sur Dieu, p. 200 et sq.

(2) *Post-Scriptum de ma Vie.* — Contemplation suprême, p. 232 et sq.

et même l'identité de l'artiste et de Dieu. L'homme agit ici comme instrument : « Dieu est notre conscience et il conseille la bonne action : il est intelligence et il inspire le chef-d'œuvre ». Les exemplaires de l'homme, les types vivants créés par le génie, sont prévus de Dieu qui préfère les réaliser de cette manière, « pour inspirer confiance », en faisant donner la leçon à l'homme par l'homme. On est un peu étonné d'apprendre que Dieu a ainsi créé, par l'intermédiaire des poètes d'Achille, de Prométhée et d'Hamlet, l'espèce des tueurs, la race des lutteurs, la famille des rêveurs. On serait heureux de voir Hugo expliquer plus nettement comment, Dante « s'est créé lui-même une seconde fois dans son poème qui est son type, son Adam (1) ». Mais de nouvelles questions se pressent, se croisent, se multiplient. Enfin on revient à l'action de Dieu par le génie. « Chaque fois que paraît un chef-d'œuvre c'est une distribution de Dieu qui se fait. Le chef-d'œuvre est une variété du miracle. De là dans toutes les religions et chez tous les peuples la foi aux hommes divins. On se trompe si l'on croit que nous nions la divinité des christs (2) ».

Victor Hugo ne fait nulle différence entre les Védas, les Bibles, les Korans, les Evangiles et les poèmes homériques, les tragédies d'Eschyle, la Divine Comédie ou les drames de Shakespeare. Il supprime les frontières qui séparaient les philosophes des justes, les mages des génies. En employant le mot christ au pluriel et dans son sens étymologique d'homme consacré, ne semble-t-il pas vouloir atténuer encore les différences ? Lui aussi conserve son livre de révélations et ce n'est pas sans raison qu'il glorifie les chefs-d'œuvre, émanation de Dieu, distribution de Dieu, variété du miracle. Il n'ose pas cependant proclamer franchement que le Christ n'est qu'un génie, car

(1) *W. Shakespeare*, 2e partie, liv. II, p. 180.
(2) *W. Shakespeare*, 1re partie, liv. IV, p. 254.

les génies, c'est la région des égaux. Th. Carlyle avait déclaré : « Le plus grand de tous les héros c'en est un que nous ne nommerons pas ici (1) » : lui aussi, il est pénétré d'un respect grave et religieux devant la plus sublime figure de l'histoire ; il montre les génies formant le groupe sacré des vraies étoiles dans le profond ciel de l'avenir, sans oser le confondre parmi eux : « La prodigieuse constellation à chaque instant plus lumineuse, éclatante comme une gloire de diamants célestes, resplendit dans le clair de l'horizon et monte, mêlée à cette immense aurore, Jésus-Christ (2). » C'est sur ce nom que s'achève le livre, sur la glorification inattendue de Celui qui fait pâlir tous les génies comme l'aurore fait pâlir les astres.

Le soleil est levé, disparaissez étoiles.

Si intense que soit le désir de Victor Hugo, si emportée que soit son ambition, si profonde que soit sa foi en sa mission, il a craint l'abîme de Swedenborg et a mis un sceau sur ses lèvres et sur son livre. Il prévenait M. P. Stapfer, dans une conversation, qu'il avait introduit en son ouvrage une phrase contenant tout son système. Il serait assez difficile de la rechercher à travers ces trois cents pages dont la première affirme. « Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté c'est le monde ». D'un bout à l'autre du volume on sent toutefois persister et revenir cette idée que si le génie, d'une façon absolue, n'est pas Dieu, il est l'être qui a les rapports les plus intimes avec lui et participe le plus à sa nature et à ses privilèges.

Comment ce poète d'imagination visionnaire et de volonté étrangement ambitieuse peut-il maintenir l'invraisemblable équilibre de sa raison ? C'est en considérant non seulement la supériorité du génie, mais ses

(1) Th. Carlyle. — *Les Héros.* — Odin, p. 19.
(2) *W. Shakespeare.* Conclusions, liv. III, p. 335.

devoirs envers l'humanité. En dehors de leur fonction d'atomes liens des mondes, les hommes solaires ont une tâche plus précise qui est « le roulement de la civilisation ». « La vie de l'humanité marchera par eux (1). S'ils ont du divin en eux, ils ne doivent être ni égoïstes, ni impassibles, mais s'inquiéter de leur propre énigme qui est l'énigme humaine, car ces surhumains portent dans leur vaste cœur l'humanité tout entière : « Ils sont vous plus que vous-mêmes (2). » Victor Hugo reprend l'exclamation de la préface des *Contemplations* : « O insensé qui crois que je ne suis pas toi ! » mais pour lui donner une valeur nouvelle : « Là où vous avez la parcelle, ils ont le tout ».

Jadis, dans *Littérature et Philosophies mêlées*, les chefs-d'œuvre n'étaient la nourriture que d'une élite intellectuelle. Reconnaissant que peu d'hommes lisent Homère, Dante, Shakespeare, il remarquait très justement que leurs lecteurs s'ajoutent de génération en génération, et qu'avec les siècles cela fait également une foule. Aujourd'hui s'il rappelle avec complaisance cette idée d'autrefois, il veut que le poète s'adresse au peuple, car c'est au peuple que Dieu dédie les génies. C'est du peuple qu'ils viennent et leur devoir est « d'écouter le sourd murmure des petits prononçant les mots d'Avenir, Humanité, Liberté, Progrès, de puiser dans toutes ces ténèbres leur propre transfiguration et de se relever terribles au-dessus de tous ». Il ne distingue même plus les populaces du peuple comme dans sa lettre à M. Vinçard (3). Le plus grand devoir du génie est de sacrifier tout à la canaille, tout, excepté la justice ; de promulguer les grandes vérités et pour cela il faut qu'il soit peuple, qu'il soit populace.

(1) *W. Shakespeare*, 1re partie, liv. V. — Les Années, p. 143.

(2) *W. Shakespeare*, 2e partie, liv. III, p. 215.

(3) *Correspondance* (1836-1882). Lettre à M. Pierre Vinçard. 2 juillet 1841.

Il revient ainsi à la préface de *Lucrèce Borgia* : « Le poète a charge d'âmes », et presque au principe de Boileau : « Rien n'est beau que le vrai ». Suivant le titre d'un de ses chapitres, le Beau doit être serviteur du Vrai; il n'a même plus ses répugnances si fortement exprimées naguère dans le poème de l'*Ane* contre son utilisation toute « bourgeoise ». Le beau doit être utile. « Mais l'utile limitera, ravalera, souillera l'art. L'art c'est l'azur ? — Oui, répond-il, mais l'azur du haut duquel tombe le rayon qui gonfle le blé... arrondit la pomme,,, sucre le raisin (1) ». Et pour justifier le poète « nettoyant les cages pénales, vidant le baquet des malpropretés publiques, » il cite Moïse, Homère, Eschyle, Samuel, Dante, Voltaire ; puis, prend l'offensive et demande ce qu'on attend de la muse : chanter, aimer, croire, prier. « Chanter quoi ? Le vide. Aimer quoi ? Soi-même. Croire quoi ? Le dogme, c'est-à-dire pour Victor Hugo des préjugés, des erreurs ou des formules vaines. Prier quoi ? L'idole. Non, voici le vrai. Chanter l'idéal, aimer l'humanité, croire au progrès, prier vers l'infini ». On ne saurait mieux dire, et, sans doute faire du beau le serviteur du vrai, c'est maintenir la différence des deux domaines et s'éloigner de la théorie classique laquelle identifie le beau et le vrai ; mais en déclarant que le but est l'idéal, l'humanité, le progrès, l'infini, on diminue l'intervalle au point de rendre la distinction bien difficile à saisir. Le poète aboutit donc au vers de Lamartine :

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

Il n'est plus question de la fameuse mission des atomes universels qui faisait du génie un être surhumain. A-t-il renoncé à cette gloire stellaire et dominatrice au loin ? Non, car « par un côté le poète reste hors de l'homme,

(1) *W. Shakespeare*, p. 255.
(2) *W. Shakespeare*, p. 257.

par les ailes, par la brusque disparition possible dans les profondeurs », comme il le chantait à la fin de l'Ode aux Mages : seulement cette fois il a soin d'ajouter : « Mais à la condition de la réapparition ». Volant et marchant, archange et frère, voilà la nature du génie.

Ainsi ses deux fonctions, humaine et surhumaine, se complètent l'une l'autre. Serviteur de Dieu dans le progrès, apôtre de Dieu dans le peuple, telle est la loi de croissance. Il proteste contre la formule de l'art pour l'art qu'on lui attribue. Armé de sa définition, il élève Juvénal au-dessus d'Horace et de Lucain, car Horace est le poète du caprice et Lucain le poète de la logique : « Juvénal corrige le caprice par la logique (1). » Il flétrit Gœthe, « ce poète de soixante ans, ivre d'indifférence au bien et au mal, » et lui arrache sa couronne d'Olympien ; les vrais Olympiens ne sont pas impassibles, mais passionnés (2). S'il ignore l'opinion de Malherbe estimant qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de quilles, il n'oubliera pas cette phrase d'une plume autorisée : « Le plus grand service que puissent nous rendre les poètes c'est de n'être bons à rien. » Il accable ce critique d'une nomenclature de quatre-vingt-quinze poètes et écrivains de tous temps et de tous pays et conclut : « Quand l'aplomb d'un idiot arrive à ces proportions, il mérite enregistrement ». Pour lui il le déclare hautement : « Le poète est le créancier du genre humain ». Etre le chantre de l'humanité ne l'empêche nullement d'être le confident du cœur, car aimer n'est pas moins sacré que penser, et il aura à défendre tantôt la liberté de l'esprit humain, tantôt la liberté du cœur humain. Et il achève triomphalement ce panégyrique du beau utile, par un sourire de pitié : « Un peuple affranchi n'est point une mauvaise fin de strophe. Non

(1) *W. Shakespeare*, p. 258.
(2) *W. Shakespeare*, p. 267.

l'utilité patriotique et révolutionnaire n'ôte rien à la poésie (1) ».

Victor Hugo, pilote de la poésie, s'efforce de donner un violent coup de barre au navire de l'Art. Depuis 1850, les poètes se sont engagés dans des voies bien différentes de la sienne. Théophile Gautier dans ses *Emaux et Camées*, Leconte de Lisle dans ses *Poèmes antiques*, Baudelaire dans les *Fleurs du mal* ont voulu, par des théories parfois contradictoires, arracher le poète à la vie politique et sociale ou à la glorification de lui-même. Par delà le *Stello* de Vigny, ils sont revenus à l'admiration de l'artiste pur, de l'Olympien impassible, de Gœthe. De là la colère de Victor Hugo qui sent le sceptre lui échapper. Comment ne protesterait-il pas lui, le Mage, le Voyant inspiré, le Guide et le Révélateur contre le scepticisme de Leconte de Lisle. Il peut reconnaître en lui une force, lui adresser la fameuse dédicace : « Jungamus dexteras », il y a entre eux plus que des différences, des oppositions fondamentales.

La poésie, selon Leconte de Lisle, est incapable d'enfanter des actions héroïques, d'enseigner l'homme, de consacrer la mémoire des événements : « O Poètes, qu'enseigneriez-vous ? Qui vous a conféré le caractère et le langage de l'autorité ? Quel dogme sanctionne votre apostolat ? » Ils ne sont plus écoutés parce qu'ils ne reproduisent qu'une somme d'idées, désormais insuffisantes; « et puisque nous sommes une génération savante », ils n'ont plus qu'à s'isoler du monde de l'action et à se réfugier dans la vie contemplative et la science pure. Ils sont à une mauvaise époque de l'art, car personne ne peut signaler « le jet spontané et vigoureux d'une inspiration saine. La source n'en est pas seulement troublée et souillée, elle est tarie jusqu'au fond ». Il faudra peut-être deux siècles de recueillement, deux siècles d union

(1) *W. Shakespeare*, p. 271.

intime jusqu'à la confusion de l'art et de la science, « avant que la poésie redevienne le verbe inspiré et immédiat de l'âme humaine ». En attendant, son rôle est de comprendre le génie et la tâche du siècle qui sont « de réunir et de retrouver les titres de famille de l'intelligence humaine (1) ».

L'auteur de la *Légende des Siècles*, si sensible à l'admiration de ceux qui voient en lui un homme d'action, un guide (2), ne peut admettre cette étrange abdication, cet abandon si facile de l'héritage poétique. Il n'acceptera pas davantage l'esthétique de Théophile Gautier, ni « la philosophie » de Ch. Baudelaire. L'artiste en « Emaux et Camées » s'isole, sans prendre garde à l'ouragan,

Comme Gœthe sur son divan
A Weymar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses;

adorateur de l'art robuste qui « seul a l'éternité » :

Les dieux eux-mêmes meurent;
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains (3).

Il ne proteste pas seulement contre l'accusation d'immoralité dont serait victime le poète « des Fleurs du mal », mais contre la niaiserie même d'une telle accusation. Est-ce que le bleu est moral par hasard et le rouge indécent ? Il semble oublier les Stances d'España dans lesquelles le poète répondait à la foule comme la montagne à la plaine :

N'ai-je pas de mon flanc, d'où mon âme s'écoule
Fait jaillir une source où boit le genre humain ? (4)

(1) LECONTE DE LISLE. — *Poèmes Antiques*, p. VII, VIII, IX, XI, XII, XV. (Ducloux, 1852).
(2) E. HAMEL. — Victor Hugo (1860).
(3) TH. GAUTIER. — *Emaux et Camées*. Préface. — L'art.
(4) TH. GAUTIER. — *Poésies complètes*, t. II, p. 134.

Baudelaire est plus énergique encore. L'art est bien « la sublime fonction », mais, comme il déplore cette « espèce de vignette politique », ce « condiment approprié à la nature des passions » de la foule dont sont « illustrées ou souillées » les poésies de Victor Hugo et de Lamartine ; comme il sépare violemment le vrai qui sert de base et de but aux sciences et invoque surtout l'intellect pur et le bien qui est la base et le but des recherches morales, du beau qui est uniquement le but exclusif du goût. Si le poète poursuit un but moral, il diminue sa force poétique, car la poésie ne peut sous peine de mort et de déchéance s'assimiler à la science ou à la morale : elle n'a pas la Vérité pour objet, elle n'a qu'elle-même, et il nie ainsi brutalement la fonction que veut lui attribuer Leconte de Lisle. Repousse-t-il autant qu'il le croit le bien ? On le dirait à l'entendre déclarer : « Que le poète croie ou ne croie pas qu'il soit nécessaire de donner à ses travaux le fondement d'une vie pure et correcte, cela ne relève que de son confesseur ou des tribunaux, en quoi sa condition est absolument semblable à celle de tous ses concitoyens ». Victor Hugo pouvait reconnaître dans ces paroles l'accent de la préface des Orientales. Mais Baudelaire a écrit quelques pages plus haut cette phrase platonicienne : « Je ne crois pas qu'il soit scandalisant de considérer toute infraction à la morale, au beau moral, comme une espèce de faute contre le rhythme et la prosodie universels (1) ». C'est ce rhythme et cette prosodie universels qui semblent avoir éclairé Victor Hugo sur la véritable portée de l'esthétique du poète et lui faisait dire que, bien comprise, la théorie de l'Art pour l'Art, était identique à la sienne : « L'Art pour le Progrès ».

Les conversations de son compagnon d'exil, Pierre

(1) Ch. Baudelaire. — Th. Gautier. — *Notice littéraire* (1859).

Leroux, devraient d'ailleurs maintenir le critique de *William Shakespeare* dans sa foi à l'union indissoluble de l'Art et de la Vertu. Si la Vertu n'est qu'un vain mot, l'Art est une chose abominable, l'iniquité à la centième puissance, démontre le philosophe humanitaire. Le poète sacré n'est plus qu'un conquérant qui emprunte à la réalité ce qu'il veut pour s'en faire un sceptre ou un jouet, qui s'élève sur les ruines universelles et à qui des milliards d'hommes serviront uniquement de piédestal. Séparé de la connaissance humaine, l'Art n'est plus que la fantaisie, c'est-à-dire la fantaisie de celui qui l'a. Donc, en définitive, l'Art c'est l'artiste. Soit, dira Gautier pensant à l'Olympien de Weimar, le Dieu ; mais une voix arrête le blasphémateur. « Non il n'est pas Dieu, il est Narcisse, l'adorateur de soi-même (1). Victor Hugo cherche à se dégager de cette discussion serrée, à la dominer, à imposer sa fonction de poète sans rien perdre des droits de l'Art.

Au fond, il est ici un farouche adversaire de l'esthétique indépendante. Du beau il rapproche étroitement le vrai, il y rattache solidement le juste. Ce sont comme les trois fortes colonnes dont Michel-Ange voulait soutenir le fronton de Saint-Pierre. Si l'une manque le fronton sublime s'écroule. Pourtant il est difficile de dire qu'il ait résolu le délicat problème des rapports de l'art et de la morale. Dans *William Shakespeare* en effet il tire de la fonction du poète de rigoureux devoirs ; dans le *Post-Scriptum* au contraire il déduit de l'absolu de l'art et de la valeur suprême du génie le droit à l'indifférence. Convaincu que les poètes sont des éléments, que ce qu'ils font ils ont à le faire, il prosterne l'humanité devant eux ne lui reconnait que le devoir de les admirer en bloc, sans conditions, sans critique. George Sand elle-

(1) P. Leroux. — *La Grève de Samarez*, liv. II, chap. LXXV, p. 105 ; liv. III, chap. V, p. 198.

même protesta. « La critique est une législation ou un enseignement : législation, elle ne peut se passer de lois : enseignement, elle ne peut se passer de méthode. Sa mission est de former le goût. » Il est vrai qu'elle ajoutait ; « Peut-on *former* le goût ? J'en doute, mais on peut, on doit faire naître le besoin de goûter, et en tirant les sens de leur apathie naturelle, on les force à s'aider du discernement. » Et elle concluait : « Nous sommes bien forcés de distinguer un vice d'une vertu, une ombre d'un rayon, une tache d'une beauté, sans cela nous n'aurions pas de raison pour admirer et apprécier quoi que ce soit (1). »

Malgré le poète la question se pose : si l'art, comme il l'affirme a une vertu civilisatrice indépendante de la morale, on doit admettre que Gœthe est « une entité... dont les facultés combinées selon un rythme spécial concordent et en qui on sent l'Inconnu... un de ces esprits qui jaillissent directement de la nature et ne relèvent de personne ». On acceptera difficilement que Victor Hugo puisse admirer Shakespeare « comme une brute », oubliant que la chose du monde la plus contraire à l'admiration c'est l'idolâtrie (2), et ait en même temps le droit de clouer sur la voie publique de lugubres phrases du génie allemand « pour que les poètes ne retombent plus dans cette faute (3) ». On le peut d'autant moins que, selon le critique français, si révolté de l'indifférence au bien et au mal, tout poète même sans intention, même contre son intention, même à travers ses vices, à la seule condition de posséder la langue, comme le demandait Boileau, civilise ; et il s'efforce de le prouver par un passage de Virgile et l'exemple d'Horace, de La Fon-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1864. — Lettre d'un voyageur, p. 272.

(2) E. Hello. — *Les Plateaux de la Balance*, p. 110.

(3) *W. Shakespeare*, p. 267

taine et d'Aristophane (1). » Nous sommes loin des fameuses prescriptions de l'Art poétique :

> Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
> En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
> Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Déjà dans la vie de Hugo nous avons remarqué ces discordes intimes. L'artiste veut garder le droit à la fantaisie, à l'immoralité même et déclare hardiment que l'art n'a qu'un devoir c'est d'être fidèle à sa loi, mais le génie prétend à la direction de la conscience humaine, et il ne peut être question de diriger sans règle morale ; il affirme alors que l'art a pour mission de remettre de l'idéal dans l'âme. Constatant la contradiction, en 1834 il se contentait d'un dédoublement : les faiblesses de l'homme étaient indépendantes de la fonction du génie. Plus tard, il ne craignit pas de parler d'une morale des génies en avance sur celle des hommes de leur génération, morale supérieure qui naturellement expliquait, justifiait et enveloppait les fautes. En 1864 il pense résoudre le problème par le devoir de l'admiration en bloc, par le démenti pur et simple, ou enfin par la reconnaissance d'une certaine diminution de grandeur. Des grands génies on doit tout admirer et quant aux vices qu'on leur reproche les tenir pour des calomnies. Toutefois si ceux qui ont négligé l'utile, le progrès, et chanté la vie facile, sont encore des génies et civilisent, il faut leur préférer les poètes qui civilisent à bon escient, qui voient dans l'art plus que l'art. Inutile de faire remarquer que le problème reste entier.

Le génie étant divin et ayant pour fonction de faire avancer la civilisation, la troisième question : « Qu'est-ce que l'humanité lui doit ? » se trouve résolue. Qui osera refuser de suivre ces esprits intelligences, ces guides

(1) *Post-Scriptum de ma Vie.* — Utilité du Beau, p. 24.

chefs, ces légats de Dieu ? Pourtant l'histoire ne montre guère l'obéissance des hommes aux poètes. Eschyle, Dante ou Shakespeare ne semblent pas avoir exercé la légendaire puissance d'Amphion, d'Orphée ou de Linus. On les méconnaît, on les raille, on les rabaisse, on les persécute. « La pierre jetée au génie est une loi ». Mais si Zoïle est aussi éternel qu'Homère, la mort remet chacun à sa place. Pour le soldat tout finit à la tombe ; pour l'homme de l'idée tout commence là. Les morts de génie travaillent. Ils font de la civilisation.

Ils gagnent l'admiration, répondra-t-on, mais non l'autorité directrice. Hugo rejette tout d'abord cette distinction : si Alexandre est l'élève d'Homère, c'est donc bien Homère qui soumet la barbarie asiatique à la rayonnante civilisation grecque. Puis il admet que jusqu'au XIX^e siècle les hommes de la force aient seuls brillé à l'empyrée de l'histoire, « suprématie unique ». Mais cette usurpation du batailleur sur le penseur cesse. L'histoire réelle va substituer aux dynasties la succession des génies. On ne comprend pas comment expliquer la filiation divine du progrès, c'est établir la réalité de la puissance des génies. Victor Hugo prétend que chez les hommes comme Moïse qui ont été à la fois capitaines, législateurs, poètes, le poète seul subsiste aujourd'hui. Après cette assertion étrange, il conclut que la même loi qui veut que le genre humain n'ait pas de propriétaires, veut qu'il ait des guides. « Nous ne voyons pas ce qu'on gagnerait à jeter Christophe Colomb à la mer ». Chatterton dans ses comparaisons était moins audacieux. Toute la question est de savoir si les poètes et les génies sont les Colombs de la flotte humaine (1).

Hugo ne tient pas à prouver l'autorité des génies qui l'ont précédé ; il veut surtout établir que la foi est due aux

(1) *W. Shakespeare*, 2^e partie, liv. III. — L'Histoire réelle, p. 313 et sq.

génies des âges nouveaux et plus exactement à lui. De la première à la dernière page de *William Shakespeare* c'est à sa vocation spéciale qu'il songe ; il ne déblaie les préjugés accumulés contre ses prédécesseurs que pour faire resplendir la beauté du don suprême qu'ils ont eu et qu'on doit admirer en lui. Les quatorze génies qui figurent les grands sommets de l'humanité ne sont, on l'a remarqué, que quatorze incarnations de Victor Hugo lui-même. Homère, Job, Lucrèce, Juvénal, Tacite, Saint Jean, Dante, Shakespeare sont visiblement ses frères. Il est curieux de constater comment le récit de la représentation d'une pièce d'Eschyle n'est que la transposition de la première soirée de *Hernani*. L'exactitude est en effet le moindre défaut du poète critique qui ne craint pas de montrer les Athéniens parlant de la mort de Socrate en écoutant la trilogie de Prométhée. On se plaignit qu'il fit d'Isaïe, conseiller d'un roi réactionnaire (1), l'éternel contemporain des vices qui se font valets et des crimes qui se font rois. En réalité Isaïe c'est le poète contemporain de Napoléon III et de sa cour. Ezéchiel, le devin fauve, donne la même formule que l'apôtre de la fraternité des peuples : « Vous serez une seule nation, vous n'aurez plus de juge et plus de roi que moi, et je serai le Dieu qui a un peuple et vous serez le peuple qui a un Dieu. » Paul tombe dans la vérité pour se relever homme juste, comme le royaliste dans la démocratie pour se relever martyr du droit. Rabelais regarde fixement la théocratie comme le représentant du peuple a regardé le parti clérical ; Cervantès, ce militant qui a une thèse et fait un livre social, annonce l'auteur des *Misérables*.

Trois poètes surtout le préfigurent : c'est Homère, Eschyle et Shakespeare. Homère et Shakespeare ont eu pour mission de fermer les deux premières portes de

(2) *Opinion Nationale*, J. LEVALLOIS. — 25 Juin 1864.

la barbarie, la porte antique et la porte gothique. La Révolution française est la troisième, la porte monarchique, qui se ferme en ce moment et l'on devine sous la poussée de quel poète. Shakespeare est encore uni à Eschyle. Hugo l'appelle Eschyle II, le poète de la formation carlovingienne qui succède au poète de la formation jupitérienne. Il ajoute : « Reste le droit de la Révolution française à être représentée dans l'art. » Par qui ? quel sera l'Homère de la Révolution, l'Eschyle III qui doit logiquement apparaître, sinon le poète de la *Légende des Siècles?* De là sa colère contre ceux qui prétendent qu'il ne peut plus y avoir de grands génies, car c'est le refus de reconnaître son avènement : de là sa protestation lyrique. « On pourrait dire : Dieu est éteint de ce côté-là ! Non ! non ! non ! ô Père ! »

S'il a cette conviction profonde d'être un de ses génies dont Chateaubriand disait jadis : « On se débat en vain sous leur joug... Tout se teint de leurs couleurs, partout s'impriment leurs traces... Leurs œuvres sont des mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain ; » s'il nourrit l'espérance d'être « un de ces navigateurs diluviens qui recommencent la création après l'épuisement des cataractes du ciel (1) » ; s'il demande l'admiration et l'enthousiasme qu'il professait lui-même à l'égard de Shakespeare, il sent vivement que, pour conquérir la foi des autres il ne suffit pas d'étonner les esprits par la force de son imagination. Il faut les harmoniser, c'est-à-dire, initiateur, leur montrer une voie nouvelle ; guide, les précéder et les éclairer par de fortes vérités ; apôtre, soutenir les défaillants par la puissance de l'exemple ; éducateur, offrir un nouveau type de vie à réaliser. Il veut être pour les nouvelles générations celui qui leur révèle le principe, le moyen et la fin de leur destinée.

Le principe de la destinée, c'est d'exister, c'est-à-dire,

(1) CHATEAUBRIAND. — Essai sur la Littérature, anglaise, p. 207.

pour Hugo, de comprendre, de savoir ce qu'on vaut, ce qu'on peut, ce qu'on doit (1). La nouvelle voie est celle qu'a ouverte la Révolution. La caravane humaine est, grâce à 1789, parvenue sur un haut plateau d'où l'horizon est plus vaste (2). Or à tout élargissement d'horizon correspond un agrandissement de conscience. De là ce besoin de liberté développant à travers le siècle un triple mouvement littéraire, philosophique et social qui est un seul mouvement, la démocratie. Le premier devoir du poète sera donc de travailler au peuple, c'est-à-dire de transformer la foule, la canaille. Il accepte le mot que Lamartine avait employé, définissant les *Misérables* l'épopée de la canaille. Lorsque l'horizon est plus vaste, l'art a plus à faire. Il fera sonner le clairon que la Révolution a forgé, il éveillera les âmes et les guidera dans leur ascension vers la liberté.

Comment se fera cette ascension ? Par la lumière. Lumière morale et non vain savoir, puisqu'« exister, c'est avoir la justice, la vérité, la raison, le dévouement, la probité, la sincérité, le bon sens, le droit et le devoir chevillés au cœur ». L'instrument de cette rénovation, sera le poète. Il sent que le peuple a un besoin d'idéal et l'idéal c'est la poésie qui le secrète. Le symbole de ce besoin est donné par Ezéchiel : « Manger le livre, c'est toute la formule de la perfectibilité (3). Il faut donc traduire, commenter, imprimer, répandre tous les poètes, tous les philosophes, tous les penseurs, tous les producteurs de grandeur d'âme ». Jusqu'à lui les grands poètes peu connus n'ont pu contribuer, autant qu'il le fallait au rehaussement moral nécessaire, mais, par la diffusion de l'imprimerie et l'instruction gratuite et obligatoire « se fera cette combinaison du cœur du peuple avec le cœur

(1) *W. Shakespeare*, p. 238.
(2) *W. Shakespeare*, p. 263.
(3) *W. Shakespeare*, p. 239.

du poète, qui sera la pile de Volta de la civilisation. »

Qu'on ne croie pas cependant que Victor Hugo se soit contenté de cette croyance à l'efficacité du livre. Les multitudes, et c'est là leur beauté, sont profondément pénétrables à l'idéal ; mais l'instruction, il l'a bien vu, n'est pas la seule, n'est pas l'essentielle voie de pénétration. La fonction des génies nouveaux n'est pas la même que celle des génies passés. Il ne suffit pas de leur dire : « Allume les cerveaux, enflamme les âmes, éteins les égoïsmes ». Ayant affaire à la virilité du genre humain, ils feraient peu en assistant à la majestueuse jonction du beau avec l'utile, il faut qu'ils y travaillent de leur personne. « Donne l'exemple », proclame le poète ; Et plus loin : « Montrer à l'homme le but humain, améliorer l'intelligence d'abord, l'animal ensuite, dédaigner la chair tant qu'on méprisera la pensée, et *donner sur sa propre chair l'exemple*, tel est le devoir actuel, immédiat, urgent des écrivains (1) ». L'exemple du sacrifice, la victoire sur les instincts de jouissance est une des obligations du génie. « A temps nouveaux, devoirs nouveaux. La fonction des penseurs aujourd'hui, est complexe, penser ne suffit plus, il faut aimer ; penser et aimer ne suffit plus, il faut agir ; penser, aimer et agir ne suffit plus, il faut souffrir (2) ». Et la conclusion du *Post-Scriptum* rend le même son : Victor Hugo monte de la méditation à la contemplation et de la contemplation à la vision, pour arriver à cette formule : Le double but de l'homme, c'est l'idéal sur la terre, l'infini hors de la terre ; et c'est en même temps le but unique, car l'un mène l'homme au progrès et l'autre l'âme à Dieu. D'où il tire cette conséquence que l'important est de bien mourir. « L'âme consciente d'une destinée solidaire avec l'univers doit à ceux qui ont su bien mourir,

(1) *W. Shakespeare*, p. 243.
(2) *W. Shakespeare*, p. 305.

le contentement de pouvoir associer l'idée de beauté à l'idée de mort (1) ».

La liberté est le principe de l'ascension, l'instruction et le sacrifice en sont les moyens et la condition, la fraternité en sera le but magnifique. « L'heure est venu de s'entr'-aimer. C'est à promulguer ces vérités que le poète est bon. » Un siècle est une formule, une époque est une pensée exprimée qui se condense généralement en un homme. Victor Hugo a l'ambition d'exprimer la pensée de son siècle. « La concorde résumée en félicité, la civilisation résumée en harmonie : tel est le but lointain encore, mais qui se rapproche un peu ». « Les phrases mystérieuses des siècles, s'enchaînent, dit-il encore, et leur série constitue le progrès. Toutes ces phrases, expression d'une idée divine, écrivent lentement le mot : Fraternité ».

A cette hauteur l'idéal de Hugo se distingue bien nettement de l'idéal classique. Le poète n'a pas à s'isoler dans la contemplation du Beau identique au vrai, à se renfermer dans l'étude du jeu complexe des passions de l'homme en général, de l'homme de tous les temps et de tous les pays ; il doit mêler la vie et l'art, puisant dans l'un les éléments qui lui serviront à construire l'autre, ou plutôt unissant sa vie et sa force artistique pour les mettre toutes les deux au service de l'humanité qui ne peut progresser que par le concours et les encouragements de tous et surtout des meilleurs et des mieux doués. Visionnaire, il a développé sa foi en sa mission par l'étude de ses hautes facultés, il a approfondi les devoirs qu'exige la poursuite de l'idéal jusqu'à reconnaître la beauté du sacrifice exemplaire et n'attendre sa récompense du travail moral que dans la mort. Il a trouvé un criterium qui lui permet de classer les génies sans confondre la beauté, la vérité et la vertu, mais en montrant les rapports intimes qu'elles soutiennent entre elles. Il ne

(1) *Post-Scriptum.* — Contemplation suprême, p. 265.

lui reste plus qu'à remplir cette sublime mission d'initiateur, de guide et de nourrisseur d'âmes, à s'avancer hardiment dans la voie royale de l'immolation qu'il a déjà tant de fois célébrée depuis son entrée au désert de Jersey, à justifier l'éloge de G. Sand : « L'auteur est ici à l'apogée de sa force, de sa lumière, de sa santé intellectuelle et morale... Cet Océan, est d'un horizon à l'autre, harmonie et limpidité ; il vous communique sa force, il remplit votre esprit de sa splendeur... Vous vous sentez tout à coup de force vous même, à vous confier à cette grande houle qui chante comme Amphion, et vous abordez à tous les rivages qu'elle bat ou caresse, sans craindre les monstres qui menacent, sans méconnaître les esprits célestes qui sourient. (1) » Si les critiques jugent son livre « insolent » qu'il s'efforce de mériter que les générations futures, au défaut des contemporains, glorifient en lui le poète de la civilisation et de la fraternité, en développant cet idéal à force de lumière, de dévouement et de sacrifice.

On attendait *Dieu* ou un nouveau carton de la *Légende*, ce furent les *Chansons des Rues et des Bois* qui parurent. L'Ane quittait Kant pour un pré plein d'herbes embaumées, où le meilleur emploi de la sagesse était : « de se vautrer les quatre fers en l'air ». Hugo l'imite. Qu'il saisisse le grand cheval de gloire pour le mettre au vert dans la prairie de l'églogue, Virgile ne peut qu'approuver. Nul ne refusera au robuste travailleur le droit aux fantaisies, aux exercices de virtuosité, aux ballades, chansons et guitares que de tout temps il a gaîment rimées pour se reposer de longs et sérieux ouvrages. On sait trop que bientôt l'alérion redéploiera ses ailes farouches, qu'uni au poète il fuira au plus profond du ciel d'où rayonne avec le vrai et le juste le beau non traître

(1) *Revue des Deux-Mondes*. 15 mai 1864. Lettre d'un voyageur, p. 27.

et froid, mais utile comme le soleil. On est bien sûr que le cheval Titan continuera de lancer sa ruade à l'échafaud, de renverser tours, geôles, temples athées, d'éveiller le peuple de son hennissement et d'éclairer l'ombre d'une éclaboussure d'étoiles (1). — Soixante-trois ans ! c'est l'âge des feuilles d'automne, des regards en arrière des souvenirs de jeunesse. N'a-t-il pas défini les poètes par les Alpes, «ces grands vieux monts horribles, merveilleux faiseurs de roses et de violettes; ces vieillards immenses qui ont dans leur ravin le plus farouche, un charmant petit printemps à eux, bien connu des abeilles (2) ? »

Voici le *Genius Libri* à qui tout d'abord le poète livre son esprit, lui enlevant son collier et lui concédant d'étranges licences : « Mêle les dieux, confonds les styles, accouple le péan aux agnus, fais danser les nymphes dans les cloîtres, remue l'étang de l'Art poétique jusqu'au fond, plus de cages, chante l'hymne libre (3). » Et ce proscrit sexagénaire débride ses instincts sensuels, célèbre ses prétendues amours de collégien précoce, rature par un mensonge les chastes lettres à la fiancée, se présente comme un bohême ou un faune épiant les lavandières et les servantes, travestit les grands solitaires en amoureux visités par des courtisanes et des reines impudiques, fredonne la morale facile de Béranger et raille les invalides. Est-ce là l'effort pour faire coïncider avec les lois morales anciennes, les lois nouvelles ? Est-ce la défense du cœur menacé la libération de l'amour, la préparation au mariage vrai annoncées dans *William Shakespeare* et le *Post-Scriptum ?* En septembre 1864 il chante :

Quand deux cœurs en s'aimant ont doucement vieilli,

(1) *Chansons des Rues et des Bois.* Le Cheval, p. 5. — Au Cheval, p. 277.

(2) *W. Shakespeare*, p. 217.

(3) *Chansons des Rues et des Bois*, I, VII. Genio Libri, p. 30.

Oh ! quel bonheur profond, intime et recueilli !
Amour ! hymen d'en haut ! ô pur lien des âmes (1) !

Comment le public, comment la Béatrice elle-même pourra-t-elle prendre au sérieux cet hymne d'amour ? Et comment nier que le poète sous ce débordement de poésies érotiques n'ensevelisse l'idéal du Poète exemplaire prêt à tous les sacrifices, depuis le renoncement aux voluptés jusqu'à l'acceptation de la mort ? Plus d'une fois Pégase s'échappe de ces bois douteux du côté de la Navarre, retourne écraser le passé ou s'élance furieux vers l'infini. Victor Hugo exalte alors l'homme jusqu'à l'égaler à Dieu. Tout grand homme, dit-il, c'est Dieu sous un pseudonyme,

C'est Dieu masqué, mais c'est Dieu (2).

Plus audacieusement que dans ses œuvres précédentes, il déclare que si Dieu créa le premier verbe, Gutenberg créa le second. Mais il a beau agiter les feuilles du souffle des *Châtiments*, railler la guerre, célébrer le Quatorze juillet, les soldats de la République et l'homme parallèle à Dieu, depuis trop longtemps Lycoris et Turlurette, Rhodope et Madelon, Psyché et Lola mènent la ronde de ses quatrains pour que se dissipe aussi aisément l'impression pénible de sa déchéance.

On comprend l'admiration d'un Paul de Saint-Victor pour cette orchestration. « Le rhythme, dit-il, semble être devenu l'élément naturel de sa pensée ; il la porte comme l'air porte l'oiseau ; elle y roule, elle y nage, elle s'y déploie, elle y monte avec des mouvements d'une rapidité éblouissante. Imaginez je ne sais quel instrument magique qui contiendrait en lui toutes les voix d'un immense orchestre,

(1) *Toute la Lyre*, t. II, VI. — L'Amour, XLVIII, p. 258.
(2) *Chansons des Rues et des Bois*, liv. II-III, V. — L'Ascension humaine, p. 244.

depuis le soupir voilé du hautbois jusqu'au rauque éclat du clairon (1) ». On s'étonne davantage des effusions de George Sand. Quel secours pouvait trouver dans ce livre la malheureuse qui avait perdu dans la même année trois êtres chéris, un petit enfant et deux amis et qui écrivait : « Je suis devenu pauvre et je n'ai plus à moi qu'une chose inféconde, le chagrin, champ aride, domaine du silence ? » Sans doute elle veut s'arracher à sa douleur, marcher quand même, « car la vie traîne celui qui ne s'aide pas, et pourquoi donner aux autres la peine de vous porter ! » Aussi elle remercie le poète de chanter plus haut que la foudre, et, quand un rayon l'enivre, d'avoir l'exubérante gaieté du printemps, de mettre son âme à l'unisson des heures pâles et lugubres, mais de chanter toujours, de voir, de sentir, « même sous l'impression accablante du néant, la profondeur des choses cachées sous le silence et l'ombre ». Sans doute elle avait raison de lui dire : « Au delà d'une certaine région où l'esprit humain ne peut plus rien affirmer et craint de s'affirmer lui-même, le poète peut affirmer tout. C'est le voyant qui regarde par-dessus toutes les montagnes. Qui osera lui dire qu'il se trompe, s'il a fait passer en vous l'enthousiasme de l'inconnu, et si sa vision palpitante a fait vibrer en vous une corde que la raison et la volonté laissaient muette ? » Mais comment peut-elle puiser des consolations dans ce mélange adultère de grandes idées et d'indignes voluptés ? Comme par mégarde, en rappelant une récente promenade au Quartier latin, dans les jardins du Luxembourg, parmi les coups de cloche de Saint-Sulpice, autour du Panthéon et des Feuillantines, elle lui donne le programme des vraies *Chansons des Rues et des Bois*, celles qu'il eût dû faire (2), les chansons de cet âge ou pour lui le génie était la vertu. Jules Janin peut applaudir au

(1) Paul de Saint-Victor. — *Victor Hugo*, p. 169.

(2) George Sand. — *Nouvelles Lettres d'un Voyageur*, p. 13 à 28.

travailleur acharné, au conquérant infatigable: « Il sait tout ; ce qu'il ne sait pas il le devine. Images, visions, douleurs, espérances, respect de la gloire, honneur, vertu, pitié, courage, voilà de quoi son œuvre est faite.» Mais pourquoi conclure : « Ajoutez-y la sagesse et l'œuvre est complète (1) ? » Hélas ! c'est précisément cette sagesse fondamentale qui lui manque. Etait-il si difficile au charmant poète de l'Eglise des fleurs de se délasser au souvenir « du frais enchantement de ses jeunes années » et de donner comme en se jouant le pur *Roman de la Rose* idéalisé et parfumé de vraie nature qu'il avait vécu au temps du voyage à Dreux ?

La fonction d'éducateur du peuple n'est pas mieux remplie dans les romans que Hugo compose de 1864 à 1870 délaissant pour ces travaux moindres le grand œuvre de la *Légende*. Après avoir glorifié dans *Les Travailleurs de la Mer* cette Iliade à un, comme il l'appelle, un Job de l'Océan, un humble marin, nouveau Prométhée, vainqueur titanique de toutes les rages d'une tempête qui, suivant l'expression de Jules Janin, réveillerait Jean-Bart dans son cercueil, il prouve l'inutilité du dévouement le plus héroïque en concluant par cet arrêt niaisement fataliste : « Ce qui échappe à la mer, n'échappe pas à la femme ». Gwynplaine, après un douloureux apprentissage de la vie entre subitement à la Chambre des Lords, mais est incapable d'agir en faveur de ce peuple dont il a partagé les plus dures misères et sombre dans le suicide peut-être inconsciemment. Nulle part ne se trouvent affirmés la foi au triomphe définitif du bien et l'accroissement de conscience et de beauté par la pratique des sacrifices. Aucun de ces romans ne justifie le vers tombé par mégarde dans *William Shakespeare* :

Un livre est quelquefois un secours attendu.

(1) J. Janin. — *Journal des Débats*, 4 décembre 1865.

Cependant le rôle du poète grandit. Florence lui fait hommage de la médaille jubilaire de Dante (1), Zimbrakakis l'appelle au secours de la Crète au nom des Orientales (2). On lui demande de composer la préface du livre des écrivains français pour l'Exposition universelle de 1867. Des Fenians le prient d'obtenir leur grâce de la reine d'Angleterre et l'empereur d'Autriche, de sauver son fils de Juarez et des Mexicains (3) ; l'Amérique unit son nom à celui de Washington. Lui-même voit s'ébaucher dans les fêtes littéraires de Shakespeare, de Dante, de Schiller, l'union des peuples par la fraternité des génies, la pensée étant « la grande maison, la grande église, la grande patrie ». Il déclare que le vieux vaisseau monarchique « tiare en poupe et turban en proue » fait eau et sombre « au Mexique et en Autriche, en Espagne, en Hanovre, en Saxe. à Rome et ailleurs », c'est-à-dire en France, célèbre le xx^e siècle qui verra l'épanouissement de l'humanité avec Paris pour capitale, Paris à qui dès maintenant appartient l' « *urbi et orbi* » par suite d'un mystérieux déplacement spirituel. Il va même jusqu'à affirmer au Congrès de Lausanne « que la République européenne fédérale est fondée en droit (1) ». En dépit de son optimisme lyrique, la monarchie s'affermit en Allemagne par Sadowa qui l'étonne sans l'éclairer, en Italie par Garibaldi lui-même, en Espagne malgré ses lettres et en France où l'empire triomphe. Aussi son caractère s'aigrit. Mentana lui arrache un cri de rage : « Pleurez, Italiens ! il vous eut fait romains » et il insulte encore Pie IX qu'il avait jeté à l'enfer dix ans auparavant (2).

(1) *Pendant l'Exil*, t. II, p. 69.
(2) *Pendant l'Exil*, t. II, p. 83.
(3) *Pendant l'Exil*, t. II, h. 95, 99.
(4) *Pendant l'Exil*, t. II, p. 165
(5) *Pendant l'Exil*, t. II, p. 117

Il revient au théâtre abandonné depuis 1843 ; il veut remplir pleinement la fonction de poète civique éducateur : « Qui dit fonction dit mission, qui dit mission dit devoir ». Et le devoir du réveil s'impose. Toutes ses fiertés, ses haines, son amour de la liberté, sa foi aux hommes solaires passeront dans ces nouveaux drames et ces nouvelles comédies. En 1867 il s'était donné la joie mauvaise d'humilier et d'avilir la majesté royale en montrant un roi couard qui, à la merci d'un voleur, abdique pour sauver sa vie (1) ; 1869 voit éclore coup sur coup *Margarita*, *L'Epée*, *Esca*, *Torquemada*, *Welf castellan d'Osbor*. Margarita, c'est la fille du proscrit recevant comme il convient l'usurpateur et ses propositions d'amnistie. Esca, la paysanne pervertie par un duc, adulée mais méprisée, s'empoisonne et flétrit le séducteur de ce vers :

Boire la mort n'est rien quand on a bu la honte (2).

L'Epée montre un petit-fils instruit par son aïeul à révérer les princes, mais, qui sous un affront suprême, comprend la révolte de son père, et, comme Rodrigue, reçoit de lui le glaive de l'honneur et de la délivrance (3). Welf, le dernier défenseur de la liberté et de la nature, résiste à la fois aux ducs, aux rois, aux empereurs et aux papes, comme Victor Hugo debout sur le roc de Guernesey (4). Torquemada n'est lui-même qu'un frère dépravé du poète. En 1827, celui-ci protestait dans *Cromwell*, contre la théorie de Gœthe faisant « à certains individus qu'il rencontre dans l'histoire l'honneur de leur emprunter leurs noms pour les appliquer aux êtres de sa création ». En 1869 il déclare qu'en art la philosophie de l'histoire doit passer avant l'histoire : « le fait est le

(1) *Théâtre en Liberté.* — Mangeront-ils ?
(2) *Les Quatre Vents de l'Esprit.* — Le livre dramatique, t. I.
(3) *Théâtre en Liberté.* — L'Epée.
(4) *Légende des Siècles.* Nouvelle série, VIII.

serviteur de l'idée (1) ». Aussi ayant à opter entre deux portraits du fameux inquisiteur, le sanguinaire, bourreau par nature et le visionnaire, bourreau par pitié, il choisira sans approfondir l'histoire, l'homme de foi instrument d'une mission, se croyant, ainsi que le poète lui-même, le pape réel, inconnu qui porte en lui l'âme même de l'Eglise dont l'autre a le vain diadème, vrai prêtre devant le faux pontife *au hasard* couronné, homme de Dieu et homme des hommes qui voit, comme l'interlocuteur de la *Bouche d'Ombre* « l'affreuse transparence de la terre et l'enfer dessous ». Ce drame prouve surabondamment le danger de s'abandonner, même avec les intentions les plus pures et la vie la plus sévère, à la complaisance intime en une mission supérieure, indépendante de tout contrôle. Torquemada qui a su conquérir la toute puissance par l'ascendant de sa volonté et de son austérité, jette les hommes au feu du quemadero pour sauver leurs âmes du feu éternel. Et si Victor Hugo espérait saper ainsi la suprématie de « l'altier vicaire du Christ », il faut reconnaître qu'au contraire il démontrait la nécessité non seulement d'une loi morale dont les articles fussent invincibles à toutes les réclamations particulières des plus hauts génies, mais d'une direction spirituelle divinement inspirée pour garder intacte dans les crises et développer cette loi de l'âme humaine.

C'est avec plus de bonheur qu'il remplit sa fonction civique. Dans les deuils, les épreuves, les dénis de l'histoire, son attitude d'obstiné défenseur du droit acquiert de jour en jour une beauté plus émouvante. Sur la tombe de son ami Hennett de Kesler, il prononce une des plus belles oraisons funèbres. Il donne à cette âme envolée la mission de saluer les grands révolutionnaires, et relie superbement aux fondateurs de la République et de la Civilisation moderne « la poignée des proscrits survivants résolus à ne jamais se rendre, debout sur cette

(1) *Torquemada*, p. 161.

grande brèche qu'on appelle l'exil (1) ». Un mois après il renouvelait sa protestation indignée contre l'empire essayant de se légitimer par un nouveau plébiscite. Mais à son non fier et énergique la France opposait sept millions cinq cent mille oui. Le fardeau s'alourdissait. Le vieux Titan ne plia pas. C'est l'instant le plus tragique et peut-être le plus beau de sa destinée. Il se recueille et le 7 juin, lance sa profession de foi à la foule avilie, *Turba*.

Quant à flatter la foule, ô mon esprit, non pas! (2)

Il lui rappelle qu'elle est peuple ou cohue suivant qu'elle révère ou insulte les génies, qu'elle ne peut avoir de pouvoir sur les hautes consciences en qui s'incarne le droit, sur les penseurs qui tiennent le flambeau et savent écouter la voix des héros passés (3). A la même époque il atteste Archiloque, Cicéron, Machiavel que toujours il s'est trouvé un homme pour souffleter le crime triomphant et faire reparaître la conscience engloutie sous la honte (4) ; et dans une ode frémissante il s'encourage à s'assouvir de sa grande âme, à se souvenir de l'isolement d'Homère et de Dante, à accepter ses superbes tâches,

Sois l'intrépide chez les lâches,
Et sois le vivant chez les morts!

à redoubler d'effort et de foi, quand l'heure est trouble, à surgir, suivant la belle comparaison de Chateaubriand, comme ces hautes colonnes qui, dépassant tout, dominant tout,

Belles dans les débris difformes,
Gisantes paraissent énormes,
Et semblent sublimes debout (5).

(1) *Pendant l'Exil*, II, p. 212.
(2) *Le Rappel*, 7 juin 1870.
(3) *Année terrible*. Prologue.
(4) *Légende des Siècles*. Dernière série, XVII, ?.
(5) *Toute la Lyre*, t. II, t. IV (XXXII).

Il reprend son poème de *Dieu*, y ajoute deux magnifiques hymnes d'amour et de foi, deux odes d'un élan sublime qu'il intitule *Ombre* et *Lumière*. Il y distingue plus nettement que dans les *Mages* et que dans *William Shakespeare* les savants, fils des Paris et des Londres, des voyants, fils d'Ur et de Memphis.

Nous, faits pour l'ombre, humbles apôtres,
Qui tâchons de savoir ; les autres,
Prophètes pleins d'Adonaï,
Ames d'extase ou de colère
Qu'à travers les siècles éclaire
Le flamboiement du Sinaï.

Nous montons la même montagne ;
Pour nous, tout meurt, pour eux tout luit ;
Tous ensemble, par la *prière*,
Ou par l'*idée*, âpre ouvrière,
Fouillant le sol, cueillant le fruit,
Nous sondons l'âme et la matière.

Au regard de la science l'âme est de l'ombre qui sanglote, le but des choses semble être de cacher Dieu qui nous fuit, et le poète tout pénétré de l'effroi de ce moment terrible demande :

Sens-tu parfois, dans l'ombre infâme
Qu'agite un vent farouche et lourd,
Une toile où se prend ton âme
Et sur laquelle un monstre court ?

Il est prêt, devant la vaste embuscade de la nature et du destin, à désespérer : « Insensé qui s'imagine connaître la tombe, la fin, l'origine, se dévoue et crie : Avançons !

Insensé ce Jésus lui-même
Qui s'immole parce qu'il aime !

Mais aussitôt l'homme de foi se révolte, le Voyant reparaît la lumière au front.

Non ! il ne se peut, ô nature,
Que tu sois sur l'homme au cachot,
Sur l'esprit, sur la créature,
De la haine tombant d'en-haut !

Il ne se peut que tout aboutisse au ricanement de la nuit !

Que je sois meilleur que le père,
Que l'homme soit plus grand que Dieu !

et il renie les poètes de la joie, les rieurs comme Rabelais, proteste contre le mal, les fléaux, les nuits : « Faites

Tous vos serments dans les tempêtes,
Ténèbres je ne vous crois pas.

Je crois à toi, jour ! clarté ! joie !
Toi qui seras ayant été,
A toi, mon aigle, à toi, ma proie,
Force, raison, splendeur, bonté !
Je crois à toi, toute puissance !
Je crois à toi, toute innocence !
Encore à toi, toujours à toi !
Je prends mon être pierre à pierre ;
La première est de la lumière,
Et la dernière est de la Foi !

Et la dernière strophe d'une clarté d'aurore enseigne enfin d'où lui vient cette foi, cette certitude absolue : Croire, c'est la récompense du penseur aimant, la pensée naît de la foi, la vision lumineuse, de l'espérance :

Dieu vivant, dans ma nuit d'atome,
Si je parviens, bien loin du jour,
A comprendre, moi grain de sable,
Ton immensité formidable,
C'est en croyant à ton amour (1) !

Ainsi, dans le plein exercice de sa fonction religieuse, marchant à son but auguste, comme le stoïcien d'Horace il déclare : Ni l'émeute, ni les cris, ni le rire,

(1) *Toute la Lyre*, t. I, III (XXXIII et XXXIV), p. 229 et 237.

Ni la haine où je suis en butte,
Rien ne me fera chanceler.
Si le monde croulait, sa chute
M'écraserait sans m'ébranler (1).

Pour affirmer sa foi inébranlable en la République idéale et nécessaire, le 14 juillet 1870, il plante le chêne des Etats-Unis d'Europe et célèbre dans une ode triomphale l'épanouissement futur de l'arbre symbolique :

Chacun de nous contient le chêne République,
Chacun de nous contient le chêne Vérité.

De nouveau et comme dans le poème final des *Châtiments*, après ces dix-huit ans de proscription, il proclame devant les bannis la nécessité des épreuves pour faire germer par l'exemple sévère « des cœurs semblables à leurs cœurs (2) ».

Décidé à reprendre la lutte il rassemblait toutes les pièces que l'exil avait inspirées à son âme de Français irrité, de républicain humanitaire déçu, de guide spirituel méconnu. Il voulait donner un frère aux *Châtiments*. On en retrouve les membres épars dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, la dernière série de la *Légende*, *Toute la Lyre*, la *Dernière Gerbe* et les *Années funestes*. Il s'écriait :

O Dieu partout visible,
Sauve-moi du petit, fût-ce dans le terrible.

Des coups de clairon retentirent soudain et l'avenir s'approcha avec le bruit

D'un déluge, ô terreur ! qui monte dans la nuit (3).

Les années funestes étaient accomplies, l'année terrible commençait. Le 5 septembre 1870, Victor Hugo est à Paris : la République est proclamée, mais les armées

(1) *Toute la Lyre*, t. II, v. XIII, p. 88.
(2) *Les Quatre Vents de l'Esprit*. — Livre lyrique. Dernière pièce.
(3) *Années funestes*, LIX. — Grondements à l'horizon, p.169.

prussiennes avancent et bientôt le poète se trouve enfermé dans la capitale.

Au moment où s'effondrait le régime abhorré, dans le tumulte des mauvaises nouvelles se succédant, Victor Hugo put-il songer à son œuvre brusquement interrompue et jeter un regard sur ses dix-neuf ans d'exil ? Avait-il rempli sa fonction telle qu'il la célébrait dans *William Shakespeare ?* Avec une perspicacité quasi prophétique il avait annoncé la fin, avait-il préparé le lendemain ? Le poète devait réveiller la conscience démocratique, l'éclairer par ses révélations et son exemple et la conduire vers le but de l'humanité, la fraternité. Il n'est besoin de juger ni son attitude politique, ni ses prétentions religieuses pour sentir que ses haines persistantes et ses défaillances morales troublent trop souvent ses inspirations lyriques et font avorter ses travaux. Cette verve courroucée qui foudroyait l'empire ne s'est pas tue après les *Châtiments* pour laisser le vigoureux architecte à son nouveau labeur; elle gronde sourdement dans les *Contemplations* et la première *Légende*, pour éclater dans le *Théâtre en Liberté*, et les *Années funestes* avec une violence impitoyable. Saint Arnaud, Pie IX, Dupin, les hommes de Décembre reparaissent tour à tour frappés, piétinés, même lorsque la mort s'est abattue sur eux. Et l'on se demande si c'est avec ces haines que le poète prétend relever les consciences alourdies par la prospérité matérielle. Un souffle érotique traverse ses livres, des *Contemplations* aux *Chansons des Rues et des Bois* et des *Chansons à l'Homme qui rit*, et l'on s'étonne moins qu'aucun de ses héros, ni Jean Valjean, ni Gilliatt, ni Gwynplaine, ni Marius lui-même, prototype du poète qui s'est recréé en lui, ne symbolise exactement cette ascension d'une âme que le sacrifice éclaire et rend capable de plus grands et de plus beaux sacrifices. Enfin qui ne regretterait la dispersion de ce génie incapable de se vouer comme Dante

ou comme Shakespeare à l'œuvre dont il a senti la beauté et les difficultés, abandonnant à chaque instant sa *Légende* pour des romans.

N'avait-il pas une mission plus haute et cette mission n'exigeait-elle pas une obéissance de toutes les heures ? Ne devait-il pas craindre d'entendre l'arrêt qui rejette les Saüls :

La face du Seigneur s'est détourné de vous ?

Ce sévère regard de Dieu sur ses élus, il l'a senti sur lui, et dans des vers qu'on ne peut malheureusement dater il a exprimé ce sentiment qui faisait trembler saint Augustin :

Quand les hommes sont lourds dans leur lit plein de rêves,
Dieu leur ouvre l'oreille et leur parle tout bas.
Il leur dit ce qu'il faut qu'ils sachent ; de quel pas
Le juste doit marcher dans l'ombre de la vie,
Grand, éviter l'orgueil, et, petit, fuir l'envie.
Oh ! tressaillez, vous tous qu'avertit cette voix !
Ecoutez-la bien ! *Dieu ne parle qu'une fois*
*Et ne répète point les choses qu'il a dites.* (1)

C'est ce respect de sa mission, la crainte de Dieu, pour l'appeler de son vrai nom, qui, malheureusement manque à l'œuvre de l'exil. Victor Hugo rentrait dans sa patrie, nimbé d'une auréole de gloire, mais aurait-il le caractère et l'autorité nécessaires pour dominer les tempêtes nouvelles de la vie active ? Les événements en lui donnant raison l'établissaient dans cette fonction suprême tant de fois revendiquée. Il ne lui restait plus qu'à montrer qu'il suffisait de la disparition de l'empire pour sauver la société.

(1) *Toute la Lyre*, t. II, IV, VIII, p. 12.

# CHAPITRE XIII

## AMPHION

SOMMAIRE : *Victor Hugo et le problème de la guerre. — Le problème de la répression. — L'agrandissement du rôle. — Nécessité d'un relèvement moral. — La crise de Victor Hugo en 1872 : ses reniements, ses affirmations. — Le problème du progrès dans la Légende et dans l'Art d'être Grand-Père. — Les deux Papautés.*

La veille de Sedan, Victor Hugo écrivait à Paul Meurice que la France ferait son œuvre, la République continentale, puis s'y dissoudrait (1). Coup sur coup il convie les Allemands à la fraternité, les Français à la levée en masse, sans attendre de secours extérieurs, « un volcan n'ayant pas besoin d'être secouru », les Parisiens à l'union dans l'unique devoir : « Face à l'ennemi ». Mais la réalité brise impitoyablement toutes ses espérances.

La France est vaincue par cette Germanie qu'il disait fraternelle ; les peuples l'abandonnent à son destin, quand ils ne l'insultent pas dans sa détresse ; Paris, loin d'être la capitale de l'Europe, risque même de ne plus être la capitale de la France ; l'Assemblée de Bordeaux montre clairement sa défiance de la Ville et la lutte qu'elle mène pour lui enlever la vie parlementaire, pour la « décentraliser », est la négation de l'idéal du poète. Paris, la ville pivot, « le point vélique du vaisseau Progrès », Paris a capitulé devant les barbares, Paris se divise contre lui-même et se sert de l'incendie et de

(1) *Correspondance*, 1836-1882. Lettre à P. Meurice, 1er septembre 1870.

l'exécution en masse au nom de la civilisation. Paris a fêté le retour de son poète, l'a gardé jalousement contre la guerre, pendant le siège lui faisant défense de se faire tuer, « attendu que tout le monde peut aller à l'ennemi et que Victor Hugo seul peut faire ce que fait Victor Hugo (1) ». Mais Paris n'a pas reconnu son âme dans le proscrit, il a nommé premier député Louis Blanc, le reléguant, lui, au second rang, l'éternel dégoût des Césars. Comment Victor Hugo peut-il maintenir sa fonction dans la dispersion, l'anéantissement de son idéal qui en est la raison ? Comment rester le poète guide de la civilisation, alors que la ville en qui vivaient Jérusalem, Athènes et Rome, devient, hélas ! Byzance et Moscou, que la nation du Progrès rétrograde jusqu'à 1815 ? Plutôt que de s'associer à la capitulation, il donne sa démission de député et s'apprête à rentrer dans l'ombre de Guernesey appuyé sur Garibaldi, comme jadis Frédéric Barberousse sur le vieux Job :

> Viens, donnons-nous la main,
> Et moi le vieux Français, toi l'antique Romain,
> Sortons (2).

Plutôt que de s'associer à la répression, il accepte les communards et leur ouvre sa maison à Bruxelles. Plutôt que d'accepter l'amputation des frontières, il renonce momentanément à la fraternité des peuples et prêche la revanche.

A Vianden, où il se refugie après son expulsion de Belgique, il explique aux Chanteurs de la Lyre ouvrière le sens profond de la sérénade qu'ils viennent de lui donner. Une voix haute dans les ténèbres à qui répondent des voix basses, cela devient le dialogue d'un archange avec

(1) *Choses vues*. Nouvelle série. — Pendant le siège de Paris, 9 décembre, p. 300.

(2) *Année terrible*, p. 147.

des multitudes, le respectueux chuchotement des peuples répondant aux divines explications du génie, plus qu'un verbe humain, la voix de la nature donnant à tous les hommes épuisés de guerre et de haine les grands conseils de la sérénité éternelle. « Vous m'avez apporté cette énigme l'Harmonie, et je vous en donne le mot : Fraternité (1). »

Ce mot exprime toute sa fonction. Mais comment la maintenir sous ce déluge de fléaux qui essaient de prouver qu'il n'y a pas de cité fraternelle, que les hommes vivent dans l'égoïsme et les ténèbres, et que le choc des intérêts individuels et collectifs est le seul fait dont la permanence puisse avoir la valeur d'une loi ? Victor Hugo ne recule pas devant les termes du problème ainsi posé et au mois d'avril 1872 il publie l'*Année Terrible.*

Ce poème le montre en face d'Attila, de Caïn, puis d'Erostrate. La neige de honte des 7.500.000 oui a fondu, Dieu a vengé la conscience humaine en menant l'empereur parjure au piège, et lui, le poète qui n'avait rien que l'honneur imperdable est rentré dans la cité ; à la ville affamée il a donné son livre des *Châtiments*,

Mange mon cœur ton aile en croîtra d'un empan (2).

Il a incarné la résistance de Paris, persuadé qu'on tuerait l'Univers, si on tuait la Ville, la vengeant de l'insulte de Bancroft et du message de Grant, l'excitant contre les légions monstrueuses des Sept Princes du mal, vivant dans le canon de la défense, son fils étrange qu'il bénit, maintenant l'union dans les esprits, chantant l'héroïsme des femmes et l'endurance alerte des assiégés. Il s'est répandu comme l'eau des fontaines, joyeux de s'agrandir, de vivre ainsi en tous et d'animer puissamment sa ville bien aimée.

(1) *Depuis l'Exil*, 1870-1871, p. 180.
(2) *Année Terrible*, Octobre, I, p. 45

Je dis à tous d'aimer, de lutter, d'oublier,
De n'avoir d'ennemi que l'ennemi : je crie
Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie (1) !

Sa foi plus profonde dans la tempête ne voit dans le danger croissant qu'une raison de croître en courage et d'affirmer :

Je n'ai jamais connu l'art de désespérer (2)

Elle doit reposer cependant sur une base solide, sur d'autres raisons que de pures réflexions sentimentales. N'est-ce pas le moment de chanter les sources de sa fière confiance ? Le poète assiégé se demande : « A qui la victoire définitive ? — A la France, répond-il, qui prendra l'Allemagne. » Car venir en France, c'est respirer l'air de ses penseurs, et s'imprégner de la Révolution qui est fraternité, c'est-à-dire disparition des rois, évanouissement des peuples pour faire place au Peuple unique. L'Allemagne agit comme la Bête entrée chez un esprit ; ne pouvant tuer l'idéal, elle l'adorera. La France ne joue-t-elle pas le même rôle vis-à-vis des peuples que Victor Hugo vis-à-vis d'elle : ou plutôt le poète et sa patrie ne sont-ils pas un seul et même être ? Dès lors l'empereur pourra s'irriter de ce qu'on lui soulève son peuple ; la Germanie répondra comme répondait au Titan la montagne remuée par Linus : « Crois-tu que je sois sourde ? » La France est le symbole du poète, l'Allemagne, c'est-à-dire la barbarie, sera le symbole de l'humanité qu'il faut harmoniser. Tout homme d'ailleurs est un monde, un chaos de blocs informes, préjugés, vices, erreurs, faux dogmes. Quelle est la force qui organisera ce chaos ? Ce n'est ni un progrès scientifique, ni un système, ni une constitution, Victor Hugo le sent pro-

(1) *Année Terrible*. Janvier, II, p. 99.
(2) *Année Terrible*, Janvier. IV, p. 103.

fondément, mais une force morale, une vie, quelque chose ayant puissance d'attraction, l'exemple :

> Mais que devant lui passe une voix, *un exemple*,
> Toutes ces pierres vont faire en son âme un temple.
> Homme ! Thèbe éternelle en proie aux Amphions (1) !

Et il célèbre dans un hymne éperdu la force des penseurs, la sienne ; il défie les Allemands de se délivrer de Pascal, de Danton, de Voltaire, de Corneille, de Schiller, de la vérité vraie à toute heure, en tout lieu, de Dieu, du but français qui est le but humain. Jamais la force du prosélytisme, la confiance dans l'idéal qui est en même temps le but d'un peuple et le bonheur de toutes les nations, la certitude d'une harmonie latente en tout homme ne s'étaient exprimées avec une énergie aussi farouche, avec on ne sait quelle acceptation des malheurs actuels pour le bien non des victimes, mais des bourreaux. Pourtant il ne veut accepter ni la capitulation, ni la paix, ni la fraternité des envahisseurs.

> Aimer les ennemis cela viendra le jour
> Où par droit de victoire on aura droit d'amour (2).

Mais cette victoire exige une nouvelle guerre. On ne sortira donc pas de ce cercle fatal, on ne brisera pas cette vieille chaîne des fléaux. C'est renier sa foi, se perdre dans la contradiction de la fraternité et de la vengeance. Abyssus abyssum invocat. Le poète a plié sous le poids du problème. Il n'a pas voulu renoncer au meurtre, à l'hécatombe, à la revanche ; lui, l'adversaire acharné de la guerre, accepte celle qui doit venir, et, pour maintenir l'espoir de la paix, soude violemment le progrès à la

(1) *Année Terrible*. Décembre, IX, p. 91. — Cf. Izoulet. — *Revue Hebdomadaire*, 22 février 1902, p. 497.

(2) *Année Terrible*. Février, III, p. 132. — Philosophie des sacres et couronnements.

barbarie, et affirme le hideux axiome que le bien sort du mal et le mal du bien. Tout sert même la honte :

> Le crime a son emploi dans la fatalité,
> Etant corruption un germe y peut éclore (1).

Si c'est la fatalité, à quoi servent la liberté, la force morale ? A quoi la responsabilité, quand le progrès n'est qu'un escalier dont la spirale tourne tantôt dans le jour, tantôt dans l'ombre, mais n'en monte pas moins vers le céleste sommet ? De quel droit flageller les tyrans et les brutes sanguinaires, puisque le crime n'est qu'une punition utile et féconde, les massacres un lavage nécessaire. Incapable de bien voir le mystère de l'épreuve et de le dégager de tout ce qui n'est pas lui, blessé au plus profond du cœur par le dénouement tragique et inattendu de ses dix-neuf ans d'exil, le poète s'étonne et fléchit. Ce qu'il croyait acquis, s'éclipse ; la vieille loi de haine est toujours la plus forte,

> Et l'on n'a pas encor décloué Jésus-Christ.

Mais s'il est imprudent de vouloir mettre en forme la philosophie du poète, s'il n'est pas très facile de ramener à l'unité ou à l'harmonie toutes ses conceptions religieuses, (2) on peut aisément prévoir sa solution pratique, sa conclusion dernière. Lui qui, depuis si longtemps travaille à faire reconnaître sa fonction de guide, trouve dans le sentiment de sa responsabilité la force morale qui lui permet de persévérer, en dépit de ses contradictions et des refus de l'histoire. Sa mission c'est de prêcher le Progrès. Toute la différence entre les philosophes est que « les uns disent : Bien et Mal, les autres : Mal et Bien ».

(1) *Année Terrible*, p. 135. Février, V. — Loi de formation du Progrès.

(2) Cf. RENOUVIER : — *Victor Hugo philosophe*.— H. PELLIER : — *La Philosophie de Victor Hugo*:

Victor Hugo ne peut être avec les premiers. Pour eux l'Eden est en arrière : pour lui il est en avant. « N'importe, ayons foi, s'écrie-t-il,

O poètes au fier clairon...
Vous indiquez le but suprême
Au genre humain, toujours le même
Et toujours nouveau sous le ciel (1).

Il demande à Dieu le mot pour le donner au sphinx, et, plein d'espérance, conclut

Vers l'aurore tout se dirige.

Hélas ! après Attila voici Caïn et Erostrate : la guerre civile après la guerre étrangère. Cette fois le poète n'hésite pas. Pendant le siège il n'a cessé de conseiller la concorde, l'union, mais son âme n'en a pas moins été humiliée de voir qu'on se défiait de Paris : il est avec la Ville et voici qu'on veut la châtier. Il crie : « Arrêtez ! Pas de représailles ». La fonction du poète a toujours été de prêcher la fraternité et la pitié, de montrer la clarté du vrai, du grand, du beau, aux vivants aveuglés par la guerre civile, c'est encore sa fonction aujourd'hui :

Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ...
Je n'abdiquerai pas mon droit à l'innocence (2)...

Inutile de lui montrer que Judas étant libre ne peut être sauvé malgré lui, et qu'on abdique son innocence en refusant de voir quel est l'agresseur et quelle est la victime. Il ne condamne personne :

On a fait des forfaits dont on est innocent.

Pourquoi s'indigner alors des insultes faites aux deux trophées, à la Colonne et à l'Arc de Triomphe ? Si personne n'est responsable, il n'y a pas de jugement pos-

(1) *Année Terrible*, p. 145. Mars I. — N'importe, ayons foi !
(2) *Année Terrible*, p. 167. Avril V. — Pas de représailles.

sible. Mais, en face de l'émeute comme en face de la guerre, le poète a le devoir d'affirmer le progrès quand même. Les défaites du bien sont nécessairement passagères. L'homme finira par s'affranchir de la fatalité.

L'avenir est un monstre avant d'être un archange (1).

Dans ces retours offensifs du mal, les fléaux sont-ils moins violents qu'autrefois ou moins fréquents ? Victor Hugo n'examine pas la question : la misère et l'ignorance sont les vraies coupables. Peu lui importent d'ailleurs les raisons de croire, il a un motif d'espérer invincible. A travers cette sombre épopée, dans Paris bombardé, dans la maison de l'aïeul en deuil, dans la chambre de Bruxelles, parmi les mouvements des troupes fratricides, apparaissent des têtes blondes, c'est Georges, Jeanne, le gamin des barricades, le fils du burgrave de Falkenfels : eux sont innocents et c'est pour eux qu'il faut travailler, car ce sont eux qui font espérer. Or, sans le dogme du progrès l'univers serait un non-sens, l'effort vers l'avenir vain. Enfin, raison suprême,

L'éternel, l'infini, Dieu n'est pas insolvable (2).

Aussi tout le vieux monde des fatalités, des superstitions, des guerres, de l'échafaud, du trône, sombrera dans les eaux qui montent :

Tu me crois la marée et je suis le déluge (3).

Ainsi rien n'est renié du credo, ni le rôle de Paris, ni la suprématie de la France, ni l'irrésistible Progrès, ni la valeur absolue de la conscience, ni l'intervention de Dieu dans le développement de l'humanité Mieux que dans les *Châtiments*, Victor Hugo réalise ici son

(1) *L'Année Terrible*, p. 243. Juin XVI.
(2) *L'Année Terrible*, p. 287. Juillet XII.
(3) *L'Année Terrible*, p. 292. — Epilogue.

ambition : il est à la fois l'action et la pensée d'un peuple, il souffre sa souffrance et pense sa pensée. Même en face des hordes d'Attila, sa colère ne déborde plus en incessantes injures et lorsqu'il s'efforce d'apaiser les âmes, de les rappeler au patriotisme, sa partialité en faveur des fédérés de la Commune nous apparaît comme le légitime souci d'une âme craignant à bon droit les exécutions rapides d'une justice sommaire ; ses inconséquences sont d'un vaincu qui ,se débat contre la Revanche et la Répression pour maintenir sa foi au Progrès et à la Fraternité.

S'il avait traduit en beaux vers le conseil qu'il donnait aux écrivains en octobre 1871 : « Relever la France. Pour le monde (1) » ; s'il avait développé le noble programme qu'il traçait aux rédacteurs du « Rappel » *l'Année Terrible* aurait pu s'appeler l'Année féconde. Il était en effet dans le plein exercice de sa fonction, quand il demandait aux Français, dont la tendance est d'être plutôt hommes que citoyens, plutôt cosmopolites que nationaux, plutôt frères de l'espèce entière que fils de la race locale, de conserver cette tendance bonne, mais de se rendre compte que la France n'était pas une patrie comme une autre, que le recul des nations correspondait aux pas qu'elle avait faits en arrière, de secourir les peuples en restaurant la France, de resserrer entre Français le lien national et de reconnaître qu'il y a des heures où la meilleure manière d'aimer sa patrie, c'est d'aimer la famille et où la meilleure manière d'aimer l'humanité, c'est d'aimer la patrie (2) ». Que n'a-t-il appliqué lui-même cette maxime que les Français ne devaient pas se dénigrer, et fait disparaître de ce livre expiatoire les ripostes ironiques, les diatribes, les calembourgs odieux, les plaisanteries lourdes contre des hommes qu'il

(1) *Depuis l'Exil* (1871-1876), p. 6.
(2) *Depuis l'Exil* (1872-1876), p. 14.

n'aimait pas certes, mais qui, s'ils n'avaient pu maintenir l'intégrité du territoire et le trésor de nos forces morales, avaient du moins conservé l'intégrité de l'honneur et le trésor sacré des espérances.

A l'heure où la patrie sentait le besoin de sortir de son indifférence morale et de se refaire une conscience civique et religieuse, il comprit qu'il n'était pas temps de songer à la retraite. Pour remplir sa fonction suprême de guide des citoyens et des penseurs, il n'avait qu'à puiser dans les richesses accumulées pendant l'exil. Il pouvait publier ou la seconde série de la *Légende* ou *la Fin de Satan*, ou mieux encore l'épopée de *Dieu*. Mais il délaisse cette œuvre pour un nouveau poème intitulé primitivement *Religion*, puis *Religions et Religion*, dans lequel il reprend la préface des *Misérables*. C'est un essai de liquidation des anciens cultes pour faire place évidemment à la nouvelle doctrine. Après des critiques et des railleries sur les prescriptions et les dogmes de l'Eglise catholique, le poète qui n'a pas « pris d'avance un parti sur l'abîme » et « n'impose aucun dogme à la brume, » aboutit à cette première conclusion :

Homme, veux-tu trouver le vrai, cherche le juste (1).

Toutefois s'il déclare que toute religion est un avortement du rêve humain devant l'être, il n'accepte ni le néant, ni l'égalité du bien et du mal. Il faut une religion et des prêtres. Il y a d'ailleurs progrès : chaque temple nouveau a sa base au faîte de l'ancien, « et le dernier fronton se dissout dans l'azur. » Inutile d'ajouter que désormais, les mages remplaceront les prêtres, et verseront à l'humanité la parole d'amour de l'avenir :

Car l'homme fait le prêtre et Dieu seul fait le mage.

Ces sages inspirés, ces voyants directs se contentent du

(1) *Religions et Religion.* — Philosophie, p. 43.

monde cet aveu, admirent les prodiges de la vie et les miracles des forces et promulguent ce credo simplifié :

Il est! il est! il est! il est éperdûment (1).

« Il faut, dit Pascal, avoir ces trois qualités : pyrrhonien, géomètre, croyant soumis, et elles s'accordent ou se tempèrent, en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait pas ainsi n'entend pas la force de la raison. » Il est difficile, quoi qu'en pense M. H. Houssaye, de retrouver ces trois hommes dans le philosophe de *Religions et Religion* (2). De la *Prière pour tous* à *Sagesse*, *de Sagesse* aux *Contemplations* des *Contemplations* à cette nouvelle œuvre, ses notions théologiques ont été s'obscurcissant, se contredisant, s'emmêlant, et le jour où il veut les liquider, le résultat final apparaît d'une pauvreté misérable.

Cette religion ne semble pas lui donner la sérénité des ascètes terribles dont il parle. La vieillesse se fait sentir et le découragement l'envahit. Ses compagnons tombent : Lamartine, Dumas, puis son fidèle disciple Théophile Gautier. « L'âge éclatant va finir. » Sa force de travailleur subsiste, mais parfois ses principes tremblent. Lui, l'apôtre de la conscience, il n'ose conclure son roman de *Quatre-vingt-treize* par le triomphe des lois non écrites sur celles de la Convention. Il pose ce problème : « La pitié peut être une forme de la trahison » sans le résoudre. Dans cette œuvre à la fois roman, poème, pamphlet, livre d'histoire, Gauvain accepte sa mort comme châtiment d'un acte dont cependant il se glorifie et Cimourdain se punit d'avoir suivi ce qu'il croit être la loi suprême de sa conscience. Faut-il croire avec Saint-René Taillandier que le combat dans l'âme de Gauvain exprime, sous la forme romanesque, l'indécision ou plutôt le calcul du

(1) *Religions et Religion*, V. — Conclusion, p. 71
(2) *Journal des Débats*, 8 mai 1880.

poète révolutionnaire, cherchant sa situation définitive au milieu des partis (1) ? En tous cas, il nous fait cet aveu : « Quel champ de bataille que l'homme ! Nous sommes livrés à ces dieux, à ces monstres, à ces géants, nos pensées. Souvent ces belligérants terribles foulent aux pieds notre âme. »

Lui, le poète de Marion de Lorme purifiée, de Jane relevée, de la Tisbé transfigurée par le sacrifice, de Fantine, voit dans la femme une créature monstrueuse, un être douteux, gloire et peut-être honte de l'ouvrier divin, et tentatrice en qui Satan se confond avec Dieu (2).

Lui, l'adversaire irréductible dela peine de mort, après avoir eu l'intention d'intercéder pour Bazaine, reprend le fouet des châtiments et ameute le peuple contre le trahisseur. La lapidation est nécessaire :

> Aux pavés tous ! frappons ! et que l'écrasement
> Du bandit soit sous l'ombre et les pierres fumant.
> Pas de grâce, il faut être ou vengeur ou complice,
> Et quiconque n'est pas du crime est du supplice (3).

Il rature le vers « Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ » et le remplace par cet autre :

> Je ne hais pas la mort, trouvant la honte pire.

Lui, qui a toujours affirmé sa confiance dans l'avenir, dans les nouvelles générations, dans ces enfants qui n'ont pas commis le crime du Deux Décembre, est plein d'amertume pour les jeunes hommes éclos sous l'Empire ; il lui semble que Paris abdique et « tombe de plus que Sparte à moins que Sybaris » ; il ne voit qu'apologistes du ventre, de la ruse, du succès, de l'argent, que railleurs de l'idéal.

(1) *Revue des D.-M.*, 1er mars 1874. — Le Roman de la Révolution. Saint-René Taillandier. — La Critique Philosophique, 26 mars 1874.

(2) *Toute la Lyre*, t. I, III, IV. p. 166.

(3) *Toute la Lyre*, t. III, VIII, XVI, p. 187.

Il perd son dernier fils et traduit dans son désespoir les vers de Juvénal :

> Que te sert, ô Priam, d'avoir vécu si vieux
> Tu vois tomber tes fils, ta patrie et tes dieux (1).

Mais le vieux *lutteur* se resaisit. Ce qui lui reste, c'est la foi au travail :

> Ce mot plus profond qu'aucun autre,
> Est dit par l'ouvrier et redit par l'apôtre ;
> Le travail est devoir et droit, et sa fierté
> C'est d'être l'esclavage étant la liberté.
> Le forçat du devoir et du travail est libre.

A ceux qui lui objectent

> De la prose ! pourquoi? des vers ! pourquoi? des rimes !
> Des phrases ! A quoi bon?

il répond :

> L'art est la roue immense et j'en suis l'Ixion.

A quoi travaille-t-il ?

> « Mais... à tout ; car la pensée
> Est une vaste porte à chaque instant poussée
> Par ces passants qu'on nomme Honneur, Devoir, Raison,
> Deuil, et qui tous ont droit d'entrer dans la maison ;

et il célèbre ce labeur qui l'emporte loin des maux, de la terre et du vice,

> Comme un aigle qu'on a, dans l'ombre, à son service (2).

Ce qui lui reste, c'est donc la foi en lui-même et en son œuvre. A Alphonse Karr, lui conseillant de quitter la politique, il répond tout en deuil : « Quant à moi, j'ai essayé

(1) *Toute la Lyre*, t. II, v, xxxi, p. 130.

(2) *Toute la Lyre*, t. II, v, xi, p. 84.— 12 Janvier 1874, d'après une communication de M. Gustave Simon.

selon la mesure de mes forces d'introduire dans ce qu'on appelle la politique la question morale et la question humaine... Ma conscience me donne raison. Si l'avenir me donnait tort, j'en serais fâché pour l'avenir (1). » Ce qui persiste c'est la foi en la valeur exemplaire de l'épreuve imposée aux génies. Pour faire à l'homme une âme juste, les événements prennent les grands hommes et les forgent sur les enclumes sombres du malheur (2). Toute la gloire qu'il revendique est la haute honnêteté et il demande au peuple de mettre plus tard sa mémoire

Sur cet âpre sommet le devoir accompli (3).

Sur la tombe de la femme de Louis Blanc, il reprend l'éloge du génie. Il glorifie les hommes privilégiés, résumant en eux la douleur humaine, « à qui le sort fait une poignante et utile ressemblance avec ceux qu'ils doivent protéger et défendre, afin qu'ils s'intéressent à ceux que l'on calomnie, qui luttent et qui souffrent, afin qu'ils mesurent la grandeur de leur devoir à la grandeur de leur malheur ». Ainsi ces êtres laisseront en mourant une réalisation nouvelle du progrès (4) : Quinet la philosophie souveraine, Michelet l'histoire, George Sand le droit de la femme. « Pleurons les morts, mais constatons les avènements (5). »

Avec cette foi dans le génie, privilégié du malheur, pionnier du progrès, dont la mort est l'avènement, ce que rien n'ébranle en lui c'est encore la croyance à l'utilité souveraine de la poésie, en tant que poésie. Déjà à propos de Virgile et d'Horace dans le *Post-Scriptum*, il

(1) *Correspondance*, II. Lettre à Alphonse Karr. 8 Janvier 1874.

(2) *Toute la Lyre*, t. II — IV, XXXIII, p. 59. Pourquoi les grands hommes sont malheureux.

(3) *Toute la Lyre*, t. II. — V, XXXVI, p. 138.

(4) *Depuis l'Exil* (1871-1876), p. 148.

(5) *Depuis l'Exil* (1871-1876), p. 153.

faisait de la beauté du vers une force civilisatrice indépendante de l'idée de moralité. Il développe le thème que l'âme du poète est traversée par la nature :

Une voix sort du ciel et dans nos fibres passe.
De là nos chants profonds : le rhythme est dans l'espace
Et la lyre est en nous...
Une chanson travaille à l'immense univers.

Une femme qui passe en chantant mêle une lyre au rhythme universel ; comme la fin de l'univers est l'harmonie, son chant aide au progrès, émeut la nature ravie :

Une chanson éparse est utile à la vie (1).

Non que le poète renonce à sa fonction d'apôtre et de justicier : il juge la violence nécessaire pour résister au mal :

Aie une muse belluaire,
Sinon tu seras dévoré (2).

Mais il peut accorder les deux fonctions. Quand il se sera défendu et qu'il aura dompté les lions, il les enchaînera à son chant, à son psaltérion formidable qui unit la terre aux cieux.

Ce qui demeure encore, en dépit des amertumes de l'heure présente et du règne de Baal, c'est la foi en Paris, centre de l'humanité future. Il va jusqu'à découvrir un mystérieux rétablissement d'équilibre, dans ce fait nouveau : la France moindre, mais Paris plus grand. Délégué aux élections sénatoriales par le Conseil municipal, il oublie ses échecs pour déclarer que sa confiance est égale à la confiance de Paris, car « sentir en soi l'âme de Paris, c'est quelque chose comme sentir en soi l'âme même de la civilisation » ; et il dit à la France, d'envoyer à Paris, ce que veut la Ville des hommes capables de faire la Paix

(1) *Toute la Lyre*, II. — IV, XXII, p. 36.
(2) *Toute la Lyre*, I. — Prologue, p. 1.

du Monde en fondant cet exemple, la Démocratie française. des penseurs et non des soldats ; car l'heure des violences est passée : « Socrate, Virgile, Voltaire sont plus grands que Thémistocle, César et Napoléon (1) ». Il développe son rêve de l'Institut gouvernant la France ou plutôt le monde, son espoir de la civilisation future où la vie publique se composera de l'étude du vrai et de la production du beau, où, comme Athènes est devenu le monde païen et Rome le monde chrétien, Paris deviendra le monde humain (2).

Cet idéal, Paris ne peut l'atteindre qu'en s'élevant à la dignité des villes saintes, foyers de la croyance des peuples. Hugo croit en Paris et c'est pourquoi il refuse d'être député de Lyon, pourquoi il accepte d'être sénateur de la capitale, pourquoi surtout il compose les trois préfaces à ses Actes et Paroles : *Le Droit et la Loi*, *Ce que c'est que l'exil*, *Paris et Rome*, dont la conclusion est que Paris vaincra Rome (3).

Ses nouvelles œuvres, la seconde série de *la Légende*, *l'Art d'être grand-père*, l'*Histoire d'un crime*, *le Pape*, ne répondent que trop à la foi vive et à l'ambition secrète du poète national. C'est toujours le même problème du Progrès qu'il nous propose, seulement devant le mal qui croît d'âge en âge, Victor Hugo finit par n'avoir confiance qu'en lui-même et réclame une autorité que le vicaire de Jésus-Christ n'aurait pas su mériter.

A travers la seconde série de la *Légende* comme à travers la première il reparaît Conscience-flambeau, homme-type, adversaire de toutes les tyrannies, exerçant dans tous les âges sa double fonction de génie civique et de mage religieux. Il est le géant qui tutoie les dieux et c'est avec raison que M. Bérard-Varagnac reconnaît dans *les Temps*

(1) *Depuis l'Exil* (1871-1876), p. 128.
(2) Cf. *Journal des Goncourt*, t. V, p. 86, 87.
(3) *Depuis l'Exil* (1870-1871). Paris et Rome, p. 31.

*paniques* le temps de l'empire et appelle cette page « un pamphlet mythologique (1) ». Il découvre dans le procédé du poète une monotonie singulière, une pauvreté d'invention sous cette richesse exubérante. « Cela vient en partie de ce que tous les êtres qu'il enfante portent la vive empreinte de sa personne. C'est lui-même, toujours lui, lui partout, (comme il disait de Bonaparte,) du moins tel qu'il doit se voir en ses rêves, qu'il nous dépeint. Comme Byron s'était formé un type idéal qu'il a reproduit dans *Child Harold*, dans *Don Juan*, dans *Lara*, dans *Manfred*, M. Hugo a conçu pareillement de son génie une image qu'il exprime par des figures semblables. Cette image est celle d'un géant, faune et titan à l'origine des choses, au moyen âge géant encore sous son armure. » Victor Hugo est en effet Phtos qui traverse la terre et reparaît devant les Olympiens festoyant, pour proclamer le grand dogme de *Religions et Religion* : « O Dieux, il est un Dieu ». Il est à la fois le Thémistocle si prolixe devant Eurybiade, si résolu contre le prêtre, le proscrit Cynthaeus qui se souvient d'Athènes, le Cid parlant rudement aux rois du haut de son exil, le comte Félibien qui maudit les massacres des guerres civiles, et le colosse de Rhodes porte-flambeau dont le bronze est formé d'or, de cuivre et d'étain,

> Comme un sage envoyé pour vaincre le destin,
> Etant la souveraine et grande conscience,
> Est composé de foi, d'honneur, de patience (2).

Les poètes idylliques pour chanter l'amour empruntent les stances des *Chansons des Rues et des Bois*, et se dissipent dans les bosquets élyséens, laissant apparaître le vieil athlète près du berceau de son petit-fils.

(1) *Journal des Débats*, 18 avril 1877.

(2) *Légende des Siècles*. Nouvelle série, X. — Les Sept Merveilles du Monde, VI.

Lorsqu'il arrive au temps présent, il ne lui suffit plus de revendiquer pour son oncle la victoire d'Eylau, il rappelle à chaque page sa mission de poète, sa fonction de mage et la remplit avec autorité. Homère était l'aède des temps anciens; il est, lui, l'aède des temps nouveaux. Homme du devoir, entre le cheval de la Mort et le cheval de la Honte il ne craint pas de choisir le premier. Grand Pontife, il écoute les voix éplorées du peuple accablé par le fléau de la guerre et le fléau des eaux débordées, il proteste contre les prêtres parlant de punition et de vengeance divines, oublieux des vers où, récemment encore, il admettait le caractère expiatoire de nos malheurs. Nouveau Zorobabel, il donne les indications aux architectes du temple mystique qu'il faudra élever à la Divinité et Génie dominateur, il ne parvient pas à se dissimuler sous le symbole du Mont-Blanc, que cent monts entourent et admirent. Les génies qui, semblables à des mères, sentent remuer en eux Achille, Prométhée, Rome, le roi Lear, méritent toujours l'admiration pleine de tendresse que la nature avait pour Eve, en qui tressaillait le premier fils de l'homme. Tous les poètes, tous les penseurs, songeurs sacrés, méditant la nuit à l'insu l'un de l'autre, dégagent une clarté d'âmes, pitié, bonté, pardon, qui se répand sous le zénith, sommation qui sort de chacun de ces séditieux et s'en va au ciel réclamer l'harmonie universelle.

Poète de la religion naturelle et de la fraternité humaine, Victor Hugo n'arrive pas à saisir la loi de leur développement dans l'histoire du monde et à rasséréner son âme. Bien loin de s'éclaircir de plus en plus depuis les temps fabuleux, jusqu'à son époque, les ténèbres s'épaississent à mesure que l'on avance. Il dénonce les prêtres à Celui qui chassa les vendeurs du temple, dont il n'admet pas la divinité. Son Dieu morne, derrière les mondes qui se multiplient entre l'homme et lui, n'aurait qu'à souffler

« et tout serait de l'ombre ». Ce Dieu ne se rapproche pas malgré les sommations des sages ; toujours la nuit règne sur les autels et jamais le dernier mot ne peut être dit par la religion. L'amour humain n'éclôt pas davantage. Après les dieux les rois. De Mésa au terrible Attila, de Ramire à Cosme de Médicis, des Fourches-Caudines de Rome aux Fourches Caudines de la France, toujours la grande élégie des fléaux recommence avec ses thrènes lugubres, toujours reparaît le passé de mal, de haine, de douleur et d'esclavage. Le mur des siècles ne s'est pas écroulé au choc des deux chars de la Fatalité et de Dieu.

Et cependant malgré le chant de triomphe du ver, le poète conserve une foi irréductible. Alfred de Vigny avait célébré le dédain superbe du marin. Quand il voit que la mer est la plus forte, que le courant l'entraîne,

> Qu'il est sans gouvernail et partant sans ressource,
> Il se croise les bras dans un calme profond (1).

Au lendemain de nos désastres avant même d'avoir une raison claire d'espérer, Victor Hugo se lève. Nous sommes un pays désemparé qui flotte à la dérive, « dans l'ondulation obscure du destin.

> Mais, ô peuple, ayons foi. La vie est où nous sommes (2).

Pourquoi ? parce que la vie future c'est l'hymen des hommes, et il prend à son poème de *Dieu* l'hymne de l'avenir pour l'insérer dans sa *Légende* : « Dieu voudra », et tout à coup la haine se changera en amour « sous un baiser de l'infini ». Mais pourquoi ce baiser n'est-il pas encore donné aux hommes ? Dieu n'existe pas encore

(1) Alf. de Vigny. — *Poésies complètes.* — La Bouteille à la mer.

(2) *Légende des Siècles.* Nouvelle Série, XXXII. — L'Elégie des fléaux.

dans l'humanité. Il faut que quelqu'un le fasse naître. Ce quelqu'un là, ce sera Hugo. L'œuvre définitive il l'accomplira en dégageant la France révolutionnaire de tous les cultes et en particulier du catholicisme. Mais il ne compte guère sur les nouvelles générations. Il ne les appelle pas à collaborer à cette œuvre immense, il se la réserve toute. A lui aboutit le passé, de lui partira l'avenir. Le médiateur entre Dieu et l'humanité, c'est lui. L'éclosion divine, c'est sa fonction. Il reprend une ode superbe de 1857 et en fait la conclusion de son nouveau recueil *l'Art d'être Grand-Père* La nuit tâche d'étouffer le germe de vie « mais moi, dit-il, le croyant de l'aurore, »

Je forcerai bien Dieu d'éclore
A force de joie et d'amour (1).

Si son effort propre doit suppléer à l'effort même de l'humanité, il est temps qu'il se fasse reconnaître prêtre. En cette même année 1877, il reprend et retravaille le poème du *Pape* dans lequel aucun catholique ne retrouvera le type du vicaire de Jésus-Christ. C'est un chef spirituel d'une nature nouvelle. Ce pape estime l'enseignement de l'Evangile superflu, s'élève contre les rois, refuse de régner, s'avoue aveugle et ignorant, laisse Rome, se met à parcourir la chrétienté, proteste contre les richesses des églises, les cérémonies liturgiques et les dévotions ; refuse l'infaillibilité, nie la chute originelle et entre enfin dans Jérusalem en s'écriant :

Je viens près de celui qui fit voir ici-bas
Toute la quantité de Dieu qui tient dans l'homme (2).

Le successeur de saint Pierre ne prétend nullement à ce rôle de pape rationaliste. La conclusion c'est que l'hu-

(1) *L'Art d'être Grand-Père*, XVIII. L'Ame à la poursuite du vrai.

(2) *Le Pape*. Entrée à Jérusalem.

manité abandonnera le Pontife dans son Vatican pour se tourner vers l'apôtre infatigable de l'abolition de la guerre, vers l'adversaire de toutes les tyrannies et de toutes les exploitations, vers le promoteur d'une morale facile de joie et d'amour, vers l'homme du progrès humain qui est en même temps le progrès divin.

Peut-être même en 1877 le poète espéra-t-il voir la France reconnaître enfin sa supériorité et l'établir dans sa fonction suprême. On est étonné du nombre d'ouvrages qu'il publie cette année-là. Après la *Légende des siècles* et *l'Art d'être Grand-Père*, au lendemain du Seize Mai, il lance l'*Histoire d'un Crime* où il affirme que « non seulement la France s'est sauvée toute seule, mais que ce qu'elle a perdu en territoire, elle l'a regagnée en rayonnement (1) ». Etrange remarque. Voyait-il son triomphe définitif lié au triomphe de la République sur les monarchistes ? Se flattait-il de voir surgir enfin l'heure où l'homme de la pensée allait succéder à l'homme de l'action et Victor Hugo clore le siècle inauguré par Napoléon ?

(1) *Histoire d'un Crime*, II. — Conclusion, X, p. 239.

# CHAPITRE XIV

## PAN

SOMMAIRE : *Le Culte du Poète. — Proclamation de la suprême puissance. — L'homme du XIXe siècle. — L'envoi des apôtres de la civilisation. — L'identité dernière. — La réalisation du Rêve. — Le triomphe de Besançon. — Le triomphe de Paris. — E. Hello et le rôle du poète. — Le triomphe des funérailles. — Toute la Lyre.*

Au lendemain du succès des *Misérables*, le poète fut l'objet d'une première glorification grandiose au banquet organisé à Bruxelles par ses éditeurs. Théodore de Banville le célébra en une page définitive qu'il faut citer, car nulle autre ne l'effacera :

« Le grand ouvrier des *Orientales* avait pris au XVIe siècle, en les transformant, ses plus beaux rhythmes lyriques ; à l'antiquité, son sentiment exquis de la beauté matérielle ; à l'Orient, sa pompe descriptive et son identification de Dieu avec la nature créatrice ; aux poèmes du Nord, leurs figures éthérées et célestes ; au moyen âge, l'habileté patiente de ses orfèvres excellents ; et, calme, sûr de lui-même, doué d'une prodigieuse force d'assimilation et de synthèse, il avait amalgamé tous ces éléments dans sa main puissante.

... A ces rythmes il donna une âme et dès lors nous avions une poésie semblable à nous, et, retenus encore dans le doute sur nos destinées, nous savions avec quels mots exhaler nos plaintes. Aujourd'hui les temps sont changés encore ; nous avons notre Chanaan devant nous et nous le voyons ; nous savons que le droit et le désir de

l'humanité, c'est le bonheur même sur cette terre ; nous savons que toute souffrance est transitoire, que la douleur et le mal doivent mourir et nous voulons entendre tous les sanglots et voir couler toutes les larmes pour pouvoir montrer aux âmes gémissantes la radieuse clarté de leur délivrance. Pour continuer à vivre, pour rester l'écho de nos aspirations, la poésie a dû grandir encore et atteindre à son développement suprême ; libératrice et créatrice, inclinée sur tous les maux et attentive aux aurores naissantes, elle contient dans sa forme terrible, exaltée et rayonnante, les cris des pâles victimes, les tumultes de la nature captive qui sera réconciliée, les gémissements des créatures souffrantes et le chant glorieux des générations rachetées', l'immense hymne de joie qui doit s'élever sur les ruines des haines et des misères et embrasser enfin dans ses ondes mélodieuses toute la création étoilée et triomphante. Cette nouvelle langue extrahumaine, ailée, divine, où se mêlent la voix de la femme opprimée et celle de l'ange, le murmure de l'Océan et l'extase des cieux, nous l'avons entendue, elle existe ; celui qui avait tout créé déjà a trouvé en lui le moyen de donner à notre parole l'intuition du beau infini et la vision des choses célestes ; par les *Contemplations* et par la *Légende des Siècles* le Verbe poétique nouveau, le Verbe du présent avide de lumière et de l'avenir éblouissant a été inauguré (1) ».

En 1877 commence en l'honneur du poète la série des manifestations d'enthousiasme, dont la dernière sera l'apothéose de ses funérailles nationales. Le 21 décembre 1877, dans un dîner offert à la Presse, à l'occasion de la reprise de *Hernani*, Hugo porte un toast à ses deux patries : la grande France et le grand art. Il insiste de nouveau sur l'idée fondamentale de sa mission, sur

(1) G. Frédérix. — *Souvenir du Banquet offert à Victor Hugo* p. 44, 45.

la nécessité de créer en France un monde calme et serein, formé de tous les penseurs, de tous les écrivains, de tous les artistes, qui donnerait aux régions troublées le grand exemple de la concorde et le beau spectacle de la fraternité. Le vers de Corneille : « Au moment d'expirer je tâche d'éblouir », lui inspire une variante : « Au moment d'expirer je tâche d'apaiser ». Il cherche à faire reconnaître cette patrie de l'art où se rassemblent les génies de toutes les nations, et lorsqu'il en énumère les grands citoyens, la salle d'un seul cri ajoute à sa liste : Victor Hugo (1).

En 1878 dans le discours qu'il prononce à la Gaieté pour le centenaire de Voltaire, il rétracte son jugement de la *Muse française* et des *Rayons et les Ombres*. Voltaire n'est-il pas son prototype ou plutôt son précurseur? « Il s'en est allé chargé d'années, chargé d'œuvres, chargé de la plus illustre et de la plus redoutable des responsabilités, la responsabilité de la conscience humaine avertie et rectifiée. Maudit par le passé, béni par l'avenir ». Voltaire était plus qu'un homme, il était un siècle, et devant ce prédestiné, évidemment élu par la suprême volonté pour l'œuvre qu'il avait faite, l'ancien proscrit déclare noblement : « Il n'y a qu'une puissance, la conscience au service de la justice, et il n'y a qu'une gloire, le génie au service de la vérité (2) ».

C'est cette puissance et cette gloire que lui attribue son ami V. Schœlcher, au banquet du mois de mai 1879, à propos de l'abolition de l'esclavage, en l'appellant non seulement le survivant de la race des géants, le chef de la littérature moderne, mais le glorieux apôtre du droit sacré du genre humain. Pour remplir aussitôt son rôle de défenseur des déshérités, le poète se lève ; sa voix qui, lui disait-on, pénétrerait jusqu'au cœur de l'Afrique,

(1) *Depuis l'Exil* (1876-1880), p. 56.
(2) *Depuis l'Exil* (1876-1880), p. 70.

retentit et envoie les peuples européens coloniser cet énorme continent, « afin que sur la terre dégagée de plus en plus des prêtres et des princes, l'Esprit divin s'affirme par la paix et l'Esprit humain par la liberté (1) ».

A la centième représentation de *Notre-Dame-de-Paris*, l'actrice revient en scène et lui récite les strophes dans lesquelles Banville célèbre sa puissance spirituelle, sa grandeur d'incarnation du peuple :

Peuple on n'a jamais pu te blesser sans qu'il saigne ;

et le salue « Génie entré vivant dans l'immortalité ». Insuffisamment exalté par son disciple, le Maître se charge de sa propre glorification, reprend les expressions du toast de Bruxelles, et se divinise lui-même. « Le Verbe a créé le monde : eh bien, s'il est vrai, comme on l'a dit, et comme je le crois, que Dieu et le peuple soient d'accord, la littérature est le verbe du peuple (2). » ; le triomphateur conclut : « Ce que le Verbe a commencé, la littérature le continue. Après le fait créateur, le fait civilisateur ». Impossible de se rapprocher davantage du divin Logos et l'on se demande si Victor Hugo n'avait pas fini par se croire la parole même du Tout-Puissant.

Au cinquantenaire de *Hernani*, le 26 février 1880, Emile Augier admire le magnifique spectacle d'un grand homme assistant à sa propre apothéose et « conduisant lui-même le char du triomphe définitif que ne poursuit plus l'insulteur ». Il montre au poète la postérité qui l'entoure vivant, et lui porte ce toast : « Au Père (3) », tandis que François Coppée acclame l'ancêtre :

Vieux chêne plein d'oiseaux, sens tressaillir tes branches !

Ici encore, malgré leurs louanges, les thuriféraires et

(1) *Depuis l'Exil* (1876-1880), p. 117.
(2) *Depuis l'Exil* (1876-1880), p. 122.
(3) *Depuis l'Exil* (1876-1880), p. 129.

les psalmistes n'ont pas vu toute la grandeur du rôle que s'adjuge le Génie. En le définissant pour glorifier Louis Blanc, le 3 juillet 1880, Victor Hugo, espère bien que les auditeurs du Château d'Eau lui restitueront ce qu'il attribuait si bénévolement à son compagnon d'armes. Le XVIe siècle a été le siècle des peintres ; le XVIIe le siècle, des écrivains ; le XVIIIe, le siècle des philosophes ; « pour suffire au XIXe il faut être peintre comme au XVIe, écrivain comme au XVIIe, philosophe comme au XVIIIe ; il faut en outre avoir, comme Louis Blanc, ce religieux amour de l'humanité qui constitue l'apostolat et qui fait directement voir l'avenir (1) ». Il était évident que ce peintre, cet écrivain, ce philosophe, cet apôtre, c'était l'auteur de la *Légende des Siècles*, c'était le génie qui s'épuisait à verser aux hommes la paix, la clémence, l'amour, la justice, le droit, la vérité et qui répondait avec calme à ceux qui lui criaient : « Ami songe à la tombe ! ne te consume pas ! ».

— Je fais mon devoir de flambeau (2).

Mais une fonction qui n'est pas reconnue est sans autorité ; une suprématie spirituelle dont nul ne se doute est vaine. Victor Hugo sera-t-il l'annonciateur bafoué d'une comète idéale, la fraternité ? Il avait entrevu jadis cette destinée et ajouté à son poème sur Halley un commentaire très net. Les sacristains, les sophistes et les scribes déclarent ignorants Pythagore, Pascal, Voltaire, Montesquieu,

Ceux dont un reflet d'astre éclaire les visages
Et vont criant : Voilà les fous ! — Ce sont les sages (3).

Pourquoi n'espérerait-il pas cependant voir la France

(1) ALF. BARBOU. — *Victor Hugo*. — Sa vie, ses Œuvres, p. 272.
(2) *Religions et Religion*. — *L'Ane*, p. 78.
(3) *Légende des Siècles*. Edition de l'Imp. Nation. — Reliquats

le glorifier ? La multiplicité de ses appels, la solennité de ses oracles, les lueurs extraordinaires de ses mots finissent par troubler ses contemporains. Pour l'un d'eux, il est un « génie en gésine éternelle, absorbant, résorbant et exprimant depuis près de quatre-vingts ans toute la force intellectuelle d'un peuple. Il est celui qui sait avant tout le monde, qu'il faut écouter bouche béante, car un mot de lui en dit plus long sur la misère humaine que la science et même que les astres (1) ». Sénateurs et futurs ministres renchérissent sur les éloges du juvénile admirateur. A la fête de Besançon, pour l'inauguration de la plaque commémorative de sa naissance, l'un déclare : « Ce n'est point un vulgarisateur, c'est un prophète (2) ». L'autre affirme, devant son buste que David couronna de lauriers, qu'il n'est point un sentiment humain français qu'il n'ait exprimé. Comme d'Homère découlait pour les Grecs toute poésie, de Victor Hugo sort une source qui s'est répandue sur les esprits les plus divers, sur trois générations de poètes, de peintres et de musiciens (3). On le salue le poète des Etats-Unis d'Europe.

Le 27 février 1881 c'est tout Paris qui l'acclame. Il vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année. Le Président du Conseil des Ministres lui offre un vase de Sèvres, au nom de la République, comme « à un souverain de l'esprit (4) ». Pendant toute cette journée défilent sous ses fenêtres cercles, lycées, délégations, associations, foule ; on entasse devant sa porte les bouquets, les palmes, les couronnes et les plus louangeuses inscriptions. Lorsque le Conseil municipal se présente à son tour, tête nue, Victor Hugo peut croire que son idéal est atteint, qu'il est bien

(1) E. Bergerat. — Sur l'Ane, d'après le *Livre d'Or* de E. Blémont.

(2) *Depuis l'Exil* (1876-1880), p. 145.

(3) *Depuis l'Exil* (1876-1880), p. 147.

(4) *Depuis l'Exil* (1881-1886), p. 4.

reconnu le pape de la civilisation, qu'on célèbre en ce jour son intronisation et du haut de son balcon dépassant, pense-t-il, la loggia de Saint-Pierre-de-Rome, « au nom de la nature, de l'univers, au nom detout ce qui vit, raisonne, pense, aime et espère ici-bas, au nom de toutes les villes, il salue Paris, la ville immense, la ville sacrée (1) ». C'est la bénédiction *Urbi et Orbi*, la cérémonie suprême qui dépossède Rome pour donner à Paris le souverain pouvoir spirituel.

Le lendemain le sénat se lève tout entier à l'entrée du poète dans la salle des séances, comme jadis les députés pour Lamartine, comme autrefois le peuple pour Virgile. L'avenue qu'il habite quitte en partie le glorieux nom d'Eylau pour porter le sien. Le poète partage la gloire du conquérant, Napoléon se retire devant Victor Hugo. Ainsi se réalise le fameux binôme du siècle dont il était question dans *Littérature et Philosophie mêlées* : « A + B, Napoléon plus l'*inconnu* (2) ». L'inconnu c'est Victor Hugo lui-même.

Il se doit de prouver sa vigueur : il le fera aisément en liant quatre gerbes de ses moissons d'exil ; cela lui permet de déclarer superbement aux Quatre Vents :

> Le poète est pasteur, juge, prophète, apôtre,
> En quatre pas il peut aller d'un bout à l'autre
> De l'art sublime ainsi que vous de l'horizon (3).

Ce pasteur, comme celui de *Magnitudo Parvi*, aura-t-il des hymnes d'amour pour la nature nourricière et pour le troupeau qui se fie à lui ? Ce juge vieilli adoucira-t-if le code sévère, ? Ce prophète, comme Moïse et Isaïe, célèbrera-t-il la Terre promise et l'Eden de l'humanité ? Cet apôtre, nouveau saint Jean, redira-t-il le précepte

(1) *Depuis l'Exil* (1881-1886), p. 9.
(2) *Littérature et Philosophie.* — Ymbert Galloix (1833), p. 270.
(3) *Les Quatre Vents de l'Esprit.* 1re pièce.

divin : « Aimez-vous les uns les autres» ? Ainsi toutes ses fonctions finiraient par se fondre en une seule : la préparation du bonheur humain par la fraternité. Mais s'il veut apaiser, comme il l'a récemment promis, il lui faut reprendre ses œuvres de proscrit, les remanier et les corriger pour les mettre en harmonie avec ses nouveaux sentiments, de même qu'en 1852 il avait repris et transformé ses œuvres pour les faire vibrer de ses indignations.

Il ne l'a pas fait pour l'*Art d'être Grand-Père*, il ne le fait pas pour les *Quatre Vents de l'Esprit*. Le livre satirique répète les mêmes diatribes que les *Châtiments* contre les prétendus adversaires de la religion des penseurs et du bonheur des peuples, contre les prêtres et les rois.

Croulez, toi, monstre pape, et toi, monstre empereur (1).

Ce sont des feuillets arrachés aux *Années funestes*. Le livre dramatique emprunte au Théâtre en liberté *Les deux Trouvailles de Gallus* et le livre épique à la *Légende des Siècles*, le poème de la Révolution. Le livre lyrique lui-même ne peut se contenter des harmonieux souvenirs de l'arrière-saison qu'attriste l'hiver proche, le proscrit exaspéré, le prophète de la civilisation revient à la charge contre l'empire écroulé et contre la Rome catholique, à l'heure où sur la chaire de Saint-Pierre est assis le pape le plus capable de comprendre et de bénir les aspirations de la démocratie, le grand Léon XIII.

Même après le concert de louanges de la fête des quatre-vingts ans, cette nouvelle œuvre excite un enthousiasme invraisemblable. La critique devient un « concours de dithyrambes » suivant l'expression si juste de M. Gustave Simon (2). » *Le Temps* exalte

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, I. Livre satirique, XVI. — Le Bout de l'Oreille.

(2) *Les Quatre Vents de l'Esprit* (Edit. de l'Imp. Nation.). — Revue de la Critique, p. 175.

l'universalité du poète, car « Shakespeare n'a pas fait d'épopée, Dante n'a pas écrit de drames, Pindare de satires et Juvénal n'a pas composé d'odes ». « Il donne le vertige à ceux qui se croyaient assurés de n'en plus avoir en le contemplant, » affirme L. Ulbach. Henri de Bornier le compare à l'orgue de l'église de Sainte-Bavon de Harlem qui, avec ses quatre claviers, ses soixante registres et ses douze soufflets, « fait succéder des souffles de printemps à des hurlements de cyclone ». Aurélien Scholl se contente de déclarer que « Hugo a mis l'infini en volume ». Les plus sages, comme Bérard-Varagnac avouent qu'ils sont mal placés, étant au pied de la statue, pour pouvoir la juger ; la perspective d'ensemble leur échappe. Ils évitent du moins la lourde méprise d'un Catulle Mendès saluant une nouvelle manière du Maître dans ce livre contemporain de la Légende. *Les Quatre Vents de l'Esprit* ne sont en effet qu'un même souffle qui flagelle les ennemis du poète, les abat devant sa conscience altière, voue les princes au mépris des Margarita et au dégoût des Zabeth, fait sonner les huées des mascarons autour des vieilles statues royales, ce qui excitait le juste étonnement de son ardent admirateur Paul de Saint-Victor (1). Et c'est ainsi que Victor Hugo apparaîtra à la multitude, suivant la remarque de L. Ganderax, « comme un père du peuple, comme un pape laïque, innocent de tous les crimes dont elle soupçonne confusément les autres papes (2) ». Est-ce que le poète recherche cette violente antithèse et travaille sciemment à l'établir dans les esprits ? Non, car l'illusion est de croire que ses œuvres puissent représenter sa pensée d'octogénaire ; ou plutôt il a trop accumulé d'œuvres de combat, il ne peut les dominer, ni les refondre, il en est

(1) PAUL DE SAINT-VICTOR. — *Victor Hugo*, p. 383.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1882. — Le Roi s'amuse par L. GANDERAX.

accablé. On admire sa fécondité et la force de son esprit. Hélas ! il édite ses œuvres, il ne les renouvelle plus. La troisième et dernière série de la *Légende des Siècles* paraît en 1883, elle eût pu paraître dès 1877 en même temps que la seconde. C'est encore la Muse Indignation qui triomphe. Non qu'il y ait déviation, dégénérescence, durcissement, mais le poète avait choisi les plus belles pièces écloses depuis 1852 pour la seconde série, ce sont les autres qu'il donne aujourd'hui. Et cependant l'enthousiasme grandit toujours.

Aussi devant ce culte dont il est l'objet, un critique profond et méditatif, E. Hello, ne peut s'empêcher de songer à ce rôle pacificateur qu'il devrait jouer. « Non seulement, dit-il, il n'est pas méconnu, mais il a conquis pendant sa vie le prestige des personnages historiques, le prestige des héros lointains. L'envie qui s'attaque à tout ne s'attaque pas à lui. La critique désarme. Les peuples s'inclinent. On ne juge plus, on chante. Les Latins l'appelleraient : Vates. Les Grecs l'appelleraient : Créateur. » « Vous figurez-vous un vieillard n'ayant plus d'attache, délivré des affaires personnelles, délivré de l'accident, dominant les choses parce qu'il ne subit plus les passions, portant dans les détails de la vie la gravité que donne le voisinage des choses qui ne finissent pas ?... Quiconque verrait ce vieillard penserait à l'avenir plus encore qu'au passé. Au lieu d'être des limites, ses souvenirs seraient des élans. Sa mémoire, au lieu de le borner aux jours qui ne sont plus, le précipiterait vers les aurores éternelles.

« S'il avait autrefois connu le désordre, s'il s'était mépris sur le sens de la famille, si, cherchant la joie, il s'était trompé de route, il porterait le regret de ses égarements comme un flambeau pour éclairer sa route et celle des autres.

« Si un de ses livres tombait entre les mains d'un jeune

homme, ce jeune homme se sentirait plus jeune et plus près de l'Eternité. S'il tombait entre les mains d'un enfant, cet enfant, sans le comprendre tout entier, éprouverait quelque chose d'extraordinaire. Il sentirait le souffle de la sagesse, croirait que son Ange gardien se rapproche de lui, donnerait l'aumône aux pauvres plus respectueusement qu'à l'ordinaire, et se mettrait à genoux autrement que la veille, pour faire sa prière du soir.

« Si ce livre tombait entre les mains d'une jeune fille, elle sentirait le frémissement et l'ardeur de la pureté : car la pureté est une chose brûlante. Si ce livre tombait entre les mains d'un homme mûr, il sentirait redoubler en lui le goût de la vie et la saveur de l'activité. Si ce livre tombait entre les mains d'un homme d'Etat, il verrait reculer autour de lui les quatre horizons. Il sentirait ses projets mûrir, sa destinée grandir ; il embrasserait d'un coup d'œil plus sûr, plus vaste, l'histoire universelle, et ses aptitudes pratiques grandiraient avec la portée de son regard.

« Le vieillard dont j'essaie de tracer le caractère et l'œuvre saurait et dirait aux hommes que le bien est l'unique vérité, que le mal est une négation. Ce grand poète ferait comprendre aux générations que le beau porte en lui toutes les formes, que le laid n'est rien, rien qu'une négation, que le Beau est varié étant la splendeur du Vrai, que le laid est monotone étant le manteau du néant. Ce vieillard c'est Victor Hugo dans son type, Victor Hugo tel qu'il devrait être (1). »

Après 1870 on pouvait espérer que le poète adouci écouterait davantage aux portes de l'histoire et qu'il montrerait enfin la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, que le développement excessif des usurpations

(1) E. Hello. — *Le Siècle*, p. 385 et sq.

s'ajusterait ainsi à l'ensemble ; Victor Hugo le déclare derechef. « Il faut aux nations

Un libérateur pur, apaisé, rayonnant. »

Mais non, l'amertume de l'exil ne s'est pas dissipée. Ce libérateur pur, qui célèbre les grandes lois, estime le rugissement des passions utile à l'ascension morale d'ailleurs inévitable, ce poète apaisé humilie les conquérants par les tirades d'un voleur, piétine on ne sait quel cadavre de roi, précipite dans l'enfer de Dante un pontife bien innocent du coup d'Etat du Deux Décembre ; ce mage rayonnant accepte la violence comme facteur de progrès, voit la lumière *couler* de la tête de Louis XVI (1) et clôt son œuvre par un psaume sur les tentatives impuissantes et incohérentes de l'humanité contre Dieu : il oublie son propre principe que le développement de la civilisation correspond au sentiment de plus en plus sûr de la présence divine dans la société des hommes par la justice et l'amour.

Dernière série ! avoue le poète qui sent la mort approcher et qui vient d'ensevelir son inspiratrice :

J'attends que se rouvre une tombe
Où le bas de ma robe est pris (2).

Si près de sa fin, ce serait l'heure de parfaire le poème de *Dieu*, suprême pensée religieuse et la *Fin de Satan*, suprême glorification de la mission révolutionnaire de la France : il préfère rassembler les poèmes épars de toute sa vie et composer une sorte de symphonie finale où résonneront les sept cordes : Humanité, Nature, Pensée, Art, « Moi », Amour, Fantaisie et la Corde d'airain, et qui devait d'abord s'intituler « *Toute l'Ame* ». Naguère il constatait que « dans son œuvre les livres se mêlaient comme les arbres dans une forêt » ; il trouvait « des

(1) *Légende des Siècles*. Dernière série, XIV. — Rupture avec ce qui amoindrit.

(2) *Toute la Lyre*, t. II, v, XLI, p. 145.

branches des *Châtiments* dans les *Feuilles d'Automne* et des branches de la *Légende des Siècles* dans les *Orientales* et les *Burgraves* ». Aujourd'hui la germination se fait à l'aventure ; le poète ne peut plus concentrer sa sève sur les grands arbres qui devaient dominer les fourrés. La dispersion est un fait accompli. La mort ne lui laissa pas achever cette vaste composition de *Toute la Lyre* qui devait raconter la croissance de son âme ; mais en dépit de l'arrangement dû à Paul Meurice (1), mieux que dans la *Dernière Gerbe* on peut y reconnaître une dernière fois la nature des inspirations du poète, les devoirs qu'il en a déduits et la valeur de la mission qu'il s'est attribuée.

La philosophie de l'histoire dans Victor Hugo se simplifie en une vision de sinistres montagnes : Caucase, Ararat, Olympe, Sinaï, Calvaire qui dominent la ténébreuse horreur des siècles, et en un prodige, la Révolution française qui libère l'homme du passé. Il voit dans la Nature une immense énigme mais surtout une confidente et une consolatrice. Quels que soient les problèmes que posent à sa pensée l'enfant, la femme, la conscience, la philosophie, la religion, la science, il proclame que la force suprême c'est la foi supérieure à l'analyse, la foi seule capable de faire sentir à l'homme un Dieu qu'on ne peut prouver, mais qui donne un sens à l'univers et à la destinée.

De ces affirmations fécondes découleront la mission de l'art et la fonction spéciale du génie. L'origine de l'art fut l'union intime de l'âme et de la nature, la méditation des problèmes qui font trembler l'esprit humain. De là la mission toute morale du poète, mission qui ne varie pas quels que soient les élargissements d'horizon. Il a comme devoir de dire aux hommes la justice, mais il faut d'abord qu'il écoute avec la plus grande attention la voix de Dieu, et qu'il mette sa vie d'accord avec ses

(1) *Revue Encyclopédique*. 1er septembre 1893. — Toute la Lyre par ALC. BONNEAU, p. 846.

poèmes, car honte à qui commente Platon sans méditer Brutus : il doit donc choisir : on ne peut être à la fois un chanteur de l'amour facile et un entraîneur de l'humanité, un assoiffé de volupté et un exemple de fierté morale.

Victor Hugo n'est-il pas lui-même un de ces élus? La mort ferme la tombe de son disciple aimé Théophile Gautier; c'est l'heure de méditer sur sa propre vie, de voir comment il a rempli cette mission de poète dans les temps où Dieu l'a fait paraître. Il se rend témoignage qu'il n'a pas changé : homme pensif fait d'admiration, d'étude et de prière, il a en lui deux musiques, « dans la tête un orchestre et dans l'âme une lyre (1) »; il est prêt à vibrer avec l'humanité comme à s'épanouir au coin du foyer. Tour à tour il s'est penché sur la nature, sur la famille et sur les événements, marchant devant lui dans la nuit. « Tu vas où tu vois le devoir (2), » se dit-il.

Il ne marche pas seul. La grande force de Victor Hugo n'est pas seulement dans le sentiment de sa prédestination, elle est surtout dans la certitude que l'esprit de Dieu repose sur lui, le pénètre, l'inspire, le dirige. L'ombre a beau augmenter avec les années, il reste inébranlable dans sa foi de prophète : car il se sent emporté par le souffle qui souleva Elisée. Il se compare à Jésus et à Moïse, mais bien qu'il répète comme ce dernier, après Vigny,

Seigneur, permettrez-vous bientôt que je m'endorme ?

il n'abdique pas sa volonté. Il est prophète, mais il est écrivain : l'art, le style, la pensée c'est un travail, une roue dont il est l'Ixion volontaire. Il faut donc unir l'obéissance à l'inspiration divine, la ténacité dans le labeur intellectuel et la promptitude aux devoirs civiques. Cette harmonie ne s'établit pas d'elle-même. Le travailleur s'est plaint plus d'une fois de ne pas retrouver en lui

(1) *Toute la Lyre*, t. II, V, I. A Louis B., p. 67.
(2) *Toute la Lyre*, t. II, V, VII. A Ol., p. 77.

le recueillement nécessaire pour finir son œuvre, ne pouvant être en même temps poète et tribun : il a maudit ceux qui remplissaient de haine un cœur fait pour l'amour. Lui aussi sentait l'antinomie de la pensée et de l'action, et entendait le précepte :

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi,

il déclare donc que sa vie est une porte poussée à chaque instants par l'Honneur, le Devoir, la Raison.

Aussi le devoir primordial est d'être le juste d'Horace prêt à suivre la Conscience et la Vérité même jusqu'au sommet sévère de l'exil. Tandis que Boileau semble diviser la vie du poète en deux parts bien distinctes, le labeur de l'écrivain, les devoirs sociaux de l'homme, Victor Hugo veut que sa vie même soit la matière de son travail et que son travail, en l'apaisant dans le deuil, en transformant sa souffrance, en l'éclairant et le dégageant des sentiments bas ou mesquins, l'aide à mieux vivre, le soutienne dans les épreuves et dans les luttes. Son ambition serait, après les cris furieux de l'envie, l'agonie d'un mourant aimé, la mort de Voltaire (1).

Une mission si haute, un idéal si sévère ne peuvent guère se concilier avec l'abandon, le caprice, les querelles. Vouloir faire de l'amour, de la fantaisie et de l'indignation des cordes distinctes c'est une erreur, elles ne peuvent être que les sentiments qui font vibrer les cordes de l'humanité, de la nature et de Dieu. Il l'a dit lui-même, on n'aime pas pour aimer, on ne rime pas pour rimer, on ne s'indigne pas pour s'indigner. Le maniement des mots, des images et des rhythmes peut enchanter le poète fier de son habileté, mais ces fantaisies lui font oublier le but et transforment l'artiste en simple virtuose. La complaisance du poète en ses amours réveillent en lui les mauvaises joies de l'âme et il en vient à ne

(1) *Toute la Lyre*, t. II (V, XLIII, p. 147).

plus comprendre qu'on ne peut être à la fois Brutus et Don Juan. La colère enfin n'est pas une bonne conseillère et ce fut la plus intime contradiction de Victor Hugo de vouloir être à la fois le tribun excitateur des fureurs de la foule contre les hommes indignes et le sage dont l'arrivée calme et sereine doit faire tomber les pierres des mains des combattants.

Il mourut. L'univers tressaillit. L'Arc de Triomphe devint son glorieux catafalque que Paris, la cité aux milliers de voix bourdonnantes, entoura de ses flots étonnés. « Va, d'un pas ferme au Capitole », écrivait-il en 1820, en tête de sa première Ode au Génie. Après une nuit d'apothéose, ses obsèques montrèrent que l'humanité peut transformer la marche lugubre des funérailles en cette triomphale montée au Capitole. Tour à tour les orateurs célébrèrent sa vie, son ascendant, sa lutte contre l'oppression, son travail civilisateur, son amour de Paris, sa foi en Dieu, sa pitié profonde et souveraine ; mais nul ne le plaça à ce faîte suprême qu'il avait tant ambitionné, nul ne reconnut en lui le poète révélateur dont la vie et l'œuvre ouvraient à deux battants la porte de la cité nouvelle. La diversité des éloges prouva que le poète n'avait pu imposer à ses contemporains l'idée de sa haute fonction et de l'unité de sa vie. Les funérailles laissèrent une impression d'apothéose grandiose du Poète ou plutôt de la Poésie, et le sentiment d'une grande secousse de l'âme française dont Maurice Barrès dans un de ses romans a conservé l'inoubliable souvenir (1).

(1) M. Barrès. — *Les Déracinés*, chap. XVIII, p. 442.

*Au terme de cette étude je tiens à remercier M. Gustave Simon, dont la bienveillance inlassable m'a fourni de si précieuses indications d'après les manuscrits et papiers de Victor Hugo.*

---

# CONCLUSION

SOMMAIRE : *La fonction primitive du poète.* — I. *La vie idéale du poète.* — *L'essai de réalisation de Victor Hugo.* — *Les trois parties.* — *Comprendre la tradition;* — *Rassembler les forces de civilisation;* — *Offrir à l'avenir un type d'humanité supérieure.* — II. *Les obslacles:* — *Vanité irritable et aveugle.* — *Relâchement sensuel.* — *Besoin d'étonner.* — III. *Les résultats.* — *Maintien de la fonction du poète contre les théories du XIXe siécle.* — *Le génie et la vertu.* — *Fonction civique et fonction religieuse.*

Dans ses œuvres et dans sa vie Victor Hugo tenta de rendre au poète sa fonction primitive, telle que l'a définie Horace :

> Silvestres homines sacer interpresque deorum,
> Caedibus et victu foedo deterruit Orpheus...
> Dictus et Amphion, Thebanae conditor arcis
> Saxa movere sono... Fuit haec sapientia quondam
> Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
> Oppida moliri, leges incidere ligno.

« Interprète des dieux», « fondateur de la cité» : voilà le double titre qu'il ambitionna. Il n'est pas difficile de retrouver la ligne idéale à suivre pour le conquérir. « Le grand artiste, dit Guyau, simple jusqu'en ses profondeurs, est celui qui garde en face du monde une certaine nouveauté de cœur et comme une éternelle fraîcheur de sensations (1). » Mais il ne doit pas comme le prétend ce philosophe, recommencer toujours à vivre, car vivre c'est se développer. Il peut s'enchanter d'abord d'un monde

(1) GUYAU. — *L'Art au point de vue sociologique*, chap. IV. — L'expression de la vie individuelle et sociale dans l'art.

de formes qu'il interprète librement, organiser les rhythmes et les images suivant ses caprices ; mais peu à peu il prend conscience de la réalité, s'élève à l'intelligence de ses devoirs et de ses responsabilités. Tandis qu'il s'efforce d'assouplir la langue et le mètre au gré de l'imagination, il se pose nettement la question du but à atteindre.

Dès l'origine, le poète a senti que la notation des phénomènes multiples et changeants n'est qu'un vain travail et qu'il fallait découvrir sous les choses plus que les choses, la vie, ce qu'il y a d'intime dans tout. Cette âme des choses il ne la saisira qu'en lui donnant la sienne qui est avant tout goût du bien, répugnance au mal, amour de l'ordre, haine de l'anarchie. Son œuvre est donc une œuvre morale. Plus il pénètre les lois de l'univers et de l'humanité, plus il les voit en harmonie avec sa loi propre.

Mais il se heurte à une société antérieure à lui, organisme qui tend à l'assimiler plutôt qu'à se transformer sous son influence, selon le type idéal qu'il apporte, car, malgré l'intime besoin qu'elle a de progrès et de renouvellement, la société se défie de tout ce qui est personnel à chacun de ses membres. Il faut donc que le poète apprenne à distinguer ce qu'il y a encore de vivant, de vrai, dans la tradition, et ce qu'il y a d'illusoire, d'irréel dans sa propre vision d'un ordre nouveau. Mais quel critérium lui permettra de mener à bien ce travail, lui fera éviter la paresse intellectuelle et sociale ou la présomption, l'utopie ou la routine ? Il n'en est qu'un, l'obéissance à la voix de la conscience, qui exige l'effort continu pour réaliser la loi commune, la loi morale. La condition de sa fonction, sinon l'essence de son génie, c'est la vertu.

Par elle il reconnaît si les obstacles de sa route proviennent de l'inintelligence et de la haine des contemporains ou de ses propres infidélités à l'idéal qu'il leur propose. Ainsi parmi les critiques dénigrantes, il discerne

les conseils justes ; ne voulant être que l'écho de la voix de Dieu, il comprend mieux la loi de son être et les besoins de son époque, il prend conscience de sa force. Ses œuvres ne sont pas de perpétuels recommencements, mais les pierres successives d'un même édifice, se perfectionnant comme la cathédrale, à mesure qu'il se construit. D'année en année le poète acquiert une science de la vie plus large, plus variée, plus profonde. Quels que soient les brusques changements, les transformations sociales, les épreuves personnelles, il est l'âme incessamment en marche vers la vérité, assoiffée de justice ; il est l'homme-devoir.

Chez lui, il n'y a pas divorce entre la pensée et l'action. La poésie n'est ni une profession, ni une fantaisie, ni une occupation indépendante de sa vie intime, ni la réalisation spontanée d'émotions passagères ; c'est une création perpétuelle d'œuvres générales puisqu'elles réalisent un idéal, personnelles puisque leurs éléments proviennent de la vie du poète. Vouloir être le poète de la vérité, de la justice et de l'amour, c'est s'engager à travailler personnellement à l'établissement de leur règne, c'est se rendre de jour en jour plus apte à en comprendre, à en sentir et, par suite, à en chanter la beauté. Alors s'efface la barrière entre l'Art et la Religion. A vrai dire elle n'a jamais existé. Que serait une cité de l'art objet d'une représentation intellectuelle, accompagnée de sentiments sympathiques et qui n'aboutirait pas à une action effective, à un essai de réalisation : ce serait concevoir une fonction qui n'aurait pas à s'exercer (1). Mais au nom de qui le poète pourra-t-il exercer sa fonction d'entraîneur vers une cité plus belle, plus harmonieuse, plus juste ? En son nom personnel ? alors il se déclare supérieur à l'humanité,

(1) Cf. Guyau. — *L'Art au point de vue sociologique*. Introduction — Et M. Pujo. — *Le Règne de la Grâce*. Contribution à l'Esthétique indépendante.

trouvant en lui-même une force qu'il peut distribuer aux hommes : il se fait Dieu. Au nom d'un Etre supérieur ? Oui, il se reconnaît alors la commune nature humaine, imparfaite et défaillante, mais capable de se recréer suivant un type idéal que le travail moral dégagera de plus en plus. Si grand que soit le poète, il ne résoudra pas le problème du monde, l'énigme du mal, il n'expliquera ni la destinée, ni l'effort, ni le sacrifice : ou plutôt tout ne s'explique ici-bas que par l'existence de cet Etre supérieur qui veut cette forme réelle de l'homme. Dès lors la Royauté du Génie c'est le sacre suprême de celui qui a reçu le don de concevoir et de sentir plus intimement l'harmonie vraie de l'humanité et qui est capable de l'exprimer dans un monde de symboles. Par ses créations il excitera dans les âmes l'admiration, par l'admiration il les unira dans un même désir, dans un effort commun de réalisation. Le poète est vraiment Orphée et Amphion.

Certain de sa prédestination, il a reconnu dans le monde un plan providentiel avec lequel sa vocation est d'accord. C'est cette harmonie avec le Créateur et la Création qui lui permet de se donner les titres de Penseur, de Mage et de Prophète. Toujours agité du problème de sa destinée propre et de celle de l'humanité, en perpétuelle communication avec Dieu, il pénètre de plus en plus dans les secrets merveilleux des rapports des êtres et de leurs fins.

Une telle conception du génie et de son rôle civique et religieux n'est pas une vaine construction de l'esprit ; elle ne suppose nullement que le poète soit d'une nature supérieure à la nature humaine, sujet ni aux défaillances morales ni aux erreurs du jugement, ni aux illusions de l'amour-propre et de l'imagination ; mais qu'il fasse un perpétuel effort contre les fautes et les erreurs ; car les variations de sa vie intellectuelle et morale ne peuvent être indifférentes à son œuvre. Mais comment résoudra-t-il le problème de sa fonction, c'est-à-dire comment unira-

t-il la liberté de son inspiration et les exigences de sa responsabilité ?

Certes aucune contrainte extérieure ne peut l'obliger à choisir des rhythmes, une langue, un genre, à suivre de prétendues lois littéraires. D'autre part l'art perdrait sa valeur de beauté en s'imposant comme but la traduction des lois logiques et morales ? Il n'est qu'un précepte esthétique qui puisse sauvegarder à la fois la liberté et le devoir du poète, c'est le précepte de saint Augustin compris dans son sens vrai et profond : « *Ama et fac quod vis.* » Ainsi, il y a une préparation morale, et le poète le sentira, qui ne souffre en lui ni trouble, ni division ; son œuvre d'art ne peut être noble et capable de polariser les âmes que s'il maintient intactes et harmonieuses les forces intimes qui la réaliseront ; enfin le travail n'est pas achevé quand il a donné son poème, il lui faut offrir à l'humanité une âme exemplaire digne des beaux vers qu'il vient de chanter, car si poète veut dire créateur, le créateur ne doit être ni inférieur à sa création, ni indigne d'elle. Le poème n'est pas créé, mais conditionné par la vie morale du poète. Le sentiment profond qu'il a de sa responsabilité le guidera. Il sait qu'il peut retrouver des harmonies neuves et utiles à la société, il sait aussi que sa force créatrice peut être compromise, dispersée, annihilée par une volonté désorganisée. La crainte d'être infidèle à sa haute mission, de ne pas remplir sa destinée, de ne pas la traverser, mais de la côtoyer, comme le confesse lamentablement Sainte-Beuve, lui inspirera la défiance de lui-même, l'ardeur et la persévérance, le retour à la loi morale accidentellement violée et l'appel à cette force supérieure dont il ne peut se réclamer que s'il répond fidèlement à ses impulsions. En suivant cette ligne idéale il réalise son triple devoir : comprendre la tradition et en défendre les parties vivantes, rassembler autour de lui les forces civilisatrices pour la lutte contre

la barbarie, et enfin, quel que soit le succès immédiat de son effort, donner dans ses œuvres un type nouveau que les nouvelles générations s'efforceront d'imiter à leur tour, de réaliser dans toute sa beauté.

*
* *

Il n'est pas difficile de voir maintenant à quels obstacles s'est heurté Victor Hugo et pourquoi il n'a pas rempli complètement cette fonction sublime du poète, prophète de la divinité et fondateur de la cité. Tout d'abord il est profondément ému de la puissance de la poésie et de la sainteté de sa mission. Il sera l'Orphée du monde nouveau. S'il se défend farouchement contre les éléments anarchiques, au souffle de l'amour et de l'amitié sa rudesse stoïcienne s'adoucit, sa foi religieuse se précise, l'horizon se découvre plus vaste. Orphée deviendra David, tout au moins Milton, c'est-à-dire le poète qui lit dans les hautes âmes et dirige les consciences royales, et Shakespeare, c'est-à-dire le dramaturge capable de retrouver le plan providentiel et d'offrir au peuple un miroir dans lequel il se verra tel qu'il est et d'où il remportera la noble inquiétude de son perfectionnement moral.

En 1827 il semble que la conscience du poète soit constituée et sa fonction comprise. Une révolution rompt les vieilles digues de la société, déchaîne les instincts et les cupidités. C'est l'heure pour Hugo de remplir son rôle de régénérateur de la conscience civique et religieuse, de détourner la foule de ses hideuses vengeances et d'apaiser les soifs de puissance et de volupté : c'est l'heure de rassembler autour de lui les âmes élevées qui sont dispersées et perdues dans le chaos, de discerner les grands devoirs, de maintenir les principes politiques et les vérités religieuses qui ne dépendent pas de la nature des régimes, ni ne s'opposent aux triomphes de la liberté ; c'est l'heure enfin, dans le dévergondage des mœurs, d'exalter les lois

saintes de la famille, suprêmes barrières contre la barbarie. Il n'a qu'à persévérer, qu'à se maintenir debout. Dix ans de travail, de luttes contre les difficultés de la vie, de fidélité conjugale, d'amour filial, d'étude de la société, l'ont préparé à cette fonction. Qu'il chante et il obligera peu à peu les plus irascibles et les plus hostiles à reconnaître, charmés par la beauté de ses chants, la vérité de son Credo. Il réalisera la légende d'Orphée, le miracle de Daniel.

Non, il n'était pas préparé : né au lendemain d'une révolution, il lui fallait, il le sentit, rectifier et compléter son éducation, s'exercer à distinguer la vérité des préjugés, comprendre ce qu'il y avait de vivant à la fois dans les traditions et dans les aspirations nouvelles, dans les institutions et dans les projets de réforme. Une âme véritablement aimante, c'est-à-dire ne se recherchant pas elle-même, lui était nécessaire. Or dans cette première phase de sa vie, dans cette laborieuse jeunesse, le poète considère trop souvent l'appui qu'il donne aux idées plutôt que la lumière et l'accroissement qu'il en reçoit ; il ne distingue pas assez la critique des attaques et répond aux conseils par la haine ; il n'a pas la fierté d'une cause, mais l'orgueil d'un rôle. Sa science de la vie s'évanouit subitement et celui qui arborait la belle devise « Perseverando » se laissa emporter par la tourmente qu'il devait apaiser.

Une chute morale dont il est impossible de diminuer la gravité a troublé l'harmonie intérieure. Plus de foi religieuse, plus de vision nette de la société idéale. Toutefois en dépit de la volupté, de l'orgueil et de l'ambition, le poète conserve le sentiment de sa fonction, la volonté énergique de devenir le guide de l'humanité, le Mirabeau, le Bonaparte de la pensée. Mais comment rassembler écrivains et artistes autour du drapeau de la civilisation quand on ne sait ce qu'on veut symboliser par ce dra-

peau ? Comment imposer un but élevé, une discipline sévère, un renoncement parfois héroïque, si l'on ne donne l'exemple, et si des scandales ne prouvent que trop une nature égoïste et sensuelle aux nobles âmes attirées par la gloire et le génie de cet Eschyle. Péniblement à travers les contradictions et après de nombreux recommencements, il est sur le point d'aboutir, de fonder le parti de la civilisation, armée d'écrivains et de penseurs dont il sera le chef reconnu comme Voltaire. et qu'il mènera à la conquête de l'Europe et du monde — quand brusquement s'écroule l'échafaudage : le coup d'Etat de décembre disperse à nouveau ces forces et le poète se retrouve seul sur le roc de Jersey.

Sa proscription semble une défaite : c'est une victoire. Le triomphe du mal, du mensonge et de l'injustice permet à la victime de se donner comme l'incarnation de l'honneur, de la justice et de la vérité. L'heure est encore décisive. Le poète n'a qu'à subir ce martyre, force suprême du juste : il le subit ; qu'à confesser sa foi, son credo sublimé par l'épreuve, en offrant ses souffrances pour le triomphe de la sainte cause du progrès : il le fait. Mais en même temps qu'Isaïe, il veut être Juvénal et, ce qui est plus grave, en même temps qu'Ezéchiel, Anacréon. Une bonne fortune morale lui procure la solitude et les loisirs, et l'arrache à une lutte politique stérile, c'est le moment de vouer sa vie à une œuvre puissante, méditée longuement, composée sans hâte fébrile, revue avec une religieuse attention. De bonnes habitudes de travail, une richesse inépuisable d'imagination, une vigueur physique exceptionnelle lui permettent de condenser toutes ses expériences et de construire ce poème sublime, monument idéal de la justice et de l'amour que les hommes futurs admireront et voudront réaliser, d'être le Dante du XIX^e siècle. Mais l'obstacle c'est son avidité insatiable de bruit :

il confond l'étonnement avec l'admiration : voir et être vu, toucher à tout, vibrer à tout, occuper toutes les avenues, s'exercer dans tous les genres, remporter toutes les victoires, stupéfier par les incessantes métamorphoses de son esprit et se repaître de cette multiplicité d'effets, voilà sa grande joie. Il dépense à ce jeu déplorable une somme de travail qui suffirait à trois épopées, sans parvenir à en achever une.

L'harmonie ne s'est pas renouée. Parfois elle est sur le point de triompher : des accords, profonds, divins, enchantent l'âme comme les premières pages d'une somptueuse symphonie, puis les voix de l'orchestre se heurtent, les instruments ne subissent plus l'ascendant d'une main directrice, chacun d'eux suit sa propre volonté, les discordances éclatent avec âpreté ou bien les efforts déconcertés s'arrêtent impuissants. Le poète renonce alors à la grande œuvre commencée. Mais rentré sous sa tente, il s'irrite contre ce monde qui ne veut pas se laisser organiser par lui, et pour prouver du moins sa force, il entasse Pélion sur Ossa. Le jeune Orphée est mort : celui qui devait donner une âme à l'univers ne peut que le bouleverser dans sa rage, il s'est reconnu et s'appelle Titan. Ses plus enthousiastes admirateurs le pleurent. Paul de Saint-Victor lui reproche de maudire le triomphe des Olympiens, incarnations de la Raison et de la Justice sur l'égoïsme bestial et anarchique du chaos primitif, sur les forces barbares de l'âge de pierre et de l'âge de fer (1). Mais Prométhée n'est-il pas supérieur à Jupiter ? Le monde a connu une incarnation plus divine, réelle, un Dieu semblable à l'homme tout en restant Dieu et qui depuis son apparition terrestre maintient l'âme humaine enfin constituée, la soutient de ses dogmes, la fortifie de sa présence, fait triompher d'âge

(1) Paul de Saint-Victor. — *Victor Hugo*, p. 218. — *La Légende des Siècles*.

en âge sur la loi matérielle et pour ainsi dire mécanique de l'intérêt la loi vivante du bien, le précepte sacré de l'amour : ce Dieu, Victor Hugo s'en détourne, puis l'attaque, enfin cherche à le supplanter.

A mesure que le poète s'éloigne de cette religion on est bien obligé de reconnaître qu'il revient à la nature fruste et barbare des centimanes, et à cette « religio multiplex » qui lui faisait horreur dans sa jeunesse. Il ne donne pas son âme à la nature, il ne retrouve pas en elle la loi divine, mais se brise à ses mille tableaux et sous son influence passe tour à tour du pessimisme le plus effaré à l'optimisme le plus crédule. Il n'impose pas à l'humanité un précepte d'amour et une vision fraternelle, mais se laisse confondre et dissoudre par les événements, n'admettant que la brutale réponse de la guerre à la guerre et se berçant de l'illogique espoir d'un choc terrible et définitif. Il ne donne pas à la vie familiale une force organisatrice, il ne la sublime pas pour la faire entrer dans la grande ascension humaine vers la justice, mais il l'anéantit naïvement sous prétexte de libération et délie le faisceau de ses éléments pour les livrer à l'absurde loi du plus fort. Il n'affermit pas son âme dans une relation de plus en plus étroite avec la divinité pressentie, mais appauvrit la notion qu'il en a reçue au point de n'en plus faire qu'un sentiment sans action profonde sur l'intelligence et la volonté et à se déclarer impuissant devant l'athée. Il a perdu la lyre d'Amphion ou plutôt l'humble satyre s'efforce de devenir le Dieu immense, Pan.

Sans cesse irrité contre l'énigme de l'univers, l'organisation politique des peuples, la discipline encore vivace d'une antique autorité spirituelle, les lois morales régulatrices de l'énergie humaine et des rapports familiaux, il n'aboutit qu'à un isolement superbe et dédaigneux, à une jouissance jamais assouvie de son omnipotence ; il ne parvient pas à imposer l'idéal de sa jeunesse, à sortir

de la polémique inféconde, à donner l'exemple d'une âme pacificatrice parce qu'elle-même est pacifiée, conquérante parce qu'elle-même s'est conquise, c'est-à-dire soumise à la loi suprême de son activité. Il mourut et ses funérailles d'apothéose, en unissant les foules, les peuples, les âmes les plus diversement représentatives dans une même admiration de son génie, prouvèrent la possibilité de cette fonction religieuse et civique, qu'il avait chantée tant de fois sans parvenir à l'exercer pleinement et continuement.

*
* *

Mais il serait injuste d'accabler le poète sous ses fautes, encore plus de nier l'importance de sa révolution, parce qu'elle ne réussit pas complètement. Il faut louer Victor Hugo de la haute idée qu'il conçut du rôle et des devoirs du poète. Quand on se rappelle avec quelle force il sut les maintenir en dépit des exemples et des théories de quatre générations, on sent mieux la grandeur et la beauté de sa tentative.

Lamartine ne voit dans la poésie qu'une expansion de son âme naturellement aimante et religieuse, une récréation digne d'occuper tout au plus la jeunesse, et quelques semaines de vacances, un charme auquel il rougirait d'attribuer une importance véritable : il vaut par d'autres qualités plus solides, il estime ses autres travaux plus sérieux. Victor Hugo, lui, aura le respect profond de cette qualité rare, de ce privilège de la nature poétique qu'on ne saurait trop apprécier, ni placer trop haut. Pour entrer dans les assemblées, le poète n'a pas à renier sa lyre ou à la dédaigner, mais à s'en prévaloir.

Vigny chante la grandeur de la poésie et de ses graves symboles, la beauté de cette fille de saint Orphée ; il lui voue un culte solitaire. Oint par son amour dès le berceau, il se considère comme un roi dont le caractère sacré et

le droit divin sont méconnus, et garde, dans sa majesté isolée et hautaine, le sentiment de ses privilèges même en perdant l'espoir de les faire reconnaître et de regagner ses sujets. Cet empire, Victor Hugo ne l'abandonne pas ainsi aux circonstances et aux contradictions des hommes ; puisqu'il est l'élu, il est de son devoir de travailler lui-même à faire admettre son pouvoir, à force d'éclat et de victoires même des plus incrédules. Musset croit avoir épuisé son génie quand il s'est frappé le cœur et en a tiré d'immortels sanglots, il raille la lutte des religions et le choc des idées politiques ; Victor Hugo, bien au contraire, pense que rien de ce qui est humain ne doit être étranger au poète, qu'il doit se mêler à la vie de son temps, au mouvement des idées, pour les coordonner, les animer, les diriger. Vigny et Musset n'aboutissent qu'à l'égoïsme poétique de l'intelligence et du cœur. Ce n'est pas pour le poète qu'est donné le privilège du génie, mais pour le peuple. Victor Hugo le proclame, il sera à la fois une lyre et un orchestre.

Est-ce à dire qu'il s'abaissera aux goûts médiocres du peuple comme Béranger, exaltera ses rancunes haineuses au lendemain des révolutions comme Barbier, ou flattera ses passions basses, son désir d'humilier les génies comme Barthélemy ? Non, le poète répudiera ces moyens honteux des âmes communes : il aura le souci non seulement d'une beauté morale, mais aussi d'une beauté formelle et le culte de la splendeur du verbe et de la magnificence du vers, non moins que de la noblesse des sentiments et de l'élévation des pensées. Il a horreur du *commun*. Il veut de beaux vers, mais une foi profonde doit animer cette forme merveilleuse.

C'est pourquoi il combattra même ses disciples Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire. Le poète n'a pas rempli toute sa mission quand il a broyé des couleurs et sculpté des vases de marbre : il peut plus, et du moment

qu'il peut, il doit. Comment Victor Hugo mettrait-il sa foi à l'écart de son œuvre ? Il repousse ces théories qui ne peuvent que ramener la poésie à la littérature descriptive, scientifique ou érotique du XVIIIe siècle. Non la nature n'est pas pour lui une inépuisable galerie de tableaux, mais une créature vivante qui doit avoir des rapports avec l'homme. Non, les civilisations éteintes ne sont pas une simple succession de systèmes politiques et religieux offrant une matière à l'analyse, il y a en elles un élément vivant, une âme irréductible; c'est peut-être quelque chose d'éblouir l'imagination par les prestiges de formes souveraines enserrant dans leurs souples filets les métamorphoses de la décevante Maïa, mais la conscience existe : conscience d'un devoir, conscience d'une réalité suprême, conscience d'une société meilleure possible et, par suite, conscience d'une vraie religion et d'un progrès réel de l'humanité. Non, le but de la poésie n'est pas d'aiguiser la sensualité obligée de se compliquer en d'étranges recherches pour se satisfaire, ni d'exalter l'orgueil d'un cœur qui veut se suffire à lui-même. Il ne peut même admettre, et il a raison, que la formule de l'Art pour l'Art ne soit pas identique, bien comprise, à la sienne : l'Art pour le Progrès. Ce serait en effet l'Art individuel triomphant de l'Art social. Dans cette poésie, à son terme, ces éléments essentiellement sociaux, les mots, peuvent se vider complètement de leur contenu intellectuel, mépriser les lois ordonnatrices de la syntaxe, pourvu que par leurs associations libres ou imposées ils renouvellent dans l'âme du poète les émotions anciennes et réveillent les souvenirs personnels. Ce poète là ne crée pas, il subit et, à l'heure où il s'imagine s'être libéré, il est enserré par les lois du plus cruel déterminisme, le déterminisme hallucinatoire.

Il faut au poète une foi religieuse profonde, car la foi seule est organisatrice et vivante. Victor Hugo

l'a bien senti, il a eu cette foi. « La vraie poésie dit Guyau, est surtout dans les grands symboles philosophiques et même dans les mythes. » C'est vrai : mais il ajoute « La poésie est une religion libre et qui n'est qu'à demi dupe d'elle-même (1) ». La religion au contraire serait « une poésie qui prend ses mythes pour des réalités. » Rien n'est plus faux. Victor Hugo ne croit pas construire des mythes vides de réalité; mais tout au contraire il sent les réalités profondes qui ne peuvent se prouver, mais s'affirment invinciblement présentes dans son âme. Il ne croit pas à demi, ce qui est nier, il croit. Ne pas comprendre cela, c'est ne pas comprendre sa distinction essentielle des voyants et des savants, sa lutte contre les religions, ses diatribes contre les philosophes et ses longues argumentations contre la science. Dieu existe. Donc l'homme doit lui obéir et faire son œuvre :

Sachons mener à bout, sans égoïsme vain,
Notre travail humain sous le travail divin;
Si l'orgueil vient, broyons du pied cette couleuvre;
L'homme est l'outil, Dieu seul est l'ouvrier de l'œuvre,...
Donc servons pour servir, avec simplicité...
Eclairons comme lui, non pour nous, mais pour tous,
Et faisons gravement ce que Dieu fait pour nous. (2)

Donc le poète a une fonction suprême : maintenir dans les âmes cette croyance qui seule justifie l'effort vers le bien et la foi au progrès et les amener à voir que ce qui les unit le plus fortement les unes aux autres c'est le sentiment qui les unit le plus fortement et le plus intime-

(1) Guyau. — *L'Art au point de vue sociologique*, chap. VII, p. 168.

(2) *Légende des Siècles*. 3e série, I, II. — Cf. P. F. Thomas : Le sentiment religieux dans l'œuvre de V. Hugo. — Bibliothèque Universelle, t. XLI (mars 1906, p. 322) et XLIII (avril 1906, p. 61).

ment au Créateur : « Paternité de Dieu, fraternité des hommes », et il faut admirer la douleur de ce poète qu'une profession d'athéisme faisait pleurer (1). Il est ainsi l'Amphion de l'humanité :

Homme, Thèbe éternelle en proie aux Amphions.

Ce qu'on doit à Victor Hugo, c'est le relèvement de la valeur sociale de la poésie, de la mission réelle du poète, le rappel de sa fonction primitive qui n'est jamais abolie et qu'un génie volontaire, solidement armé pour la lutte morale, peut toujours remplir. Sa tentative fut assez nette, assez reprise, assez poussée, pour prouver la possibilité du succès, pour démontrer combien cette conception de la poésie qui est le fond du romantisme, était supérieure à la vieille conception classique de Ronsard, de Malherbe et de Boileau. La volonté du triomphe ne lui manqua point, ce fut la persévérance morale qui défaillit en lui. A l'heure même où il définissait admirablement les vertus nécessaires au vainqueur, il se laissait dissoudre par la sensualité, la colère injurieuse, le vain désir d'étonner. Ce qui apparaît le moins clairement chez ce poète profondément imbu de la grandeur de sa fonction, c'est le sentiment de sa responsabilité. On est douloureusement surpris de voir avec quelle facilité il transforme ses défaillances en actes d'une moralité supérieure et sa conduite désorientée en règle de l'humanité future. S'il eut conservé et développé en lui l'énergie qui dans sa jeunesse lui faisait identifier le génie à la vertu, et lui faisait dire plus tard : « le génie est du granit bon », s'il avait eu, au fond, une foi plus sincère en la puissance

(1) ANATOLE FRANCE. — *La Vie Litteraire*, t. II, p. 258. — Cf. PILLON (Critique Philosophique, 1885, t. 1, p. 388 et PÉCAUT. (*Temps*, 27 mai 1885) contre E. RENAN (*Journal des Debats*, 23 mai 1885).

de la poésie et s'il avait pu s'écrier dans sa vieillesse, comme Lamartine :

> Car mon âme est un feu qui brûle et qui consume
> Ce qu'on jette pour la ternir ;

on pourrait mettre sa mémoire, comme il l'espérait,

> Sur cet âpre sommet le devoir accompli.

Nul doute qu'il n'eût été le type glorieux qu'il appelait l'Homme-Peuple, qu'il n'incarnât, dans toute sa force et sa foi profonde, l'âme généreuse de la France du XIXe siècle, et qu'il ne fût pour les nouvelles générations le poète de l'éveil démocratique, c'est-à-dire de la conscience se développant par l'acceptation éclairée et consentie des plus hautes responsabilités. Mais il donne de trop belles fêtes à l'imagination, de trop sublimes élans à la volonté, de trop lumineuses visions à l'âme croyante et espérante pour qu'on le quitte sans dire la reconnaissance qui lui est due de ces belles heures d'admiration.

Que Victor Hugo n'ait pas atteint l'idéal entrevu et toujours aimé, qu'il n'ait pas rempli cette haute fonction tant de fois célébrée, qui ne le regretterait ? Mais ce ne sera pas une raison pour méconnaître la noblesse de son ambition. Il reste un très grand génie pour y être resté fidèle durant sa longue existence. Et, si jamais un autre poète la réalise, on rendra justice au précurseur et au pionnier qu'il fut. Les Josués ont la gloire d'établir les peuples dans les royaumes désirés, mais pour n'être pas entré dans la terre promise, Moïse n'en est pas moins Moïse.

---

# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION . . . . . p. VII

CHAPITRE PREMIER

**Orphée.**

Les maîtres de Victor Hugo : Virgile, Voltaire, Chateaubriand. — Victor Hugo définit le génie et en détermine les fonctions. — Comment il revendique ce rôle. — Lamennais. — Le Poète dans les Révolutions : élection divine, mission de consolateur et de protecteur, don de prophétie, rôle expiatoire . . . . . p. 1-13

CHAPITRE II

**Pétrarque.**

Victor Hugo s'efforce de réaliser sa fonction de poète : I. La fiancée. — L'amour épreuve de sa sincérité. — Victoire de la vocation du poète sur l'amour. — L'amour lui offre un premier champ à conquérir. — Échec du poète. — II. Le public. — La première bataille : Les Odes et Poesies diverses. — L'apostolat religieux et politique. — Victoire du poète . . . . . p. 14-24

CHAPITRE III

**Moïse.**

Victor Hugo approfondit les devoirs du poète envers lui-même et envers l'humanité. — Il défend la place du poète à venir, lutte contre le romantisme et le libéralisme révolutionnaire. — Il étudie la nature du génie, détermine sa valeur et son mode d'action. — Essai de réalisation. — Équilibre de forces en 1825 . . p. 25-45

CHAPITRE IV

**Milton.**

La crise. — Première étape : La lutte sourde. — Cromwell. — Le drame. — Milton et Cromwell. — La préface. — La vie et le plan providentiel. — Droits de l'inspiration et droits de la vérité. — Deuxième étape : La lutte ouverte. — Les affirmations des Orientales. — Sens véritable de l'œuvre. — La défaite de la Liberté du Génie . . . . . p. 46-65

## CHAPITRE V

### Shakespeare.

I. La rupture. — Avec la monarchie : Charles X, Louis Philippe ; les monarchies européennes. — Avec les religions : catholicisme, saint-simonisme. — II. La reconstruction. — Le travail intérieur. — La religion des génies. — L'affirmation de la fonction du génie. — Victor Hugo et Sainte-Beuve. — Victor Hugo et Alfred de Vigny. — Victor Hugo et Pierre Leroux. — III. Triomphe de la fonction shakespearienne dans Lucrèce Borgia . . . . . p. 66-91

## CHAPITRE VI

### Mirabeau.

Rôle du poète en 1830. — I. La Chute : Volupté. — Adaptation nouvelle de la fonction du poète à sa conduite. — Contradictions des œuvres. — Ambition. — Napoléon et Mirabeau : le binôme du XIXe siècle. — Le prédestiné et l'autorité spirituelle. — II. Les Rappels. — De l'Amitié. Charles Nodier. Sainte-Beuve. — De la critique : Vinet, Nisard. — III. L'Obstination. 1re phase : Théorie du dédoublement de l'homme et du poète, de la grâce poétique imperdable, du caractère divin de la passion. — Les Réalités : Aveux des Chants du Crépuscule. — Objections de Nisard. — Foi de Hugo en sa mission. — 2e phase : Les Voix interieures. — Revendication d'une supériorité dans l'ordre politique et social. — Retour à la monarchie et au catholicisme. — 3e phase : Les Rayons et les Ombres. — La Fonction du poète et le Prelude. — Action ou recueillement. — Poète du peuple et poète de l'amour. — Défaite de Hugo : Sagesse . . . . . p. 92-126

## CHAPITRE VII

### Eschyle.

Le silence de la Lyre. — Causes : Dessèchement des sources anciennes. — Obstacles aux thèmes nouveaux. — Désir d'une action politique. — La nouvelle fonction : Victor Hugo, Ruy Blas et Chatterton. — Le parti de la civilisation. — Victor Hugo et Lamartine. — I. L'Académie : Rôle du poète, rôle de l'Académie. — Concentration des forces littéraires pour la mission de la France. — Nécessité de la foi. — II. Le Théâtre — Les Burgraves. — Eschyle. — III. La Chambre des Pairs : Le Rhin. — Le clergé littéraire et la papauté du génie — La mort du duc d'Orléans et l'adresse à Louis-Philippe. — Le dédoublement impossible. — L'apostolat de Paris. — Attitude des contemporains : Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Alphonse Karr, Saint-Rene Taillandier. — Légitimite du nouveau rôle du poète et devoirs qu'il lui impose . . p. 127-145

CHAPITRE VIII

**Voltaire.**

Situation du poète en 1848. — Préoccupations sociales : le Roman des Misères. — La Révolution de 1848. — L'Événement. — La candidature de Victor Hugo : La politique et la fonction du poète. — Le sénat de la Pensée. — L'attitude de Victor Hugo vis-à-vis de Louis Bonaparte. — La véritable ambition du poète et l'inévitable rupture. — Le coup d'Etat du 2 décembre 1851. — Résultat de la campagne politique de Victor Hugo . . . . . p. 146-156

CHAPITRE IX

**Juvénal.**

Le rôle du poète en 1852. — I. Réalisation de ce rôle dans ses œuvres : L'Historien. — Le Justicier. — Le Tribun. — Le Prophète. — L'Apôtre. — La foi de Victor Hugo. — II. Réalisation de ce rôle dans sa vie : Auprès de ses compagnons. — Devant l'Angleterre. — Devant l'Europe. — Développement de sa foi par la contemplation de la nature et la méditation de ses épreuves. p. 157-171

CHAPITRE X

**Ézéchiel.**

La fonction religieuse du poète. — I. Foi de Victor Hugo dans les forces humaines. — La préface de Dieu. — Le problème de l'absolu. — Extension de la puissance du poète. — La loi du progrès, la lumière de la mort. — Pourquoi le poème de Dieu est inachevé. — II. Victor Hugo prépare l'opinion à l'accepter comme révélateur. — Les Contemplations et les différentes fonctions du poète sublimées : le révolutionnaire de lettres, le libérateur de l'amour, le chantre de la famille, le songeur, le proscrit exemplaire. — La fonction suprême. — III. Les Mages. — Leur nature. — Loi de leur apparition — Leurs rapports avec Dieu, avec la nature, avec l'humanité. — Ceux que Victor Hugo choisit. — Définition dernière des poètes. — Valeur de la tentative des Contemplations. — Les contradictions du dernier livre . . . . . p. 172-194

CHAPITRE XI

**Dante.**

I. La Légende des siècles. — Le plan primitif. — Son aboutissement à Dieu. — Incertitudes du poète. — Le dogme du Progrès. — II. L'exécution. — L'épopée de l'homme : le méchant, le justicier, le génie. — L'Ane, la Révolution, la Pitié suprême. — La Fin de Satan : le nouveau peuple de Dieu. — La triple tâche du poète. — III. Élargissement des Misérables. — Caractère social, épique, révolutionnaire et religieux du roman. — IV. Les interventions de Hugo : les actes semblables aux paroles. — Dispersion dans les travaux, mais unité de fonction. — Victor Hugo et Louis Blanc. p. 195-217

## CHAPITRE XII

### Prométhée.

I. Étude de la fonction générale du génie. — Sa nature. — Sa mission : Victor Hugo, Leconte de Lisle, Théophile Gautier et Charles Baudelaire. — Ses devoirs. — Ses droits. — II. Étude de la fonction spéciale de Victor Hugo. — Déblayer les préjugés. — Chanter les précurseurs. — Guider les peuples. — Servir d'exemple. — Beauté de cette conception. — III. L'idéal et les œuvres. — Fantaisie et roman. — Volupté et martyre. — IV. L'idéal et la vie. — Isolement religieux. — Isolement civique. . . p. 218-258

## CHAPITRE XIII

### Amphion.

Victor Hugo et le problème de la guerre. — Le problème de la répression. — L'agrandissement du rôle. — Nécessité d'un relèvement moral. — La crise de Victor Hugo en 1872 : ses reniements, ses affirmations. — Le problème du progrès dans la Légende et dans l'Art d'être grand-père. — Les deux Papautés . . . . p. 259-279

## CHAPITRE XIV

### Pan.

Le culte du Poète. — Proclamation de la suprême puissance. — L'homme du XIXe siècle. — L'envoi des apôtres de la civilisation. — L'identité dernière. — La réalisation du Rêve. — Le triomphe de Besançon. — Le triomphe de Paris. — Hello et le Rôle du Poète. — Le triomphe des funérailles. — Toute la Lyre . . . p. 280-295

## CONCLUSION

La fonction primitive du poète. — I. La vie idéale du poète. — L'essai de réalisation de Victor Hugo. — Les trois parties : comprendre la tradition, rassembler les forces de civilisation, offrir à l'avenir un type d'humanité supérieure. — II. Les obstacles. — Vanité irritable et aveugle. — Relâchement sensuel. — Besoin d'étonner. — III. Les résultats. — Maintien de la fonction du poète contre les théories du XIXe siècle. — Le génie et la vertu. — Fonction civique et fonction religieuse . . . . . p. 296-311

---

Paris-Lille, Imp. A. Taffin-Lefort. — 09-220.

BLOUD et Cie, Editeurs, 7, place St-Sulpice, PARIS-VIe

Emile GEBHARDT, *de l'Académie Française.*

**La Vieille Église** 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Etienne LAMY, *de l'Académie Française.*

**Au Service des Idées et des Lettres**

Introduction par Michel SALOMON.

1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Maurice BARRÈS, *de l'Académie française.*

**Vingt-cinq Années de Vie littéraire**

Introduction par Henri BREMOND.

1 vol. in-16. 10e édition . . . . . 3 fr. 50

Il a été tiré de cet ouvrage :

3 exemplaires sur Chine, prix. . . . . 30 fr.

5 exemplaires sur Japon, prix . . . . . 20 fr.

Paul DÉROULÈDE

**Pages Françaises** précédées d'un essai de Jérôme et Jean THARAUD. 1 vol. in-16.

Prix . . . . . 3 fr. 50

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Hollande, prix. . . 10 fr.

MARC SANGNIER

**Discours** (1891-1909). 2 vol. in-8 écu, chaque. 5 fr.

Alfred BAUDRILLART,

*Recteur de l'Institut Catholique de Paris*

**L'Enseignement catholique dans la France contemporaine** Études et Discours. 1 vol. in-8° carré de 700 pages. 7 fr. 50

Pour paraître le 1er Juin 1910 plusieurs volumes inédits d'Em. GEBHARDT, du Vicomte E.-M. DE VOGUË, d'A. DE LAPPARENT.

Paris. — J. Mersch, imp., 1 bis, Av. de Châtillon. — 6593